





VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

XIX

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



HISTOIRE

DU

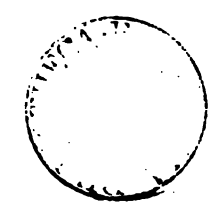
ROYAUME DE QUITO,

PAR DON JUAN DE VELASCO.

Tome second.

—

INÉDITE.



Paris.

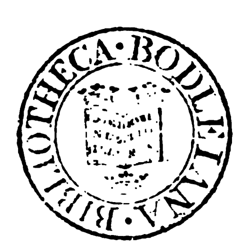
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

M. DCCC XL.



HISTOIRE

DU

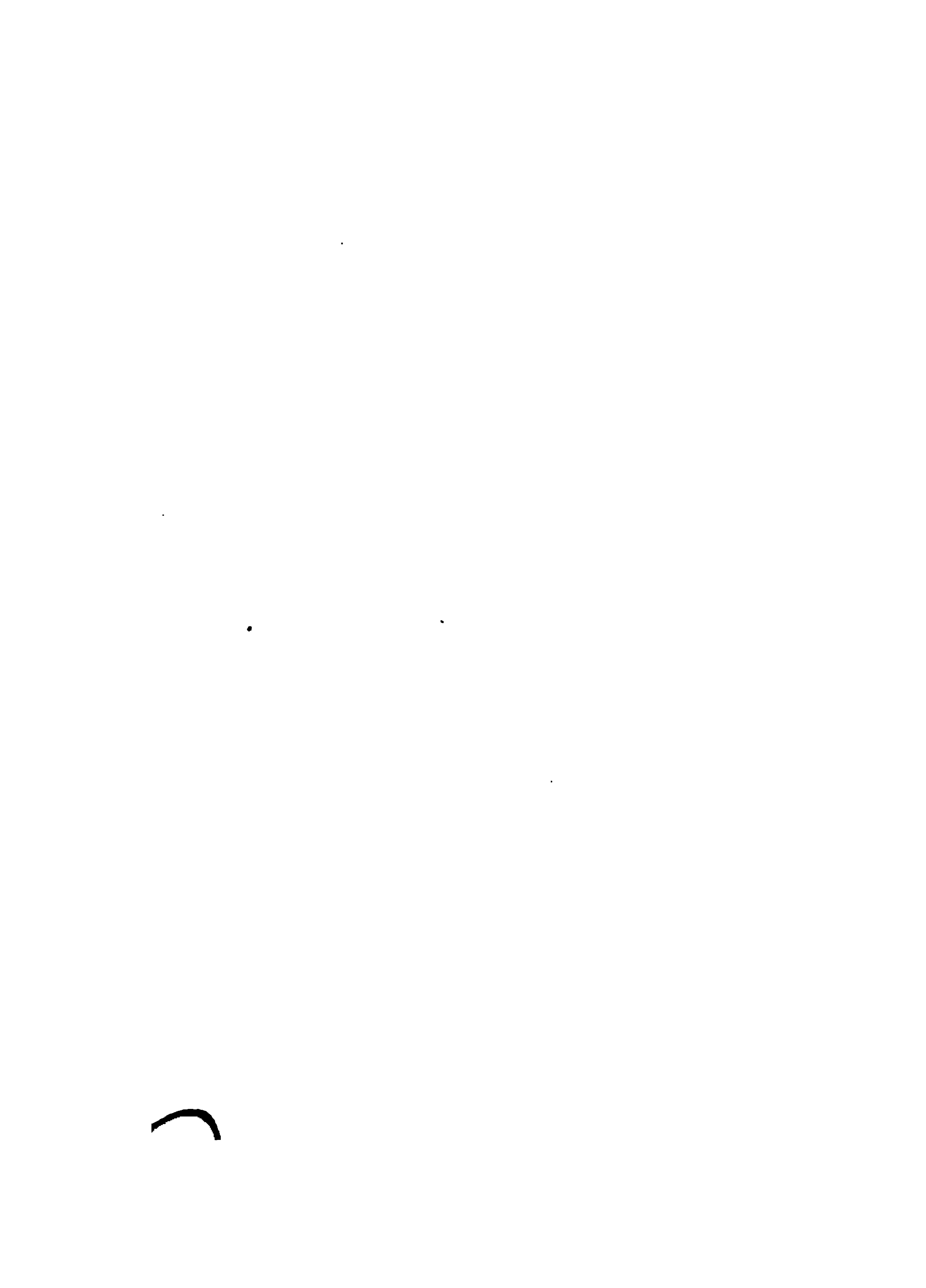
ROYAUME DE QUITO,

PAR DON JUAN DE VELASCO,

NATIF DE CE ROYAUME.

TOME SECOND.

INÉDITE.



VELASCO.

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE QUITO.

LIVRE IV.

CONQUÊTE DU ROYAUME DE QUITO PAR LES ESPAGNOLS.

Rien n'est plus difficile à raconter que l'histoire de cette conquête, tant elle est remplie d'événements divers et simultanés. Il faut suivre la marche de plusieurs armées qui com-

battent à la fois sur divers points, et traiter de tant de sujets à la fois, que personne jusqu'à présent n'a pu le faire d'une manière claire et complète. Ce n'est que dans les histoires générales du Pérou que l'on trouve, épars çà et là et sans aucune liaison, les faits qui se rattachent à notre sujet; je ne me flatte pas d'avoir complétement réussi à en éclaircir la marche, mais j'ai du moins mis quelque ordre dans la chronologie de faits jusqu'à présent très-confus.

Pour bien comprendre cette conquête, il faut la considérer comme une tragi-comédie composée d'événements sérieux et ridicules, et représentée sur le théâtre de Quito à la fois par une foule de personnages. Les principaux acteurs sont au nombre de six : le premier est Ruminahui qui, après avoir usurpé tyranniquement le royaume, s'obstine à le défendre contre les Espagnols; le second est le capitaine Sébastien de Belalcazar, qui en entreprend la conquête avec les soldats et au

nom du capitaine-général Francisco Pizarro; le troisième est le capitaine Pedro de Alvarado, qui, avec la permission de l'empereur Charles-Quint, part, dans le même but, de la Nouvelle-Espagne; le quatrième est le capitaine Diego de Almagro, que Pizarro envoie contre Alvarado; le cinquième est le général Quizquiz, qui, abandonnant le royaume de Cuzco, va défendre celui de Quito et les droits de la maison royale d'Atahualpa; le sixième, enfin, est le capitaine Hernando de Soto, envoyé par Pizarro contre Quizquiz. Le rôle de bouffon est joué par le cacique Otavalo, et celui du démon de la discorde par l'interprète Filipillo, qui reçoit enfin le prix de ses perfidies.

§ 1.

—

État pitoyable du royaume sous la tyrannie de Ruminahui.

1. Rumiñahui, dont le nom veut dire *figure de pierre*, était natif de Quito. Son intrépidité, sa valeur et ses talents militaires en firent, dès le règne de Huayna-Capac, un des plus célèbres capitaines du royaume. Pendant la guerre civile il commanda glorieusement l'armée d'Atahualpa; celui-ci l'avait rappelé de Cuzco pour prendre, à Caxamarca, le com-

mandement de 5,000 hommes qu'il avait fait venir de Quito. Il venait d'arriver dans cette ville, quand il assista à l'entrevue qui eut lieu, au palais des Bains, entre l'Inca et les envoyés de Pizarro. Il prévit, avec beaucoup de sagacité, les malheurs qui menaçaient son souverain, et versa des larmes en se séparant de lui pour aller prendre le commandement de son corps de troupes, la veille de la conférence qui devait avoir lieu à Caxamarca, entre ce prince et Pizarro.

2. Le jour suivant, lors du massacre des Indiens, il entendit bien le bruit de l'artillerie au moment même où il réunissait ses troupes campées aux environs de la ville; dès qu'il apprit que l'Inca était prisonnier, il se dirigea vers Quito. Prévoyant la mort de son souverain, loin de chercher à lui porter secours, il travailla à lui succéder; dès qu'il fut sur les limites de Quito, il annonça hautement qu'il était chargé par l'Inca de gouverner pendant sa prison et après sa mort, jusqu'à

ce qu'un de ses fils fût placé sur le trône.

3. Aussitôt qu'il fut arrivé à Quito, au commencement de 1533, il dépouilla Cozo-Panga du gouvernement du royaume, et se fit remettre tous les trésors de son souverain, dont celui-ci l'avait fait dépositaire en partant pour la guerre civile. Cozo-Panga obéit, croyant qu'il disait vrai : l'Inca Illescas, frère cadet d'Atahualpa, se soumit à son autorité, moins par confiance en ses paroles que parce qu'il était un homme de peu de courage, sans force pour s'opposer à Rumiñahui. A dater de ce moment, Illescas ne fut plus que tuteur du jeune prince, fils de son frère ; et, peu de temps après, il fut obligé de partir pour Caxamarca.

4. Bientôt après on reçut l'ordre de l'Inca, qui demandait une grande partie de ses trésors pour servir au payement de sa rançon ; mais, comme cet ordre était adressé à Cozo-Panga et non à Rumiñahui, celui-ci expliqua ce fait en disant que l'Inca supposait qu'il n'était pas encore arrivé à Quito. Cependant

il ne voulut rien livrer des immenses trésors du roi, qui étaient déjà tous en son pouvoir, en déclarant que, malgré tout ce qu'on donnerait, jamais son souverain ne rachéterait sa vie, et qu'il valait mieux les conserver pour ses fils, ses héritiers légitimes. L'Inca Illescas voyant cela, et désirant avec ardeur la liberté de son frère, réunit le peu d'or qui lui appartenait et se rendit dans la province de Puruha, dont il dépouilla le temple et le palais; il alla livrer tous ces trésors à Pizarro; mais il n'eut pas assez de force et de courage pour voir son frère dans sa prison, et, prétextant la nécessité d'aller prendre soin de ses enfants, il se hâta de retourner à Quito.

5. Peu de temps après son arrivée, on reçut la nouvelle de la mort d'Atahualpa. Rumiñahui en fut ravi et crut que le moment où ses espérances devaient s'accomplir était arrivé. Ayant appris qu'avant sa mort l'Inca avait ordonné qu'on plaçât son corps dans le sépulcre de ses ancêtres, près de Liribamba,

dans la province de Puruha, il partit à la tête de ses troupes pour aller au-devant du cortége, et célébra les obsèques de l'Inca avec tant de splendeur et tant de démonstrations de douleur, qu'il s'attira par là l'affection des Indiens et même des personnes de la famille royale, qui croyaient trouver en lui leur plus ferme appui. L'Inca Illescas lui recommanda d'avoir soin des jeunes enfants du feu roi, dont il s'était chargé pendant son absence. Rumiñahui lui répondit que son seul désir et le seul but de ses efforts était de placer l'un d'eux sur le trône; car il prévoyait bien que Hualpa-Capac l'aîné serait aussi sacrifié par les barbares chrétiens.

6. Il avait aveuglé tout le monde par son hypocrisie; on ignore si Mama-Oclo-Cori-Duchicela, première épouse et sœur d'Atahualpa, femme de beaucoup de prudence et d'esprit, fut trompée aussi par lui, ou si elle le trompa elle-même. Soit qu'elle pénétrât les desseins du tyran et ne voulût pas rester ex-

posée à ses insultes, soit qu'elle crût à ses protestations, elle lui fit promettre de l'enterrer dans le même tombeau qu'Atahualpa et se retira ensuite dans l'intérieur de son palais où elle se donna la mort pour aller rejoindre son époux. Peu de jours après, on ensevelit aussi son fils ainé Hualpa-Capac. Ruminahui accomplit la promesse qu'il lui avait faite, et, sous prétexte de consoler le reste de la famille royale, qui était plongée dans la douleur, il fit préparer un banquet splendide pour tous les grands et les seigneurs de la cour.

7. Quand il les eut tous plongés dans l'ivresse, il les égorgea jusqu'au dernier, aidé seulement de deux de ses confidents. Puis, ayant lié l'Inca Illescas, le seul qui ne se fût point enivré, il massacra sous ses yeux tous les fils d'Atahualpa, sans en excepter un seul, ainsi que toutes les épouses et toutes les concubines du roi défunt, qui étaient ou qui pouvaient être enceintes; après avoir rendu

Illescas témoin de ce triste spectacle, il l'écorcha tout vivant et fit faire de sa peau un tambour, auquel son crâne servait de fond (Niza, *Conquista de Quito.* Gomara, *Hist. gen.*, c. 125.)

8. S'étant ainsi débarrassé de tous les obstacles, il se fit prêter serment et reconnaître comme souverain, sans que personne pût s'y opposer. Il convertit le monastère des Vierges du Soleil en un harem de concubines, réforma les troupes, nomma de nouveaux officiers, et se mit à faire de nouvelles levées pour s'opposer aux Espagnols; car il sentait bien que l'appât de ses richesses, qui en réalité étaient très-grandes, ne tarderait pas à les attirer. Comme Huayna-Capac avait tenu sa cour à Quito pendant près de quarante ans, il y avait accumulé d'immenses trésors pour le service de son palais et l'ornement des temples.

9. Ruminahui envoya ensuite des messagers dans toutes les provinces pour ordonner aux gouverneurs de réunir le plus de troupes

qu'il leur serait possible, afin de résister à l'ennemi commun, qui, déjà maître de la plus grande partie de l'empire, se dirigeait sur Quito. Ne doutant pas que ses ordres ne fussent exécutés, il se hâta de se mettre en campagne avec 8,000 hommes seulement, car, à cette époque, le royaume était dépourvu de soldats, à cause des levées continuelles qu'avaient nécessitées les guerres civiles.

10. Les gouverneurs, principalement ceux du nord, méprisèrent ses ordres et refusèrent de le reconnaître pour leur souverain ; ils se réjouissaient au contraire de ce que ses forfaits allaient recevoir leur juste châtiment des mains mêmes de l'ennemi. Tous se considéraient déjà comme indépendants en voyant que l'ordre harmonieux par lequel ils avaient été unis en un seul corps de monarchie et avaient vécu soumis au joug de tant de souverains, était complétement dissous; ils ne pensèrent donc plus dès lors qu'à leurs intérêts particuliers. Ils préféraient même se sou-

mettre aux chrétiens plutôt qu'au tyran, usurpateur d'une dignité qu'il était incapable de soutenir.

Le premier qui se révolta fut le cacique de Cañar, qui envoya un courrier à la colonie de San Miguel, pour demander au gouverneur Sébastien de Belalcazar aide et secours contre les violences de Rumiñahui. Quelques autres résolurent de se retirer dans les montagnes ; d'autres pensèrent follement qu'ils pourraient maintenir leur indépendance.

11. Parmi ces derniers se trouvait le cacique d'Otavalo, qui se fiait au dévouement de ses sujets et au prompt refuge qu'il pourrait trouver dans les montagnes impénétrables des environs. Il espérait pouvoir vivre libre du joug de l'ennemi et ne pensa dès lors qu'à chercher l'occasion de s'enrichir en accumulant des trésors. Il s'était informé minutieusement du costume, des armes et de la manière dont les chrétiens montaient à cheval. Ces renseignements devaient lui servir à se faire une armée

qui ressemblât à la leur ; il organisa donc une nombreuse cavalerie, composée d'Indiens montés sur des lamas et des pacos domestiques, imitant, autant que possible, les habits et les armes des étrangers.

12. Il réunit aussi plusieurs milliers de fantassins et marcha, avec cette armée ridicule, vers la province voisine de Carangui, afin de jouer aux habitants le tour grossier qu'il avait médité. Cette province était une des plus riches du royaume; le palais du roi et le temple du Soleil, qui étaient les premiers édifices que Huayna-Capac avait fait construire dans sa populeuse capitale, renfermaient des trésors immenses, sans compter les ustensiles d'or et d'argent appartenait aux particuliers, qui enlevaient ces métaux des montagnes voisines aussi facilement que de la terre. Cieça de Léon assure que ce temple était plein de très-grands vases en or et en argent, et de tant de joyaux et de richesses, qu'il est impossible d'en faire la description, car le mur même

était couvert d'or et d'argent (*Chrón. del Perú*, c. 37).

13. En arrivant à la petite Cordillière, que traverse la route royale, le cacique se fit précéder par plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes, d'enfants, qui faisaient semblant de courir en pleurant, et en fuyant devant les chrétiens qui les suivaient de près. Les habitants de Carangui, surpris par cette nouvelle, dirigèrent leurs regards vers le chemin, et voyant défiler le long des montagnes la nombreuse cavalerie de Pacos et de Lamas, ils furent saisis de crainte et, abandonnant leurs maisons, ils s'enfuirent précipitamment dans les montagnes. L'infanterie, en arrivant dans la ville, saccagea à son aise les maisons, le temple et le palais, et porta à Otavalo tous les trésors qu'il contenait. Les fugitifs, revenus de leur surprise, apprirent par leurs espions que tout n'avait été qu'une fiction, à l'exception du pillage qui était bien réel. Leur désespoir fut si

grand qu'ils déclarèrent aux Otavalos une guerre qui dura plusieurs années, et que la haine qu'ils leur vouèrent à cette époque s'est perpétuée jusqu'à nos jours (*Idem*, chap. 39).

14. Tandis que cette comédie avait lieu entre ces deux provinces, Ruminahui était arrivé, avec ses troupes, dans celle de Puruha; celle-ci était, à cette époque, entièrement dépourvue de gens capables de porter les armes, car elle avait été la plus intéressée dans les guerres civiles d'Atahualpa, et avait fourni pour cette raison beaucoup de soldats. Son principal gouverneur était le célèbre général Calicuchima, oncle maternel de l'Inca, qui avait été brûlé à Caxamarca. Son jeune frère Cachulima, seigneur de Cacha, s'était retiré et restait étranger à tous ces troubles. Le lieutenant gouverneur de Puruha se soumit à Ruminahui, craignant ses violences, et fit tous ses efforts pour lui fournir des troupes.

15. Malgré tout cela, l'armée de l'usurpateur ne comptait pas douze mille hommes, quand il apprit que les habitants de Cañar avaient demandé des secours contre lui aux Espagnols de San Miguel de Piura. Il divisa alors sa petite armée, se fiant plus à ses ruses qu'au nombre de ses gens. Il laissa huit mille hommes dans le Tambo royal, et dans la forteresse de Tiocaxas, sous le commandement du vice-gouverneur de Puruha, et s'avança avec le reste sur les frontières de la même province, dans l'espérance de recevoir des renforts considérables; il s'établit dans une petite forteresse voisine de Tiquizambi, qui dominait un défilé formé par deux Cordillières peu élevées, et qui servait de passage à la route royale; il ordonna à ses espions d'observer les mouvements de l'ennemi, qui était déjà très-près. C'était le capitaine Sébastien de Belalcazar, qui, par une marche forcée, et à l'aide de ses nouveaux alliés de Cañar, avait campé à quelques lieues de distance. Puisqu'il

s'est arrêté ici, il est bon de dire avant tout de quelle manière et avec quelles forces il allait à la conquête de Quito.

§ 2.

Le capitaine Sébastien de Belalcazar est envoyé à la conquête du royaume de Quito.

1. Sébastien de Belalcazar était le plus fameux capitaine de l'armée de Francisco Pizarro; il s'était déjà distingué dans la conquête de la Nouvelle-Espagne, par sa valeur et ses talents. Avant que Pizarro eût quitté Caxamarca pour se rendre à Cuzco au commencement d'octobre 1533, il lui avait conféré tous les pouvoirs nécessaires pour entreprendre la conquête du royaume de Quito, en lui accordant le titre de capitaine général et gouverneur de tout le pays dont il ferait la con-

quête, avec tous les priviléges attachés à ce titre, ainsi que le droit de nommer ses officiers et de créer des emplois. Mais comme il avait besoin, pour le moment, de tous ses gens pour l'expédition de Cuzco, il l'envoya en attendant en qualité de gouverneur de la colonie de San Miguel, lui ordonnant de se mettre en campagne aussitôt qu'il aurait reçu les secours que l'on attendait de Nicaragua et de Panama.

2. Il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. La renommée des trésors du Pérou et l'espérance d'en trouver de plus considérables encore à Quito, décidèrent les habitants des anciennes colonies de Nicaragua, de Guatimala, de Panama, de Carthagène, et ceux d'autres villes voisines, à abandonner leurs premiers établissements, et à venir, malgré la défense des gouverneurs de ces provinces, chercher fortune dans la colonie de San Miguel (Gomara, *Hist. gen.*, cap. 125). A peine Belalcazar était-il arrivé dans ce dernier endroit, que deux vais-

seaux vinrent, l'un de Panama et l'autre de Nicaragua, chargés de chevaux, de munitions et de soldats. Belalcazar, ayant reçu à cette époque les envoyés des Cañarès, qui demandaient du secours contre Rumiñahui, ne leur laissa pas le temps de se reposer et résolut de partir à l'instant sans attendre de nouveaux ordres de Pizarro (*Ibid.*).

3. Il choisit donc, tant parmi les colons de San Miguel que parmi les nouveaux venus, 280 hommes, dont 80 cavaliers et 200 fantassins, parmi lesquels il y avait plus de 50 arquebusiers. Cette armée était beaucoup plus considérable que celle que commandait Pizarro lors de l'expédition de Caxamarca; elle lui était cependant inférieure par deux bonnes raisons, tant parce que les Indiens avaient acquis depuis lors des lumières et de l'expérience, et qu'il n'était pas facile de persuader à Rumiñahui qu'ils venaient signer des traités de paix en qualité d'envoyés de l'empereur et du pape, que parce qu'elle manquait complé-

tement d'officiers expérimentés et déjà connus par leurs exploits. Les principaux et les plus nobles étaient les capitaines Juan Diaz de Hidalgo et Diego de Daza; mais ils n'avaient ni le courage ni l'expérience nécessaires pour une pareille entreprise.

4. Belalcazar choisit pour commander la cavalerie et l'infanterie les capitaines Pedro de Puelles, Pedro de Tapia, Pedro de Añasco, Pedro de Villan, Alonzo Sanchez, Fernando Rodriguez, Balthasar de Ledesma et Francisco de Tobar. Mais celui qui surpassait tous les autres, tant par son courage et son audace que par la réputation qu'il avait acquise au Nicaragua, quoiqu'il fût par sa naissance et ses mœurs la lie des hommes, était un certain Juan de Ampudia. La nécessité obligea Belalcazar à le prendre pour son lieutenant général. Il se trompa malheureusement en faisant choix d'un homme dont la cupidité insatiable, les cruautés et la tyrannie nuisirent beaucoup à l'expédition et souillèrent même la

gloire et l'honneur du général. Belalcazar eut cependant le bonheur d'emmener avec lui, comme aumônier de l'armée, Fray Marcos de Niza de l'ordre de saint François, et si différent de Valverde. Ce bon religieux, effrayé des violences dont il avait été témoin à Caxamarca, s'était retiré à San Miguel pour le bien spirituel de cette colonie. On l'avait déjà nommé premier commissaire de son ordre pour les provinces du Pérou, et sa persévérance pendant une année entière à noter tout ce qu'il apprenait et tout ce qu'il voyait, l'avait rendu capable de servir d'interprète de la langue péruvienne, qu'il comprenait passablement bien.

5. C'est à la tête de cette petite armée que Belalcazar partit de San Miguel au mois d'octobre 1533. Sa marche à travers les provinces du royaume n'éprouva d'autre obstacle que les chemins qui étaient difficiles pour la cavalerie; les Indiens ne lui opposèrent aucune résistance, puisqu'ils avaient demandé sa protection et

recherché son alliance. Cependant ils souffrirent beaucoup du caractère sanguinaire d'Ampudia qui, pressé d'apaiser son ardente soif d'or, fit brûler vif Chapara, un des principaux seigneurs de Cañar (Niza, *Inf.*). Malgré cela, les Cañarès étaient si impatients de se délivrer de Rumiñahui, qu'ils excusèrent cette action barbare, n'ignorant pas que le capitaine général y était complétement étranger. On offrait à celui-ci sur son passage des Indiens pour porter les fardeaux et pour être envoyés en avant et servir d'espions contre le tyran qui, comme je l'ai dit, se trouvait entre l'extrémité de cette province et celle de Puruha.

6. Il est indubitable que Belalcazar eût été sur sa route exposé aux plus grands dangers s'il n'avait pas eu à sa disposition des guides et des espions si fidèles. La sagacité de Rumiñahui lui fit comprendre aussitôt que la principale supériorité des Européens provenait de leurs chevaux. Voulant donc les priver de

cet avantage, il fit creuser dans les défilés que l'armée était obligée de traverser, une quantité de fossés légèrement recouverts d'herbes, des trous très-profonds où les pieds des chevaux devaient s'enfoncer, et plaça de distance en distance, des pieux auxquels étaient attachés des nœuds coulants. Il alla camper avec ses quatre mille hommes dans une petite plaine à l'extrémité de ces défilés, qui, outre les piéges dont je viens de parler, étaient défendus par une petite forteresse.

7. Belalcazar, en arrivant dans cet endroit, fut averti de tout par les espions; de sorte que, changeant de direction et guidé par les mêmes Indiens, il assiégea la forteresse et enveloppa le camp ennemi avec sa cavalerie. Ruminahui, furieux de voir que ses stratagèmes avaient échoué et que la retraite lui était coupée, attaqua de front les Espagnols dans un endroit où ils pouvaient facilement déployer leur cavalerie. Le combat fut sanglant, car, malgré les ravages qu'elle faisait dans les rangs des In-

diens, ceux-ci ne cessèrent le combat qu'à la nuit. Plus de 600 Indiens restèrent sur le champ de bataille; Belalcazar perdit un officier, deux soldats et quatre chevaux, et eut un grand nombre d'hommes et de chevaux dangereusement blessés. Ruminahui profita de la nuit pour se retirer avec les restes de son armée, espérant être plus heureux s'il parvenait à s'emparer d'une meilleure position (*Niza conq.*).

8. Il campa, en effet, à l'entrée d'une autre plaine plus étroite, située à quelques lieues plus au nord, après l'avoir remplie de mille piéges invisibles; son intention était d'attirer les chevaux dans cet endroit par une fuite simulée, afin qu'ils s'y enfonçassent. Mais il ne put réussir dans ses projets, parce que les espions les ayant découverts, firent passer les chevaux par un autre endroit, sans suivre les Indiens, qui se rallièrent à Tiocaxas. Les Espagnols ne furent pas peu surpris, pendant la marche de cette journée, de rencontrer sur leur chemin les têtes des chevaux qui avaient

péri, plantées sur de grands pieux; les Indiens les avaient couronnées de fleurs, en signe de triomphe. Le danger que Belalcazar avait couru dans ces diverses occasions lui apprit à ne pas faire un pas sans se faire précéder par ses fidèles Indiens.

9. Ceux-ci découvrirent bientôt l'armée de Ruminahui, qui était composée d'environ 11,000 hommes, campés dans la vallée sablonneuse de Tiocaxas, près du tambo royal et de la forteresse, qui était défendue par une bonne garnison, sous les ordres du gouverneur de Puruha, tandis que l'armée était commandée par l'usurpateur en personne. La vallée n'avait pas besoin d'être entourée d'aucun piége, parce qu'elle était remplie d'un sable profond et mouvant, et d'une grande quantité de crevasses, qui n'étaient pas commodes pour les chevaux. Cependant on ne pouvait éviter de passer par là, parce que les deux petites Cordillières qui entourent la vallée étaient tout à fait impraticables.

10. Ces circonstances avaient déjà fait choisir cet endroit pour théâtre du combat entre Tupac-Inca, et Hualcopo-Scyri, qui fut mis en déroute, et de celui où l'Inca Huayna-Capac défit le roi Cacha. Celui que s'y livrèrent Belalcazar et Rumiñahui resta longtemps indécis et douteux, comme l'assurent Niza et Cieça de Léon (*Chron.*, ch. 43), et fut enfin décidé en faveur du premier par un étrange événement. Rumiñahui, encouragé par ses premiers succès et ayant considérablement augmenté son armée, doutait d'autant moins du succès que les Espagnols étaient forcés de combattre dans un endroit très-désavantageux.

11. Les Indiens ayant découvert, au point du jour, l'avant-garde de Belalcazar, se rangèrent en bataille et attaquèrent les Espagnols avec tant de valeur, que ceux-ci, malgré leurs chevaux et leur artillerie, ne pouvaient obtenir aucun avantage. Le combat dura toute la journée, et quand la nuit fut venue, les Indiens se retirèrent, se croyant sûrs de la vic-

toire et poussant des cris de triomphe, quoiqu'ils eussent perdu plus de mille hommes. Les Espagnols étaient accablés de fatigue, presque tous leurs Cañarès avaient perdu la vie; sept Espagnols et un grand nombre de chevaux gisaient aussi sur le champ de bataille. Ils avaient en outre un si grand nombre de blessés, que Belalcazar commençait à désespérer du succès.

12. Il assembla le soir même un conseil de guerre, et les avis de ses officiers furent presque également partagés : les uns étaient d'avis de continuer l'entreprise, sans se laisser arrêter par un faible ennemi, dont les ruses étaient déjà connues, et dont les armes ne pouvaient être comparées aux leurs. Les autres, au contraire, instruits par l'expérience, furent d'avis de faire une prompte retraite vers la province de Cañar, pour y attendre de nouveaux renforts de San Miguel et faire aussi une levée d'Indiens dans cette province,

afin de continuer l'entreprise avec plus de sûreté (Niza, *ibid.*).

13. Belalcazar penchait pour ce dernier parti, considérant que les vivres commençaient à manquer, parce que Ruminahui avait tout ravagé sur son passage. Il allait donc être adopté, quand, à minuit, on entendit un bruit effrayant, dont on ne pouvait s'expliquer la cause. C'était le volcan de Cotopaxi qui faisait sa seconde éruption; j'ai déjà dit plus haut que la première avait eu lieu la veille du jour où Atahualpa fut fait prisonnier.

14. Les Indiens virent dans cette éruption le signe auquel Viracocha leur avait annoncé qu'ils reconnaîtraient que le moment de leur destruction était venu. Sans examiner les raisons qu'ils donnent de cette opinion, et qui ne sont point à mépriser, il est certain que ce phénomène les remplit d'un tel effroi, qu'il mit leur armée dans une déroute complète.

§ 3.

Belalcazar prend possession de la province de Puruha, et fait sa première entrée dans Quito, ravagé par Rumiñahui.

1. Le violent tremblement de terre qui accompagna l'éruption du volcan avait beaucoup surpris les Espagnols, mais ils furent bien plus effrayés le jour suivant, lorsqu'ils virent les montagnes et les vallées tellement couvertes de cendre et de sable qu'on ne pouvait rien distinguer. Bientôt cependant ils furent remplis de joie en voyant que leur dangereux ennemi avait disparu, car on n'apercevait plus un seul Indien dans cet endroit ni dans les environs. Leur fuite précipitée ne

leur avait pas donné le temps d'achever de brûler les vivres qu'ils gardaient dans le tambo, et dont une grande partie était déjà réduite en cendres. Les Espagnols profitèrent de ce qui restait et se mirent à l'abri dans le tambo même pour se reposer et délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

2. Belalcazar profita de son séjour en cet endroit pour envoyer quelques Cañarès à la découverte, afin d'apprendre le lieu où s'était retiré Rumiñahui, et pour tâcher en même temps de découvrir quelques vivres pour les soldats et les chevaux, qui mouraient de faim à cause du manque d'herbe, qui était tout enterrée sous les cendres. Les espions revinrent le jour suivant avec la nouvelle que Rio-Bamba, capitale de la province de Puruha, éloignée d'une petite journée, était entièrement abandonnée par ses habitants, à l'exception des femmes, des vieillards et des enfants, qui étaient seuls restés après le dernier pillage qu'avait ordonné Rumiñahui lors de sa retraite vers Quito.

3. Les Espagnols, pleins de joie, se mirent en route et entrèrent le jour même dans Rio-Bamba. Cieça de Léon dit que ce fut dans cet endroit que Belalcazar gagna la dernière bataille (*Crón. del Perú*, c. 42); mais il se trompe, car Niza, témoin oculaire, puisqu'il faisait partie de l'expédition, assure que ce fut à Tiocaxas, et que l'éruption du volcan arrivée pendant la nuit dissipa l'armée de Ruminahui, de telle sorte qu'elle ne put jamais se réunir de nouveau. (*Conquista de la provincia de Quito.*) Il est vrai que Belalcazar livra un combat dans la plaine de Rio-Bamba; mais ce fut longtemps après et avec d'autres Indiens, comme je le dirai en son lieu.

4. Belalcazar ayant fait son entrée à Rio-Bamba, sans la moindre difficulté, fut assez heureux pour trouver intact le tambo royal qui avait échappé faute de temps aux ravages de Rumiñahui; il s'y reposa de ses fatigues avec tous ses gens. Car la nuit même de sa retraite de Tiocaxas, causée par l'éruption du

volcan, l'usurpateur avait fait détruire tous les édifices publics qu'il rencontra, afin que les étrangers ne pussent pas en profiter. Il commença par les magasins royaux qui étaient pleins de vivres et de vêtements, et les brûla de manière à n'en laisser aucun vestige. De là il passa au temple, où il n'y avait plus que l'image du soleil et quelques objets précieux, l'Inca Illescas ayant tout pris précédemment pour servir à la rançon d'Atahualpa. Après avoir pillé tout ce qui restait, il le brûla et le démolit ainsi que le palais ou habitation royale dont il ne demeura que des murs calcinés et des monceaux de cendres. Il en fit autant au monastère des vierges, auxquelles il avait donné la liberté dès sa première entrée. Enfin, passant au tambo, il se contenta d'y mettre le feu d'un côté, après quoi il s'enfuit en toute hâte, faisant subir le même sort aux autres maisons particulières qu'il trouvait sur sa route, car il se croyait poursuivi par les chrétiens. Soit que le feu ne prit pas bien au tambo, soit

que le peu de gens qui l'habitaient fussent parvenus à l'éteindre, ce fut le seul édifice que les Espagnols trouvèrent encore en entier et dans lequel ils purent se loger.

5. Comme j'ai donné trois noms différents à la capitale de la province de Puruha, et que ces noms se trouvent tous trois dans les anciens auteurs qui en parlent très-souvent, parce que les événements les plus remarquables de la conquête se passèrent dans cette ville, je veux expliquer en quoi consiste cette différence. Cette antique capitale couvrait trois plaines contiguës, resserrées entre deux chaînes de montagnes peu élevées, qui se rétrécissent vers les deux extrémités. La première est située au nord-ouest dans un climat agréable; elle s'appelait anciennement Liribamba, et était la capitale des anciens rois du Puruha; elle était baignée d'un côté par la rivière du même nom, qui porte aujourd'hui celui de San Juan. Cette plaine est connue à présent sous le nom de Gatazo.

6. La plaine du milieu, qui est la moins grande, a eu et conserve encore le nom de Caxabamba, ce qui veut dire *plaine située entre deux défilés ou deux portes*. Celle de la partie méridionale est la plus grande, et a une température froide ; on l'a appelée Rio-Bamba, c'est-à-dire *la plaine par où l'on passe pour sortir*. Elle a donné dans la suite son nom à toute la province. Du temps des derniers scyris ou rois de Quito, originaires de cette province, la population de ces trois plaines s'augmenta tellement que les trois villes n'en formèrent plus qu'une seule qui contenait 60 mille habitants. Lorsque Tupac-Inca l'eut conquise sur le scyri Hualcopo, il y construisit une forteresse et un tambo royal dans lequel il plaça une forte garnison avant de retourner à Cuzco. Quand le roi Cacha la leur reprit, il démolit les constructions élevées par l'Inca; mais Huayna-Capac, son fils, en refit de meilleures, ajoutant un temple et les autres édifices que Ruminahui détrui-

sit en dernier lieu. (*Cieça Crónica*, c. 42.)

7. Belalcazar se reposa trois jours dans cette ville. Pendant ce temps un grand nombre d'Indiens vinrent se soumettre à lui; ils étaient natifs de Quito et avaient servi Ruminahui; mais ils l'avaient abandonné à la bataille de Tiocaxas, et s'étaient enfuis pour ne pas le suivre. Cachulima vint aussi : il était seigneur de Cacha, qui n'est éloigné que de quelques lieues. Ce noble et sage Indien était frère du général Calicuchima et oncle maternel d'Atahualpa. Il avait ardemment désiré l'arrivée des Espagnols, afin d'être délivré de Ruminahui. Il se soumit à Belalcazar, et lui offrit généreusement, non-seulement sa personne, mais ses vassaux et tout ce qu'il avait de vivres dans sa seigneurie. Il lui dit de quelle manière il l'avait acquise et comment il l'avait conservée en paix au milieu des troubles. Il l'informa de l'état déplorable dans lequel se trouvait le royaume, par les tyrannies de Ruminahui, qu'il croyait

devoir être promptement abandonné du peu de troupes qui ne le suivaient que malgré elles.

8. Cachulima rendit des services si importants à Belalcazar, pendant la conquête, que celui-ci le maintint dans la possession de sa seigneurie, et tâcha de la lui faire confirmer par des cédules royales de Charles-Quint. Fray Marcos de Niza le catéchisa et le baptisa sous le nom de Don Marcos Duchicela; il fut l'aîné de la nouvelle chrétienté, et sa ville fut la première paroisse d'Indiens dans le royaume, où la famille royale de Quito subsista plus d'un siècle et demi après la conquête. Belalcazar, rassuré par ses renseignements et par l'alliance du personnage le plus considérable de tout le royaume, se détermina à marcher aussitôt à la poursuite de Ruminahui, laissant à Rio-Bamba, aux soins de Cachulima, les blessés et les malades; il effectua son voyage sans trouver le moindre obstacle, jusqu'à la capitale de Quito, éloignée de 35 lieues; mais

enveloppé du plus profond mystère. Il retira de la ville tout ce que ses gens purent emporter; il mit le feu au palais, aux temples du Soleil et de la Lune, aux magasins et à tout ce dont il ne voulait pas que les chrétiens pussent s'emparer. Il rompit les conduits de toutes les fontaines, et détruisit tout ce qui lui tomba sous la main. Quand il fut sorti de la ville, s'étant aperçu que les chrétiens n'arrivaient pas encore, il y entra de nouveau, et mit le feu en plusieurs endroits, de sorte qu'elle fut en grande partie consumée; car comme presque tous les habitants avaient pris la fuite, on ne put parvenir à arrêter les progrès de l'incendie.

12. Ce fut ainsi que ce monstre, auprès duquel Néron serait un saint, se vengea à la fois des Espagnols, en enterrant une partie des trésors et en emportant le reste, qui ne pouvait lui être d'aucune utilité, et des Indiens qui l'avaient abandonné; car Ampudia en fit périr un grand nombre dans les tortures, en vou-

lant les forcer à lui indiquer l'endroit où ces trésors étaient enterrés et à lui révéler ce qu'ils ignoraient. La douleur des Espagnols ne fut pas moins vive en se voyant ainsi frustrés du principal avantage qu'ils espéraient retirer de leur expédition. Ruminahui se réfugia sur les rochers élevés et escarpés d'une montagne couverte de neige, à quelques lieues de distance de la capitale ; c'est pour cette raison qu'on donna à cette montagne le nom de Ruminahui, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ce fut dans ces retraites élevées et sauvages qu'il vécut quelque temps, sans qu'on ait su jamais s'il y mourut accablé sous le poids de ses souffrances et de ses remords, ou si peut-être il se réfugia dans un autre endroit. On ignore aussi où il a pu enfouir les trésors qu'il avait emportés avec lui.

13. C'est dans ce misérable état que se trouvait la fameuse capitale du royaume lorsque le capitaine Belalcazar y entra à la fin de décembre 1533. Il n'avait éprouvé pendant sa

route aucun obstacle ; loin de là, il avait rencontré des populations entières qui venaient à sa rencontre pour se soumettre à lui et lui offrir leurs services. Mais ne trouvant dans la ville, au lieu des montagnes d'or qu'il venait y chercher, que des pierres et des cendres, il chercha à connaître le lieu où s'était retiré Ruminahui, sans pouvoir y parvenir. Les Espagnols furent si affligés de ce cruel désappointement, qu'il s'en fallut peu qu'ils n'abandonnassent leur chef et ne s'en retournassent à San Miguel, donnant au diable la malheureuse expédition qu'ils avaient entreprise. Cependant l'espoir de retrouver les trésors enfouis les apaisa un peu, et Belalcazar put ainsi prendre ses mesures pour l'avenir.

14. Ces événements, racontés uniquement par Niza, comme témoin oculaire, et confirmés par la tradition constante, sont défigurés et grossièrement transposés par Gomara. D'après lui, c'est lorsque les Espagnols étaient déjà dans la ville que Ruminahui revint une

nuit y mettre le feu, et il ajoute que, ne retrouvant pas les trésors d'Atahualpa, on recueillit cependant beaucoup de richesses provenant de la fouille des tombeaux (*ib.*, c. 125). Ce second fait est certain; mais le premier est faux, parce que l'incendie eut lieu quelques jours avant l'arrivée des Espagnols, et comme nous l'avons raconté; le feu avait été éteint en entier par les pluies abondantes qui survinrent, et les eaux de ces pluies, jointes à celles des fontaines dont les canaux étaient rompus, avaient inondé les rues et l'intérieur des maisons incendiées de telle manière qu'on ne savait où poser le pied.

15. Belalcazar vit avec douleur que la ville ne pouvait fournir ni vivres ni logements commodes pour ses troupes fatiguées, et que de longtemps il ne pourrait la mettre en état de devenir le siége du gouvernement du royaume. Considérant que celle de Rio-Bamba, capitale de Puruha, se trouvait dans un bien meilleur état, il résolut d'y fixer sa résidence princi-

pale en attendant que tout le royaume fût soumis, ce qui ne lui paraissait pas difficile, puisqu'au lieu de trouver des obstacles, il ne remarquait que de très-bonnes dispositions de la part des Indiens.

16. Il chargea donc son lieutenant général, Juan de Ampudia, homme entreprenant et qui ne trouvait d'obstacle à rien, de rester à Quito avec une partie des troupes, de réparer le mieux possible la ville, en commençant par recouvrir toutes les maisons dont les murs étaient en bon état, et de chercher à s'attirer l'affection des populations environnantes avant d'entreprendre la conquête des provinces du nord. Ampudia choisit pour exécuter ces ordres bienveillants des gens qui ne valaient pas mieux que lui et des officiers dont il n'avait à craindre ni obstacle ni contradiction.

17. Belalcazar retourna à Rio-Bamba avec le reste des troupes au commencement de janvier 1534, et en fit, ainsi que le dit Cieça de

Léon, la capitale du royaume (*Crón.*, c. 42). C'est pour cela que l'on trouve dans les historiens diverses dates pour l'entrée de Belalcazar dans Quito. Les uns disent qu'il en prit possession à la fin de 1533, et ceux-ci font allusion à sa première entrée, qui, comme nous l'avons dit, eut lieu en effet au mois de décembre de cette année; d'autres disent que ce fut le jour de la Pentecôte de l'année suivante (1534), et ceux-ci font allusion à l'entrée solennelle qu'il fit ce jour-là dans la ville de Quito lorsqu'elle eut été réparée et lorsqu'il en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint, en lui rendant son titre de capitale du royaume.

18. A peine Belalcazar était-il arrivé à Rio-Bamba avec ses troupes, dans l'espérance d'y jouir d'un peu de repos en améliorant cette province, qu'il apprit la nouvelle surprenante, et qu'il ignorait encore, de l'arrivée du capitaine Diego de Almagro, à la tête d'une nombreuse expédition. A peine celui-

ci fut-il arrivé, que survint aussi le capitaine Pedro de Alvarado, avec des troupes meilleures et plus nombreuses. Comme la réunion de ces trois fameux capitaines à Rio-Bamba est l'événement le plus important de la conquête, je dois pour le bien faire comprendre en donner l'explication.

§ 4.

Réunion, à Rio-Bamba, des trois capitaines, Sebastien de Belalcazar, Diego de Almagro et Pedro de Alvarado.

1. Les premiers succès de Pizarro, et son voyage en Espagne, en 1528, ayant fait connaitre toute la richesse du Pérou, Pedro de Alvarado obtint de l'empereur Charles-Quint d'aller prendre part à cette conquête, à la condition de ne pas prétendre au pays qu'avaient déjà soumis les Espagnols. Il avait été nommé gouverneur de Guatimala, en récompense du courage et de la noble conduite qui l'avaient distingué dans la conquête de la Nouvelle-Espagne. Le désir d'obtenir de plus

grands honneurs, et l'ambition des richesses, lui donnèrent l'idée de cette nouvelle entreprise. Après avoir obtenu la permission de la cour, il envoya le capitaine Garcia Holguin, avec deux navires, observer les côtes du Pérou, et s'informer de l'état de ces divers pays, et quels étaient ceux qu'occupaient déjà les troupes de Pizarro. Holguin, à son retour, lui dit de quelle renommée jouissait le royaume de Quito, que l'on disait contenir beaucoup plus de richesses que tout le reste du Pérou, car Huayna-Capac, le plus puissant de tous les Incas, y avait tenu sa cour pendant longtemps, et Pizarro n'avait pas encore porté ses vues de ce côté.

2. A cette nouvelle il arma aussitôt cinq navires sur lesquels il mit une certaine quantité de cavalerie, puis en arrivant au port de Nicaragua, il s'empara de force de deux autres navires qui s'apprêtaient à partir avec des troupes et des armes pour aller au secours de Pizarro. Les équipages de ces deux navires

consentirent volontiers à se joindre à lui, espérant s'enrichir plus promptement dans un pays qui n'était pas encore exploité. Il partit donc de Nicaragua avec 500 hommes d'élite et un grand nombre de chevaux; il alla débarquer à Puerto-Viejo, au moment où Pizarro partait de Caxamarca pour se rendre à Cuzco.

3. Aussitôt que le capitaine général du Pérou eut appris l'arrivée d'un ennemi et d'un rival aussi puissant, il envoya le capitaine Diego de Almagro avec un fort détachement pour attaquer d'abord le général Quizquiz à Xauxa, sauver les trésors qu'il y avait laissés, et aller de là observer les mouvements du gouverneur de Guatimala, en empêchant, s'il était possible, son débarquement. Almagro, qui était le plus habile de tous les compagnons de Pizarro, et le principal intéressé dans son entreprise, partit de Cuzco avec lui, comme je l'ai dit en son lieu, et avec le capitaine Hernando de Soto; Alma-

gro se sépara d'eux pour aller avec la presque totalité des troupes à Tumbez, tandis que Soto demanda de nouveaux renforts à Pizarro, et alla à la poursuite du général indien, qui se dirigeait vers Quito avec son armée.

4. Tandis que Soto recevait les renforts qu'il demandait, Almagro arriva à Tumbez; il y apprit qu'Alvarado avait déjà débarqué à Puerto-Viejo : il retourna aussitôt à San Miguel, prit plus de monde et de chevaux, et se dirigea à marches forcées vers Quito. Cependant le capitaine Alvarado avait fait la plus grande partie du chemin au milieu des plus rudes fatigues, sans guides, sans interprètes et sans la moindre connaissance du pays, à travers des déserts et des forêts immenses, coupés par des rivières et de hautes montagnes.

5. Ce fut dans la province d'Esmeraldas qu'il trouva la première consolation et le premier signe des richesses qu'il allait chercher. Ses soldats en retirèrent plusieurs charges

d'or, et des émeraudes très-fines qui, malgré leur poids, leur parurent légères dans les premiers moments. En se rendant de là à Quito, il perdit un grand nombre de chevaux; et le manque de vivres que les Espagnols éprouvèrent au milieu de ces forêts désertes, les força d'en tuer plusieurs autres.

6. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qu'ils eurent à souffrir en traversant les hautes montagnes des environs de Quito, car ils y pénétrèrent par le côté le plus roide et le plus difficile. Épuisés de fatigue ils furent obligés d'abandonner les charges d'or et d'émeraudes pour ne pas périr tous au milieu des neiges qui couvraient ces hauteurs (Cieça, *Crónica*, c. 42). C'est là qu'ils reçurent la triste nouvelle de l'éruption du volcan. Si cet événement fut favorable à Belalcazar, qui se trouvait à Tiocaxas, il fut fatal à Alvarado, qui était tout à fait sans abri et dans la partie la plus nue des Cordillières, de manière que lui et ses gens cru-

rent rester enterrés sous la neige, que venaient recouvrir la cendre et le sable qui provenaient du volcan.

7. Après avoir surmonté par d'immenses efforts toutes les difficultés qui s'opposaient à leur passage, ils parvinrent enfin à traverser la Cordillière, au moment où Belalcazar partait de Quito pour se rendre à Rio-Bamba. Les troupes d'Alvarado, malgré les fatigues incroyables qu'elles avaient eu à soutenir, et la perte de plusieurs chevaux, étaient cependant bien supérieures à celles de Belalcazar et d'Almagro réunies, tant par le nombre, que par la réputation militaire et la noblesse des officiers qui les commandaient, parmi lesquels on remarquait les capitaines Diego de Alvarado, Alfonso de Alvarado, Gomez de Alvarado, Garcilaso de la Vega, Juan de Saavedra, Alfonso de Palomino et autres.

8. Belalcazar, qui ne s'attendait à rien, fut extrêmement surpris, en arrivant à Rio-Bam-

ba, d'y trouver Almagro; mais son étonnement augmenta lorsqu'il fut durement réprimandé par lui de ce qu'il était parti de San Miguel pour entreprendre la conquête de Quito, sans attendre les nouveaux ordres de Pizarro. Il s'excusa sur la nécessité de secourir les Cañarès et sur les ordres qu'il avait reçus de Pizarro lui-même; mais leur querelle prit un caractère si grave, qu'ils furent près d'en venir aux mains. Belalcazar dut enfin céder, et il se soumit à Almagro comme à l'un des deux principaux chefs de la conquête, lui remettant le commandement de toutes ses troupes, et le gouvernement du pays. (Cieça de Leon, *Crónica*, c. 42.) Dès qu'ils furent d'accord, Almagro avertit Belalcazar du véritable but de son voyage, dont celui-ci était loin de se douter.

9. Almagro, persuadé, d'après ce que lui disaient les Indiens, qu'Alvarado ne pourrait pas traverser la Cordillière sans aller à Rio-Bamba par la province de Chimbo, avait ré-

solu de l'attendre dans cet endroit. Ne voulant pas perdre de temps, il s'occupa à soumettre quelques villages et une partie du pays, avec l'aide du fameux interprète Filipillo, qui l'accompagnait dans l'espérance que quelqu'une des femmes de Rumiñahui pourrait lui plaire. Un jour qu'il était allé avec quelques soldats vers l'extrémité de Liri-Bamba, il remarqua que le pont qui traversait la rivière, appelé depuis San Juan, était coupé et incendié. C'était par là qu'on passait pour prendre la route royale, qui conduit à Quito; ce pont avait été construit par Huayna-Capac, dans un endroit où la rivière était très-étroite; il était fait avec de grandes pièces de bois; Belalcazar y avait passé en allant à Quito et en revenant. Il remarqua aussi que sur l'autre rive le passage était défendu par quelques Indiens armés.

10. Ne comprenant rien à cela, il traversa la rivière, quoiqu'avec beaucoup de difficultés, parce que les eaux étaient très-hautes dans

ce moment; il attaqua les Indiens et fit leur chef prisonnier. Celui-ci lui donna l'explication de l'énigme, et lui dit qu'ayant été attaqués dans la province de Mocha par un grand nombre de chrétiens, les Indiens avaient pris les armes, et étaient venus dans cet endroit pour détruire le pont, afin que les chrétiens ne pussent pas s'unir à ceux de Rio-Bamba. Ceci fut pour Almagro un mystère beaucoup plus grand encore, car l'Indien ajoutait que les chrétiens étaient au nombre de cinq cents et attaquaient la forteresse, qui était défendue par le gouverneur Zopo-Zopangui (Gomara, *lib.*, c. 127). Le général espagnol envoya aussitôt sept cavaliers à la découverte, car il croyait impossible qu'Alvarado eût pu sortir des montagnes par ce côté. Les cavaliers ne revinrent que le jour suivant, car c'était effectivement Alvarado qui les avait retenus prisonniers.

11. Il ignorait jusqu'à ce moment qu'il y eût des Espagnols dans le pays. Comme il manquait d'interprète, il n'avait pu rien com-

prendre à ce que lui disaient les Indiens de Mocha. Il apprit de ces sept Espagnols l'état du Pérou, les succès de Pizarro, la conquête actuelle du royaume de Quito, et le peu de troupes qu'Almagro et Belalcazar avaient à Rio-Bamba. Après s'être fait tout raconter avec détail, il lui parut dur d'abandonner ses espérances de conquête; quoiqu'il ne fût autorisé à s'établir que dans les endroits non explorés par d'autres Espagnols, il avait beaucoup dépensé dans l'armement, et avait souffert encore plus pour arriver jusque-là. Croyant de bonne foi que Pizarro n'avait pas porté ses armes dans ce royaume, il se détermina à marcher contre Almagro, qui était moins fort que lui; il exécuta ce projet le jour suivant, après avoir donné la liberté aux sept prisonniers (*idem*, *ibid.*). Almagro, troublé de la nouvelle qu'on lui apportait, résolut de se retirer vers Cuzco, laissant Belalcazar et ses gens encourir toutes les chances et tout le danger. Filipillo, informé de cette résolution,

trouva l'occasion de couronner toutes ses méchancetés et toutes ses perfidies. Il se fit accompagner d'un cacique du pays qu'il trompa, et passa secrètement au camp d'Alvarado, qui était venu se placer de l'autre côté du fleuve; là il lui révéla la résolution d'Almagro, et lui dit que s'il voulait s'emparer de lui, il le pourrait facilement faire cette nuit même; que non-seulement il le guiderait et lui en faciliterait les moyens, mais qu'il lui promettait aussi de soumettre tout le royaume à son obéissance, au moyen des caciques et des seigneurs qu'il avait commencé à persuader, comme on pouvait le voir par celui qui l'accompagnait.

12. Alvarado, ravi des promesses que lui faisait Filipillo, ne voulut pas attendre la nuit, et s'avança, bannière déployée, vers Rio-Bamba, éloignée seulement de deux milles, résolu de livrer aussitôt le combat. Almagro avait décidé la retraite à cause de la faiblesse de ses troupes, mais voyant qu'il ne pouvait éviter un engagement, il se décida à se défen-

dre. Il divisa son armée en deux corps, et attendit l'ennemi derrière les grandes murailles des magasins royaux incendiés, qui pouvaient lui servir de quelque défense. Mais, au moment où on allait en venir aux mains, il s'éleva de tous côtés des voix qui demandèrent la paix; elles étaient si nombreuses, que les deux chefs furent obligés de s'arrêter et de convenir d'une trêve pour avoir le temps de conférer ensemble.

13. Un certain docteur Caldera, de Séville, homme habile et éloquent, se porta pour arbitre et se fit exposer les raisons de part et d'autre; il leur représenta l'intérêt public et le scandale qu'il y aurait à répandre le sang de leurs compatriotes, et leur ayant persuadé de sacrifier chacun une partie de leurs prétentions, il proposa à Alvarado de céder tous ses navires à Pizarro, ainsi que tous les objets de son armement, lui permettant en même temps de garder à son service tous les gens qui voudraient y rester, tandis qu'Almagro, pour

le dédommager de toutes ses dépenses, lui payerait cent mille *pesos* d'or fin, ce qui ferait quatre cent mille piastres fortes.

14. Le traité fut conclu solennellement, et Alvarado s'engagea, sous la foi du serment, à ne jamais renouveler ses anciennes prétentions et à retourner tranquillement dans son gouvernement de Guatimala (Gomara, *idem*). Ses soldats se plaignirent beaucoup, car ils avaient espéré faire rapidement fortune en combattant sous lui. Ils furent cependant obligés de se soumettre au traité, et restèrent presque tous avec Belalcazar.

15. Almagro n'avait pas avec lui une somme suffisante pour payer à Alvarado ce qu'il lui avait promis, parce que Belalcazar, n'ayant pas trouvé à Quito les grandes richesses qu'il espérait, n'avait pu recueillir que quelques petites sommes. Il savait cependant par Ampudia que le seul temple du royaume encore intact, situé dans la province de Cayambé, était couvert de plaques d'argent, mais il n'o-

sait disposer de ces trésors sans un ordre exprès de Pizarro (*idem, idem*). On convint donc qu'Almagro se rendrait à San Miguel, et qu'Alvarado l'accompagnerait, pour y être payé et pour livrer en même temps ses vaisseaux à Pizarro. Mais avant d'entreprendre ce voyage, les trois généraux résolurent de se reposer quelque temps ensemble à Rio-Bamba.

16. Les deux capitaines ne quittèrent donc cette ville qu'à la fin de février 1534; Alvarado emmena avec lui ses meilleurs officiers et presque la moitié de ses gens, le reste ayant voulu demeurer avec Belalcazar; celui-ci avait pris particulièrement en affection le capitaine Alfonse Palomino, officier très-habile et d'un grand jugement, dans lequel Alvarado avait la plus grande confiance, et l'un de ceux qui étaient déterminés à le suivre. Mais Belalcazar le décida à rester, promettant de l'envoyer dans les pays du nord, hors du royaume, dans lesquels on disait qu'il y avait beaucoup d'or. Palomino resta, et jouit de sa

faveur tant qu'Ampudia fut éloigné; mais il s'en retourna bientôt, voyant que l'entreprise dont on lui avait promis le commandement était toujours retardée.

17. Lorsque Filipillo retourna auprès d'Almagro, celui-ci n'ignorait pas la trahison qu'il avait commise à Liri-Bamba, mais il n'en laissa rien voir, soit à cause d'Alvarado, soit qu'il le crût nécessaire pour le bien de l'entreprise. Mais cet infâme interprète ne tarda pas à expier toutes ses méchancetés, car Almagro ayant entrepris peu de temps après l'expédition du Chili, il y découvrit la grande conspiration des Indiens avec l'Inca Manco-Capac contre les Espagnols, conspiration dans laquelle Filipillo jouait le principal rôle. Aussitôt qu'il sut qu'il était découvert, il prit la fuite; mais Almagro ayant envoyé à sa poursuite, il fut pris et condamné à être écartelé vivant. Au moment de mourir, il ouvrit les yeux sur ses crimes, et, plein de repentir et de douleur, il confessa à haute voix qu'il avait

accusé faussement son bon roi Atahualpa, dans le seul but de posséder une de ses femmes; qu'il avait trahi à Liri-Bamba en passant du côté d'Alvarado, et qu'il avait donné des conseils et des renseignements à Manco-Capac pour qu'il égorgeât tous les Espagnols à Cuzco, à Lima, et dans tous les endroits où ils se trouvaient. Il subit son supplice, et la terre fut délivrée de ce monstre, qui était le déshonneur non-seulement de l'Amérique, mais du genre humain.

§ 5.

Retour d'Almagro et d'Alva ado. — Dernières opérations du général Quizquiz et sa mort malheureuse.

1. En arrivant dans la province de Cañar, Almagro apprit de quelques Indiens de Tumi-Bamba, que le général Quizquiz parcourait les environs, poursuivi par les chrétiens. Il ne voulut point croire à cette nouvelle, ni emmener avec lui les Cañarès, qui lui offraient de lui livrer Quizquiz. J'ai dit qu'après avoir été défait à Xauxa par Almagro et Soto, il s'était dirigé vers le royaume de Quito, qu'il espérait pouvoir défendre; et quand Almagro partit pour Tumbez, Soto demanda de nou-

armes sans coup férir et avoua qu'il conduisait l'avant-garde de Quizquiz, qui le suivait à une journée de distance avec une armée de quinze mille hommes, et menait avec lui ses femmes et une grande quantité de troupeaux et de vivres.

3. Almagro, dont les chevaux avaient perdu leurs fers à cause de la difficulté des chemins, les fit ferrer aux flambeaux au milieu de la nuit. Craignant à chaque instant d'être attaqué par les Indiens, il marcha en toute hâte à leur rencontre, dans l'espérance de les surprendre. Les deux armées se découvrirent le lendemain matin, mais Quizquiz ne voulait s'engager dans aucun combat, tant parce qu'il était embarrassé d'un grand nombre de femmes, que parce qu'il voulait laisser passer l'ennemi et continuer sa route avec plus de sécurité. Il traversa avec adresse le chemin et s'empara des hauteurs, où il se mit en sûreté. L'Inca Huayna-Palcon, frère consanguin et cousin maternel d'Atahualpa, avait accompagné dans toutes

ses expéditions le général indien ; il commandait une aile de deux mille hommes ; n'ayant pas eu le temps de gagner les montagnes, il se retrancha sur des rochers escarpés, mais peu élevés. Assiégé dans cette forteresse naturelle, il se défendit avec courage, jetant tant de pierres sur la cavalerie, que celle-ci en souffrit beaucoup. L'Inca se trouvant sans vivres pour ses gens, tout ce qu'il portait étant avec le gros de l'armée, abandonna pendant la nuit sa position avantageuse et se remit en marche. Toute la cavalerie s'élança à sa poursuite, mais il manœuvra si bien qu'il parvint à continuer sa marche, en combattant toujours, et à opérer enfin sa jonction avec Quizquiz (Gomara, *idem*, ch. 128).

4. Almagro, considérant non-seulement la difficulté, mais encore l'inutilité de la poursuite, continua sa route. Quizquiz, croyant alors que le royaume était entièrement évacué par l'ennemi, puisqu'il s'en retournait, se porta tranquillement en avant. Almagro ren-

contra, sans s'y attendre, l'arrière-garde de Quizquiz; elle était nombreuse et conduisait les quatre mille Indiens qu'il avait levés de force, ainsi que quinze mille pacos ou lamas, avec beaucoup de vivres. Les Indiens s'emparèrent d'un pont qu'il était obligé de passer et le défendirent avec courage; d'autres traversèrent le fleuve un peu plus haut avec l'intention d'attaquer les Espagnols en les prenant en flanc, et décidés à les exterminer. Ils choisirent une petite hauteur, qui n'offrait pas d'avantage à la cavalerie, et les attaquèrent si vigoureusement, que ceux-ci furent sur le point d'être entièrement perdus. Plusieurs chevaux furent tués et beaucoup de soldats furent blessés; le capitaine Alfonso de Alvarado eut la jambe traversée par une flèche, et Almagro échappa par miracle à la mort. Les Indiens éprouvèrent peu de perte, et auraient pu achever leur victoire si, dans le désir de venir au secours des leurs qu'ils croyaient en danger, ils ne se fussent décidés à se retirer en abandonnant

les quatre mille recrues et les quinze mille lamas qu'ils conduisaient, et après avoir mis le feu aux autres bagages, qu'il était difficile d'emporter (*Idem*, *ibid.*, ch. 129).

5. Quizquiz et l'Inca Huayna-Palcon descendaient du lac de Colta pour entrer dans la plaine de Rio-Bamba, pensant n'y pas trouver un seul chrétien, lorsque Belalcazar, instruit de ce mouvement, leur coupa le chemin avec toute son armée. Comme sa cavalerie pouvait aisément manœuvrer dans cet endroit, la victoire se déclara pour lui. Quizquiz se retira avec le reste de son armée sur la Cordillière voisine, qui entoure cette plaine. L'Inca, voyant que quelques officiers étaient sur le point de l'abandonner, réunit un conseil de guerre et déclara que ce n'était plus le moment de tenter la fortune; que la source d'où sortaient tant de chrétiens était incompréhensible, et que leur nombre s'augmentant de jour en jour, ils s'étaient emparés de l'empire; qu'il voyait en conséquence arri-

ver l'époque où, suivant leur tradition sacrée, ils seraient obligés de se soumettre à la domination étrangère; qu'il reconnaissait que les armes des étrangers étaient invincibles et que la fortune les favorisait toujours; que, persuadé enfin par ses propres yeux qu'il ne leur restait aucune espérance, il croyait plus sage de se soumettre pour sortir de la lutte avec honneur et obtenir au moins quelques conditions avantageuses.

6. Quizquiz, qui n'avait jamais connu la peur, reçut comme une insulte le sage raisonnement de l'Inca; il lui reprocha sa lâcheté, et lui dit qu'il souillait toute la gloire qu'il avait acquise jusqu'alors. Huayna-Palcon, humilié, lui répondit d'une voix altérée que ses raisons étaient justes, et que s'il voulait s'assurer qu'elles n'étaient pas dictées par la lâcheté, il n'avait qu'à livrer aussitôt une seconde bataille aux chrétiens, et que lui et les siens seraient prêts à mourir en combattant avec honneur plutôt que de vivre en fugitifs dans

les forêts. Quizquiz, beaucoup plus irrité, jura par le Soleil qu'il châtierait les mutins; mais l'Inca, devenu furieux, lui traversa la poitrine de part en part d'un coup de lance, et les autres témoins de l'événement accoururent aussitôt et lui coupèrent la tête (Niza, *Conq. de la provincia de Quito.* — Gomara, c. 128).

7. Telle fut la fin malheureuse du plus grand homme qu'ait jamais eu l'empire florissant du Pérou; qui l'avait gouverné pendant près de trente ans à la satisfaction générale, et avec une autorité absolue et un zèle infatigable. Nous ne savons pas quel était son véritable nom : celui de Quizquiz, qui se traduit par *barbier,* lui vint de l'emploi qu'il exerçait dans sa jeunesse, et qui consistait à couper avec adresse le peu de barbe que l'Inca Huayna-Capac avait au menton. A peine était-il mort, que toute son armée se dissipa comme une fumée. Huayna-Palcon, revenu de sa colère, éprouva la plus grande douleur d'avoir tué de ses propres mains un homme qu'il avait aimé

tendrement toute sa vie, et qui avait fait jusqu'à la fin tous ses efforts pour le placer sur le trône. Il se rendit aussitôt à Cacha, dont il était originaire, auprès de son oncle maternel Cachulima, qui avait reçu le nom de Don Marcos Duchicela; mais à peine y était-il arrivé que ses chagrins lui occasionnèrent une fièvre violente qui l'enleva au bout de quelques jours (Niza, *ibid.*).

8. Cette dernière victoire ayant mis tout le royaume, sans opposition, entre les mains des conquérants, Cieça de Leon l'appelle *très-avantageuse* (*Cron.*, ch. 42); mais il la confond avec celle que remporta Belalcazar sur Rumiñahui. Les divers corps de l'armée dispersée se rendirent ou volontairement ou après une faible résistance. Le capitaine Belalcazar, se voyant délivré du plus grand ennemi de la nation espagnole, et n'ayant plus à craindre les Indiens, se trouva en état de poursuivre la conquête et d'organiser à son gré les affaires du royaume. Comme il lui manquait pour

cela le papier, le fer et quelques autres choses de première nécessité, il envoya deux soldats avec quelques Indiens fidèles en chercher à San-Miguel et porter en même temps à Pizarro la relation de cette dernière victoire.

9. A cette occasion le bon religieux Fray Marcos de Niza trouva le moyen d'exécuter son projet de retourner à la Nouvelle-Espagne; il prétexta qu'étant désigné comme premier commissaire général de son ordre dans les provinces du Pérou, où était venu déjà un nombre considérable de religieux, il fallait qu'il pensât à les établir dans le pays, ainsi qu'à en envoyer quelques-uns à Quito. Le véritable motif de son départ était le mécontentement excessif qu'il éprouvait de Belalcazar, à qui il avait demandé, par écrit et de vive voix, de lui faire la grâce de modérer le zèle de son lieutenant-général Ampudia, qui s'était livré aux plus sanglantes cruautés et aux plus affreuses tyrannies envers les Indiens de Quito, mettant à feu et à sang leurs villages, sans

autre cause que son insatiable avarice. Belalcazar, loin d'y porter remède, semblait approuver par son silence toutes ces barbaries. C'est pour cette raison que tous les écrits de Niza sont si violents, moins contre Ampudia, qu'il ne regarde que comme l'instrument, que contre Belalcazar lui-même.

10. Niza rejoignit le capitaine Pedro de Alvarado à San-Miguel; celui-ci revenait de Pacha-Camac, où il avait reçu de Pizarro même les cent mille pesos d'or qu'on lui avait promis, ainsi que beaucoup d'autres présents. Il laissa dans le pays non-seulement les soldats qui l'avaient suivi, mais aussi les Alvarados ses parents, qui jouèrent par la suite un grand rôle dans le Pérou, ainsi que le capitaine Garcilasso de la Vega, qui fut le père de l'écrivain du même nom. Quelques auteurs mal informés disent que Pizarro reçut avec magnificence Pedro de Alvarado dans la ville de Lima, et que ce fut dans cet endroit qu'il lui donna les cent mille pesos d'or.

11. C'est une erreur, car ce fut le 6 janvier 1535 que Pizarro posa la première pierre de cette nouvelle ville, et le 18 du même mois il lui conféra le titre de ville avant qu'elle fût terminée. Si Alvarado ne retourna pas dans son gouvernement de Guatimala à la fin du mois précédent, il est indubitable qu'il partit au plus tard dans les premiers jours de 1535. L'auteur le plus exact sur ce point est Gomara, qui assure, d'après ce qu'il tenait d'Alvarado lui-même, qu'il fut reçu et payé à Pachacamac, quand Pizarro n'avait pas encore l'idée de fonder la ville de Lima (*Hist. gén.*, c. 129). Si quelques personnes reculent cette date, d'autres au contraire l'avancent; comme, par exemple, le docteur Robertson, qui place la fin de l'histoire d'Alvarado et son retour à Guatimala en 1533 (*Hist. d'Am.*, liv. 6, f. 123).

12. Toute la différence qui existe entre les auteurs vient du long séjour que fit Alvarado à San-Miguel après y être arrivé en com-

pagnie d'Almagro dans le mois de mars 1534, sans avoir d'entrevue avec Pizarro jusqu'à la fin de la même année. Ce retard vint d'abord de sa part : il voulut donner des ordres pour remettre ses navires à Puerto-Viejo, et attendre la nouvelle certaine de leur exécution. Lorsqu'elle lui parvint, il se vit obligé de prolonger encore son séjour à San-Miguel, à cause du bruit qui courait qu'Almagro et Pizarro étaient en querelle dans la ville de Cuzco.

13. Il est vrai que lorsque Alvarado arriva à San-Miguel avec Almagro, celui-ci apprit par le bruit public ce que Pizarro avait obtenu de la cour : Pizarro était confirmé dans sa charge de gouverneur du Pérou, auquel on donnait le nom de Nouvelle-Castille; on lui accordait soixante-dix lieues de pays en sus des deux cents qu'il avait eues d'abord, la partie de la rivière de San-Juan en se dirigeant vers le sud; on joignait à cela des priviléges et le titre de marquis de los Atavillos. Quant à Almagro, il était pourvu d'un autre gouver-

nement indépendant dans le Pérou, sous le nom de nouveau royaume de Tolède, lequel devait commencer aux limites de celui de Pizarro et s'étendre vers le sud sur un espace de deux cents lieues. On lui accordait le titre d'adelantado et de gouverneur, et on lui donnait plein pouvoir dans la juridiction de son territoire. Fernando Pizarro était créé chevalier de l'ordre de Saint-Jacques.

14. A peine Almagro eut-il appris ces nouvelles qu'il laissa le capitaine Alvarado à San-Miguel et partit en toute hâte pour s'emparer de la ville de Cuzco, pensant qu'elle faisait partie du pays qui lui était accordé. Les deux frères Juan et Gonzalo Pizarro s'y trouvaient dans ce moment et s'opposèrent si obstinément aux projets d'Almagro, qu'ils furent sur le point de décider leur différend par les armes. A cette nouvelle, Francisco Pizarro quitta Pacha-Camac pour se rendre à Cuzco; mais ne voulant pas se brouiller avec Alma-

gro, il chercha à l'apaiser en lui offrant des conditions avantageuses.

15. Il lui proposa d'entreprendre la conquête du Chili, lui promettant que si ce pays ne répondait pas à ses espérances il partagerait aussitôt avec lui le gouvernement du Pérou, selon les ordres de la cour, qu'on n'avait pas encore reçus officiellement et auxquels il ne croyait, par conséquent, pas obligatoire pour lui de se conformer. Almagro accepta généreusement ces propositions ; ils renouvelèrent donc, le 12 juin 1534, leur ancienne amitié et leur traité ; Almagro partit pour le Chili, et Pizarro, en retournant vers les provinces maritimes, s'arrêta sur sa route pour fonder la ville d'Arequipa, d'où il partit à la fin de l'année pour celle de Pacha-Camac, dans les environs de laquelle il avait formé le projet de construire la capitale de son gouvernement. Alvarado, en apprenant son retour, alla le trouver, et fut reçu et payé, comme nous l'avons dit, avant la fin de l'année 1534.

§ 6.

Entrée solennelle du capitaine Sébastian de Belalcazar dans la ville de Quito. Il projette de nouvelles conquêtes.

1. Belalcazar, retenu à Rio-Bamba jusqu'aux premiers jours du mois de mai de 1534, termina avec satisfaction non-seulement les différends survenus entre Almagro et Alvarado, mais aussi la soumission des provinces du sud. Cependant son lieutenant-général Ampudia avait de son côté, si ce n'est réduit, au moins dévasté les autres provinces du nord jusqu'aux extrémités du royaume. Il avait été chargé de réparer dans la ville de Quito les dégâts que Ruminahui y avait causés, et de gagner l'af-

fection du peuple indien, dont les caciques et les seigneurs étaient venus volontairement se soumettre.

2. Il exécuta cet ordre en employant plus de dix mille Indiens aux travaux les plus rudes. Les uns allaient dans les forêts couper des madriers et des joncs, les autres construisaient les toits des édifices de moindre importance; un grand nombre était employé à fabriquer des tuiles et des carreaux, et la plupart à détruire les constructions et les édifices publics les plus importants, sans laisser pierre sur pierre, partout où avaient existé des palais, des temples, des magasins, des forteresses, des colonnes et des tombeaux des anciens rois, sous le prétexte de construire au plus vite, avec ces mêmes pierres, dans le style européen, l'église principale, la maison du gouverneur et les autres édifices publics et maisons particulières, ce qui se faisait avec le plus grand soin : mais le véritable but d'Ampudia était de rechercher, par les fouilles qu'il faisait

faire dans ces endroits, les trésors cachés de Huayna-Capac. Il en trouva en effet une grande quantité dans les tombeaux, mais pas autant qu'il croyait : c'est pour cela qu'il tourna sa fureur contre les pauvres Indiens.

3. Il n'est pas nécessaire de croire tout ce que raconte Niza comme témoin oculaire, ni tout ce que la renommée a répandu contre le nom exécrable d'Ampudia, pour éprouver toute l'horreur que mérite la conduite de ce général, qu'on ne peut comparer qu'à celle de Rumiñahui. « Il fit appeler, dit Niza (*Informacion á » la corte y al Obispo Zumarraga de Mexico*), » un des principaux caciques de Quito nommé » Huyes, lui lia les pieds et lui fit souffrir » mille autres tourments pour le forcer à lui » dire où était l'or d'Atahualpa, ce qu'il igno- » rait complétement. Il fit aussi brûler, sans » aucun motif, un autre chef appelé Chamba, » ainsi que Cozo-Panga, ancien gouverneur » des provinces de Quito; il était venu se sou- » mettre, mais comme il n'apportait pas assez

» d'or et ignorait l'endroit où était caché le » trésor, Ampudia lui fit subir cette mort » cruelle, ainsi qu'à beaucoup d'autres sei- » gneurs : on eût dit qu'il ne voulait pas qu'il » en restât un seul dans le pays. »

4. Ayant appris enfin qu'une partie des trésors était enterrée dans la ville et que le reste avait été emporté par Rumiñahui dans les rochers escarpés et déserts où il s'était réfugié, il en suivit la trace avec presque toute son armée. La vallée de Machachi, qui dominait cette montagne inaccessible, était pleine de villages indiens qu'il mit à feu et à sang, les considérant comme complices de la retraite du général indien. « Il prit dans cet endroit, dit » le même Niza, un grand nombre d'Indiens; » et après les avoir enfermés dans trois gran- » des maisons, il y mit le feu, sans qu'ils » eussent fait la moindre chose contre les Es- » pagnols, ni qu'ils eussent fourni le moindre » prétexte à cette vengeance; il arriva dans » cet endroit qu'un prêtre nommé Ocaña

» ayant retiré un enfant de l'incendie, un » autre Espagnol le lui arracha et le rejeta » dans les flammes. Ce soldat, s'en retournant » le même jour à son quartier, tomba mort » tout d'un coup, et je fus d'avis de ne point » lui accorder de sépulture chrétienne, etc. » (*Idem.*)

5. Ces hommes aveugles et furieux ne songeaient aucunement au mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes en exterminant les Indiens. « Ils » allaient reconnaître, dit Palomino, leurs » provinces et leurs villages, et en prendre » possession. Si les Indiens les recevaient en » amis et sans prendre la fuite, on les mettait » à la torture pour qu'ils avouassent où se » trouvaient les trésors. Si, avertis par l'exem- » ple des autres, ils abandonnaient leurs » maisons, les Espagnols les incendiaient, dé- » truisaient les provisions de vivres que ren- » fermaient les dépôts, et poursuivaient les » fugitifs comme des bêtes fauves, avec des » chiens de chasse qu'ils nourrissaient de la

peuples, sont attribuées par eux au corps entier de la nation, qu'ils accusent d'être sanguinaire; de sorte que, selon ces auteurs, tous les conquérants de Quito étaient des Ruminahui; tous ceux d'Italie, des Néron; ceux d'Angleterre, des Cromwell; et enfin tous ceux de Portugal, des Carvalho. Mais laissons de côté cette discussion.

9. Telle était la condition où se trouvaient les provinces du nord lorsque Belalcazar apprit leur complète soumission, et la reconstruction de Quito, qui lui permettait d'y aller avec ses troupes. Il s'apprêta donc à partir, mais avant de se mettre en marche il demanda à Cachulima, dès lors appelé Don Marcos Duchicela, oncle maternel d'Atahualpa, ce qu'il désirait le plus en récompense de ses bons services. Celui-ci répondit qu'il ne voulait autre chose qu'un prêtre chrétien, qui vînt s'établir dans ses domaines de Cacha pour instruire et baptiser son peuple, et desservir l'église qu'il avait déjà préparée.

Belalcazar, quoique plein d'idées militaires et sans le moindre esprit de propagande, fut cependant si vivement touché de cette réponse, qu'il l'embrassa tendrement, lui accordant ce qu'il demandait et promettant d'en rendre compte en Espagne, comme il le fit en effet, ainsi que nous le verrons en son lieu.

10. Il transporta à Quito le siége du gouvernement du royaume, qui jusqu'alors avait été à Rio-Bamba; il donna à celle-ci le nom de ville de San-Pedro; il laissa un nombre suffisant d'habitants sous le commandement du capitaine Pedro del Villar, et se mit en marche avec ses troupes, dont le nombre avait augmenté par les nouveaux renforts qui étaient arrivés de San-Miguel; il fit son entrée solennelle dans Quito, l'étendard royal déployé, et en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint, le jour de la Pentecôte de l'année 1534.

11. Il opéra immédiatement la répartition des provinces du royaume, sous le titre de

commanderies, aux personnes qui s'étaient distinguées à son service, et avaient mérité les plus grandes récompenses. Le but de cette institution fut, dans le principe, louable et même nécessaire; chaque commandeur devait gouverner sa province et soumettre de gré ou de force les Indiens à l'obéissance et au travail, ce qui devait leur procurer des revenus considérables et augmenter le produit des tributs qu'on payait à l'empereur.

12. Il leur recommanda en même temps de chercher à établir dans chaque province, soit dans les villes indiennes, soit dans d'autres endroits qui paraitraient plus convenables, des établissements espagnols qui prendraient d'abord le titre d'*asientos*, et pourraient recevoir par la suite les priviléges de villes ou de bourgs; en conséquence on établit dans les provinces du sud les *asientos* de Latacunga, Mocha, Hambato, Chimbo, Alausi, Chanchan, Cañar et Patos; et dans celles du nord, ceux de Cayambi, Otavalo, Carangui et Huaca.

13. Plusieurs autres provinces restaient encore à organiser. Avant de partir de Rio-Bamba, Almagro recommanda à Belalcazar de s'occuper particulièrement des provinces maritimes de l'ouest, et d'y établir des colonies, surtout dans deux ports de mer, l'un à Cancebi, et l'autre dans le golfe de Guayaquil. Mais ces provinces n'attiraient pas autant l'attention de Belalcazar que celles du nord, placées hors du royaume, et sur lesquelles il avait fondé les plus grandes espérances, à cause des richesses en or qu'on croyait qu'elles renfermaient. Il s'occupa donc d'abord de les soumettre, et en chargea son lieutenant-général Juan de Ampudia, au détriment du capitaine Alfonso Palomino, à qui il avait promis ce commandement.

14. Il donna à Ampudia soixante hommes d'infanterie, trente cavaliers et deux mille Indiens pour lui frayer le chemin, ainsi que les vivres et les munitions nécessaires. Il lui ordonna de ne s'engager dans aucun combat

avec les naturels, mais seulement de s'occuper à reconnaître les provinces et les pays les plus riches en métaux, en suivant toujours le chemin pratiqué entre les deux grandes Cordillières, jusqu'à l'endroit qui lui paraîtrait le plus convenable pour y poser les fondements d'une première colonie, et d'y attendre son retour des ports de mer. Cachulima, pendant son séjour à Rio-Bamba, lui avait fourni des renseignements et des lumières sur deux riches provinces limitrophes nommées Macas et Huambayas, dont les Incas avaient eu à peine connaissance, et qui n'étaient qu'alliées avec Atahualpa. Il envoya dans ces provinces deux personnes guidées par des Indiens de Cacha, pour chercher à contracter une alliance avec elles et voir s'il était possible de fonder dans cet endroit quelques *asientos* de mines.

15. Belalcazar, ne voulant pas s'arrêter dans les deux établissements maritimes, confia celui de Cancebi, appelé plus tard Puerto-Viejo, au capitaine Pedro de Puelles, en lui donnant

soixante hommes, trente chevaux et quatre mille Indiens. Il alla en personne à Guayaquil et y laissa cent hommes, cinquante chevaux et quatre mille Indiens; car les habitants étant nombreux, et d'autant plus indomptables qu'ils n'avaient jamais subi le joug des Incas, il fallait donc des forces considérables pour les maintenir dans le devoir.

16. Belalcazar, en retirant en même temps un si grand nombre d'Espagnols et d'Indiens d'un seul endroit, trouva le meilleur moyen de remédier au manque de vivres qu'avait causé dans le royaume de Quito la conduite imprudente et barbare de quelques conquérants; car, sans cela, il aurait été certainement en état de fournir des provisions pour plusieurs années. Je réserve pour le chapitre suivant les détails du voyage d'Ampudia dans le nord, et je dirai ici seulement ce qui a rapport aux deux ports de mer et aux messagers envoyés chez les Huambayas et les Macas.

17. Quand le capitaine Pedro de Puelles

arriva avec son détachement à Puerto-Viejo, il trouva que, par un ordre postérieur d'Almagro lui-même, le capitaine Francisco Pacheco en posait les fondements avec des gens venus de San-Miguel. Les deux fondateurs se querellèrent et soutinrent leurs droits respectifs. Ils s'adressèrent enfin au marquis Pizarro pour en décider; celui-ci déclara que le droit était du côté de Puelles, comme envoyé le premier, et l'engagea cependant à céder, puisque Pacheco avait déjà commencé la construction d'une ville qu'il regardait, du reste, comme dépendante du royaume de Quito. Puelles s'en retourna avec ses gens, auxquels s'était joint un grand nombre d'aventuriers, mais sans les quatre mille Indiens, qui étaient morts dans les terres chaudes, auxquelles ils n'étaient pas habitués.

18. Belalcazar, ayant traversé la Cordillière par la province de Chimbo, arriva sans obstacles dans celle de Huanca-Vilcas, près du golfe, mais en perdant à chaque journée

deux cents et trois cents Indiens de Quito. Les diverses et nombreuses peuplades des provinces maritimes, ainsi que celles de l'intérieur, savaient très-bien que tout le Pérou et tout le royaume de Quito étaient au pouvoir des chrétiens, et que tôt ou tard elles auraient à subir le même sort; considérant le nombre des soldats de Belalcazar, sans compter ceux qui occupaient les provinces voisines de Manta et de Puerto-Viejo, les seigneurs de ces provinces se consultèrent entre eux, et tombèrent d'accord qu'on ferait alliance avec Belalcazar.

19. Ayant ainsi soumis non-seulement les Huanca-Vilcas, mais aussi les *Chanduyes*, les *Yaguales*, les *Colonches*, les *Chongones*, les *Daules*, les *Chunanas*, et plusieurs autres tribus, il fonda la ville de San-Yago de Guayaquil, le 25 juillet 1535, à 2° 12′ de lat. mér., et à 1° 24′ de long. ouest de Quito. Il nomma les regidores, et choisit pour juge et capitaine de toute la province don Diego de Daza, homme

âgé, de haute noblesse et d'un grand sens, mais de nulle capacité pour l'administration. Il écrivit, de là, à ses amis et à ses protecteurs de San-Miguel, et, par eux, à ceux de Panama et de Nicarangua, pour leur faire le récit de ses succès et leur demander d'envoyer autant de gens qu'ils pourraient aux ports de Guayaquil et de Cancebi, peu éloignés du premier. Le capitaine Francisco Pacheco avait d'abord fondé dans une baie la petite ville de Manta, à environ 1° de latitude méridionale et 2' 30' de longitude ouest de Quito. A cinq lieues de Manta, dans l'intérieur, il avait aussi fondé la ville de Puerto-Viejo. Ayant laissé la plus grande partie de ses troupes à Guayaquil, et perdu par les maladies presque tous ses Indiens, Belalcazar s'en retourna avec très-peu de monde, qu'il laissa même dans l'asiento de Chimbo, qui est un point important pour traverser la Cordillière. En arrivant à Quito, au mois de septembre 1535, il trouva de nouvelles troupes, qui ar-

rivaient de San-Miguel avec beaucoup de chevaux, des armes et quantité de fer; il choisit deux cents hommes, quatre-vingts chevaux et quatre mille Indiens, et alla à la recherche de son lieutenant Ampudia, laissant à Quito, pour gouverner pendant son absence, le capitaine Juan Diaz de Hidalgo.

20. A peine Belalcazar était-il sorti de la ville qu'arrivèrent les deux messagers qu'il avait envoyés dans les provinces de Macas et de Huambayas; ils étaient si contents du pays qu'ils avaient visité, que les renseignements qu'ils donnèrent en faisaient un nouveau Pérou par l'abondance de ses métaux précieux, dont ils revenaient chargés. Ils vantèrent les mœurs douces et humaines des naturels, et la facilité d'y fonder de nouvelles colonies. La seule incommodité qu'ils y eussent remarquée était le climat ardent et humide causé par l'abondance des pluies, surtout dans la province de Macas, où se trouvaient les plus grandes richesses. Le lieute-

nant gouverneur Hidalgo, ne doutant pas de l'exactitude de ces renseignements, envoya aussitôt un fort détachement sous les ordres du capitaine Gonzalo Diaz de Pineda pour y former des établissements ou asientos de mines. Cet habile officier réussit à fonder, malgré le petit nombre de ses gens, les deux asientos de Huambayas et de Macas. De cet endroit il acquit de nouveaux renseignements sur d'autres pays aussi riches en or, et où la cannelle croissait naturellement; il forma le projet de les visiter, et y parvint, dans le cours de l'année suivante 1536, en traversant les interminables provinces de Quixos, et tout le pays qu'on appelle proprement *Canela*.

21. A peine Pineda était-il parti pour cette expédition qu'on reçut à Quito la nouvelle de la destruction totale de la nouvelle ville de Guayaquil. Depuis le départ de Belalcazar, ceux qu'il avait laissés enlevaient journellement aux Indiens leur or et leurs plus belles

femmes; de sorte que ceux-ci, fatigués d'une semblable tyrannie, prirent les armes et les attaquèrent par surprise. De 70 hommes environ qui étaient restés dans cette colonie, il n'y eut que le lieutenant gouverneur Diego de Daza, et cinq autres qui purent échapper au massacre et arriver à Quito après bien des fatigues et des dangers (Cieça, *Crón.*, cap. 56).

22. Le lieutenant gouverneur de Quito, Don Juan Diaz de Hidalgo, se mit en marche vers Guayaquil, accompagné du capitaine Pedro de Daza et d'un nombre de soldats suffisant pour réduire les rebelles et rétablir la colonie. Il emmena aussi trois mille Indiens pris dans les commanderies, afin de les exposer au premier choc de l'ennemi. Ces malheureux Indiens n'avaient pas besoin de ce moyen pour mourir, car ils allaient combattre contre un ennemi plus puissant, contre les fièvres mortelles qui les détruisirent tous dès qu'ils furent arrivés dans les terres chaudes, comme les sept mille autres qui avaient péri dans les

deux expéditions précédentes (*Palomino*, *Inform.*, p. 2).

23. Les révoltés, pensant bien que les chrétiens voudraient venger la mort de leurs compagnons, se préparèrent à mourir tous plutôt que de se soumettre une seconde fois au joug des étrangers. Cette résolution était si ferme dans leur cœur qu'ils repoussèrent plusieurs attaques sans que les capitaines Daza et Tapia pussent pendant longtemps obtenir le moindre avantage; même dans un combat livré en rase campagne où la cavalerie avait toujours procuré aux Espagnols une victoire facile, les Indiens firent pleuvoir sur eux une si forte grêle de dards qu'ils leur tuèrent plus de vingt hommes et un plus grand nombre encore de chevaux, et les forcèrent à se retirer vers Quito.

24. Pizarro ayant appris cette défaite, et sachant que le gouverneur Belalcazar était occupé dans les conquêtes du nord, envoya aussitôt de Lima le capitaine Francisco de

Zacra avec un fort détachement. Celui-ci eut à soutenir mille combats sanglants sans pouvoir en venir à une action décisive. Contraints cependant, par de nouveaux renforts qui étaient arrivés, à capituler, les rebelles ne se soumirent qu'en déclarant que, puisqu'il existait un endroit d'où sortaient tant de chrétiens pour inonder leur pays, ceux-ci n'avaient qu'à faire venir aussi des chrétiennes, et à cesser de leur enlever leurs femmes. Ce ne fut qu'en acceptant cette condition et plusieurs autres qu'on put rebâtir Guayaquil, et Zacra eut soin de construire un fort pour s'y réfugier avec ses soldats en cas d'une nouvelle révolte; puis il demanda à Pizarro de lui envoyer une autre compagnie de chrétiennes.

25. Cette colonie aurait existé et prospéré pendant longtemps, si un nouvel événement imprévu ne l'avait pas détruite entièrement en moins d'une année; ce fut la révolte générale qui éclata dans le Pérou par l'influence de l'Inca Manco-Capac, qui, ayant mis le

siége devant les villes de Cuzco et de Lima, obligea le capitaine Zacra d'abandonner la colonie pour venir avec tout son monde au secours des Espagnols. Quand la paix fut rétablie, le marquis de Pizarro envoya aussitôt le capitaine Francisco de Orellana pour rétablir une troisième fois la ville de Guayaquil, en 1537 (Cieça, *Idem*, cap. 56).

§ 7.

Conquête de la province de Popayan.

1. L'objet de la nouvelle entreprise de Belalcazar dans le nord du royaume de Quito (1), fut de s'emparer d'un pays très-riche auquel on donna dans la suite le nom de gouvernement de Popayan. Il comprend une étendue

(1) Castellanos (*Elegia de Belalcazar*, chant 2) rapporte que Belalcazar rencontra à Quito un Indien natif de Bogota, et que ce fut sur la description qu'il lui fit des richesses de Cundinamarca qu'il se décida à se diriger vers le Nord. Piedra-Hita (*Historia de la Nueva-Granada*, Anvers, 1688, f°, liv. IV, chap. 1), rapporte le même fait. Il dit que cet Indien fut pris par Luis Daza à Latacunga, et que c'était un ambassadeur que le roi de Cundinamarca, serré de près par les Chizcas, avait envoyé à l'Inca pour implorer son appui. Il ajoute que cet Indien mourut pendant la route.

de six degrés et demi ou de cent soixante lieues du nord au sud, et de cent lieues environ de l'est à l'ouest. Il touche vers le nord au nouveau royaume de Grenade, à 7° 30′ lat. sept. dans la province d'Antioquia, et vers le sud, au royaume de Quito, à 1° environ de lat. mér. par la province de Pastos; il est borné à l'orient par le cours du grand fleuve de la Madeleine, et au couchant par les côtes de la mer du Sud et les pays indépendants du Darien.

2. Ce vaste pays est entouré de hautes montagnes jusqu'au delà du deuxième parallèle de latitude, et renferme à la fois des climats froids, tempérés et chauds. Depuis le deuxième parallèle il s'étend vers le nord entre trois Cordillières, plus basses et très-éloignées les unes des autres, formant ainsi entre elles des plaines immenses et des vallées brûlantes arrosées par de nombreuses rivières, qui descendent des deux chaînes de montagnes; entre la Cordillière de l'est et celle du milieu coule du sud au nord la rivière de la Madeleine; entre celle du

milieu et celle de l'ouest coule parallèlement le Cauca, qui reçoit aussi des ruisseaux; et enfin, à l'orient de la Cordillière occidentale, qui est la plus basse, se trouvent des pays tantôt plats et tantôt montueux, qui s'étendent jusqu'à l'Océan.

3. Toutes ces provinces ne sont pas moins fertiles que riches en métaux précieux; elles sont, sous ce rapport, bien supérieures au Pérou; elles étaient habitées par diverses peuplades indépendantes, dont aucune n'était assez nombreuse pour pouvoir, à elle seule, lever une armée considérable. Les habitants étaient sauvages et barbares, et descendaient, à ce qu'on croit, des Caraibes des Antilles; car tous étaient anthropophages, et se faisaient continuellement la guerre pour s'entre-dévorer, c'est à peine s'ils avaient quelques idées religieuses; ils croyaient pourtant généralement à l'immortalité de l'âme, quoique l'idée qu'ils en avaient fut beaucoup plus vague que celle des Péruviens.

4. Ils étaient à peine sortis du premier degré de barbarie, qui consiste dans la vie errante de simples chasseurs. Ils cultivaient le maïs, plusieurs racines propres à la nourriture, et des bananes; ils avaient en abondance des porcs, des lièvres et des oiseaux, dont ils mangeaient la chair; mais, comme ils se procuraient tous ces objets sans fatigue, ils passaient leur vie dans le vice et l'oisiveté; ils haïssaient la sujétion et l'esclavage, n'ayant jamais eu à supporter le moindre joug. Si quelque petit seigneur était attaqué par un autre plus puissant, il abandonnait facilement sa maison et ses champs cultivés, et allait s'établir dans un autre endroit, certain d'y trouver des ressources égales, et quelquefois plus abondantes encore.

5. Un d'entre eux, nommé Popayan, était seigneur d'une grande province qui portait le même nom, et qui était située à un peu plus de deux degrés de latitude. Belalcazar s'en empara et en fit plus tard sa résidence

principale et la capitale de ses conquêtes; c'est pour cela que toutes les provinces environnantes prirent le nom de gouvernement de Popayan. Ce gouvernement comprenait d'abord tous les pays décrits plus haut; mais par la suite il fut diminué de beaucoup, parce qu'on annexa au nouveau royaume de Grenade le cours de la Madeleine et les villes que Belalcazar avait fondées sur ses rives. Je le décrirai tel qu'il fut dans le commencement.

6. Pour désigner la position des colonies espagnoles de ce pays, j'emploierai les degrés de longitude, non d'après le méridien de Ténériffe, de Paris ou de Londres, mais d'après celui de Quito, selon l'usage introduit par plusieurs géographes modernes. Ceux qui n'auraient pas de cartes calculées d'après ce méridien, peuvent, malgré cela, supputer les degrés, en sachant exactement la position de la ville de Quito, qui est traversée par ce méridien; or sa longitude calculée du pic de

Ténériffe, est de 295° 15′ 45″ Est; d'après le méridien de Paris, elle est à 90° 22′ ouest, et d'après celui de Londres, 77° 49′ 56″. Les nations qui habitaient cette province n'avaient jamais été conquises par les Incas, et n'étaient réunies entre elles par aucun lien. Cependant un bruit confus s'était répandu parmi elles de l'arrivée d'une nation puissante, qui avait conquis les royaumes du Pérou et de Quito. Mais, comme toutes les tribus étaient indépendantes et incapables, par leur barbarie, de s'unir pour opposer une résistance suffisante, elles ne songèrent pas à la défense, quoiqu'elles n'ignorassent pas le danger.

7. J'ai déjà dit comment Juan d'Ampudia, lieutenant-général de Belalcazar, avait été envoyé en avant pour préparer cette conquête; il avait reçu l'ordre de ne pas s'écarter de l'espace compris entre les deux Cordillières, et de ne s'engager dans aucun combat dangereux. Il était chargé seulement de reconnaitre les pays et les peuplades qui l'habitaient. Il

devait s'arrêter dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus convenable pour fonder une colonie, et y attendre Belalcazar. Il partit donc de Quito au mois de janvier 1535 avec soixante hommes, trente chevaux et deux mille Indiens; la moitié de ceux-ci étaient destinés à aller toujours en avant pour frayer le chemin et chercher des vivres; il leur était recommandé de s'arrêter dans les endroits difficiles, ou lorsqu'ils apercevraient quelque danger; les mille autres devaient accompagner les Espagnols et porter les bagages. Nulle part ils n'éprouvèrent de résistance sérieuse; car aussitôt que ces tribus sauvages voyaient arriver des ennemis puissants, alliés avec d'autres Indiens, ils abandonnaient leurs maisons et leurs terres, et se réfugiaient dans les montagnes et dans les forêts, en laissant tout à la disposition des étrangers.

8. Ampudia continua toujours sa route sans faire alliance avec aucune de ces nations; dans leurs provinces et dans leurs villages il

causait les mêmes effets que la foudre ou le mercure. Semblable à celui-ci, il recueillait tous les métaux précieux qu'il trouvait dans les maisons, et comme celle-là il brûlait et réduisait en cendres les habitations et les champs cultivés.

9. En arrivant enfin à une distance de près de deux degrés, il rencontra quelque opposition dans la province de Lili, qui se composait des tribus de Xaumundi, de Palo, de Soliman et de Bolo, qui habitaient les bords des petites rivières qui se jettent dans le Cauca; ici, il fit usage avec plus d'activité de ses deux qualités distinctives, en mettant les villages à feu et à sang, et en ramassant tout l'or qu'il trouvait en abondance. Ce pays sembla à Belalcazar le plus convenable pour l'exécution de ses projets; c'est pour cela qu'y fixant sa résidence, il ne s'occupa pendant tout le reste de l'année qu'à faire des excursions dans les pays voisins, et à tout soumettre par la force des armes.

10. Quelques Indiens s'étant soumis, Ampudia voulut remplir les ordres de son chef en fondant aussitôt la première colonie. Il choisit sur les bords du Cauca un endroit commode, et y jeta, au commencement de 1536, les fondements d'une ville qu'il nomma Ampudia, et en désigna les juges et les regidores. Belalcazar resta longtemps en route et arriva au mois de septembre de la même année. Il amenait avec lui un corps choisi de deux cents hommes d'infanterie, de quatre-vingts chevaux et de quatre mille Indiens. Il divisa cette armée en quatre parties; une, composée seulement de mille Indiens, allait devant pour éclairer la route et recueillir des vivres; ils suivaient toujours les traces d'Ampudia, qui étaient reconnaissables aux monceaux de cendres que l'on trouvait de tous côtés; la seconde, qui servait d'aile gauche, placée à l'occident, était composée de cinquante soldats et de mille Indiens sous le commandement du capitaine Pedro de Puelles; la troisième, for-

mant l'aile droite et marchant à l'orient, était composée du même nombre de soldats et d'Indiens, et commandée par le capitaine Alonzo Sanches; la dernière formait le centre; elle était composée de cent hommes et de mille Indiens sous les ordres de Belalcazar lui-même, et devait envoyer des secours à la droite ou à la gauche suivant la nécessité.

11. Belalcazar avait ainsi disposé son armée dans le but de soumettre immédiatement toutes les provinces qu'il découvrirait. On aurait sans doute obtenu de meilleurs résultats si on n'avait pas confié l'aile droite à un homme qui ne valait pas mieux qu'Ampudia. Sanches, avant de sortir du royaume de Quito, avait déjà montré son caractère cruel dans la province de Huaca; il avait donné des ordres pour qu'on préparât des vivres et un corps de guerriers pour l'accompagner; mais il n'y avait plus d'Indiens, car Ampudia les avait tous emmenés avec lui. Il n'y eut donc que les femmes et les petits enfants qui vinrent

au-devant de lui chargés de tous les vivres qu'ils avaient pu réunir. Sanches, croyant qu'on lui avait désobéi et que les hommes ne voulaient pas le suivre, donna aussitôt l'ordre de passer au fil de l'épée les femmes et les enfants.

12. Palomino, qui raconte cet acte de cruauté, dit qu'il arriva alors un miracle : un soldat, en donnant un coup de sabre à une femme, le brisa par le milieu au premier coup, et au second il ne lui resta plus que la poignée, sans qu'il lui eût fait la moindre blessure. Un autre soldat, ayant voulu tuer une autre femme avec un poignard à deux tranchants, au premier coup son arme se brisa à quatre doigts de la pointe, et au second il ne lui resta que le manche, sans qu'il eût pu blesser la femme (*Informacion veridica*, p. 2). Cet auteur ajoute que des quatre mille Indiens qu'amena Belalcazar, et des deux mille qui allèrent en avant avec Ampudia, il n'y en eut pas vingt qui retournèrent chez eux, ayant tous péri

dans les terres chaudes et surtout à Patia (*Idem*).

13. En sortant du territoire de Quito, Belalcazar reconnut d'abord la nombreuse peuplade de Quilla-Cinga, partagée en plus de trente tribus indépendantes, qui, si elles eussent eu un seul chef, auraient pu empêcher la conquête en formant une armée de soixante mille hommes. Il en soumit plusieurs, tels que les Ipiales, Guatmataes et Funes, qui étaient au milieu; les Sapuyes, Tuquerres, Mallamas, Yasquales et autres situées à l'occident, et les Imazacamatas, Bexondinos et Meonsidinos à l'Orient, après quoi il se dirigea vers le Nord-Est. Il soumit les Sebondoyes et les Mocoas de l'ancienne Paria; mais il n'en resta qu'un petit nombre, parce qu'ils se retirèrent presque tous vers le Sud et s'établirent dans une province appelée Mocoa, que les habitants de Quito ne conquirent que longtemps après.

14. En arrivant chez les Pichivimbis et les

Cuyles, qui lui semblèrent moins sauvages, il vit, entre les rivières de Telimbi et de Patia, les premières mines d'or, et apprit qu'en allant vers le nord et le couchant elles devenaient beaucoup plus abondantes. S'avançant un peu plus vers le nord il soumit les féroces peuplades des Chapanchicas, Masteles et Abades, qui sont peu nombreuses, mais très-riches en or; sur les terres de la première il fonda la ville de Madrigal, qui dura peu de temps; il soumit un peu plus loin la province de Cachua, habitée par deux peuplades, les Patias et les Boxoleos, dont les terres très-chaudes, mais très-riches, furent le tombeau de presque tous les Indiens de Quito.

15. A la fin de 1535, Belalcazar arriva enfin au lieu où son lieutenant-général avait déjà fondé la ville d'Ampudia. Il trouva que cette colonie ne réunissait pas toutes les conditions désirables; il voulait une position avantageuse, qui pût servir de retraite et de dépôt pour ses troupes, ses armes et ses

munitions; il avait l'intention d'y faire sa résidence ordinaire, et d'envoyer de là des expéditions entreprendre des conquêtes de divers côtés. Il choisit donc un endroit plus convenable sur la rive orientale du Cauca, dans la province des Gorones, et fonda, au commencement de 1537, la ville de Santiago de Cali, par environ quatre degrés de latitude nord, et deux degrés et demi de longitude est de Quito. Le climat, ayant été reconnu malsain, la ville fut transférée par son lieutenant Miguel Muñoz, le 5 juillet de la même année, sur la rive occidentale, où elle est encore aujourd'hui.

16. La ville d'Ampudia cessa donc d'exister, ainsi que son nom détestable, dont les anciennes histoires font à peine mention. Toutes les troupes passèrent à la nouvelle ville de Cali, qui devint dès lors comme le chef-lieu ou la capitale de ce nouveau gouvernement. Avant de continuer ses conquêtes, Belalcazar voulut d'abord retourner vers le Sud jusqu'à

la source de la grande rivière de Cauca et soumettre en même temps les peuplades qui habitent ses bords. Palomino l'accuse de cruauté dans cette expédition, pour avoir laissé seul, et au pouvoir des barbares, un soldat nommé Martin d'Aguirre, parce qu'il était malade et ne pouvait le suivre comme les autres. Il est vrai que ce malheureux trouva un tombeau dans le ventre des Caraïbes avant que son mal se fût aggravé (*Informacion*, p. 2).

17. Belalcazar éprouva beaucoup de résistance dans la dernière province qui restait encore à soumettre vers le Sud; le chef se nommait Popayan (1), et était un des plus riches et des plus puissants de ces contrées. Ses forces étaient médiocres; mais son alliance avec les nations voisines, qui étaient très-féroces, le

(1) Popayan habitait un fort construit de bambous entrelacés, et dont chaque côté avait cinquante pas de long. Il était défendu par plus de trois mille hommes, qui tous étaient ornés de joyaux d'or. Il était situé à quatre lieues de la ville où Popayan avait un palais supporté par quatre cents troncs d'arbres si gros que deux Espagnols ne pouvaient les embrasser (*Castellanos*, chant 3).

mit en état de faire une défense obstinée. Après plusieurs combats il fut enfin vaincu sans autre perte que celle de trois Espagnols et de quelques chevaux. Cette province plut beaucoup au général espagnol, tant à cause de ses richesses minérales que par la beauté de son climat, le plus agréable qu'on eût rencontré jusqu'alors. La ville principale était située au pied de la grande Cordillière, et l'on n'y épouvait pas la chaleur étouffante des vallées qui s'étendent vers le nord; elle était entourée de terrains placés dans diverses températures, et aptes à toute espèce de culture.

18. Charmé de voir tant d'avantages réunis, il fonda sur l'emplacement même de la ville indienne une autre ville qu'il nomma Popayan. De là il alla explorer la source du Cauca, sur les montagnes de Cocomicco. Il découvrit que cette rivière sortait du petit lac des Papas; de même que le fleuve de la Magdeleine. Quand il eut soumis les Purasés et les Cocomiccos, il ne lui resta plus rien à conquérir; puisque cette

nation touchait vers le Sud aux Mocoas, qu'il avait soumis en venant. Ceux-ci étaient très-nombreux, et occupaient une grande province nommée Paria, d'après la rivière de ce nom, qui forme l'Orénoque; les Indiens s'appelaient Mocoas, parce que la plus grande partie habitait le bord de la rivière du même nom, que reçoit dans cet endroit la rivière Paria. Au premier bruit des armes de Belalcazar, ils abandonnèrent presque tous leur pays, et se retirèrent un degré plus au sud, où s'étant unis aux Patacos, qui habitaient derrière la mer Douce, ou grand lac de Mocoa, ils formèrent une nouvelle province sous le nom de Mocoa, que le royaume de Quito (1) conquit quelques années après.

19. L'intéressante découverte de la source de

(1) Castellanos (chant 3) rapporte que les Indiens de Paria firent la plus vigoureuse résistance. Ils étaient armés de boucliers de peau de tapir, à l'épreuve de la balle, et cherchaient à prendre les chevaux dans de grands filets qui leur servaient à la chasse du cerf. Ils les saisissaient hardiment par la queue pour frapper les cavaliers.

la Magdeleine porta Belalcazar à en suivre le cours jusqu'au Nord et à explorer l'immense pays les peuplades nombreuses qui s'étendent sur ces deux rives. Du côté de l'Orient, il conquit la grande et féroce province des Andaquis; mais il ne put en faire autant des Paëz, comme l'ont cru quelques auteurs, parce qu'ils étaient alliés des Andaquis. Il soumit la tribu nombreuse qui habitait sur les bords du Timana, qui se jette dans la Magdeleine à l'Est à 2° 15′ de latitude, et à 3° de longitude est de Quito. Il laissa dans cet endroit le capitaine Pedro de Añasco pour qu'il y fondât une colonie, ce qui eut lieu le 18 décembre 1537, sous le nom de ville de Timana.

20. Belalcazar continua ses découvertes en suivant le cours de la Magdeleine jusqu'à l'endroit où elle reçoit le Paëz du côté de l'ouest; il reconnut la nation des Paëz, non moins nombreuse, mais beaucoup plus guerrière qu'aucune des précédentes; elle possédait une partie des vallées chaudes et une partie des

montagnes inaccessibles coupées par des fleuves profonds et traversées par des forêts impénétrables; elle ne put donc être conquise, à l'exception de ceux qui habitaient sur les bords du fleuve nommé par la suite la Plata. On lui donna ce nom parce que les montagnes de ce pays étaient riches en minerai d'argent, que l'on trouvait si pur que l'on en coupait les veines avec un ciseau; on n'avait besoin, pour le purifier, que de le faire fondre simplement et sans être obligé d'avoir recours au mercure. Le général établit dans ces montagnes un *asiento* ou établissement de mines; et à leur pied il fonda la ville de San Sébastien de la Plata, au mois de mai 1538, à 2° 20′ de lat. sept., et à 2° 15′ de long. est de Quito.

21. Belalcazar voulait faire de ce pays son principal patrimoine; car il était aussi riche que les célèbres montagnes de Potosi, que l'on découvrit plus tard. Pendant qu'il était occupé à former cet important établissement, il reçut la première nouvelle des grandes révolutions

du Pérou; il fut donc obligé de suspendre ses heureuses conquêtes dans ce pays, et d'aller se réunir, à Lima, au gouverneur Francisco Pizarro. Plusieurs petits détachements d'Espagnols étant arrivés successivement à Quito avec des femmes, quelques-uns vinrent jusqu'aux villes de Cali et de Popayan se réunir à Belalcazar.

22. Ils étaient venus chercher un refuge dans le royaume de Quito, à cause de l'incendie général qui consumait tout dans le Pérou, et que l'Inca Manco-Capac avait allumé en massacrant des Espagnols et en mettant le siége devant Cuzco et Lima. Quelques autres, arrivés peu de temps après, apportèrent la nouvelle que Pizarro, qui venait à peine de faire lever le siége de Lima, avait commencé une guerre sanglante contre Diego de Almagro, et que l'ayant vaincu avec une bataille, il le tenait prisonnier dans l'intention sans doute de lui donner la mort; qu'il avait envoyé aussitôt de nouveaux conquérants de

toutes parts, et qu'il comptait donner à son frère Gonzalo le royaume de Quito avec le titre de gouverneur.

23. En recevant ces nouvelles, Belalcazar, craignant d'être privé du fruit de ses travaux, voulut prévenir sa disgrâce en gagnant les bonnes grâces de Pizarro, et, se dirigea en toute hâte vers la ville de Popayan où il avait laissé, pour son lieutenant, le capitaine Pedro de Puelles, qui était un grand ami de Pizarro. Celui-ci avait remplacé dans ses bonnes grâces et dans sa confiance Juan d'Ampudia, mort entre les mains de gens aussi barbares que lui, qui l'avaient attaché vivant à un poteau, lui avaient arraché le cœur, et l'avaient dévoré.

24. Après avoir fait part de ses craintes à Puelles, et avoir délibéré avec lui, Belalcazar créa à Popayan une monnaie royale, et fit aussitôt frapper l'or que lui et son lieutenant Ampudia avaient recueilli dans les provinces nouvellement conquises. Quelques auteurs

assurent qu'après avoir prélevé le quint du roi il restait encore plus de cinq cent mille pesos d'or; il employa tout cet argent à venir au secours de Pizarro, qui en avait le plus pressant besoin, espérant obtenir ainsi de n'être pas entièrement dépouillé de ses conquêtes. Avant de quitter Popayan, il lui accorda les priviléges de ville, et partit à marches forcées en compagnie du capitaine Puelles (Palomino, *Informacion*, p. 2).

25. En arrivant à Quito, après trois ans d'absence, il la trouva tout autre qu'il l'avait laissée; elle paraissait très-étendue à cause de ses rues tirées au cordeau. Il regarda avec admiration les édifices publics et particuliers de construction nouvelle ou simplement réparés dans le style européen. Il y avait alors plus de six cents familles espagnoles, vingt mille Indiens, et un nombre proportionné d'ecclésiastiques séculiers ou réguliers, qui avaient déjà fondé plusieurs couvents. Il félicita donc et remercia son lieutenant, le

capitaine Juan Diaz de Hidalgo, à l'infatigable zèle et à la vigilance duquel cette capitale était redevable de ses immenses progrès. Tandis que Belalcazar continue sa route vers Lima, il est bon de donner ici quelques détails sur les révolutions du Pérou.

§ 8.

Révolte de Manco-Capac. — Commencement des guerres civiles des Espagnols, et leurs conséquences pour le royaume de Quito.

1. L'Inca Manco-Capac, deuxième du nom, couronné par Pizarro lors de sa première entrée dans Cuzco, commença à s'inquiéter et à se plaindre, en voyant, par expérience, qu'on ne lui laissait que l'ombre de la souveraineté. Alors on l'enferma dans la forteresse de Cuzco, et c'est là qu'il réfléchit plus mûrement aux desseins qu'il avait déjà formés de recouvrer entièrement l'empire au prix du sang de tous les Espagnols. Ayant traité secrètement de cette affaire avec son frère

consanguin Paulo, avec Villa-Oma, seigneur indien, plein d'adresse, et avec Filipillo, le fameux interprète des conquérants, il souleva secrètement toutes les villes et toutes les provinces depuis le Chili jusqu'aux limites du royaume de Quito, ne pouvant aller plus avant, parce qu'il n'avait aucune influence directe dans ce pays.

2. Après avoir tout préparé pour l'exécution de ses desseins, il continua à se montrer très-soumis aux yeux de Juan Pizarro, et lui promit de tenir une conduite irréprochable; de cette manière, il obtint la permission de sortir de prison avant que Fernando Pizarro arrivât à Cuzco, de retour de la cour. Comme il habitait le palais des Incas, quoique observé continuellement par des sentinelles, il se lia d'une amitié étroite avec Fernando Pizarro dès son arrivée. Un jour il lui demanda la permission d'aller à une grande fête, qui se donnait dans un village peu éloigné, promettant de lui apporter de cet endroit une statue

en or massif de grandeur naturelle, qui représentait son père Huayna-Capac. Pizarro ne comprit pas le sens caché de cette promesse, qui se réalisa en effet; il lui accorda donc ce qu'il lui demandait; mais aussitôt que l'Inca fut sorti de la ville, il se mit à la tête de ses troupes, qui l'attendaient, et se faisant lui-même la statue de son père, il déploya l'étendard de la révolte au mois de mars 1536, envoya de tous côtés des courriers porter l'ordre d'attaquer et de massacrer tous les Espagnols qui se trouvaient tant à Lima ou au Chili que dans toutes les autres villes, dans les villages, mines, ou sur les chemins; il envoya aussi beaucoup de monde avec l'ordre de pénétrer secrètement à Cuzco et d'y exciter une sédition pendant qu'il irait en personne y mettre le siége. Les Indiens entrèrent avec tant de précipitation et tant de furie que les trois frères Juan, Fernando et Gonzalo Pizarro, avec les deux cent soixante Espagnols, ne purent les arrêter. Tandis que les uns mettaient le feu aux diverses parties

de la ville, d'autres s'emparèrent de la forteresse où les Espagnols avaient tenté de se réfugier, mais n'avaient pas pu y réussir.

3. Ils la gardèrent pendant sept jours, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin délogés par une attaque soudaine et meurtrière que les Espagnols firent pendant la nuit, et dans laquelle Juan Pizarro fut tué d'un coup de pierre à la tête. Manco-Capac arriva alors à cheval et armé à l'espagnole, se servant des dépouilles des chrétiens qu'ils avaient massacrés dans les environs; il assiégea la ville avec cent mille hommes, tandis qu'un même nombre ravageait les environs. Le combat qu'il commença ce jour, il le continua tous les mois au jour de la pleine lune pendant l'espace de neuf mois (Gomara, *Hist. gen.*, cap. 135).

4. Cependant les révoltés avaient échoué dans le Chili, car la conjuration y ayant été découverte à temps, les chefs, qui étaient Villa-Oma et Filipillo cherchèrent à s'échapper; mais ce dernier fut pris et écartelé comme

nous l'avons déjà dit. Almagro abandonna donc la conquête du Chili pour aller au secours des siens. Pendant la route il reçut les ordres officiels de la cour que lui avait apportés Fernando Pizarro. Comme il était évident que la ville de Cuzco était comprise dans son gouvernement, il se hâta de diriger sa marche de ce côté pour l'enlever, soit à l'Inca, soit aux Pizarro, déclarant ennemi celui qui s'opposerait à ses desseins.

5. Tandis qu'Almagro se dirigeait vers Cuzco, le marquis Pizarro se trouvait à Lima dans le plus grand danger; il n'avait pas fait assez attention à la première nouvelle qui lui était arrivée de cette révolte; il commença à envoyer des détachements de soixante-dix à quatre-vingts hommes d'infanterie et de cavalerie pour secourir Cuzco; mais ces détachements ne purent ni arriver à Cuzco, ni rétrograder vers Lima; et ils furent tous massacrés sur la route occupée par les troupes de l'Inca; il périt dans cette occasion près

de quatre cents Espagnols (Gomara, *idem*, chap. 136).

6. Pizarro, consterné et privé de toute nouvelle, crut que tous les siens étaient déjà exterminés; il se hâta donc d'envoyer des navires à Panama, à Nicaragua, à Guatimala, à Mexico, et aux îles de Saint-Domingue et de Cuba, pour demander, avec la plus grande instance, aide et secours aux gouverneurs, auxquels il exposait le danger dans lequel il se trouvait. Il fit venir le capitaine Alfonso de Alvarado, qui était occupé à conquérir la province des Chachapoyas, pour le secourir lui et ses gens; il rappela aussi de Guayaquil le capitaine Zacra; mais la ville de Lima fut assiégée avant que ces secours ne fussent arrivés. Tous ses efforts pour repousser l'ennemi furent inutiles, tant parce qu'il n'avait que très-peu de monde, que parce qu'une terreur panique s'était emparée des Espagnols.

7. Cependant Almagro arriva aux environs de Cuzco à la tête de cinq cents hommes.

Manco-Capac n'ignorait pas les droits que celui-ci avait sur Pizarro, et pensa que son alliance lui serait profitable; il tâcha donc de l'obtenir, et n'éprouva pas beaucoup de difficultés; mais, comme le traité qui devait se conclure entre eux était retardé de jour en jour, et qu'il commençait à se méfier d'Almagro, il l'attaqua imprudemment et fut mis en déroute. De cette manière il lui ouvrit les portes de la ville; mais il crut qu'il valait mieux attendre le résultat de la guerre entre les deux chefs étrangers, et traiter ensuite avec le vainqueur. Cuzco refusait de se soumettre à Almagro, mais celui-ci s'en empara de vive force et fit prisonnier Fernando et Gonzalo Pizarro. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût reçu et reconnu comme légitime gouverneur.

8. Pendant que ces choses se passaient à Cuzco, le capitaine Alfonso de Alvarado s'était avancé vers Lima. Il livra un sanglant combat aux Indiens qui s'opposaient à sa marche vers

cette ville, et les défit entièrement. Le capitaine Zacra arriva peu de temps après de Guayaquil. Pizarro fut alors assez fort pour repousser les Indiens dans les montagnes; il donna ensuite le commandement de plus de cinq cents hommes au capitaine Alvarado, pour qu'il volât en toute hâte au secours de Cuzco, car il ignorait les succès d'Almagro.

9. Alvarado, en sortant de Lima, avançait sans rien redouter des Indiens, se confiant dans le nombre de ses troupes; mais il se vit attaqué avec tant de vigueur par Tissoyo, un des généraux de Manco-Capac, qu'il perdit dans ce combat plus de soixante hommes, et eut plusieurs officiers blessés; toutefois, comme Tissoyo combattait sans réserve et sans aucun ordre, la cavalerie l'obligea à la retraite. Pizarro, en apprenant cet événement, envoya aussitôt à Alvarado un renfort de deux cents hommes, avec lesquels il put poursuivre le général indien jusqu'à Xauxa. Il eut dans cet endroit divers autres combats à soutenir, où

il perdit près de quarante Espagnols; mais il parvint enfin à mettre en déroute les troupes de Tissoyo. Ces deux journées lui ayant coûté plus de cent hommes, il ne lui en restait plus que six cents, avec lesquels il continua sa route vers Cuzco; mais en arrivant à Abançay il apprit que cette ville était au pouvoir d'Almagro.

10. Tandis qu'Alvarado séjournait à Abançay pour y attendre de nouveaux ordres de Pizarro, Almagro, ayant eu connaissance des forces qu'il amenait avec lui, alla à sa rencontre, le croyant son ennemi. Il commença d'abord par vouloir le gagner secrètement; mais Alvarado étant resté inébranlable, il lui livra bataille, le défit entièrement et s'empara de sa personne, près du pont d'Abançay, le 12 juillet 1537, jour mémorable, le même où Cuzco, par une cédule royale, était érigé en évêché, et où le roi accordait des armes à la ville de Lima.

11. Le marquis Pizarro, en apprenant le

triomphe de son compétiteur, brûla d'impatience d'en tirer une prompte vengeance, mais il ne put l'exécuter pour le moment. Pour son bonheur, ou plutôt pour son malheur, il voyait que les secours qu'il avait demandés lui arrivaient journellement en grand nombre. Il les reçut avec d'autant plus de joie qu'ils venaient à propos pour l'exécution de ses desseins, quand tout d'un coup il vit arriver à Lima son frère Gonzalo avec le capitaine Alfonso de Alvarado, qui avaient gagné leurs gardes et s'étaient enfuis avec cinquante soldats. Il arriva en même temps deux compagnies d'arquebusiers vétérans, que lui envoyait le gouverneur de l'île de Saint-Domingue. A l'aide de ces secours il forma, sans dire à quoi il la destinait, une armée de plus de sept cents hommes; il fit Gonzalo général de l'infanterie, et Alvarado, général de la cavalerie, et disposa tout pour se mettre en marche.

12. Cette armée, la plus nombreuse qu'on

eût encore vue au Pérou, éveilla les soupçons des personnes les plus prudentes et qui avaient le plus d'autorité; elles devinèrent les desseins de Pizarro et réclamèrent à haute voix, ne voulant pas consentir à ce que les Espagnols s'exterminassent par des guerres civiles; elles prétendaient qu'il serait plus convenable que les deux rivaux réglassent leurs différends par un traité. Almagro y consentit volontiers; mais ce parti était tellement désagréable à Pizarro, qu'il continua à faire ses préparatifs. Cependant de part et d'autre on fit choix de plusieurs ecclésiastiques respectables pour décider la question selon le droit.

13. Ils décidèrent qu'il était douteux à qui Cuzco devait appartenir; qu'Almagro devait rendre cette ville, et mettre en liberté Fernando Pizarro, et que Francisco Pizarro donnerait à Almagro ce qui lui revenait depuis Cuzco jusqu'aux dernières limites de ses conquêtes dans le Chili. Il fut convenu que les deux généraux se rencontreraient dans le village de Mala,

situé entre Lima et Cuzco, et que chacun n'amènerait que deux des principaux officiers de son armée et un ou deux ecclésiastiques.

14. Almagro répondit qu'il consentait à remettre Fernando Pizarro, mais qu'il ne voulait pas remettre Cuzco, qui lui appartenait incontestablement; que cependant il se rendrait volontiers au rendez-vous pour discuter amicalement ses droits avec son ancien associé. Almagro montra, comme toujours, autant de candeur que de générosité. Pizarro, qui l'avait de tout temps trompé, craignit de ne pouvoir pas en faire autant dans cette occasion; aussi cachait-il la trahison la plus noire sous des apparences pacifiques. Les deux généraux arrivèrent à Mala : à peine s'étaient-ils salués comme d'anciens amis, qu'Almagro, averti du coup que l'on préparait, prit aussitôt la fuite et échappa heureusement à Gonzalo Pizarro, qui l'attendait dans une embuscade à la tête de quarante arquebusiers, pour le massacrer s'il refusait d'accepter les condi-

tions qu'on voulait lui imposer (Gomara, *Ibid.*, chap. 139).

15. Le marquis Pizarro fut très-affligé de cet événement, qui retardait l'arrangement de tous ses intérêts. Il aurait donné aussitôt l'ordre de terminer les différends par les armes, si son frère Fernando n'eût pas été au pouvoir d'Almagro; il n'osa donc pas exécuter ce dessein avant que Fernando eût été mis en liberté. Comme il connaissait le caractère d'Almagro, il ne désespéra pas de le tromper de nouveau dans cette occasion. Il lui envoya une ambassade, l'assurant de son amitié et de ses bonnes intentions, lui promettant de n'en venir jamais avec lui à une rupture, et déclarant qu'il le laissait dans l'entière possession non-seulement de tout son gouvernement, mais aussi de la ville de Cuzco; qu'il la garderait jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint eût décidé à qui elle devait appartenir, ne demandant autre chose que la liberté de son frère Fernando, qu'il avait l'intention d'envoyer une seconde

fois à la cour pour solliciter une décision.

16. Almagro, après avoir été trompé tant de fois, le fut encore dans cette occasion; sa noble générosité dégénéra en crédulité ridicule; il donna aussitôt la liberté à Fernando, se fiant aux paroles et aux promesses de son plus grand ennemi. En vain ses partisans et tous ceux qui lui étaient dévoués voulurent-ils lui ouvrir les yeux et lui démontrer que l'insistance que mettait Pizarro cachait des intentions perverses; mais Diego de Alvarado, homme probe et impartial, qui se trouvait alors à Cuzco, fut, sans le vouloir, cause de la perte d'Almagro. Il lui dit qu'il était incroyable que le marquis tramât la trahison dont on parlait, qu'il se donnait pour garant de son honneur, et qu'il le suppliait instamment de faire la paix avec lui en accordant la liberté à son frère. Almagro condescendit promptement aux prières d'un homme de tant de jugement, et qui n'avait d'autre intérêt que celui de la paix publique. Il donna

la liberté à Fernando contre l'avis de tous les siens.

17. Le marquis, voyant le bon succès de ses artifices, envoya, au commencement de 1538, Fernando Pizarro lui-même, en qualité de chef principal de l'armée, remercier Almagro de sa liberté, en le privant de la sienne. Tels furent toujours les résultats de ses promesses et de ses serments les plus solennels.

18. A la vue d'une armée composée de plus de sept cents hommes, Almagro ouvrit les yeux; mais il était trop tard, et il reconnut que sa perte était prochaine; malgré cela, quoiqu'il fût très-affaibli par l'âge et les fatigues, et n'eût avec lui que cinq cents hommes, il se prépara au combat, et alla attendre son ennemi dans une plaine voisine, afin de pouvoir faire usage de sa cavalerie.

19. Des nuées d'Indiens couronnaient les montagnes, attendant le résultat de ce combat entre leurs deux ennemis, afin de savoir lequel des deux ils devaient ensuite attaquer

à leur tour. Les deux armées s'étant rencontrées dans les *Salinas*, à deux milles de Cuzco, le 26 avril 1538, oublièrent tous leurs devoirs envers leur patrie et leur souverain commun, et se livrèrent un sanglant combat. Almagro, qui ne pouvait pas se tenir à cheval à cause de sa faiblesse, se fit porter sur une hauteur voisine pour être témoin de sa disgrâce.

20. Le grand nombre de vétérans qu'il y avait dans son armée, et la supériorité de sa cavalerie, firent longtemps hésiter la victoire; mais, grâce à la supériorité du nombre et surtout aux deux compagnies d'arquebusiers, les premières que l'on eût vues au Pérou, les Pizarro finirent par remporter une victoire complète. Le nombre des morts qui restèrent sur le champ de bataille fut de cent quarante, sans compter un grand nombre de blessés. Almagro voulut fuir, mais on l'atteignit bientôt, et on le mit dans une étroite prison. Les vainqueurs firent un abus honteux de leur

victoire; ils saccagèrent la ville comme si elle eût été ennemie, et la dépouillèrent non-seulement de ce qui lui restait de ses anciennes richesses, mais aussi de tout ce que les partisans d'Almagro y possédaient; enfin ils allèrent jusqu'à donner froidement la mort à quelques-uns de ses officiers.

21. Manco-Capac avait observé avec joie la marche de ces événements; il était fidèlement instruit par ses espions de leurs moindres circonstances; il fut d'abord tenté de tomber avec toute son armée sur le parti triomphant, qui n'était occupé qu'à satisfaire ses passions; mais il fut arrêté par la réflexion que, même s'il triomphait cette fois des Espagnols, jamais il ne pourrait rester tranquille possesseur de l'empire.

22. Par l'amitié et la confiance que Fernando Pizarro lui avait accordée, il était instruit de la puissance de l'Espagne, et du grand intérêt qu'avait l'empereur Charles-Quint à conserver le Pérou. Il savait qu'il pourrait

envoyer très-facilement des troupes et des armées d'Europe lorsque ses colonies d'Amérique en manqueraient. Il se décida donc, d'après l'avis des principaux chefs qui formaient son conseil, de laisser le champ libre aux Européens, et de se rendre dans les montagnes de la province de Villca-Bamba, pour y établir une monarchie tranquille et assurée par la force naturelle du pays. Il s'y retira en effet avec quarante mille Indiens, et y régna sans jamais être inquiété jusqu'à l'année 1553, qu'il mourut, laissant la couronne à son fils aîné Sayri-Tupac.

23. Les deux Pizarro avaient reçu des ordres et des instructions de leur frère pour toutes les circonstances qui pouvaient se présenter. Voyant qu'ils n'avaient rien à craindre des Indiens, ils ne pensèrent qu'à effectuer le dessein qu'ils méditaient. Ils avaient résolu la mort d'Almagro, mais ils n'osaient mettre à exécution ce projet tant que ses formidables partisans seraient réunis. Ils résolurent donc

de les diviser et de les envoyer au loin sous le prétexte d'une expédition ou d'une conquête urgente.

24. Poussés cependant par la haine et l'esprit de vengeance, ils eurent l'imprudence de les priver de tous les emplois avantageux et de les distribuer à leurs partisans. Les Almagristes furent envoyés à la conquête du Chili, sous le commandement du capitaine Pedro de Valdivia; le capitaine Gomez de Alvarado, à celle de la province de Guanuco; le capitaine Francisco Chaves marcha contre les Indiens qui inquiétaient encore la ville de Truxillo; le capitaine Pedro de Vergara alla tenter la conquête des Pacamoros, sur les dernières limites du royaume de Quito; le capitaine Juan Perez de Vergara continua la conquête des Chachapoyas; le capitaine Francisco de Orellana alla rétablir la colonie de Guayaquil, et le capitaine Pedro de Anzurez alla soumettre les provinces du Collao, et fonder la ville de Chuquisaca, aidés par les deux Pizarro en personne.

25. Tous les amis d'Almagro ayant été dispersés de cette manière, celui-ci fut condamné à mort. Il fut d'abord effrayé de cette terrible sentence, et s'efforça en vain d'émouvoir la pitié de ses plus grands ennemis. Le capitaine Diego de Alvarado intercéda fortement en sa faveur : c'était par ses conseils qu'il avait mis en liberté Fernando Pizarro, et il voulait que celui-ci, dans cette occasion, se joignît à lui, et se conduisît en gentilhomme; mais non-seulement il rejeta ses prières et ses observations, mais il les repoussa d'une manière indigne et offensante. Almagro, voyant qu'il ne pouvait échapper à son sort, déclara héritier de tous ses biens et de tous ses droits son fils Diego d'Almagro, qui était né d'une Indienne de Panama; il le recommanda vivement à Juan de Rada, homme d'un esprit élevé et d'un courage intrépide, qui lui promit de faire pour son fils tout ce qu'il pourrait.

26. Il reçut la mort avec sang-froid et avec une noble et généreuse résignation. Il fut

d'abord étranglé secrètement dans sa prison, et ensuite décapité publiquement au mois de juillet 1538, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était d'une basse origine, et même enfant trouvé, car on ne put jamais découvrir en Espagne qui était son père. Cependant il était plein des plus nobles qualités; son honneur était pur, et jamais il n'aurait manqué à sa parole; il était généreux, même avec ses plus grands ennemis. Sa libéralité allait jusqu'à déchirer des obligations en règle de cent mille *pesos* d'or, en présence de ceux qui, par le mauvais état de leurs affaires, étaient hors d'état de les acquitter. Courageux et d'un grand caractère, il n'avait d'autres défauts qu'une ambition démesurée d'honneur et de gloire.

Aussitôt après sa mort, le capitaine Diego de Alvarado disparut de Cuzco; les procédés des Pizarro l'avaient tellement offensé qu'il se hâta de se rendre secrètement à la cour d'Espagne.

27. Le marquis vint ensuite rejoindre ses

frères à Cuzco; il donna à Gonzalo diverses instructions, principalement relatives à l'expédition du Collao, et à la colonisation de Charcas, où il lui accorda, comme patrimoine particulier, beaucoup de terres et de villages indiens. Il revint ensuite à Lima, accompagné de Fernando, qu'il voulait envoyer à la cour avec une dépêche justificative de tous ses actes, précaution tardive et qui avait été prévenue par les amis d'Almagro; mais, ignorant cette circonstance, il ne doutait pas que sa conduite ne fût approuvée et même applaudie, quand il accompagnerait son rapport des trésors immenses par lesquels il pensait éblouir la cour et obtenir la réalisation de ses projets ultérieurs. Il voulait que l'on confirmât à son frère Gonzalo le gouvernement du royaume de Quito, qu'il lui avait déjà donné à l'entière exclusion de Sébastien Belalcazar.

28. Mais, sur ces entrefaites, Belalcazar vint lui-même à Lima; son mérite supérieur et incontestable, son dévouement pour Pi-

zarro, les richesses qu'il lui apportait, les services qu'il avait rendus décidèrent celui-ci à ne pas se priver entièrement de lui, et il partagea entre lui et Gonzalo ce qu'il avait d'abord pensé donner entièrement à ce dernier.

29. Il donna à son frère tout ce qui se nommait proprement royaume de Quito, jusqu'à la province de Pastos, connue anciennement, et jusqu'au cinquième degré et demi de latitude sud, où le Chinchipe et le Chachapoyas s'unissent au Maragnon, à l'exception pourtant des côtes depuis Tumbez jusqu'à Payta, qu'il conserva dans son gouvernement de Lima. Il lui accorda aussi non-seulement toutes les provinces maritimes du couchant, mais encore tout ce dont il s'emparerait à l'est dans les pays de la Canela, sur les bords du Maragnon, et tous les autres fleuves de cette contrée.

30. Il accorda à Belalcazar, sous le titre du gouvernement de Popayan, tout ce qu'il avait conquis depuis le pays des Pastos et tout ce qu'il découvrirait par la suite vers le nord,

le couchant et l'orient. Il demanda à la cour la confirmation de ces deux gouvernements, ainsi que plusieurs autres grâces; il l'informa en même temps de l'état florissant de ses nouvelles conquêtes et des colonies, pour lesquelles il lui demandait des titres et des priviléges. Belalcazar fit les mêmes démarches de son côté. Fernando Pizarro s'embarqua pour l'Espagne, et Belalcazar opéra son retour, accompagné de nouveaux aventuriers, au commencement de 1539. Pedro de Puelles fut chargé alors de porter à Gonzalo Pizarro, qui se trouvait dans le pays des Charcas, l'acte de concession que lui envoyait la cour. Celui-ci revint à Cuzco pour de là prendre possession de son gouvernement.

LIVRE V.

ORDRES DE LA COUR. — CONQUÊTES DES GOUVERNEURS DE QUITO ET DE POPAYAN. — NOUVELLES GUERRES CIVILES.

—

§ 1.

Vaca de Castro est envoyé au Pérou par la cour d'Espagne. — Nouvelles conquêtes et fondations de Belalcazar.

1. Tandis qu'au Pérou chacun cherchait son intérêt particulier, regardant le mal d'autrui comme lui étant entièrement étranger, l'empereur Charles-Quint, au contraire, vou-

lait porter remède au mal commun, et travailler au bien de tous ses sujets. Bien avant que Fernando Pizarro n'arrivât à la cour, il était parfaitement informé de tous les événements du Pérou. Les partisans d'Almagro, réduits à gémir sous un joug tyrannique, avaient su faire arriver leurs plaintes jusqu'au pied du trône. Le capitaine Diego de Alvarado, qui était parti secrètement pour l'Espagne, avait pleinement informé l'empereur de tout ce qui s'était passé en Amérique.

2. On avait la plus grande confiance dans les renseignements qu'Alvarado avait donnés, non-seulement à cause de sa noblesse et des sentiments d'honneur qui l'avaient toujours distingué, mais aussi parce qu'il n'avait pris parti pour personne et avait toujours cherché à concilier les esprits. Il s'était porté accusateur des Pizarro, tant à cause de la mort d'Almagro, que de la manière brutale avec laquelle ils l'avaient traité lui-même quand il avait voulu intercéder pour lui. Il avait l'intention de dé-

mander à l'empereur la permission de les défier tous trois; car, à cette époque, malgré l'humeur belliqueuse de la noblesse, les duels étaient déjà défendus, et il fallait obtenir l'autorisation du souverain.

3. Charles-Quint, qui avait des goûts militaires et aimait ceux qui se distinguaient par leur valeur, lui fit un accueil plein de distinction, et s'informa de tous les événements du Nouveau-Monde. Il pensait qu'en accordant à Alvarado la permission qu'il lui demandait, il pourrait porter un remède efficace aux troubles du Pérou. Les protecteurs de Pizarro, ayant appris cette affaire, craignirent les conséquences d'un combat aussi dangereux, et ils tâchèrent de se débarrasser d'Alvarado. Celui-ci mourut en effet à Valladolid, où était alors la cour, trois jours après l'audience qu'il avait eue de l'empereur, avec toutes les marques d'empoisonnement (Gomara , *Hist. gén.*, chap. 141).

4. L'empereur reconnut que la discorde

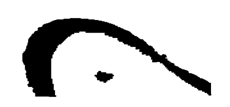
venait uniquement de l'ambition démesurée du gouverneur Pizarro, et que le mal augmentait au point de menacer le Pérou d'une révolte générale si on n'y portait un remède prompt et efficace. Mais, considérant plutôt les succès que Pizarro avait obtenus, que les excès dans lesquels il était tombé, il crut plus prudent d'envoyer dans ce pays une personne capable d'apaiser les troubles. Il choisit le cardinal Loaisa, président du conseil des Indes, et le licencié Cristoval Vaca de Castro. Celui-ci était un homme plein de talent et de sagacité, et il avait toutes les qualités nécessaires pour remplir une mission aussi importante.

5. L'empereur le nomma membre de son conseil et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques; il lui donna toutes les instructions nécessaires et des pleins-pouvoirs pour se faire reconnaitre gouverneur du Pérou, dans le cas où Pizarro serait mort; mais, s'il le trouvait [illegible] devait lui laisser son

emploi et ne prendre que la qualité de juge royal, jusqu'à ce que tout fût pacifié. Malgré les ménagements que l'empereur eut dans cette occasion pour Francisco Pizarro, dès que son frère Fernando fut arrivé à Valladolid, où il avait fait son entrée avec une suite nombreuse et brillante, il fut arrêté et conduit dans une forteresse de Medina del Campo, où il resta prisonnier plus de vingt ans.

Tandis que Vaca de Castro se prépare à partir, et fait une longue et pénible traversée, il est bon de jeter de nouveau les yeux sur les entreprises des gouverneurs de Quito et de Popayan.

6. A son retour, au commencement de 1539, Belalcazar regarda Quito comme ne lui appartenant plus, et, sans craindre la disgrâce de Gonzalo, il en tira cent cinquante personnes qui lui étaient dévouées, et dont la plupart avaient leurs familles avec elles. Il abandonna la première fondation de Madrigal, qu'il avait faite chez les Pastos, pour la transporter plus



au nord, dans la grande et belle vallée d'Atris; il laissa dans cet endroit le capitaine Lorenzo de Aldana avec presque tous les gens qu'il avait retirés de Quito, et ceux qui habitaient auparavant la ville de Madrigal. Aldana, ayant fini de soumettre les Isancales, les Pauganes, les Zaquampues et les Chonos, fonda la ville, et lui donna le nom de San-Juan de Pastos; elle est située à 1° 12′ de lat. nord, et à 1° 31′ de long. est de Quito.

7. En arrivant à Popayan il résolut d'en faire sa principale résidence, et lui donna le titre de capitale du gouvernement, parce qu'elle lui parut réunir plus d'avantages que celle de Cali; il s'occupa ensuite de l'*asiento* de mines, et de la ville de San-Sebastian de la Plata, où il donna plusieurs ordres importants, et établit un très-grand nombre de familles. De là il se dirigea vers le nord, en suivant le cours de la Magdeleine jusqu'à l'embouchure de la rivière Nare, qui s'y jette sur le côté occidental à 6° de lat. Il la remonta

pour reconnaître les pays qui se trouvent entre le Cauca et la Magdeleine, sans éprouver aucun obstacle de la part des tribus indiennes. Voyant que l'or était commun parmi elles, il fonda, un peu plus au sud que la source du Nare, la ville de Placencia, qui exista peu de temps, parce qu'on en construisit de plus importantes dans les environs.

8. Belalcazar apprit, dans cet endroit, que sur les bords du Cauca, mais un peu plus au nord, on avait vu des conquérants européens. Surpris de cette nouvelle et ne pouvant s'expliquer qui ils étaient et par où ils étaient venus, il envoya deux Espagnols accompagnés des Indiens qui lui avaient appris cette nouvelle, pour obtenir quelques éclaircissements à ce sujet. Ces nouveaux venus ne furent pas moins surpris en voyant arriver ces Espagnols; ils se racontèrent mutuellement leurs aventures et leurs histoires, et cette rencontre devint pour Belalcazar d'une très-grande importance.

9. Le docteur Juan Vadillo, premier ou second gouverneur de Carthagène, voulant faire la conquête des pays de l'intérieur, débarqua des troupes dans le golfe d'Uraba, ou du Darien, sur lequel on avait fondé, peu de temps auparavant, la petite ville de San-Sebastian de Buenavista. Le bruit s'était répandu que des trésors immenses étaient renfermés dans les montagnes des Abiles. Ces montagnes sont une branche de la grande Cordillière qui s'étend de la mer du Nord à celle du Sud, et forme la frontière de la province de Carthagène; on disait, et cela se vérifia, qu'il y avait un roi puissant nommé Notivara, qu'on portait sur un trône comme les Incas du Pérou; qu'il possédait beaucoup de provinces très-riches, et toutes de la même nation des Abiles; que les montagnes avaient un de ses frères pour vice-roi, et qu'il habitait les plaines qui s'étendent à l'orient jusqu'aux rives du Cauca.

10. Ce fut le capitaine Francisco Cesar qui

traversa le premier ces montagnes, dans l'année 1536, après avoir éprouvé des difficultés incroyables, perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, et livré aux naturels plusieurs combats acharnés; un des détachements de cette expédition, qui était dirigé par le gouverneur Vadillo lui-même, était commandé par le capitaine Georges Robledo; il se composait de soixante-dix hommes, et était accompagné d'un grand nombre d'esclaves africains. C'était dans ce détachement, qui avait pénétré le plus avant vers le sud, qu'était Pedro Cieça de Léon, célèbre auteur de la *Chronique du Pérou*, qu'il commence par l'histoire des Abiles.

11. Cette tentative avait été renouvelée en 1539; mais bientôt l'expédition se trouva dépourvue de tout, et sans pouvoir reculer ni avancer. Ils étaient dans cette pénible situation lorsque arrivèrent les envoyés de Belalcazar. Tous s'offrirent de bon cœur à le servir, en apprenant qu'il était gouverneur de Popayan,

et qu'il avait le dessein de faire de nouvelles conquêtes et de fonder diverses colonies.

12. Cette nouvelle fut des plus agréables pour Belalcazar. Il accepta aussitôt l'offre des Espagnols, écrivit au capitaine Robledo en le remerciant, lui envoya quelques secours et des pouvoirs en bonne forme pour déclarer l'endroit où il se trouvait, qui était à 7° 30′ de lat., comme une nouvelle conquête du Pérou, et jeta les fondements d'une colonie, au nom du gouverneur Francisco Pizarro. Il offrit de lui envoyer le monde et tout ce dont il aurait besoin; ce qu'il fit en effet. De cette manière le gouvernement de Popayan fut promptement colonisé par les efforts réunis de Robledo au nord, et de Belalcazar au sud, sans que les troubles du Pérou, dont ils s'étaient éloignés, les inquiétassent le moins du monde.

13. Belalcazar, voyant tout assuré dans le nord, retourna de nouveau au midi, suivant les bords du Cauca, afin de conquérir les nombreuses et riches tribus qu'il voulait réu-



nir à la province de Cali. Dans cette entreprise il eut à vaincre beaucoup de difficultés, dont il triompha tantôt par la ruse et tantôt par les armes; mais un grand nombre d'Indiens se réfugièrent dans les forêts. Pendant qu'il cherche à atteindre la ville de Cali, et qu'il établit, dans l'espace d'une année, des communications entre elle et la partie du nord pour le transport des secours nécessaires, jetons un coup d'œil sur les opérations du gouverneur de Quito, Gonzalo Pizarro, qui eurent lieu dans cette même année (1541).

§ 2.

Gonzalo Pizarro, gouverneur de Quito, entreprend une expédition malheureuse.

1. J'ai déjà dit que Gonzalo Pizarro, ayant été gouverneur du royaume de Quito au commencement de 1539, s'était rendu de Charcas à Cuzco pour se disposer à son voyage, dans lequel il devait parcourir plus de cinq cents lieues. Il dépensa plus de cinquante mille pesos en préparatifs, réunit deux cents Espagnols, cent chevaux et beaucoup de munitions pour son expédition vers l'est, que son frère lui recommandait tant. Il eut en route plusieurs escarmouches avec les Indiens, reste dispersé de la dernière révolte générale. Mais

ce fut surtout dans les provinces qui n'avaient pas encore pris les armes qu'il éprouva le plus de difficultés, c'est-à-dire dans les provinces de la Zarza et de Paltas, situées sur la route qui conduit de Quito à San Miguel, qui était infestée par des peuplades barbares du voisinage appelées Carrochambas et Chaparras, que les Incas n'avaient jamais subjuguées. Gonzalo en fit un horrible carnage, et les obligea à se retirer. Pour la sûreté de cette route, il ordonna la fondation de la ville de Oña et d'un petit fort; Estevan Morales Cabrero effectua cette fondation à 3° 30′ de lat.; mais celle-ci ne suffisant pas, on construisit dans la suite la ville de Loxa.

2. En arrivant à Quito, au mois d'octobre de la même année (1539), il régla le gouvernement et l'administration du pays, s'informa des progrès qu'avaient faits les fondations des *asientos* de Alausi, Chimbo, Hambato, Mocha, Latacunga, Otavalo et Carangui, où il ordonna d'envoyer du monde, ainsi qu'à la

nouvelle ville de Guayaquil; il en rappela le lieutenant Francisco Orellana, et envoya le capitaine Juan de Salinas, avec un détachement, pour faire la conquête des Pacamoros, en compagnie du capitaine Pedro de Vergara, qu'il avait laissé à San Miguel, recrutant des troupes pour le même objet.

3. Il ordonna au capitaine Pedro del Villar, lieutenant de la ville de Rio-Bamba, d'aller avec quelques familles établir les *asientos* de Huambayas et de Macas, qu'avait commencés le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, et qu'on avait abandonnés faute de colons, quoiqu'ils fussent très-importants par la quantité de leurs mines. Il avait donc ordonné que les recrues qu'il faisait faire à San Miguel devaient, à mesure qu'elles arriveraient, se diriger sur ce point.

4. Dès qu'il eut fini de donner ses divers ordres, il se prépara lui-même à partir pour son importante expédition vers l'est. Il choisit trois cent cinquante soldats, cent cinquante

chevaux, et quatre mille Indiens pour exécuter les travaux et porter les fardeaux, ainsi que trois mille pacos et lamas et autant de porcs, quantité de fer et beaucoup d'autres objets nécessaires à l'expédition. Tout cet armement n'avait aucun but fixe, et on ne savait que très-confusément, par Gonzalo Diaz de Pineda, qu'en se dirigeant d'abord vers le pays de la Canela, à l'orient, il pourrait pénétrer plus avant et rencontrer des royaumes aussi riches et peut-être plus que le royaume du Pérou; il laissa, pour le remplacer à Quito, Pedro de Puelles, qu'il avait amené de Cuzco, et nomma pour lieutenant-général de son armée le capitaine Francisco de Orellana, qui était à Guayaquil, et qu'il avait fait venir pour lui donner cet emploi.

5. Il sortit de Quito au mois de décembre de la même année, et se dirigea vers la province de Quixos, située, non pas au nord, comme dit Gomara, mais bien à l'orient de Quito; il eut à surmonter beaucoup de difficultés

pour traverser la Cordillière. Plusieurs de ses soldats furent gelés, et il perdit beaucoup d'Indiens. Ils arrivèrent enfin au premier village de cette province, où les Indiens, qui avaient d'abord paru vouloir résister, s'enfuirent dès qu'ils virent l'armée considérable qui s'avançait. Les troupes de Pizarro étaient encore dans ce pays lorsque survint l'éruption du volcan de Pichincha, au pied duquel est construite la ville de Quito. On ne savait pas que ce fût un volcan, les Indiens eux-mêmes l'ignoraient; cette éruption doit donc être regardée comme la première. Les secousses et le ravage qu'elle occasionna dans la ville ne furent pas considérables. Dans le voisinage de cette ville il lança une forte pluie de pierres; les effets furent plus sensibles à une grande distance, comme était celle à laquelle se trouvait Pizarro avec son armée. Plus de soixante maisons furent englouties, la terre s'ouvrit en plusieurs endroits; il y eut ensuite de si furieuses tempêtes, mêlées de pluie, de ton-

nerre et d'éclairs, que les Espagnols en furent effrayés et que les Indiens en tirèrent un mauvais présage pour la réussite de l'expédition.

6. Ils continuèrent cependant, quoique très-lentement, leur marche jusqu'à la province de Zumaco, sans que les pluies et les tremblements de terre eussent cessé. Le village principal de cette province était situé au pied d'une grande montagne et bien pourvu de vivres; les habitants s'enfuirent pendant la marche de l'armée, qui fit six cents lieues environ, toujours sous la pluie et sans aucun profit. Après s'être arrêté dans cet endroit, sans qu'il eût jamais cessé de pleuvoir, tous les bagages, et même les vêtements se pourrirent. Ce fut là qu'on apprit que les interminables forêts et les pays de la Canela s'étendaient sur plusieurs grandes provinces.

7. Pizarro y laissa la plus grande partie de son armée, avec ordre de suivre peu à peu ses

traces; il s'avança avec une partie des troupes en cherchant et en se frayant, à force de bras, un chemin à travers les montagnes et l'épaisseur des bois; il gagnait du terrain pied à pied, et au prix de fatigues incroyables. C'est après avoir vaincu toutes ces difficultés qu'il arriva dans la province de la Coca; celle-ci était plus peuplée, et par conséquent plus pourvue de vivres que les précédentes; le chef le reçut avec des démonstrations d'amitié et de paix, et lui donna beaucoup de provisions, un peu d'or et une grande quantité de fines émeraudes; il habitait un grand village situé au confluent du Maspa et du Cozanga, dans les environs duquel on fonda, quelques années après, la ville de Baeza; les deux rivières réunies et grossies par une foule d'autres plus petites ne forment plus bas qu'un seul fleuve très-rapide et très-considérable, qui prend le nom de Coca.

8. Après s'être arrêté près de deux mois dans cet endroit, jusqu'à ce que toutes les

troupes qu'il avait laissées derrière fussent arrivées, il continua son voyage sur les bords de ce grand fleuve, sans pouvoir, sur une longueur de cinquante lieues, trouver un seul endroit propice pour le traverser. Les Espagnols arrivèrent alors dans un lieu où toutes ses eaux se précipitent d'une hauteur de deux cents brasses, avec un bruit effrayant qu'on entend de plusieurs milles. Le fleuve poursuit après cela son cours dans un lit étroit, mais très-long et très-profond, dont la largeur est de vingt pieds castillans, et la profondeur de deux cents brasses. Quelques anciens auteurs, qui écrivirent lorsque la géographie américaine était encore dans son enfance, même le savant érudit de nos jours Fray Benito Feioo, qui rejette son erreur sur le P. Acosta, confondent le détroit du Coca avec celui du Marañon appelé Manseriche.

9. Au moyen de leurs armes à feu, les Espagnols repoussèrent les Indiens qui étaient sur l'autre rive, et construisirent, à l'aide des

rochers qui bordent ce fleuve, un pont de bois sur lequel ils passèrent avec armes et bagages pour continuer leur route en suivant le cours du fleuve, et se frayant un chemin à travers les forêts épaisses. En arrivant dans un pays nommé Quinua, qui était dépourvu de tout, ils furent obligés de se nourrir d'herbes et de racines, et quelquefois de la chair des chevaux qui mouraient, de même que les hommes, tant Espagnols qu'Indiens. La saison ne devenait pas meilleure, car il pleut dans ce pays presque toute l'année. Ils arrivèrent ensuite dans une autre province, où les Indiens, qui paraissaient très-bienveillants, leur donnèrent des vivres. Ils envoyèrent de tous côtés pour voir si on pouvait découvrir un chemin; mais, n'y ayant pas réussi, ils résolurent de construire un brigantin pour transporter plus facilement leurs bagages sur le fleuve.

10. Ce fut la nécessité qui dirigea l'ouvrage, la forêt fournit le bois, et la résine servit de



brai et de goudron; le coton et les vieilles chemises fournirent des étoupes, et l'on forgea des clous avec les fers des chevaux qui avaient péri. Ils embarquèrent d'abord tous les trésors qu'ils portaient et qui se montaient à cent mille pesos, apportés de Quito pour pourvoir à la solde des soldats. Ils avaient recueilli outre cela une grande quantité d'or et de pierres précieuses, qu'ils y mirent aussi, ainsi que les malades et les objets les plus pesants. Au moyen de ce brigantin et de quatre autres canots ou grandes barques, ils purent continuer plus à leur aise leur route à pied, et toutes les fois que quelque difficulté insurmontable s'opposait à leur voyage, ils traversaient le fleuve sur leurs barques; cette opération s'effectuait en trois ou quatre jours.

11. Au milieu des privations et des fatigues de tout genre, ils avaient marché ainsi pendant deux mois, lorsque les Indiens qu'ils rencontrèrent leur dirent qu'à dix soleils, c'est-à-dire à dix jours de marche, était un pays

peuplé et abondant, non-seulement en vivres, mais encore en richesses; ils dirent qu'il était situé au confluent de la rivière Cauca avec une autre plus grande. Pizarro, charmé de cette nouvelle, envoya son lieutenant Francisco de Orellana sur le brigantin avec cinquante soldats, et Fray Bartolome Carvajal, dominicain et chapelain de l'armée, qui, étant malade, ne pouvait plus marcher à pied, pour faire provision de vivres et revenir les secourir dans leur extrême nécessité, lui enjoignant, s'il ne pouvait rétrograder à cause des courants, de l'attendre au confluent des deux rivières, avec les approvisionnements tous faits.

12. Orellana partit (1541), et le reste de l'armée continua le voyage avec des espérances renouvelées au point que les précipices et les mauvais chemins lui paraissaient des fleurs; car mille Indiens et quatre-vingt-dix Espagnols étaient déjà morts, et presque tous de faim. Le brigantin navigua sans voiles ni rames, et se laissant aller au courant, pendant près de

quatre-vingts lieues, ce qui faisait à peu près les dix jours de route dont on leur avait parlé; et ils trouvèrent effectivement la jonction du Coca et de la grande rivière Napo; mais ils ne virent ni villages, ni populations, ni vivres, ni richesses. Orellana n'en fut pas affligé, car il y trouvait l'occasion d'effectuer la trahison qu'il méditait depuis le commencement de son voyage. C'était d'abandonner son chef et de continuer à descendre toutes les rivières qu'il rencontrerait jusqu'à ce qu'il arrivât à la mer; de là il voulait passer en Espagne avec de grandes prétentions, persuadé qu'il apportait avec lui assez d'or et de pierres précieuses pour tout obtenir.

13. Il déclara ses intentions à son équipage, mais presque tous les cinquante s'opposèrent d'abord à ce projet, et le religieux plus que tout autre; il insista, et fit briller à leurs yeux de si belles espérances qu'il finit par les persuader tous, à l'exception d'un jeune homme nommé Hernand Sanches de

Vargas, noble de naissance. Orellana se fit reconnaître capitaine et chef de la troupe, et, décidé à ôter la vie à ce jeune homme, il inventa la plus cruelle mort qu'on puisse imaginer; il l'abandonna sur les rives du fleuve pour devenir la victime des bêtes féroces et des serpents, et continua sa route. A l'endroit où le Napo se jette dans le Marañon il rencontra la riche peuplade dont on lui avait parlé, mais qu'on lui avait mal désignée, soit par une erreur des Indiens ou parce que les Espagnols avaient mal compris, puisque, au lieu d'être au confluent du Coca et du Napo, elle se trouvait à celui du Napo et du Marañon.

14. Orellana et ses compagnons purent se reposer dans cet endroit; car non-seulement Aparia, chef de cette nation, lui fit un bon accueil et lui fournit des vivres, mais il lui fit encore une foule de présents d'une grande valeur. Orellana était loin de penser à retourner vers Pizarro avec les provisions qu'il avait mainte-



nant en trop grande abondance; car, résolu de laisser périr les siens, il ne pensait qu'à ses projets ambitieux. Le chef du pays, sachant qu'il avait l'intention d'aller en avant et de gagner la mer, l'avertit de se défier d'une république de femmes belliqueuses, qui lui disputeraient le passage du Marañon. En effet, il rencontra ces amazones américaines, comme on peut le voir dans l'histoire de son expédition.

15. Pizarro pensa que le retard d'Orellana venait de la force des courants; mais il ne douta pas qu'il ne l'attendit dans le lieu indiqué avec des provisions abondantes; il allait même jusqu'à croire qu'il était occupé à conquérir ce riche pays. Il fabriqua encore quelques canots et des radeaux pour traverser la rivière et continuer son voyage au milieu des fatigues les plus incroyables, ne se nourrissant que de racines amères, et plein de la douce espérance de rencontrer le brigantin chargé de vivres et de richesses. Il arriva au bout de deux mois à la jonction des deux rivières, et il n'y trouva

qu'Hernand Sanches de Vargas, qui, avec le génie et la constance d'un chevalier, avait conservé la vie malgré toutes les intempéries et tous les besoins, en se nourrissant de racines. Pizarro, apprenant par lui les projets d'Orellana, fut sur le point de mourir de désespoir et de colère avec les siens; toutes leurs illusions étaient évanouies, et les richesses étaient perdues avec le brigantin sur lequel ils avaient fondé leurs espérances; ils ne pouvaient songer à retourner par le même chemin, à cause des courants et de l'épaisseur des forêts qu'il était impossible de traverser.

16. Ce malheur les obligea de suivre les bords du Napo, et ils firent encore une centaine de lieues sans apparence d'amélioration; s'ils avaient marché davantage, ils auraient certainement trouvé de très-grandes ressources dans le chef Aparia; ils n'avaient plus que deux mille Indiens, très-peu de chevaux, et la distance, d'après leur calcul entre Quito et



le lieu où ils se trouvaient, était au moins de quatre cents lieues. Comme il leur paraissait inutile d'aller plus en avant et impossible de remonter le fleuve, ils se décidèrent à s'enfoncer au sein des forêts et à travers les lacs et les montagnes, en suivant toujours le nord jusqu'à Quito, pensant que ce chemin serait moins difficile ou du moins plus court.

17. (1542.) Après avoir pénétré dans l'intérieur de ces vastes et épaisses forêts, ils éprouvèrent les plus grands embarras; ils comprenaient qu'une fin commune leur était réservée; car les Indiens, qui étaient leurs pourvoyeurs en allant à la recherche de racines, de crapauds et de couleuvres, mouraient avec tant de rapidité que toutes les nuits on en trouvait deux à trois cents qui avaient succombé; de sorte que bientôt il n'en resta plus un seul des quatre mille; tous les chevaux étaient mangés, et ils se voyaient réduits à l'extrémité de dévorer jusqu'aux corps de leurs compagnons. Deux cent

vingt Espagnols étaient morts, cinquante s'étaient enfuis avec Orellana, et il n'en restait que quatre-vingts, dans le cours de l'année 1542, c'est-à-dire un peu plus de deux ans après leur sortie de Quito. Ces malheureux parvinrent enfin à arriver dans un pays plus découvert et où une chasse assez abondante put les nourrir et les délivrer du danger dans lequel ils se trouvaient de mourir de faim. De la peau des animaux qu'ils tuaient ils se faisaient des espèces de pantalons pour cacher leur nudité, car ils n'avaient plus le moindre vêtement. Pendant qu'ils se reposent ici, sans savoir où ils se trouvent, passons aux événements qui arrivaient d'un autre côté à la même époque.

§ 3.

Arrivée de Vaca de Castro à Popayan. — Mort du gouverneur Francisco Pizarro. — Départ de Gonzalo Pizarro pour Quito.

1. Vaca de Castro, envoyé par la cour d'Espagne en 1539, tarda à s'embarquer pour l'Amérique, et n'arriva enfin à Panama qu'au commencement de 1541, après une longue et pénible navigation. Cependant il eut à souffrir encore davantage dans la traversée par la mer du Sud; car une affreuse tempête étant survenue, il se réfugia à grand'peine au port de San Bonaventura, dans le royaume de Popayan, au mois d'août de la même année. A peine les habitants de la ville de Cali, qui en

étaient les plus voisins, connaissaient-ils ce port; ils avaient déjà soumis les tribus indiennes qui les en séparaient, et ils comptaient fonder dans cet endroit un établissement maritime pour la commodité et l'utilité du pays. On n'y allait que par un mauvais chemin pratiqué que par les Indiens de la côte qui faisaient le commerce du sel; ceux-ci apprirent à Vaca de Castro qu'il y avait des chrétiens dans le pays et qu'ils avaient fondé la ville de Cali, éloignée de trente lieues, où l'on pouvait se rendre, quoique avec difficulté, en marchant six ou sept jours. Il se fit accompagner par les Indiens, mais il mit plus longtemps qu'on ne le lui avait dit à faire ce voyage, qui lui coûta beaucoup de peines et de fatigues.

2. Peu de jours auparavant, le gouverneur de la ville, Sébastien Belalcazar, était revenu de la conquête des peuplades qui habitaient entre Cauca et la Magdeleine, depuis les points les plus reculés du nord, et après en avoir laissé la garde au capitaine Georges Robledo. Il re-

çut Vaca de Castro avec les honneurs et tout le respect qui lui étaient dus, le reconnaissant et se soumettant à lui comme à son supérieur légitime, en vertu des décrets royaux. D'un autre côté, il reçut la nomination qu'il désirait et qu'il attendait avec impatience; c'était sa confirmation dans le gouvernement que lui avait confié Pizarro, avec le titre d'adelantado, capitaine et lieutenant-général pour le roi de la province de Popayan, ainsi que les autres grâces qu'il avait demandées.

3. Ils allèrent ensemble à la ville de Popayan, où ils reçurent la nouvelle des troubles du Pérou, de la mort du gouverneur Francisco Pizarro, et de la révolte qui avait éclaté en faveur de Diego Almagro le jeune, qu'on avait proclamé gouverneur à la place de Pizarro; ils l'apprirent par des témoins oculaires qui avaient été chercher Gonzalo Pizarro à Quito; mais ne l'y trouvant pas et ne sachant pas où le rencontrer, ils étaient venus s'entendre avec Belalcazar.

4. Pour comprendre ces événements, on doit savoir que lorsque Francisco Pizarro retourna à Lima, il voulut gagner la confiance et l'amitié du jeune Don Diego, et que celui-ci se refusa toujours à les lui accorder, ne pensant qu'à venger la mort de son père, qui l'avait fait élever comme un prince, lui donnant une éducation brillante et les meilleurs maîtres en tout. Il est vrai aussi de dire que ce jeune homme avait hérité des vertus, des qualités et des talents de son père, et qu'il ne lui manquait que l'expérience. Pizarro, qui le craignait, le réduisit à mener la vie la plus humble et la plus misérable, espérant qu'il n'oserait pas lever la tête. Almagro employait le peu de ressources qui lui restaient à secourir les partisans de son père, qui se trouvaient dans la plus grande misère, et gagnait par là leur affection. Juan de Rada, à qui son père l'avait recommandé avant de mourir, et qui était devenu son tuteur et son conseiller, lui formait en secret un parti;



l'on venait même du Chili pour le rejoindre; de sorte qu'il fit naître des soupçons de conspiration contre Pizarro. Celui-ci en fut averti, mais il méprisa cette nouvelle comme indigne de lui inspirer de la crainte.

5. Cependant les indices d'une conjuration s'accroissaient; de sorte que bientôt ce ne fut plus un secret; car on voyait grand nombre de gens se réunir et acheter publiquement des armes. Pizarro, averti de nouveau, ne prit encore aucune précaution, se fiant aveuglément à sa fortune; il ne voulait pas rassembler de troupes, de crainte que Vaca de Castro, qui était déjà en route, ne pensât qu'il s'armait contre lui. On lui répéta l'avertissement la veille de la Saint-Jean, 23 juin; le lendemain étant jour de fête, il n'osa pas sortir pour entendre la messe en public, et la fit dire dans son palais. Il invita à dîner, ce jour-là, plusieurs amis qui, n'ignorant pas la conjuration, y allèrent bien armés pour le défendre dans le cas d'une attaque soudaine.

6. Quoique Almagro eût plus de deux cents partisans, il y en eut bien peu qui osèrent d'abord se déclarer. Juan de Rada, homme d'une habileté consommée et d'un grand courage, choisit seulement onze compagnons bien armés, et le jour de Saint-Jean, à midi, pendant que Pizarro était à dîner, ils se rendirent sur la place, et mettant l'épée à la main, ils se mirent à crier : *Vive le roi et mort au tyran !* Pizarro, en entendant le bruit, devina ce que c'était. Il ordonna à vingt hommes qui se trouvaient dans le palais d'en défendre l'entrée. Il fit fermer la porte de la salle où il se trouvait, en confia la garde à Francisco de Chaves, et, après avoir fait retirer ses enfants et les femmes, il entra dans une chambre pour se revêtir de son armure.

7. (1541.) Rada arriva au palais à la tête de ses onze compagnons, tua celui qui allait en fermer les portes, et mit en fuite ceux qui étaient chargés de les défendre. Il y laissa un des siens avec l'ordre de dire à ceux qui se

présenteraient que Pizarro était mort, et d'appeler aux armes les partisans d'Almagro. Les dix autres montèrent dans le palais et entrèrent dans la salle que Francisco de Chaves avait négligé de fermer dans l'espérance que sa présence leur imposerait; mais Rada le perça de son épée, et ceux qui se trouvaient avec lui sautèrent tout effrayés par les fenêtres qui donnaient sur le jardin; il y en eut sept qui purent s'échapper, cinq furent tués à l'instant, et les deux autres dangereusement blessés. Pizarro, qui s'armait dans une chambre voisine, avait avec lui son frère utérin Francisco Martin de Alcantara, et quatre pages. Ceux-ci tombèrent morts en ouvrant la porte. Pizarro et son frère entrèrent dans la salle, et attaquèrent les dix révoltés avec un courage incroyable; Martin succomba bientôt, et Pizarro, resté seul, se défendit contre eux tous comme un lion furieux; mais il tomba enfin blessé mortellement d'un coup d'épée.

8. Il demanda à se confesser, mais il expira

avant que personne l'eût entendu; on n'osa pas s'approcher de son corps par crainte des vainqueurs. A la nouvelle de la mort de Pizarro, qui s'était répandue même avant qu'il eût succombé, tous les conjurés étaient accourus, et profitant de la consternation qui régnait dans la ville, ils firent monter Don Diego à cheval, et le promenèrent en triomphe en disant à haute voix qu'il n'y avait au Pérou d'autre gouverneur ni d'autre maître que lui. Celui-ci se comporta avec générosité, ne voulant pas toucher aux immenses richesses du défunt, et encore moins tremper ses mains dans le sang innocent de ses jeunes enfants. Mais les conjurés, pour satisfaire leur soif de vengeance, saccagèrent le palais et les maisons de tous les amis du marquis.

9. Ils condamnèrent à mort tous les officiers, tous les juges, et les autres personnes qui ne voulurent pas reconnaître Don Diego et lui jurer obéissance; beaucoup de membres du gouvernement et les officiers royaux



se soumirent en attendant que le roi en eût autrement disposé. Juan de Rada, qui commandait et dirigeait tout, se délivra de tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'établissement du nouveau gouvernement. Don Diego le fit général de ses armées, et envoya de tous côtés l'ordre de le reconnaître comme tel. On ne connaissait point le résultat de cette affaire à Lima lors du départ de ceux qui étaient venus à Popayan annoncer cette nouvelle à Gonzalo Pizarro.

10. (1541.) Vaca de Castro, en apprenant ce qui s'était passé, se fit reconnaître, non comme juge-commissaire, mais comme gouverneur du Pérou et successeur de Pizarro, suivant les instructions et les ordres qu'il apportait de la cour; d'autant plus qu'on n'avait aucune nouvelle de Gonzalo Pizarro, et que depuis deux ans il était absent de son gouvernement de Quito; il résolut de se rendre au plus vite à Lima pour exhiber ses pouvoirs, tant à Don Diego de Almagro, qu'à ceux qui

étaient restés fidèles au roi. Son voyage fut long et pénible à cause du mauvais temps. En arrivant à Quito, à la fin de 1541, il fut bien reçu par le lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles, qui, dans le conseil qui se tint à son arrivée, se soumit aux ordres du roi, et lui rendit les honneurs et l'obéissance qui lui étaient dus.

11. La ville était à cette époque sans moyens de défense; car, outre les cent cinquante personnes qui avaient suivi Belalcazar, un pareil nombre était parti avec les deux cents de Cuzco pour l'expédition de Gonzalo. Enfin, on venait d'envoyer soixante-dix familles aux nouvelles colonies que formait, dans la province des Pacamoros, le capitaine Juan de Salinas, par ordre de Gonzalo Pizarro. C'était la ville de Valladolid qui s'acheva cette année. Vaca de Castro, se voyant bien reçu à Quito, résolut de s'y arrêter quelque temps pour y prendre à loisir les mesures qu'exigeaient les circonstances. Il écrivit en plu-

sieurs endroits du Pérou, faisant connaître son arrivée et les pouvoirs royaux dont il était revêtu, et exhortant ceux qui étaient à la tête des provinces et des villes à reconnaître sa légitime autorité, et à réunir des troupes pour soutenir la puissance royale contre la rébellion de Don Diego de Almagro. En attendant qu'il reçoive des réponses à ses lettres, voyons un peu les progrès qu'a faits le parti contraire.

12. Les ordres envoyés par Don Diego pour faire reconnaître son autorité furent obéis presque partout, tant à cause de l'affection que l'on avait eue pour son père, que par la crainte que lui-même inspirait. Cependant en quelques endroits on s'y refusa formellement. Le capitaine Alfonso de Alvarado, qui se trouvait avec cent hommes dans la province des Chachapoyas, manifesta ouvertement sa résistance; ceux qui gouvernaient pour Pizarro la ville de Cuzco en firent autant; Diego de Silva et Francisco de Carvajal, qui en étaient

les alcades, rassemblèrent des troupes, et se préparèrent à résister. Quand ils eurent reçu les ordres de Vaca de Castro ils sortirent à la tête de leurs soldats, et allèrent se réunir à Alvarado, en passant par des chemins détournés pour n'être pas arrêtés par les troupes nombreuses qu'avait déjà réunies Don Diego. Ils écrivirent à Vaca de Castro pour qu'il vînt prendre le commandement de l'armée qu'ils réunissaient dans les environs de Truxillo. Ceux qui gouvernaient San Miguel de Piura prirent le même parti, en envoyant à Quito plusieurs dépêches qu'ils avaient reçues d'Espagne.

13. Don Diego, dont l'armée était devenue très-nombreuse, s'avançait par la grande route qui conduit à Cuzco, et trouva cette ville sans soldats et les habitants en dissension. Il y entra donc sans obstacle et comme dans la capitale d'un royaume dont il aurait hérité. Il fit fabriquer beaucoup de poudre, de l'artillerie excellente, des armes de bronze

et d'argent, et donna tout ce qu'il put à ses capitaines et à ses soldats. Il mit ainsi sur pied une brillante armée de sept cents hommes pour résister à Vaca de Castro s'il venait l'attaquer, et mit la ville en état de faire une vigoureuse défense.

14. Cependant Vaca de Castro reçut des nouvelles de San Miguel avec des dépêches qui renfermaient diverses cédules royales. L'une, en date de 1540, accordait des armoiries à la ville de Cuzco, et la déclarait capitale du Pérou; une autre, du 14 mars 1541, donnait aussi des armes à la ville de Quito; une autre, de la même date, exemptait de tout service ou de tout partage ou commanderie les villages de Cacha dans la province de Rio-Bamba, et en accordait la possession à Don Marcos Duchicela et à ses descendants; une autre cédule enfin, du 15 mai de la même année, érigeait en évêché la ville de Lima.

15. En recevant, dans les premiers jours d'avril 1542, les lettres de Pedro Alvarez, de

Diego de Silva, de Francisco de Carvajal et d'Alfonso de Alvarado, qui l'instruisaient des troupes qu'ils avaient réunies dans les environs de Truxillo, Vaca de Castro se disposa à partir de Quito. Il en retira le peu de soldats qui y restait, et qui n'étaient qu'au nombre de deux cents. Il en donna le commandement au lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles, qui, en l'absence de son chef, lui avait montré tant de dévouement; et celui de la cavalerie à D. Lorenzo de Aldana, qui, après avoir posé les fondements de la ville de Pastos, l'avait accompagné à Quito.

16. Pourvu de tout le nécessaire et suivi d'un nombre d'Indiens suffisant pour le service et les bagages, il partit de Quito à la fin du mois d'avril 1542. Près de San Miguel les capitaines Pedro de Vargas, Gomez de Tordoya, Garcilaso de la Vega, et d'autres personnages principaux se joignirent à lui; de sorte qu'il entra dans Truxillo à la tête de deux cent cinquante hommes. Il présenta au

corps municipal de cette ville, ainsi qu'à l'armée, les cédules royales, et fut reconnu pour juge et gouverneur du Pérou. Les officiers royaux déposèrent entre ses mains les insignes de leurs charges qu'il s'empressa de leur rendre en ne gardant pour lui que l'étendard royal.

17. Il nomma Pedro de Alvares mestre de camp; et lui ordonna de s'avancer vers Xauxa à la tête du corps d'armée. Il laissa Diego de Mora à Truxillo comme son lieutenant, et se rendit en personne à Lima pour recruter plus de monde. On lui prêta dans cet endroit, pour la solde de l'armée, cent mille pesos d'or, qu'il remboursa ensuite sur le trésor royal. Il nomma Francisco del Barrio son lieutenant à Lima, et, accompagné d'assez de monde, il alla rejoindre son armée qui l'attendait à Xauxa.

18. (1542.) Tandis que le nouveau gouverneur, Vaca de Castro, rassemblait des forces, Gonzalo Pizarro se dirigeait vers Quito. Je l'ai

laissé, dans le chapitre précédent, au milieu de forêts inconnues sans savoir où il était et avec quatre-vingts compagnons, les seuls qui lui restassent de cette multitude de gens qu'il avait si misérablement perdus. Quand il eut fait reposer ses soldats dans ces forêts et qu'ils se furent procuré par la chasse les moyens de couvrir leur nudité, il se remit en marche et gagna bientôt les frontières du royaume de Quito. Ses soldats furent saisis d'une telle joie quand ils commencèrent à reconnaître le pays, qu'ils se prosternèrent et baisèrent la terre. A dater de ce moment, les Espagnols eurent des vivres en telle abondance qu'ils eurent besoin de se contenir pour ne pas périr par l'excès de nourriture.

19. En approchant de Quito ils envoyèrent des Indiens en avant pour y annoncer leur arrivée et leur dénuement, afin qu'on leur fit passer tout ce dont ils avaient besoin. L'état de cette ville n'était guère meilleur que le leur, car elle était déserte, à cause des levées exces-

sives qu'avait nécessitées la guerre actuelle. On leur procura cependant des vêtements, des vivres et une douzaine de chevaux, les seuls que Vaca de Castro eût laissés. Pizarro, voyant que cela n'était pas suffisant pour tous ses compagnons, ne voulut rien prendre pour lui. Son exemple fut suivi par les principaux officiers. Les douze habitants de Quito qui lui avaient apporté ces misérables ressources, ne voulant pas les éclipser à leur entrée dans Quito, quittèrent leurs vêtements et marchèrent à pied comme eux, quoiqu'il fût facile de les distinguer, car les compagnons de Pizarro étaient brûlés par le soleil et couverts de poil comme des bêtes. Ils firent leur entrée au mois de juin 1542, sans autre bagage que leur épée rouillée et sans fourreau, et excitèrent la risée des uns, la compassion et les pleurs des autres, après avoir employé deux ans et demi à cette malheureuse expédition.

20. Les nouvelles qui attendaient Gonzalo

Pizarro à Quito étaient encore plus difficiles à supporter que les fatigues qu'il venait d'éprouver, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. La mort tragique de son frère Francisco Pizarro, l'ordre de la cour qui le condamnait pour avoir fait mourir Diego de Almagro, l'arrivée de Vaca de Castro et sa double position de juge et de successeur du marquis, le passage du nouveau gouverneur par Quito, qu'il avait laissée déserte et privée de tout, et sans déclarer si le roi avait laissé à lui, Gonzalo, dans le dénûment d'hommes et d'argent dans lequel il se trouvait, le gouvernement que lui avait donné son frère, furent autant de coups de poignard auxquels sa forte constitution eut bien de la peine à résister.

21. Après avoir longtemps réfléchi sur ce qu'il devait faire dans ces circonstances difficiles, il se décida à envoyer à Vaca de Castro un courrier pour lui demander la permission d'aller le trouver. Celui-ci était alors à Xauxa, et passait en revue son armée pour se diriger

ensuite vers Cuzco, quand il reçut, au mois d'août, la lettre de Pizarro. Il n'osa lui accorder la permission qu'il lui demandait, craignant que, comme presque toute l'armée était encore dévouée à Francisco Pizarro, on ne le proclamât gouverneur en le voyant. Il lui répondit donc que, pour le moment, il ne pouvait pas lui accorder ce qu'il désirait, mais qu'il lui promettait de le faire appeler aussitôt qu'il aurait terminé l'entreprise qu'il commençait contre Don Diego. Je vais parler des préparatifs et du succès de cette expédition.

§ 4.

Préparatifs de guerre et résultats de la bataille de Chupas entre Vaca de Castro et Diego de Almagro.

1. J'ai laissé Don Diego de Almagro dans la ville de Cuzco, qu'il avait fortifiée et pourvue de tout ce qui était nécessaire à sa défense. Son armée se composait de sept cents hommes, dont deux cents arquebusiers, deux cent cinquante cavaliers; le reste était armé de lances, d'épées, de hallebardes et de piques; jamais ni son père ni les Pizarros n'avaient vu une armée aussi brillante et aussi bien fournie en artillerie. Il avait avec lui l'Inca Paulu, son allié, qui lui avait amené quelques troupes indiennes pou-

vant servir au moins à inquiéter l'armée de Castro avec leurs flèches et leurs frondes. Son général, Juan de Rada, étant mort de maladie, il l'avait remplacé par Juan de Balsa, et avait choisi pour mestre de camp Pedro de Oña. Après avoir nommé les officiers d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il sortit de la ville et s'avança en bon ordre jusqu'à Villcas.

2. Pendant qu'il était en route, Vaca de Castro passait en revue son armée qui se trouvait à Xauxa. Celui-ci avait, suivant les uns, un nombre égal de combattants; mais, selon d'autres, il n'avait que cent soixante-dix fusiliers; le nombre de ses cavaliers était de trois cent cinquante. Il en donna le commandement au mestre de camp Alvares, et à Alfonso de Alvarado, à Gomez de Alvarado et à Pedro de Puelles. Il nomma d'autres officiers distingués pour l'infanterie et l'artillerie, et confia son étendard à Francisco de Carvajal. On dut à cet ancien officier, déjà célèbre dans

le Pérou par son génie militaire et comme élève du grand capitaine en Italie, toute la direction et la sage conduite de l'armée dans cette entreprise.

3. Vaca de Castro s'avança en bon ordre de Xauxa à Guamanga. Ce fut de là qu'il envoya par deux personnes de distinction une lettre à Don Diego, dans laquelle il lui promettait une amnistie complète s'il consentait à mettre bas les armes, et à lui donner en outre dix mille Indiens qu'il choisirait là où il voudrait; mais que, s'il persistait dans sa rébellion, il n'épargnerait aucun de ses partisans. Don Diego lui répondit qu'il y consentirait si on lui donnait le nouveau royaume de Tolède, toutes les mines et tous les *repartimientos* d'Indiens qu'avait possédés son père et qui lui appartenaient comme son héritier; mais que, dans le cas contraire, il saurait maintenir ses droits par la force des armes.

4. Les capitaines de son armée et tous ses partisans se répandirent en injures contre

Vaca de Castro, et répétant à haute voix qu'il n'était envoyé que par le cardinal Loaysa, et n'avait pas de véritables pouvoirs du roi, ils exhortèrent Don Diego à n'admettre aucune proposition, à moins que ce ne fût sous la signature du roi lui-même, ajoutant qu'il devait se mettre en possession de son légitime héritage. Ces clameurs empêchèrent Don Diego de conclure un traité comme il le désirait. Il découvrit quelques espions de Vaca de Castro : on lui amena un Espagnol qui, sous l'habit d'un Indien, portait des lettres qui excitaient ses soldats à se révolter contre lui. Irrité d'une telle trahison au moment même où on lui proposait la paix, il fit exécuter les espions en présence des deux envoyés de Vaca de Castro, en leur reprochant cette action honteuse, et quitta Villcas à la tête de son armée pour marcher contre lui.

5. (1542.) Vaca de Castro se hâta de prendre possession d'un plateau nommé Chupas; le 15 septembre 1542 les deux armées se trou-

vèrent en présence. Celle d'Almagro brûlait d'impatience de commencer le combat, tandis que celle de Castro paraissait hésiter. Celui-ci s'en aperçut, et pour l'encourager il fulmina une sentence de mort contre Don Diego et ses adhérents. Il rangea ensuite son armée en bataille, et se disposa à l'attaque.

6. Don Diego avait choisi une meilleure position, et son artillerie, placée sur une hauteur, dominait l'armée de Castro; de telle sorte que, s'il eût conservé sa position, la victoire ne pouvait lui échapper; mais son expérience n'était pas égale à sa valeur, et il n'avait dans son armée aucun officier qui, par ses talents militaires, fût comparable à ceux de l'armée de Castro.

7. Carvajal, qui comprit aussitôt l'avantage que la position de l'artillerie de l'ennemi lui donnait, chercha le moyen de lui faire abandonner le poste qu'elle occupait. Il donna à Don Alonso de Alvarado l'ordre de faire défiler les troupes par un ravin où les boulets

ne pouvaient les atteindre. Don Diego s'empressa de courir de ce côté, et abandonna sa position avantageuse, malgré l'avis d'un officier expérimenté. Le combat s'engagea, et après une lutte sanglante, le parti royal avait perdu tant de monde que la balance paraissait pencher du côté d'Almagro, quand les manœuvres habiles de Carvajal et de quelques vétérans ramenèrent la victoire sous les drapeaux de Castro.

8. Quand le jeune Don Diego vit que la bataille était perdue, il se jeta en désespéré au milieu des rangs ennemis, aimant mieux mourir que de se rendre. Il fit des actes de valeur incroyables et tua de sa main plusieurs officiers sans recevoir aucune blessure. Enfin, épuisé de fatigue, il se décida à se retirer vers Cuzco, suivi seulement de quatre des siens. Il espérait y réparer ses pertes; mais il fut trompé dans son attente, car les alcades auxquels il en avait confié la défense, le voyant en pleine déroute et craignant la vengeance du

vainqueur, s'emparèrent de sa personne et l'enfermèrent dans une étroite prison.

9. Vaca de Castro dut cette victoire à sa fortune, à l'expérience de ses officiers, à ses artifices et au sang répandu. Il resta sur le champ de bataille trois cents de ses soldats et deux cents de ceux de Diego. Il y eut de plus quatre cents blessés, dont il périt un grand nombre, soit par le froid de la nuit, soit sous les coups des Indiens de Paulú. De quatorze cents combattants de part et d'autre, il n'en resta en tout que six cent quarante. Beaucoup auraient survécu à leurs blessures, si les cris lamentables qu'ils poussaient pendant la nuit n'eussent fait revenir les Indiens qui s'étaient déjà retirés. Ils demandaient du secours, et personne ne pouvant les entendre, ces barbares Indiens les tuèrent pour les dépouiller.

10. Les vainqueurs pillèrent le camp de Don Diego, où ils trouvèrent beaucoup d'or et d'argent. Ils passèrent le jour suivant à

Guamanga, où ils trouvèrent cent soixante almagristes réfugiés. Castro en fit exécuter plus de quarante de ceux qui étaient accusés d'avoir trempé dans la conjuration contre Francisco Pizarro, et pardonna aux autres. Il donna ordre aux soldats qu'il avait amenés de Quito de s'en retourner, parce qu'ils étaient les plus éloignés de leurs maisons. De deux cents qui l'avaient suivi, il n'en restait que quatre-vingt-dix; tous les autres avaient péri dans le combat. Il leur donna une lettre pour Gonzalo Pizarro, par laquelle il lui accordait la permission de venir le trouver, et protestait de son désir de lui être utile.

11. Il envoya le capitaine Pedro de Vergara avec quelques Espagnols, pour coloniser la province des Pacamoros, qu'il avait aidé à conquérir, et où Juan de Salinas achevait de fonder les villes de Valladolid et de Loyola. Il se rendit ensuite à Cuzco, où il fit trancher la tête au jeune Don Diego, dans la prison même où il était détenu. Sa mort fut généra-

lement pleurée à cause de ses nobles qualités. L'affection que ses soldats avaient pour lui fut cause de sa perte; car ce fut pour leur plaire qu'il refusa de traiter avec Castro, et qu'il se vit forcé à se déclarer rebelle contre le roi. S'il n'avait pas perdu cette première bataille par son inexpérience, il est probable que sa révolte serait devenue très-dangereuse.

12. Sa mort ayant rendu Vaca de Castro paisible possesseur de tout le Pérou, il envoya les secours dont on avait besoin pour achever la conquête du Chili et pour en entreprendre de nouvelles. Il fit ouvrir et exploiter plusieurs riches mines, et fit plusieurs améliorations dans le royaume. Il reçut Gonzalo Pizarro avec distinction; voulant l'indemniser de ses pertes et de ce qui lui était dû, il lui laissa le gouvernement de Quito, sur la possession duquel il n'avait point d'ordre contraire de la cour, et lui permit de s'y faire remplacer et d'aller en personne prendre possession des villages et des *repartimien-*



tos que son frère lui avait donnés dans la province de Charcas.

13. Il fit la distribution des autres commanderies d'Indiens qui étaient restées vacantes, et publia plusieurs ordonnances en faveur des Indiens, qui dès lors commencèrent à jouir de quelque repos, et à cultiver les terres abandonnées depuis le commencement des guerres civiles. Il resta à Cuzco plus d'un an et demi, et gouverna sagement. Tandis que cette courte paix ou plutôt cette suspension d'armes règne au Pérou, il est temps de jeter un coup d'œil sur les gouvernements de Quito et de Popayan.

§ 5.

Nouvelle conquête et fondation dans les deux gouvernements du royaume de Quito.

1. Pour l'intelligence de ces nouvelles fondations et de celles dont j'ai déjà parlé, il est bon de remarquer les titres que je leur ai donnés, puisque j'ai appelé les unes *Ciudades*, les autres *Villas*, et d'autres enfin *Asientos*, sans compter celles qui prennent seulement le nom de *Pueblos*. Cette différence, mal comprise par les étrangers, ne consiste pas en ce que les colonies sont plus grandes ou plus petites dans la forme ou la grandeur de leurs édifices, ou dans le nombre de leurs habitants.

On voit très-souvent qu'une *Villa* est plus grande et mieux bâtie que les autres *Ciudades*, de même qu'un *Asiento* ou un *Pueblo* peut être plus considérable que toute autre *Villa* ou *Ciudad*. La *Ciudad* comme la *Villa* en Espagne doit avoir un corps municipal de *Regidores* avec juridiction ordinaire et d'autres priviléges, que les étrangers appellent magistrats ou conseil de vieillards; la seule différence entre elles c'est que les *Ciudades* ont des armoiries données par le roi, et un étendard royal, que n'ont point les *Villas*. L'*Asiento* n'a ni corps municipal, ni armoiries, ni étendard, mais seulement un lieutenant, un notaire public, et un *Alguazil-mayor* ou alcalde provincial. Le village n'a qu'un sous-lieutenant, qui dépend en tout de quelque *Ciudad*, *Villa* ou *Asiento*. Les *Ciudades* et les *Villas* d'Amérique sont toutes des cités dans l'esprit des nations qui emploient un même terme pour les désigner toutes. Les *Asientos* et les *Pueblos* répondent à ce qu'on appelle en France

et en Allemagne *Bourgs*, en Italie *Terra* ou *Castello*, en Espagne *Lugar*.

Du gouvernement de Quito en particulier.

2. Gonzalo Pizarro aurait pu faire dans ce gouvernement beaucoup de conquêtes et de colonies, si au lieu de perdre sa brillante armée il eût dirigé ses regards sur diverses provinces très-riches, dont il avait déjà connaissance. Malgré la perte qu'il avait faite de tant de monde et de tant de bagages dans cette malheureuse expédition, et quoique ce gouvernement fût engagé dans les guerres civiles du Pérou, qui décimaient toutes ses populations et toutes ses forces, il put cependant effectuer quelques conquêtes et quelques fondations. J'ai déjà dit comment, depuis l'entrée de Sébastian Belalcazar et la division des deux gouvernements, on avait fondé dans le royaume de Quito les villes de Quito, de Manta, de Puerto-Viejo, et de Guayaquil. La ville de Rio-Bamba

et divers *Asientos* venaient d'être établis par les commandeurs des provinces ; ceux de Tiquizambi, Cayambi et Huaca furent détruits dans la suite parce qu'ils parurent inutiles ou mal placés. Quant aux autres, ils s'accrurent considérablement pendant le gouvernement de Gonzalo Pizarro, qu'avaient suivi un grand nombre d'aventuriers et de gens venus nouvellement de San Miguel et des autres parties du Pérou ; ils étaient au nombre de huit, et situés sur la route royale, qui va du sud au nord.

3. Alausi, sur la rive orientale de la rivière du même nom, à 2° 11′ de lat. sud et 0° 21′ de long. de Quito. C'est dans cet endroit que s'établissaient souvent les colons qui abandonnèrent Tiquizambi.

Cañar, situé à une des sources de la rivière de Naranjal, à peu de distance du grand palais des Incas, à 2° 32′ de lat. sud et 0° 25′ de long. ouest.

San Miguel de Chimba, sur la rive orientale du Chimba, à 1° 44′ de lat. sud, et 0° 32′ de long. ouest.

Hambato, sur la rive méridionale de la rivière du même nom, à 1° 15′ de lat. sud, et à 0° 6′ de long. ouest; cette colonie fut entièrement espagnole, à cause de l'excellence du climat et de la beauté du site; la ville indienne de Mulli-Hambato était plus au nord, dans une position plus agréable : c'était là que se trouvaient autrefois les *Tambos* et les palais du roi.

Mocha, sur la rive septentrionale du Pachamlica, à 1° 27′ de lat. sud, et à 0° 10′ de long. ouest.

San Vicente martyr de Latacunga, sur la rive orientale du San Felipe, à 0° 57′ de lat. sud, et à 0° 5′ de long. ouest.

Otavalo, sur la rive occidentale du Rio-Blanco, à 0° 13′ de lat. nord, et à 0° 16′ de long. est. Ceux qui avaient commencé à fonder l'*Asiento* de Cayambi, qu'on abandonna à cause de son mauvais climat, vinrent s'établir dans cet endroit.

Carangui, sur la rive occidentale du Taguando, à 0° 23′ de lat. nord, et à 0° 27′ de long.

est, était située sur une éminence et sur l'emplacement même de l'ancienne ville des Caranguis. En 1597 elle fut transportée dans la plaine voisine et reçut le nom de San Miguel de Ibarra et les priviléges de ville.

4. Gonzalo Pizarro fonda encore plusieurs autres colonies. Sa première et sa dernière fondation furent dans les provinces de Paltas et de Zarza; elles avaient pour but de protéger la route royale infestée de barbares. J'ai dit qu'en entrant dans son gouvernement, en 1539, il avait fondé, dans la province, la ville de Oña, avec un petit fort. Celui-ci ayant été détruit, et le lieu étant d'ailleurs peu favorable, il fit construire, en 1546, la ville de Loxa, dans la province de Zarza; ce fut le capitaine Alfonso de Mercadillo qui en posa les fondements entre la rivière de Pulacu et celle de Guacamana, par 0° 4′ de lat. sud, et 0° 59′ de long. ouest de Quito.

5. Gonzalo Dias de Pineda avait commencé la fondation d'un *Asiento* dans la province de Huamboya, alliée de Belalcazar; Pedro del

Villar la continua par ordre de Pizarro avec les gens qu'il avait retirés de Rio-Bamba en 1540. Il était situé par 1° 5′ de lat. sud, et par 0° 8′ de long. est, sur la rive septentrionale du Palora. Cet *Asiento*, fondé pour la seconde fois, prit quelques années après le titre de *Villa*. Dans la même année 1540, Pedro del Villar fonda par ordre de Pizarro l'*Asiento* des Macas, dans la province voisine du même nom, à 1° 27′ de lat. sud, et à 0° 30′ de long. est, sur la rive occidentale du Rio-Upano. Cet *Asiento*, détruit une fois, fut rétabli ensuite sous le nom de *Ciudad* de Sevilla del Oro, et devint la capitale du gouvernement de Macas.

6. Dans la province des Pacamoros, appelés par corruption Bracamoros, on fonda deux *Ciudades* et un *Asiento*. Les habitants de cette riche province, située près de la route royale, étaient si féroces et si guerriers que les Incas n'avaient pu les soumettre, et que Huayna-Capac, qui l'avait tenté, avait été honteusement repoussé. Francisco Pizarro y envoya, en 1538,



le capitaine Pedro de Bergara pour en faire la conquête; celui-ci leur fit la guerre pendant plus de deux ans sans pouvoir les soumettre, quoiqu'il en eût péri la plus grande partie; alors se voyant trop faibles pour continuer leur résistance, ils se décidèrent à faire la paix, mais Pedro de Bergara ne put y fonder aucune colonie.

7. Cette province faisant partie du gouvernement de Gonzalo Pizarro, il en recommanda de nouveau la conquête à Bergara, et pour en effectuer la colonisation, il envoya de Quito quatre-vingt-dix familles conduites par le capitaine Juan de Salinas, qui fonda d'abord en 1541 la ciudad de Valladolid sur les bords du Chinchipe, à 4°30′ de lat. sud et 1° de long. ouest; puis, en 1542, la ville de Loyola, sur l'emplacement de Cubinama, ville indienne détruite par la guerre, sur la rive occidentale du Verjel, par 4° 43′ de lat. sud et 0° 40′ de long. ouest; enfin la troisième fondation qu'il fit, fut dans la même année celle de l'*Asiento* et *Real de Minas* de

San Joseph, sur la rive orientale du San Francisco, à l'orient de Loyola, et un peu plus au sud. Le roi concéda ensuite ces mines sous le titre de seigneuries.

8. Dans les temps postérieurs à ceux de Pizarro, on conquit beaucoup d'autres provinces, et l'on fonda tant de cités et de villes que le gouvernement de Quito se subdivisa en huit, qui sont : Jaen, Yaguarzongo, Macas, Mocoa, Quixos, Cara, Esmeraldas et Maynas; et en neuf autres plus petits encore appelés *Corregimientos*; ce sont : Ibarra, Otavalo, Quito, Latacunga, Rio-Bamba, Chimbo, Cuença, Loxa et Guayaquil, dont les fondations, érections et chronologies appartiennent à l'histoire moderne.

9. La ville de Quito fut érigée en évêché dix ans après sa conquête, c'est-à-dire en 1544, et non dans l'année suivante, comme le prétendent quelques auteurs. Le premier évêque qu'on y envoya fut Garcia Diaz de Arias, qui fut sacré à Lima en octobre de cette même an-

née. En 1556 Quito obtint deux cédules royales datées du 14 février; l'une lui accordait le titre de très-noble et de très-loyale, et l'autre le privilége de promener solennellement l'étendard royal dans les rues, le jour de la réunion du corps municipal.

Gouvernement de Popayan.

10. Avant la séparation des deux gouvernements, j'ai dit que Sebastian Belalcazar avait conquis plusieurs provinces au nord, hors des limites de l'ancien royaume de Quito, et qu'il y avait fondé les *Villas* d'Ampudia et de Madrijal, et les *Ciudades* de Cali, Popayan, Timana et la Plata; j'ai dit aussi qu'après la séparation des deux gouvernements il avait abandonné la *Villa* de Madrijal et fondé dans ses environs celle de Pastos à 6° plus au nord, et la petite *Ciudad* Placencia, qui subsista peu de temps. On se rappelle qu'ayant appris que des Espagnols partis de la mer du Nord étaient arrivés dans

les environs, il avait attiré à son service les gens que commandait le capitaine Georges Robledo, et lui avait donné plein pouvoir pour fonder des colonies dans le gouvernement de Popayan.

11. Cela se passait en 1539, en 1540 et 1541. Robledo reçut des secours d'hommes et de vivres. Cette malheureuse troupe d'aventuriers sortit ainsi de l'état pitoyable dans lequel elle se trouvait. Cieça de Leon nous fait bien voir les misères qu'ils eurent à souffrir dans un pays rempli d'or, mais où ils n'avaient pas de quoi manger; il raconte qu'un soldat, ayant trouvé dans une rivière un morceau d'or de la grosseur de la tête d'un homme, le portait sur ses épaules et allait rejoindre ses compagnons, lorsqu'il vit passer un petit chien indien; il jeta aussitôt l'or pour courir après le chien, et pendant ce temps il roula dans la rivière d'où il venait de le retirer, mais il aima mieux perdre son or que d'abandonner sa chasse (*Crón. del Perú*, chap. 14).

12. Il rapporte aussi que trente soldats étant entrés dans une maison que les Indiens venaient d'abandonner pour y chercher des vivres, ils trouvèrent une marmite pleine de viande déjà cuite et qui paraissait très-bonne, qu'ils s'en rassasièrent tous avec une grande joie, mais qu'en arrivant au fond ils retirèrent des mains et des pieds humains ; et que malgré l'horreur que leur inspira cette découverte, ils finirent par trouver que les Caraïbes n'avaient pas mauvais goût (*Ibid.*, chap. 16).

13. Robledo fonda d'abord une ville sur une éminence dans la vallée de Hebexico, à 7° de lat. nord, près de plusieurs tribus de peuplades riches en or, dont quelques-unes étaient de la nation des Abiles. Il lui donne le nom de *Ciudad* de Antioquia, et Cieça dit que c'est la dernière de toutes celles du Pérou, du côté du nord. Cette fondation eut lieu en 1541 ; la même année il fonda sur la rivière du Cauca une petite ville nommée Santa-Fé de Antioquia, dans les environs des plus riches

mines d'or. Gaspard Rodas augmenta beaucoup l'année suivante la ville d'Antioquia; en 1544 elle fut transférée par le capitaine Juan de Cabrera sur l'emplacement de la ville de Santa-Fé, de sorte qu'elle s'appela par la suite Santa-Fé d'Antioquia; elle est située par 6° 50′ de lat. nord, et 3° 30′ de long. est, sur la rive septentrionale du Cauca, qui fait un détour dans cet endroit.

14. A l'extrémité méridionale du gouvernement, le capitaine Jeromino de Aguado fonda aussi, en 1541, par ordre de Belalcazar, la Nouvelle-Malaga, dans la province des Pastos, entre les rivières Telembi et Patia, sur le territoire des Pichilimbis et des Cuxlès, à 1° 30′ de lat. nord, et 1° de long. est. Cette ville dura peu d'années, et plusieurs personnes pensent que ses habitants furent transportés à Barbacoas dans la province voisine, mais c'est une erreur; la nation des Barbacoas, très-nombreuse et très-brave, se maintint contre les vives attaques des successeurs de Belal-

cazar jusqu'au commencement de 1600, où le capitaine Don Francisco de Parada y entra avec des forces considérables; après avoir fait empaler des centaines d'Indiens sur les bords du Telembi, il y fonda la ville de Barbacoas (Rodriguez, *Hist. del Marañon*, liv. 1, chap. 6.)

15. Dans l'année 1542, le capitaine Georges Robledo fonda la petite ville de San-Bartholome de Aburra, à 5° 20' de lat. nord, et environ 4° de long. est, dans la belle et riche plaine que, deux ans auparavant, avait découverte le capitaine Louis Texelo, et qui était remplie de tombeaux, d'où on retira des richesses immenses. A unè petite distance de la rivière d'Aburra, on fonda ensuite la petite ville de Medellin, qui avec le temps prit une grande extension. Dans la même année, on fonda la ville d'Anserma, ou Santa-Anna de los Caballeros, par 4° 50' de lat. nord, et 3° de long. est de Quito, sur le territoire des Tapuyas, Guaticas, Quinchias, et Supias, sur

la rive occidentale du Cauca. Les capitaines Robledo, et Lorenzo de Aldana, lieutenant de Cali, à qui Cieça attribue principalement cette fondation, y eurent une part égale; il paraît qu'ils fondèrent aussi en même temps la ville de Guntras, à la source du même fleuve Anserma, ainsi que la ville de Medellin, car Aldana avait reçu des renforts considérables par le port de San-Bonaventure.

16. La même année de 1542, le capitaine Robledo fonda la petite ville de Cartago sur la rivière du même nom, à l'orient de Guntras, à 4° 30′ de lat. nord, et un peu plus de 3° de long. De là, Robledo passa à la conquête de la province d'Arma, qui est riche et étendue; elle pouvait mettre sous les armes plus de vingt mille Indiens, tout couverts d'or de la tête aux pieds; ils avaient des bannières d'une grande valeur, des lances, des dards, des frondes, et se servaient de flûtes, de tambours, et d'autres instruments. Ils opposèrent aux Espagnols une vigoureuse résis-



tance et furent cause de la rupture qui eut lieu entre Belalcazar et Robledo. Si ce dernier avait eu des forces suffisantes, on eût vu se renouveler les guerres civiles du Pérou; mais comme il n'avait que peu de monde, il dut se borner à marcher contre la province del Pozo.

17. Nous ne connaissons pas les motifs de leurs dissensions; nous savons seulement que Belalcazar alla incognito à la province del Pozo et fit prisonnier Robledo, ainsi que le commandeur Fernando Rodriguez de Soza et Baltazar de Ledesma, qu'il condamna à mort, et auxquels il fit trancher la tête. Les Indiens de Pozo, qui les haïssaient mortellement, retirèrent leurs cadavres de la terre, et les dévorèrent. Après cette exécution, que je n'ose qualifier ni de juste ni d'injuste, puisque j'en ignore les motifs, Belalcazar fonda deux autres petites villes (1542) : Santiago de Arma, qu'on transféra sept ans après dans une plus grande plaine, sur la même rivière d'Arma, à environ 5° 30′ de lat. et 3° 20′ de long.; Toro, au nord

de celle d'Arma, sur la rive occidentale du Cauca, et par la même longitude.

18. L'année suivante 1543, Belalcazar fit lui-même trois autres fondations, et en fit faire le même nombre par ses capitaines; il construisit d'abord la ville de Caramanta, sur la rive occidentale du Cauca, à plus de 6° de lat. et 3° 15′ de long., puis celle de Caloto, ou Nouvelle-Ségovie, divisée en partie haute et en partie basse, à 3° 30′ de lat., et à 3° de long.; ces deux quartiers furent détruits par les barbares Pijaos et Paës en 1641, et on n'en rétablit que la partie basse. Ce fut dans la partie haute qu'arriva l'effrayant prodige de la cloche, dont le bruit a rempli le monde et dont je parlerai dans l'histoire moderne. La troisième fut celle de la petite cité de Jamaica, ou Quilachao, voisine de Caloto.

19. A la même époque le capitaine Diego Martines de Hospina fonda Neyva, sur la rive orientale du grand fleuve de la Magdaleine, à 3° 10′ de lat. et à plus de 4° de long. Hospina construi-

sit à neuf lieues de là, dans la même vallée, Ciudad de Angeles, et le capitaine Alonso de Fuenmayor, celle d'Almaguer, sur une hauteur, dans l'ancienne province de Quilia, par environ 2° de lat. nord, et à plus d'un degré de long. est.

20. Depuis le gouvernement de Belalcazar, on n'a fondé dans cette province que quatre nouvelles villes, savoir : San Vicente de Paës en 1583, Guadalaxara de Bugo en 1588, Barbacoas et Isquande en 1600. Les plus riches provinces de ce gouvernement vers le couchant, jusqu'aux bords de la mer, ne furent pas conquises avant 1654, parce qu'elles renfermaient des peuplades très-nombreuses et très-guerrières. Les Espagnols n'osèrent pas y pénétrer avant que les missionnaires jésuites n'y eussent réduit les trois grandes provinces des Noanamas, Zitaraës et Chocoës : on en fit trois dépendances du gouvernement de Popayan : toutes trois furent ensuite érigées en un seul gouvernement sous le nom de

Choco; elles ne contiennent ni *Ciudades*, ni *Villas*, mais seulement quelques villages et *Reales de minas*.

21. En même temps que ce gouvernement s'étendait vers le couchant, il perdait du terrain du côté du nord et de l'orient, car on retira toutes les conquêtes et toutes les fondations qu'avait faites Belalcazar sur les rives de la Magdaleine, pour les joindre au nouveau royaume de Grenade, dont dépendirent désormais les villes d'Antioquia et de Neyva. En 1544, Antioquia obtint le titre royal de *Ciudad*, et en 1547, Popayan fut érigé en évêché, mais sous le titre d'évêché d'Antioquia, qui fut conservé dans les bulles du pape jusque dans les derniers temps. En 1558, Popayan reçut le titre de cité avec un écusson, par une cédule du 27 octobre, et celui de très-noble et très-loyale par une autre du 10 novembre. En 1559, les cités de Cali et de Pastos obtinrent les mêmes titres.

22. Après avoir fait mention de toutes les

fondations effectuées dans les deux gouvernements séparés de Quito et de Popayan, la plupart pendant les révolutions et les guerres civiles du Pérou, il est nécessaire de voir quel fut le résultat de la paix momentanée que Vaca de Castro avait rétablie au Pérou.

§ 6.

Révolte générale de toutes les provinces à la suite de nouvelles ordonnances royales promulguées par Blasco Nuñez Vela, premier vice-roi du Pérou.

1. La paix que la mort de don Diego de Almagro avait rétablie dans le Pérou, fut de peu de durée. Le feu de la guerre civile s'alluma par l'ambition déréglée des conquérants éloignés de leur souverain; et sous le prétexte de s'être exposé aux fatigues et à la mort pour faire la conquête de cet empire, chacun voulut être plus que les autres, et tous oublièrent les seuls titres et droits qu'ils alléguaient eux-mêmes pour en appeler au sort des armes. Ils disaient que c'était pour le bien de ces peu-

ples barbares, et pour introduire parmi eux la religion chrétienne, qu'ils avaient entrepris ces conquêtes, et ils oublièrent entièrement le devoir et l'humanité pour sacrifier des milliers d'Indiens qu'ils considéraient moins que des bêtes féroces, n'épargnant que ceux qui pouvaient leur servir de bêtes de somme.

2. Dès qu'une province était conquise, on faisait le partage des Indiens en commanderies, et les commandeurs les traitaient comme de vils esclaves, en leur faisant porter les fardeaux et en les faisant travailler aux mines sans la moindre paye ni la plus légère récompense. Cette tyrannie décimait tous les jours ceux que l'intérêt avait voulu que le fer épargnât. Les clameurs des hommes sages contre ce scandale, qui attaquait l'honneur de la nation, étaient parvenues plusieurs fois jusqu'au trône. L'empereur avait donné plusieurs ordres pour réprimer ces abus; mais rien n'avait pu jusqu'alors y mettre un frein. L'évêque de Chiapa avait travaillé sans re-

lâche à l'émancipation des Indiens. Tous les religieux et toutes les personnes pieuses avaient dit à Charles-Quint qu'il ne pourrait conserver ses colonies s'il ne portait un prompt remède à tant de maux, tant pour le bien spirituel comme pour le bien temporel de ces peuples infortunés.

3. (1542.) Le monarque, ayant pris à cœur une affaire si importante, donna ordre au docteur Juan de Figueroa, auditeur du conseil royal, de faire une enquête et d'interroger sous serment une foule de gouverneurs, de conquérants et de religieux qui étaient allés dans les Indes, pour bien connaître tant les mœurs et le caractère des Indiens, que la manière dont on les traitait. Il désigna des personnes d'une grande autorité, savantes et consciencieuses, pour qu'après avoir tout entendu et discuté les points les plus douteux, elles formassent des lois d'après lesquelles on pourrait gouverner avec justice et catholiquement, non-seulement le Pérou,

mais encore toutes les Indes. Ces lois furent au nombre de quarante, les unes sous le titre de *Nouvelles Lois des Indes*, les autres sous celui d'*Ordonnances royales*. L'empereur les signa à Barcelone le 20 novembre 1542 (Gomara, *Hist. gen.*, c. 142).

4. Bien avant que l'empereur les signât, et qu'il donnât ordre de les publier, on en tira plusieurs copies qui furent envoyées en Amérique par des amis et des correspondants d'Europe, et qui mirent le feu à toutes les provinces. De nombreuses copies s'en répandirent dans tous les établissements ; dès lors ce ne fut pas seulement des dissensions particulières ou entre les divers partis, mais une désobéissance générale au souverain. Dans beaucoup d'endroits on sonna le tocsin ; partout on déclarait hautement qu'on ne se soumettrait jamais à de pareilles ordonnances. On maudissait Fr. Bartolomé de las Casas qui les avait envoyées ; les hommes n'en mangeaient pas ; les femmes et les enfants pleuraient ; mais les

Indiens se réjouissaient de la liberté qui leur était rendue (*Idem*, *Ibid.*).

5. Les villes s'écrivaient les unes aux autres pour se consulter sur ce qu'elles devaient ou pouvaient faire. Les plus modérés, ou pour mieux dire les moins insolents, furent d'avis de travailler à la révocation des lois en envoyant à l'empereur une grande quantité d'or pour les dépenses qu'avaient occasionnées ses expéditions d'Alger et de Perpignan. D'autres ne voulaient pas supplier ni recevoir aucune de ces lois, qu'ils proclamaient injustes et regardaient comme l'œuvre des moines. Quelques autres, appuyés sur l'avis d'hommes graves, disaient qu'elles étaient nulles et non obligatoires, parce qu'elles avaient été faites sans le consentement des villes que le souverain était obligé de consulter. Ils prétendaient donc que ce n'était pas désobéir que de refuser de se soumettre à des lois qui n'avaient pas été faites avec les formalités nécessaires.



6. D'autres disaient que l'empereur ne pouvait pas leur retirer les *repartimientos* et les esclaves sans leur donner une indemnité, parce que c'était la dot avec laquelle ils s'étaient mariés, comme il les y avait forcés en envoyant à cet effet des armées de femmes. Il y en avait aussi qui faisaient un choix dans ces mêmes lois; ils acceptaient celles qui défendaient de traiter les Indiens comme des bêtes de somme, qui ordonnaient de taxer les tribus, de châtier ceux qui exerçaient de mauvais traitements, et d'instruire les Indiens dans la religion chrétienne, et ne résistaient qu'à celles qui supprimaient les *repartimientos* et les esclaves. Cet incendie fut général. Prêtres et laïques, tous prirent plus ou moins part à la résistance; c'étaient même les religieux, dont il y avait un grand nombre dans ce pays, qui soufflaient le feu et déclamaient le plus ouvertement et le plus haut contre l'empereur (*Idem*, *Ibid.*, c. 153).

7. Beaucoup écrivirent, soit à Gonzalo Pi-

zarro, soit à Vaca de Castro, pour qu'ils tâchassent de faire révoquer les lois ou de trouver un moyen quelconque de les éluder. On espérait ainsi éviter l'arrivée du nouveau vice-roi qu'on disait avoir été désigné, et maintenir l'ancien système de gouvernement. La cour ne crut pas convenable de charger Vaca de Castro du soin de faire exécuter ces nouvelles lois, parce que, prévoyant l'opposition que l'on trouverait chez des gens déjà accoutumés aux révoltes et aux guerres civiles, on avait recommandé à l'empereur d'envoyer un homme de plus d'autorité et de résolution. L'empereur, ayant compris lui-même cette nécessité, choisit Blasco Nuñez Vela, un des premiers gentilshommes de l'époque, inspecteur général des gardes (*revisor*), et aussi connu par son intégrité que par son courage; il le revêtit de la dignité de premier vice-roi du Pérou, et lui ordonna de faire exécuter à la lettre les ordonnances royales. Pour donner plus de force à cette mesure il institua une

audience royale et une chancellerie, parce que jusqu'alors toutes les plaintes et tous les procès se renvoyaient à Panama. Il nomma membres de cette nouvelle audience de Lima les docteurs Diego de Cepeda, Lison de Texada, Pedro Ortiz de Zarate et Juan Alvarez. Et comme jusqu'alors on n'avait pas demandé de comptes aux officiers royaux du Pérou, il envoya Agostin de Zarate se les faire rendre en qualité de secrétaire du conseil royal.

8. Il s'écoula beaucoup de temps avant que le vice-roi et l'audience pussent se mettre en route avec le train que leur rang nécessitait, et dans cet intervalle la rébellion contre les nouvelles lois prit plus de force. Ils arrivèrent le 10 janvier 1544 à la ville de Nombre de Dios, appelée depuis Portobello. Dès son débarquement le vice-roi montra qu'il était pourvu de toutes les qualités nécessaires pour la mission difficile dont il était chargé, à l'exception seulement de la plus importante, qui était la prudence. Quoique cette ville ne fût

pas dans sa juridiction, il confisqua l'or de ceux qui passaient du Pérou en Espagne, disant que c'était le prix des esclaves qu'ils avaient vendus. De là il alla à Panama, où il mit en liberté beaucoup d'esclaves péruviens marqués du fer de leur seigneur, et les renvoya dans leur pays. Dans cette ville il commença à avoir des différends avec les auditeurs sur les limites de leur autorité respective. Quoique les auditeurs et leurs femmes fussent malades, il ne voulut point les attendre, quoiqu'on l'en priât, et partit tout seul, impatient d'exécuter les ordres dont il était chargé.

9. Il arriva le 4 mars à Tumbez, où il publia les ordonnances et mit en liberté les Indiens. Il en agit de même en arrivant à San Miguel de Piura, où ses manières et sa sévérité excitèrent plus d'opposition que les lois elles-mêmes. L'orage commença à éclater quand il fut arrivé à Truxillo, parce que Fray Pedro de Muños, à qui le vice-roi avait fait

quelques blessures en récompense de je ne sais quel miracle lorsqu'il était gouverneur de Malaga en Espagne, se déclara non-seulement son plus grand ennemi, mais aussi le plus rebelle aux ordres du roi. Il disait à haute voix que l'empereur payait bien mal ceux qui l'avaient servi ; que ses lois sentaient plus l'intérêt que la sainteté, car elles retiraient les esclaves vendus sans en rendre le prix, et qu'elles prenaient les terres pour le roi en en privant les monastères, les églises et les hôpitaux, ainsi que les conquérants qui les avaient gagnées ; et que, ce qui était pire, elles imposaient un double tribut et servage aux Indiens, qu'il prétendait être très-mécontents de ces lois (*Ibid.*, ch. 155).

10. Le vice-roi ayant envoyé les ordonnances à Vaca de Castro, qui était resté à Cuzco, celui-ci se décida à venir à sa rencontre jusqu'à Lima, pour l'assurer de son entière obéissance, mais accompagné d'un grand nombre de personnes, afin qu'elles pussent le

défendre dans le cas où le vice-roi tenterait sur lui quelques-unes de ces violences dont il avait, disait-on généralement, l'habitude. Les habitants de Lima crurent qu'il venait en armes pour se venger d'eux d'avoir chassé son lieutenant, qu'il leur avait envoyé de Cuzco peu de temps auparavant. Ils redoutaient aussi l'arrivée du vice-roi chargé de faire exécuter les ordonnances; mais espérant qu'il consentirait à les adoucir, et qu'après son arrivée ils n'auraient rien à redouter de la vengeance de Vaca de Castro, ils lui écrivirent pour l'engager à prévenir Castro et venir prendre possession de Lima. Quand celui-ci eut appris l'effroi que répandait sa venue, il renvoya tous ses soldats à Cuzco, et poursuivit sa route tout seul.

11. Le vice-roi arriva à Lima, et fut reçu comme un homme exécré, à cause de la mission dont il était chargé, mais dont on croyait avoir besoin pour résister à un ennemi imaginaire; il

promulgua les nouvelles ordonnances malgré l'opposition générale. Aussitôt que Vaca de Castro fut entré dans la ville, Vela l'envoya à la prison publique, comme un vil criminel, parce qu'il avait renvoyé à Cuzco ceux qui l'accompagnaient, et qu'il avait donné des cédules de répartitions d'Indiens après avoir appris la nomination du nouveau vice-roi. Il fit exécuter, sur de vagues soupçons, le procureur général Guillen Xuares de Carvajal, qui jouissait de la plus haute estime dans la ville de Lima; cette conduite souleva contre lui une telle haine qu'on ne pensait qu'aux moyens de se débarrasser de lui. On avait beaucoup insisté auprès de Gonzalo Pizarro, qui se trouvait à Charcas, pour qu'il prît part à la résistance, et on le força de se rendre à Cuzco lorsque Vaca de Castro quitta cette ville. Le corps municipal de la ville, le premier de tout le Pérou, l'élut pour son procureur; les conseils municipaux de Guanmanga, de Charcas et d'autres endroits en

firent de même, et lui donnèrent pouvoir en bonne forme pour aller supplier le vice-roi de déroger aux nouvelles lois. L'armée des mécontents, qui s'était déjà réunie à Cuzco, le proclama son capitaine général. Pizarro refusa constamment ces emplois, non, disent les historiens, parce qu'il n'y était pas disposé, mais parce qu'il voulait attendre et voir quel fond il pouvait faire sur ceux qui se montraient disposés à résister.

12. Gonzalo céda enfin aux instances réitérées de ses compagnons, en déclarant qu'il sacrifiait sa tranquillité au bien commun. Il se chargea des deux missions, et jura en bonne forme tout ce qu'on exigeait de lui; il déploya l'étendard, fit battre les tambours, s'empara du trésor royal, et arma en un instant quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie avec toutes les armes qui étaient restées en abondance depuis la bataille de Chupas. Les conseils des villes ne s'étaient pas imaginés qu'il irait si loin, et commencèrent à



réfléchir; cependant ils ne lui retirèrent pas leurs pouvoirs.

13. Le vice-roi, inquiet de cette nouvelle, envoya à Pizarro Fr. Thomas de San Martin, provincial de l'ordre de saint Dominique, et Fr. Geronimo de Loaysa, premier évêque du Pérou, pour lui assurer qu'il n'avait contre lui aucune prévention, que l'empereur désirait au contraire récompenser ses glorieux services, et qu'il pouvait se fier à sa parole, licencier ses troupes et venir le trouver, lui promettant que loin de chercher à lui nuire il lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer. Pizarro, qui savait d'avance l'objet de leur mission, ne voulut pas leur permettre d'entrer dans la ville de Cuzco, afin de ne pas tomber dans le piége que lui préparait le vice-roi. Non content de son titre de procureur et de capitaine général, il se fit proclamer gouverneur du Pérou, envoya chercher vingt pièces d'artillerie qui étaient à Guamanga, et se prépara à la guerre.

14. Le vice-roi, consterné de son refus et de la nouvelle de ses préparatifs, réunit des troupes et envoya l'ordre à tous les gouverneurs et à tous les capitaines des provinces du nord d'arriver en toute hâte avec des hommes, des chevaux et des armes; tous les almagristes se réunirent à lui; Pedro de Puelles, gouverneur de Guanuco, vint le rejoindre à la tête de ses soldats, ainsi que Diego de Mora, gouverneur de Truxillo. Il espérait aussi recevoir de Quito des renforts considérables; mais son attente fut trompée, ce qui fut cause de sa perte.

15. Le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, un des plus grands partisans de Pizarro, était alors lieutenant-gouverneur de Quito. Le corps municipal l'avait choisi pour son procureur; il était chargé de la même commission par les villes de Cali, Popayan, Pasto, Rio-Bamba, Guayaquil et Puerto-Viejo; et lorsqu'il s'apprêtait à partir, il reçut ordre du vice-roi de marcher avec ses gens contre son ami et son protecteur; il feignit d'obéir au vice-roi, et

sortant aussitôt de Quito avec plus de trois cents hommes et beaucoup de chevaux, il grossit son armée en traversant les autres provinces, et il se trouva bientôt avoir plus de sept cents hommes.

16. Le vice-roi leva une armée de mille hommes, et lui donna pour général son frère Vela-Nuñez, qu'il avait amené au Pérou à cet effet; mais cette armée, formée en un instant, ne resta pas plus longtemps à se disperser. Pineda s'entendait avec Pedro de Puelles, non moins partisan de Pizarro, et tous deux abandonnèrent le vice-roi pour aller le rejoindre. Plusieurs autres officiers suivirent leur exemple, ainsi que beaucoup des principaux habitants de la ville de Lima.

17. Le vice-roi, voyant que ses forces diminuaient de jour en jour et qu'on l'avait en horreur à Lima, résolut de se retirer à Truxillo et de s'y fortifier. Il voulait emmener avec lui le peu de soldats qui lui restaient, l'audience et les caisses royales. Les auditeurs s'y oppo-

sèrent fortement, et après mille querelles, voyant qu'il lui était impossible d'en sortir, le vice-roi se fortifia dans Lima, dont il fit barricader toutes les rues, ne laissant que des meurtrières pour les armes à feu. On alla jusqu'à mettre son courage en doute, et il eut assez de patience pour entendre murmurer contre sa pusillanimité. Il se plaignait souvent de ce que le roi lui avait donné pour l'accompagner un enfant, un imbécile, un fou et un ignorant. C'est ainsi qu'il désignait les quatre membres de l'audience; Cepeda était l'enfant, Zarate l'imbécile, Alvares le fou, et Texada l'ignorant. Ceux-ci, à leur tour, se plaignaient de sa rigidité inflexible et de son imprudence.

18. Les débats et les différends survenus entre les auditeurs et le vice-roi parvinrentà de telles extrémités que les premiers se consultèrent entre eux pour savoir de quelle manière ils pourraient se débarrasser de Nuñez. Ils résolurent enfin de s'emparer de sa personne, et de l'envoyer en Espagne. Ils exécutèrent ce

projet le 18 septembre; mais tant qu'il demeura dans la ville, ils furent exposés à de nouveaux embarras. Beaucoup de gens demandaient sa mort à grands cris. Le plus furieux était Fray Gaspard de Carvajal; mais craignant, comme prêtre zélé, qu'il ne mourût sans sacrements, il pénétra dans sa prison pour lui dire de se confesser aussitôt, et que c'était l'ordre des auditeurs; qui n'y avaient pas pensé; ceux-ci résolurent alors, d'après le désir du vice-roi lui-même, qui craignait que l'on n'attentât à ses jours, de le faire partir au plus tôt pour l'Espagne.

19. Comme il n'y avait aucun navire prêt à mettre à la voile, on le plaça sous bonne garde dans une petite île déserte, voisine de Lima, où on le retint pendant huit jours en attendant que tout fût préparé pour le départ. Les quatre auditeurs s'étaient partagé l'autorité. Cepeda, comme le plus habile, prit la direction du gouvernement et le titre de président-gouverneur; Texada se chargea de la guerre, et fut appelé

capitaine-général. Zarate devait rendre la justice, et Alvares expédíait les dépêches pour l'Espagne et rédigeait les accusations contre le vice-roi. On le désigna ensuite pour l'accompagner en Europe et donner verbalement tous les renseignements qu'on ne pouvait mettre par écrit.

20. Vela-Nuñez, frère du vice-roi, s'était emparé de tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port voisin du Guaura; il y avait fait embarquer les jeunes enfants de Francisco Pizarro, qu'il voulait emmener avec lui, ainsi que Vaca de Castro, qui, à son arrivée en Espagne, fut enfermé dans le château d'Arevalo, où il mourut au bout de cinq ans. L'auditeur Juan Alvares partit de l'île avec le vice-roi son prisonnier, dans une pauvre barque, sept mois après leur entrée dans le Pérou. Tandis qu'ils se rendent au port de Guaura où étaient les navires, qui devaient les conduire en Espagne, il est bon de savoir quelle conduite tint contre Pizarro le président gouverneur Cepeda.

21. Quelques auteurs disent qu'ils étaient tous deux d'intelligence, même avant la prison du vice-roi, et expliquent par là la conduite de l'audience. Le fait est que Cepeda, dès qu'il fut à la tète du gouvernement, fit détruire les barricades que le vice-roi avait faites dans la ville, licencia les troupes et les paya, distribua les emplois militaires, et envoya à Gonzalo Pizarro une dépêche, qui lui ordonnait de disperser aussitôt son armée, sous peine d'être déclaré traître au roi, et de venir en sa qualité de procureur des villes réclamer la justice qui lui serait rendue, puisque le vice-roi n'y était plus. Gonzalo se moqua de cet ordre, et répondit qu'il fallait qu'il entrât à Lima avec toute son armée pour que l'audience royale répondit en sa présence à la pétition qu'elle voulait lui présenter.

22. Effrayés de cette réponse, les auditeurs lui firent dire de venir comme il lui plairait et qu'ils lui feraient justice autant que cela serait en leur pouvoir. Pizarro, qui était déjà campé

à deux milles de distance, entra avec sept cents hommes bien armés et plus de mille Indiens qui les précédaient en traînant l'artillerie. Il s'arrêta sur la grande place où il fit faire halte à ses troupes, puis il envoya chercher les auditeurs, et leur présenta un écrit, signé de tous les gouverneurs et officiers du Pérou, qui venaient avec lui, et qui demandaient qu'on déclarât Pizarro gouverneur, parce que cela était nécessaire au service du roi, au bien des Indiens et à la tranquillité de tous les Espagnols. L'écrit était effectivement signé de tous, et daté du mois d'octobre 1544.

23. Les auditeurs, qui étaient sous le canon, ne pouvaient pas, quoique assis, se tenir sur leurs jambes, et se consultèrent sur cette affaire avec les officiers royaux, le provincial de Saint-Dominique et les évêques, qui étaient présents; c'étaient ceux de Lima, de Cuzco et de Quito; ce dernier venait d'être sacré par les autres, avant de partir pour son évêché qui avait été érigé cette même année. D'après



le vœu et l'avis de tous, ils accordèrent tout ce que la pétition demandait, ce qui d'ailleurs ne tirait pas à conséquence ; car dans la position où ils se trouvaient, ils auraient aussi bien accordé la couronne ou la tiare, si on la leur avait demandée. Les quatre auditeurs signèrent le traité, et y apposèrent le sceau royal, reconnaissant Gonzalo Pizarro pour gouverneur du Pérou, en attendant que l'empereur en eût disposé autrement; ils reçurent le serment, qu'il fit en bonne forme, de remplir son emploi fidèlement pour le service du roi, le bonheur des Espagnols et des Indiens, et en se conformant aux lois et aux statuts royaux (Gomara, *Hist. gener.*, cap. 164).

24. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus digne de remarque, c'est que Pizarro remplit fidèlement ses promesses tout le temps que son mestre de camp Francisco de Carvajal fut absent. Tant qu'il ne fut pas sous son influence, il gouverna admirablement bien le Pérou, et peut-être mieux que personne. C'é-

tait lui qui accordait les charges et expédiait les affaires par la voie de l'audience, et au nom du roi; jamais il ne condamna personne à mort, sans l'approbation à la majorité du conseil et sans un procès régulier. Il accordait toujours les sacrements aux condamnés; il défendit expressément et sous peine de mort de faire porter des fardeaux aux Indiens, de leur rien prendre de force, de les faire travailler sans salaire, et il eut soin de les faire instruire dans la religion chrétienne.

25. Il ordonna aussi que tous les commandeurs eussent des prêtres dans les villages de leurs *repartimientos* pour instruire les Indiens, sous peine de perdre leur commanderie. Il préleva avec un grand zèle et une grande vigilance les quints et les revenus royaux, en taxant les tribus des Indiens pour la dixième partie seulement, et il publia plusieurs autres dispositions avec un ordre et une justesse de vues tels que Charles-Quint se serait réjoui d'avoir beaucoup de gouver-

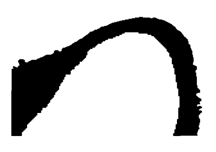


neurs comme Gonzalo; mais il sacrifia tout cela à Carvajal dont il ne pouvait se passer, et dont l'influence fut cause qu'il perdit son honneur et sa réputation! Toutes les fois qu'il se trouvait avec lui, il se voyait obligé, pour lui complaire, de commettre mille injustices et mille violences; de sorte que tout le monde commença à le regarder comme un tyran, et à se repentir d'avoir contribué à son élévation. Mais revenons aux aventures étranges qui arrivèrent au vice-roi.

§ 7.

Le vice-roi Blasco Nuñez recouvre la liberté. Il se rend à Quito et à Popayan. Sa mort à la bataille de Iña-Quito.

1. Aussitôt que l'auditeur Juan de Alvarez, qui emmenait le vice-roi prisonnier, fut arrivé le 28 octobre au port de Guaura, il se jeta à ses pieds et lui dit que jusque-là il avait exécuté malgré lui l'ordre qu'on lui avait donné de le garder prisonnier; mais qu'il était libre, et qu'il le voyait prêt à lui obéir comme à son supérieur légitime. Il donna aussi la liberté à son frère Vela-Nuñez, et à d'autres prisonniers qu'il devait conduire en Espagne. Le vice-roi, croyant qu'il recouvrerait son pouvoir aussi facilement que sa li-



berté, se rendit aussitôt avec l'auditeur et son frère à Tumbez, où il déploya l'étendard royal, rassembla des troupes, et compléta l'audience royale en nommant provisoirement trois autres personnes. Il appela aux armes tous les Espagnols, prit l'argent qui se trouvait dans les caisses royales à Tumbez, Piura, Puerto-Viejo et Guayaquil, et ouvrit un emprunt chez quelques riches marchands. Il envoya son frère pour réunir de l'argent dans les provinces du Nord, fit demander des secours et des chevaux à Panama, et fit partir pour l'Espagne un de ses officiers, qu'il chargea d'y rendre compte de tout ce qui s'était passé.

2. Aussitôt qu'on eut appris dans le royaume de Quito que le vice-roi était en liberté à Tumbez, on accourut de toutes parts se ranger sous ses étendards ; le capitaine Diego de Ocampo, qui commandait à Quito, depuis que Pineda avait retiré de cette capitale tous les soldats qu'il y avait placés ; don Alonzo de Monte-

mayor lui amena les soldats qui se trouvaient à Rio-Bamba, et dans d'autres endroits situés sur la route royale, et Gonzalo de Pereyra, tous ceux de Valladolid et de Loyola de Pacamoros; mais ce dernier fut arrêté dans sa marche par Gonzalo Diaz de Pineda, qui gardait la route pour Pizarro : il mourut sur un gibet, et ses soldats s'en retournèrent tous. Ceux qui s'étaient joints au vice-roi furent consternés de cette nouvelle, et plus encore quand Hernando de Bachicao arriva avec ses navires au port de Tumbez.

3. Aussitôt que Pizarro eut été proclamé gouverneur il fit équiper deux brigantins : il y plaça cinquante hommes bien armés et choisis parmi les plus résolus, et en donna le commandement à Bachicao, officier aussi célèbre par son courage que par sa beauté, quoique d'une naissance obscure et du caractère le plus vil. Il avait l'ordre de s'emparer, de gré ou de force, de tous les navires qu'il trouverait dans les divers ports, et de s'en ser-

vir pour garder la mer du Sud. Bachicao répondit si bien à la confiance de Pizarro, qu'il devint un insigne pirate, vola et saccagea plusieurs ports, en commettant mille insolences; il alla jusqu'à entrer à Panama, avec vingt-huit navires et quatre cents hommes, et s'empara de la ville, où il fit pendre tous ceux qui refusèrent de crier *vive Pizarro!* Il y laissa la plus grande partie de ses forces, et retourna à Truxillo, où il s'empara de trois autres navires; ce fut là qu'il apprit que le vice-roi était en liberté et réunissait une armée à Tumbez.

4. Il se dirigea vers ce fort avec cent hommes seulement, et parvint à faire croire qu'il en avait cinq cents; le vice-roi avait avec lui plus de deux cents hommes, la plupart bien armés; il aurait pu le faire pendre au mât de son navire, mais croyant qu'il avait en effet cinq cents hommes, et n'osant compter sur la fidélité de ses soldats, il s'enfuit avec précipitation à Quito, dès qu'il vit que Bachicao opérait ef-

frontément son débarquement. Après un long et pénible voyage de trois cents milles, il arriva accablé de fatigues à Quito, où il fut reçu avec honneur : on lui livra aussitôt tous les trésors, toutes les armes et tous les chevaux.

5. Il fut si charmé de la loyauté des habitants de cette ville qu'il leur promit de ne pas y faire exécuter les ordonnances royales; il fit fabriquer de la poudre et des armes, convoqua tous les gouverneurs, tous les officiers et les capitaines du royaume, et mit sur pied quatre cents hommes avec bon nombre de cavaliers. Il nomma général son frère Vela-Nuñez; les capitaines de la cavalerie furent D. Alonzo Montemayor et Diego de Ocampo, et pour l'infanterie Juan Perez Guevara, Geronimo de la Cerda et Francisco Hernandez de Aldana; il choisit pour son mestre de camp un des membres du corps municipal nommé Rodrigo de Ocampo. Il arriva à cette même époque plusieurs personnes qui s'étaient enfuies de Lima pour échapper à la cruauté de

Francisco de Carvajal; ils informèrent le vice-roi de la haine qu'elle avait soulevée contre Pizarro, et l'assurèrent qu'il avait si peu de monde avec lui, que l'armée qu'on avait réunie à Quito suffirait pour remporter une victoire facile.

6. Le vice-roi, voulant profiter de cette circonstance, se mit en marche à la tête de quatre cents hommes : en arrivant aux environs de San Miguel, il apprit que Geronimo Villegas, Fernando de Alvarez et Gonzalo Diaz de Pineda, capitaines de Pizarro, s'étaient portés dans les montagnes avec bon nombre de soldats. Il marcha secrètement contre eux, les attaqua au lever du soleil et les mit dans une déroute complète; les chefs parvinrent d'abord à s'échapper, mais Pineda mourut de faim dans sa fuite, et les autres furent massacrés par les Indiens. Le vice-roi usa de clémence envers les soldats et leur rendit tout ce qu'ils possédaient, dans l'espérance de les gagner. Il entra triomphant dans San

Miguel, où il condamna à mort quelques-uns des partisans de Pizarro, et se mit en état non-seulement de se défendre, mais même de l'attaquer : on était au mois de juin 1545.

7. Pizarro fut très-alarmé de cette nouvelle. Il mit sur pied toutes les troupes qu'il put réunir, aidé de son mestre de camp, Francisco de Carvajal, et de Fray Gaspar de Carvajal; c'est-à-dire de ce bon religieux qui avait voulu confesser le vice-roi dans sa prison, et qui était le meilleur soldat et le plus adroit tireur de l'armée. Francisco de Carvajal prit le commandement de l'avant-garde, et Pizarro le suivit avec le corps principal; ils grossirent leur armée pendant la marche, en offrant aux recrues double solde qu'ils payaient d'avance. Le vice-roi, en apprenant que l'ennemi s'approchait avec des forces si considérables, et menaçait de le faire exécuter, perdit courage et s'enfuit une seconde fois à Quito en passant par la route de Caxas. De-

puis sa mise en liberté, il s'était comporté avec courage et avec prudence; mais il commença alors à suivre un système si capricieux et si désordonné qu'il commit les mêmes injustices et les mêmes violences que les autres.

8. Toujours suivi et poursuivi, il arriva avec sa petite armée à Tumi-Bamba dans la province de Cañar. Soupçonnant sans motifs les capitaines qui l'avaient le mieux servi, il fit exécuter Serna, et peu s'en fallut qu'à Ocampo ses soldats indignés de cette cruauté ne l'abandonnassent entièrement. En arrivant à Rio-Bamba, il fit fusiller trois moines franciscains sur de vains soupçons de conspiration. Il eût mieux valu qu'il eût traité ainsi son confesseur Fray Gaspar, et avec lui Fray Pedro Muñoz qui lui manqua grossièrement de respect à Truxillo et débita mille injures contre l'Empereur; mais je dois raconter ici ce qui se passa à la mort de ces trois innocents religieux.

9. Ils furent conduits pour être exécutés sur

une petite place nommée *S. Blas*, remplie d'herbes et où l'on avait coutume de dresser le gibet pour les malfaiteurs. Un d'eux, qui était prêtre (car pour les autres on raconte diversement les faits), dit à haute voix, peu de temps avant d'être exécuté, que pour preuve de leur innocence, l'endroit où ils se trouvaient serait desséché et ne produirait plus d'herbe. Sa prédiction fut accomplie à la lettre, et encore aujourd'hui il n'en croît pas sur cette place. Quelques-uns disent que c'est parce qu'on y a semé du sel, et que c'est pour cela qu'elle se nomme *Cachi-Bamba;* mais on sait par expérience que d'autres endroits naturellement sablonneux ou semés de sel, produisent avec le temps beaucoup d'herbe. En arrivant à Quito, le vice-roi ordonna à l'auditeur Alvarez de faire exécuter plusieurs autres personnes contre lesquelles il avait conçu des soupçons. Dégoûtés de ses violences, beaucoup de personnes l'abandonnèrent.

10. Tandis que le vice-roi affaiblissait son

parti par sa conduite maladroite, Pizarro augmentait son armée à mesure qu'il avançait. Il trouva dans la province de Latacunga des renforts que lui amenait Bachicao. Le vice-roi, instruit de son approche, abandonna Quito pour se réfugier à Pastos, qui en est à cent vingt milles. Pizarro le poursuivit avec son armée, mais ne put l'atteindre, car il avait gagné Popayan presque seul pour pouvoir avancer plus rapidement. Pizarro envoya après lui Francisco de Carvajal et le docteur Carvajal, qui le suivirent jusqu'à la rivière de Mayo, presque à moitié chemin entre Pastos et Popayan. Ils revinrent alors sur leurs pas, désespérant de l'atteindre, mais après lui avoir enlevé le peu de soldats et de chevaux qui lui restaient.

11. Pizarro revint à Quito, après avoir poursuivi le vice-roi depuis Lima jusqu'à la rivière de Mayo, sur une étendue de quatorze degrés du sud au nord, ce qui fait 1400 milles en ligne directe, et plus de 2000 milles en

comptant les détours. Blasco Nuñez arriva presque seul à Popayan, au mois de septembre 1545; il y fut bien reçu par le gouverneur Sebastian de Belalcazar, non-seulement par fidélité envers le roi, mais aussi à cause de quelques ressentiments qu'il avait contre Pizarro. Pendant qu'il rassemble des troupes pour défendre le vice-roi, voyons ce que fait Gonzalo Pizarro à Quito.

12. Celui-ci avait reçu de tous côtés mille plaintes contre les vols et les exactions d'Hernando de Bachicao, et contre les crimes qu'il avait commis pour former la flotte dont il était le commandant. Il n'était jamais entré dans les intentions de Pizarro de lui permettre de se livrer à ces désordres; il lui avait seulement ordonné de s'emparer des vaisseaux de gré ou de force, en indemnisant les possesseurs, pour se rendre maître de la navigation de la mer du Sud. Heureusement le pirate se trouvait à Quito, car s'il n'en eût pas été ainsi il aurait été très-difficile d'en

venir à bout. Pizarro envoya pour le remplacer le capitaine Pedro de Hinojosa, homme d'honneur et de courage, qu'il chargea de rétablir l'ordre et de rendre justice à tous ceux qui avaient été lésés; mais il lui ordonna aussi de conserver la flotte pour rester maître de la mer.

13. Ayant appris que Diego Centeno, alcalde de Charcas, s'était révolté et avait tué son lieutenant en répandant le bruit que Pizarro avait été fait prisonnier à Quito par le vice-roi, il envoya contre lui celui qui était sa main droite et son tout, je veux dire son mestre de camp, Francisco de Carvajal, qui commit partout, et surtout à Charcas, des cruautés incroyables, sans pouvoir cependant s'emparer de la personne de Centeno, qui s'était réfugié chez les Indiens des montagnes.

14. Avant de se mettre en route, Carvajal avait conseillé à Pizarro de lever tout à fait le masque et de se faire proclamer roi, parce qu'il

était maitre de la mer et que personne n'était en état de s'opposer à ses desseins. Gonzalo, qui n'était que trop enclin à suivre ce conseil, n'en eut cependant pas le courage ou ne crut pas le moment opportun; peut-être même n'avait-il pu arracher de son cœur un reste de respect pour les droits de son souverain. Il vivait cependant à Quito comme un monarque, donnait des fêtes, se livrait au plaisir de la chasse, et s'environnait d'une pompe vraiment royale, oubliant que trois ans auparavant il était entré dans cette même ville presque nu et couvert de poils comme un sauvage.

15. Ayant appris que le vice-roi levait des troupes à Popayan, loin d'en être effrayé il résolut d'en profiter pour lui tendre un piége qui lui réussit. Il s'assura de tous les chemins, afin que personne ne pût se rendre auprès de Nuñez, et il répandit le bruit qu'il allait à Lima avec toutes ses troupes; il força plusieurs femmes dont les maris étaient



à Popayan de leur écrire qu'il n'était plus à Quito. Pedro de Puelles, son mestre de camp, en l'absence de Carvajal, écrivit aussi la même fausse nouvelle, assurant que Pizarro marchait contre Centeno, qui était à Charcas, et que Quito demeurait sans garnison. Toutes ces lettres ne laissèrent aucun doute ni au vice-roi, ni à Belalcazar. Il pensa qu'en s'emparant de Quito, il pourrait peu à peu conquérir tout le Pérou, qui était en proie aux dissensions et aux révoltes contre Pizarro.

16. (1545.) Le vice-roi partit de Popayan au commencement de décembre 1545, à la tête de quatre cents hommes bien armés, sous la conduite du gouverneur Belalcazar. Pizarro avait placé des espions pour l'avertir aussitôt que le vice-roi partirait, et tous les jours il recevait des nouvelles de sa marche. Il était à Quito à la tête de sept cents hommes, et il laissa son ennemi s'approcher; ce qu'il fit sans redouter aucune trahison. Le vice-roi arriva donc à Otavalo, qui n'est qu'à treize

lieues de Quito. Ce fut là qu'il apprit que Pizarro, qu'il croyait bien loin, l'attendait avec ses troupes dans la plaine de Guaylla-Bamba, au passage de la rivière Pisqui. Il lui sembla honteux de reculer, et il voulut en conséquence s'assurer de la disposition des lieux, et voir s'il ne pourrait pas trouver à son tour les moyens de tromper Pizarro.

17. Il alla donc en personne la nuit, et déguisé sous l'habit d'un Indien, reconnaître le camp ennemi, qui dominait le cours de cette profonde rivière; c'était une position naturellement très-forte par sa nature et capable d'arrêter une puissante armée. On dit que Pizarro se servit, de son côté, du même déguisement pour examiner le camp du vice-roi, éloigné seulement de quelques lieues. Conduit par d'habiles guides indiens, le vice-roi partit d'Otavalo le lendemain au soir, feignant de vouloir traverser la rivière de Pisqui. Il envoya quelques hommes avec l'ordre d'allumer une quantité de feux vers la partie inférieure de

la rivière pour faire croire que son armée se dirigeait de ce côté, tandis que lui et tous ses gens passeraient par un sentier difficile et tortueux et entreraient dans la ville de Quito, qui était sans garnison.

18. Mais ayant appris que les forces de l'ennemi étaient presque le double des siennes, et ne sachant comment opérer sa retraite, il fut saisi de frayeur, se croyant déjà dans les mains de Pizarro. Belalcazar et l'auditeur Alvares lui conseillèrent de se rendre par capitulation; mais il repoussa cette proposition, aimant mieux mourir les armes à la main que de se rendre honteusement. Ils lui conseillèrent de se fortifier au moins dans la ville, mais il ne voulut pas non plus y consentir, et alla camper dans la plaine voisine d'Ina-Quito. Passant du désespoir à l'excès opposé, il exhorta et anima ses soldats avec une ardeur incroyable, les rangea en bataille, nomma pour capitaines de l'infanterie réunie en un seul corps Juan Cabrera, Sancho de

Avila, Francisco Hernandez, Pedro de Heredia et Rodrigo Nuñez, trésoriers de la ville; il forma deux escadrons de la cavalerie, prit l'un sous son commandement et donna l'autre à Belalcazar et à Bazan.

19. Pizarro, qui était déjà près de lui avec sept cents hommes, dont deux cents fusiliers et cent quarante cavaliers, ayant aperçu l'armée du vice-roi, disposa la sienne de la même manière; il forma l'aile gauche de cent cavaliers, les meilleurs de l'armée, et en donna le commandement à l'auditeur Cepeda, et aux capitaines Guevara, Gomez de Alvarado et Martin Robles; l'aile droite était composée d'arquebusiers appuyés par de l'infanterie armée de lances, il en donna le commandement à Juan de Acosta; l'arrière-garde était commandée par le docteur Carvajal, Diego de Urbino, et Pedro de Puelles. Quand tout fut disposé, le 18 janvier 1546, Pizarro défendit aux siens de faire aucun mouvement avant d'être attaqués par l'ennemi.

20. Le vice-roi aurait voulu en faire autant; mais animé par la colère, il fut le premier à donner le signal du combat. La première décharge de Pizarro fit un si grand ravage dans l'escadron commandé par Belalcazar, qu'il fut obligé de se joindre au vice-roi et de former avec lui un seul corps de cavalerie. Celui-ci, s'en apercevant, tomba avec une impétuosité si grande sur l'aile droite de l'ennemi, qu'il la rompit entièrement et renversa plusieurs officiers; il chargea ensuite, la lance en main, l'arrière-garde de Carvajal, et fit des prodiges de valeur, de sorte qu'il croyait déjà la victoire assurée, quand l'auditeur Cepeda, voyant la position critique de son parti, le chargea en flanc à la tête de son aile gauche et le mit dans une déroute complète.

21. La victoire s'étant ainsi déclarée en faveur de Pizarro, les vaincus prirent la fuite, et le vice-roi resta sur le champ de bataille, mortellement blessé d'un coup de lance, que lui avait donné un soldat nommé Torres;

mais il n'avait été reconnu de personne, parce qu'il avait caché son armure sous un costume d'Indien. Il demanda à se confesser, et le prêtre qui confessait Pizarro étant accouru, lui demanda qui il était : « Fais ton devoir, lui répondit le vice-roi ; peu t'importe de savoir qui je suis. » Un soldat le reconnut enfin, et en avertit Puelles ; celui-ci le dit au docteur Carvajal, et ce dernier envoya un esclave nègre lui couper la tête. Puelles la prit dans ses mains, ainsi que beaucoup d'autres, se divertissant à lui arracher la barbe et à l'accabler d'outrages ; après quoi ils allèrent en triomphe la planter sur le fer destiné à recevoir celles des traîtres.

22. Pizarro fit son entrée dans la ville, au milieu des acclamations de ses soldats victorieux. En apprenant ce qu'on avait fait de la tête du vice-roi, il le désapprouva, comme une chose indigne des Indiens barbares eux-mêmes. Il ordonna aussitôt qu'on la retirât de l'endroit où on l'avait fixée, et qu'on la réunît au corps, qu'il fit déposer avec res-

pect dans la maison de Vasco Xuaraz, un des principaux de Quito; le jour suivant il lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles il assista vêtu de deuil; le vice-roi fut enterré dans l'endroit même où on lui avait coupé la tête, et Pizarro y fit construire une petite chapelle, qu'on y voit encore sous le nom de chapelle royale (*capilla real*).

23. La bataille n'avait pas été très-sanglante; sept hommes étaient morts du côté de Pizarro, et trente de celui du vice-roi; il y eut en outre un grand nombre de blessés de part et d'autre, parmi lesquels il en mourut beaucoup. Francisco de Carvajal étant absent, Pizarro usa de clémence envers les vaincus; il n'en condamna que quelques-uns, et pardonna avec générosité à tout le reste. On s'étonna beaucoup de la clémence dont il usa envers le plus coupable des prisonniers, c'est-à-dire Sebastian de Belalcazar. Celui-ci ne doutait pas qu'il ne fût sacrifié à sa vengeance comme rebelle au frère de Francisco Pizarro, et protec-

teur du vice-roi, auquel il avait amené tous ses soldats; mais contre toute attente, puisqu'il s'était déjà confessé, et préparé à la mort, il trouva dans Pizarro un ennemi généreux, qui lui donna des gens, des armes, et de l'argent pour s'en retourner dans son gouvernement de Popayan. Gonzalo pardonna aussi à l'auditeur Juan Alvarez, qui s'attendait à une mort certaine pour avoir donné la liberté au vice-roi; mais quelques-uns prétendent que ce dernier pardon ne fut qu'apparent, parce qu'Alvarez mourut quelques jours après avec tous les symptômes de l'empoisonnement.

24. Dès que cette guerre fut terminée, Pizarro pensa à rétablir l'ordre dans le gouvernement de Quito. Il fit exécuter trois habitants que le licencié Léon avait condamnés à mort pour leurs crimes six mois auparavant. Après avoir nommé aux places vacantes, il célébra son triomphe en donnant des fêtes, des tournois et des banquets.

Comme il avait trop de monde, il en envoya une partie sous le commandement du capitaine Alfonso de Mercadillo, pour fonder, dans la province de la Zarza, la ville de Loxa, dont j'ai fait déjà mention (chap. V de ce livre).

25. Il commença surtout à penser sérieusement aux mesures qu'il devait prendre pour s'assurer la possession du Pérou. Dans l'absence de Carvajal, c'était son confident et ami, Pedro de Puelles, qui faisait toutes ses affaires; il s'était décidé à lui laisser le gouvernement de Quito, avec l'intention de fixer sa résidence à Lima. Puelles lui dit avec résolution que, dans l'état des choses, il n'y avait d'autre moyen d'être en sûreté que de s'emparer de la souveraineté, et de renoncer à toute subordination et même à toute communication avec l'Espagne; qu'il était déjà maître de la mer du Sud et de l'isthme de Panama, qui en était la clef; qu'en mettant dans cette ville une forte garnison, et y faisant construire une bonne for-

teresse, il pourrait braver toutes les armées du monde. L'auditeur Cepeda fut du même avis, et en sa qualité de légiste et de politique, il lui fit entendre, après lui avoir représenté toutes les raisons de nécessité, que le droit de conquête était ici très-supérieur à celui qui avait présidé à la formation de beaucoup d'autres monarchies, et principalement de celle d'Espagne sous Pélage.

26. Francisco de Carvajal, qui lui avait de tout temps suggéré les mêmes pensées, lui écrivit longuement dès qu'il eut appris à Charcas le triomphe qu'il avait obtenu sur le vice-roi, pour l'exhorter à les mettre à exécution sans perte de temps. Il l'engagea à se munir d'une bonne artillerie, puis ensuite à distribuer des *repartimientos* et des terres, et à conférer des titres de noblesse et des honneurs; enfin, à récompenser les services, en instituant des ordres de chevalerie, des titres de distinction et des grandesses comme en Espagne, mais surtout à épouser la fille de l'Inca, que les In-

diens regardaient comme l'héritière de l'empire, afin de gagner leur affection et leur aide en cas de nécessité.

27. Pizarro ne repoussait pas ces conseils; sa tête, remplie d'air et de fumée, commençait à tourner, et il se voyait déjà souverain de presque toute l'Amérique méridionale, puisqu'il avait entre ses mains tout le pays qui s'étend depuis Panama et Popayan jusqu'au Chili. Mais comme il n'avait pas assez de force d'esprit pour supporter le poids de la couronne, ou plutôt parce que d'autres confidents et conseillers qui étaient en faveur auprès de lui dans l'absence de Carvajal rejetaient ces idées, il aima mieux prendre un terme moyen qui lui permît de satisfaire son ambition, en conservant son autorité usurpée, sans se soustraire à l'obéissance qu'il devait à on souverain.

28. Il se détermina à envoyer de nouveaux fondés de pouvoirs à la cour pour demander à être confirmé en son gouvernement, eu

égard aux circonstances critiques qui l'exigeaient, et qui, en cas de refus, pourraient mettre toutes les possessions d'Amérique en danger d'être perdues. Il pensait que s'il ne réussissait pas par ce moyen, il aurait le temps de mettre le conseil des autres en pratique, et que sa conduite serait justifiée par le refus de la cour. Mais ses espérances furent déçues, la cour ayant pris toutes les mesures nécessaires pour déjouer ses folles prétentions.

29. (1546.) Dès que les affaires du royaume furent arrangées et après qu'il eut nommé Pedro de Puelles lieutenant-gouverneur, Pizarro s'avança vers Lima avec une pompe royale au mois de juillet 1546. Il se trouvait très-près de la ville lorsque les principaux habitants se réunirent pour décider quel titre on devait lui donner et de quelle manière on devait le recevoir. Quelques-uns voulaient lui accorder seulement le titre de gouverneur; d'autres, celui de vice-roi; d'autres, celui de *père et de libérateur de la patrie*; quelques-

uns même celui de *souverain du Pérou*. On proposa aussi de construire un arc de triomphe par lequel il ferait son entrée, et d'ouvrir jusqu'à son palais une large rue en démolissant les maisons, comme c'était l'usage chez les Romains dans de pareilles circonstances.

30. Don Antonio de Ribera, un des principaux et des plus riches habitants de Lima, vint à sa rencontre à dix milles de distance, et le reçut dans un palais qu'il possédait à la campagne, où pendant plusieurs jours il lui offrit des fêtes somptueuses, donnant ainsi à la ville le temps de se préparer à le recevoir. C'est dans cet endroit que l'atteignit Diego Velasquez, majordome de son frère Fernando Pizarro. Il était porteur de lettres de Pedro Hinojosa et d'autres capitaines qui faisaient partie de l'armée navale de Panama. Ils lui annonçaient qu'ils étaient maîtres de l'isthme de Panama et de la ville de ce nom, sur la mer du Sud, et en outre de celle de Nom-

bre-de-Dios, appelée ensuite Portobelo, sur la mer du Nord, où ils avaient mis une bonne garnison pour la défendre contre les pirates français qui la menaçaient.

31. Hinojosa lui donnait aussi avis de l'arrivée du licencié La Gasca, prêtre de peu d'apparence, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, mais qui se disait président de l'audience royale de Lima et muni de pouvoirs de l'empereur pour révoquer les ordonnances royales qui avaient causé tant de troubles dans le Pérou, par l'imprudence de Blasco Nuñez Vela. Il ajoutait que c'était un homme très-bon, que tout ce qu'il lui avait entendu dire lui paraissait favorable au pays, mais que cependant il espérait lui arracher le vrai secret de sa mission, et dans le cas où il apporterait quelque ordre qui fût contraire à leur intérêt, il s'en débarrasserait facilement par le fer ou le poison.

32. Cette manière de voir d'Hinojosa fut la cause de la perte de Pizarro. Gomez dit (*Idem*, c. 174) que si Hinojosa lui eût conseillé de se

soumettre à La Gasca, il l'eût fait infailliblement, parce qu'il avait résolu d'obéir à l'empereur, d'après le conseil de quelques capitaines qui avaient beaucoup d'influence sur lui en l'absence de Carvajal. Mais il se reposa sur la fidélité de Hinojosa; il se fia à ses assurances et à ses promesses, et ne fit point de cas de La Gasca, que l'on dépeignait comme un petit prêtre mal accompagné. Il était si loin de penser que ce personnage dût lui causer de l'inquiétude, qu'il se crut dès lors assuré contre tous les revers de la fortune.

33. Il fit son entrée solennelle à Lima, au son de la musique, des cloches, des vivat et des acclamations, et par des arcs de triomphe richement ornés. Ne craignant pas que rien y pût ternir sa gloire, il ne vécut qu'au milieu des tournois et des fêtes, sans oublier cependant les soins du gouvernement. Pendant qu'il jouit de son triomphe éphémère, voyons quel était le but de la mission du licencié La Gasca.

§ 8.

Mission du président La Gasca. — Sa conduite et ses préparatifs de guerre contre Gonzalo Pizarro.

1. Lorsque l'auditeur Juan de Alvarez, chargé de conduire le vice-roi prisonnier en Espagne et d'instruire la cour de sa conduite, lui eut donné la liberté et qu'il se fut décidé à rester au Pérou, l'auditeur Texada fut aussitôt envoyé avec Francisco Maldonado, pour donner connaissance de l'affaire en Espagne; mais Texada étant mort dans le trajet, Maldonado fut celui qui apporta le premier la nouvelle de la révolution du Pérou. Charles-Quint se trouvait alors engagé dans les guerres d'Allemagne contre la fameuse ligue des luthériens.

Le prince Don Philippe et le conseil royal qui gouvernait pour lui, comprirent aussitôt toute la gravité du mal et la nécessité d'y porter un prompt remède. Mais cela paraissait impossible dans les circonstances où se trouvait le royaume, car il n'y avait pas moyen d'envoyer une flotte capable de réprimer la rébellion.

2. Cependant on ignorait les dernières nouvelles et on savait seulement l'emprisonnement du vice-roi et l'usurpation de Pizarro. On sentait bien qu'il y avait de la faute du vice-roi, qui n'avait voulu écouter aucune espèce de représentations et avait persisté à vouloir exécuter au pied de la lettre les ordonnances royales. D'un autre côté, Pizarro, en demandant sa confirmation comme gouverneur du Pérou, prouvait qu'il n'avait pas positivement levé l'étendard de la révolte. Après de mûres réflexions, le conseil pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'envoyer un homme entièrement différent du vice-roi, c'est-à-dire d'un caractère sage et modéré, et

qui exécutât par l'astuce du renard ce que le vice-roi avait perdu en voulant employer la force du lion.

3. On jeta les yeux sur le licencié Pedro de La Gasca, prêtre et membre du conseil de l'inquisition, homme qui, quoique petit de stature, était d'une grande habileté et aussi prudent que brave, ainsi qu'il l'avait prouvé dans la mission difficile dont il avait été chargé contre les Morisques du royaume de Valence. La Gasca, quoique de complexion faible et d'un âge avancé, accepta la mission dont on le chargeait, mais il refusa la dignité d'évêque que l'on voulait y joindre, ne voulant d'autre titre que celui de président de l'audience royale de Lima. Il refusa tout salaire et n'accepta que les frais de son voyage et de celui de ses domestiques. Il ne voulut emporter d'autre arme que son étole et son bréviaire, mais il demanda qu'on lui accordât toute faculté d'agir et une autorité sans limites.

4. Il représenta que dans un aussi grand

éloignement il ne pouvait recourir facilement à son souverain, et que par conséquent il avait besoin d'avoir une juridiction entière sur toutes les personnes et sur toutes les affaires du pays, avec la faculté de pardonner ou de châtier, de récompenser les services, de lever des troupes et de demander des renforts dans toutes les colonies de l'Amérique. Le conseil refusa de lui accorder des pouvoirs qui remettaient entre ses mains l'autorité souveraine, mais Charles-Quint ne fut pas de la même opinion; il approuva le choix qu'on avait fait de La Gasca, car il le connaissait très-bien, et il lui fit l'honneur de lui écrire de sa propre main. Il lui accorda non-seulement les pouvoirs sans limites qu'il demandait, mais, pour lui montrer toute sa satisfaction, il lui confia encore plusieurs blanc-seings, pour en faire l'emploi qu'il jugerait convenable.

5. Il lui envoya aussi une lettre pour Gonzalo Pizarro, dans laquelle il accordait à celui-ci

le pardon de ses fautes pourvu qu'il les reconnût, et se conformât, en sujet obéissant, aux instructions que lui donnerait La Gasca; on désigna, pour accompagner, le licencié Don Andrès de Chanca et le docteur Renteria, connus tous deux pour des hommes sages et prudents, et qui devaient remplacer deux auditeurs qui étaient morts.

6. (1546.) La Gasca s'embarqua le 26 mai 1546, et arriva le 27 juillet à Nombre-de-Dios, où se trouvait, avec une bonne garnison, Fernand Mexia et Pedro de Cabrera, capitaines chargés de défendre la mer du Nord contre les pirates français; ils le reçurent très-bien et n'éprouvèrent aucune défiance, en voyant un corps si petit, et un prêtre seul et sans armes. Sa douceur et ses manières affables lui gagnèrent tous les cœurs. Questionné sur sa mission, il dit qu'il allait à Lima, en qualité de président de l'audience, et qu'il apportait la révocation des ordonnances royales qui avaient tout bouleversé au Pérou, mais



que cependant, si Pizarro ne voulait point le recevoir, il s'en retournerait à la cour, car il n'avait l'intention d'exaspérer personne. En arrivant à Panama, il dit la même chose à Hinojosa, dont il sut tout à fait gagner la bienveillance.

7. En apprenant dans cet endroit les derniers actes de Pizarro et la puissante armée qu'il avait réunie, il sentit qu'à moins d'en avoir une plus considérable, il ne pourrait réussir que par la ruse. Il écrivit à Quito, à Nicaragua, à Mexico et à l'île de Saint-Domingue, pour demander des troupes, des chevaux et des armes. Il envoya Pedro Fernandez au Pérou, avec des lettres adressées aux corps municipaux, dans lesquelles il leur apprenait son arrivée, la révocation des lois ainsi que la lettre de l'empereur pour Pizarro, avec une autre de lui beaucoup plus longue. Dans cette lettre, il l'exhortait par tous les moyens possibles à déposer les armes, et à remettre son gouvernement entre les mains de l'empereur.

Il lui disait aussi qu'il apportait la révocation des lois, le pardon de tous les excès commis, l'ordre de faire le partage des villages, suivant l'avis des gouverneurs des villes, tant pour l'avantage des Espagnols que pour celui des Indiens, et la faculté de faire de nouvelles conquêtes et de distribuer des charges et des *repartimientos*. Il lui conseillait de ne pas se fier à ceux qui jusqu'alors avaient été ses partisans, parce qu'ils l'abandonneraient pour profiter de l'amnistie, et lui ôteraient même la vie pour servir leur souverain légitime, ajoutant que s'il perdait l'occasion qu'il lui offrait d'obtenir son pardon il n'en trouverait pas facilement une autre.

8. Si Pedro de Hinojosa eût écrit dans le même sens, il n'y a pas de doute que Pizarro ne se fût soumis. Il se trouvait seul lorsqu'il reçut ces lettres, et fit appeler l'auditeur Cepeda; il ne pouvait croire à leur contenu; il pensa qu'elles cachaient une perfidie, et convoqua ses principaux officiers, en les priant de lui

dire franchement leur avis sur la conduite qu'il devait tenir; il leur jura sur une image de la Vierge qu'il suivrait tous ceux qu'ils lui donneraient. Beaucoup de membres de l'assemblée ne se fièrent pas à ce serment et n'osèrent déclarer franchement leur opinion. On examina surtout dans ce conseil si l'on laisserait ou non entrer La Gasca au Pérou, et s'il ne serait pas convenable de le tuer.

9. Quelques-uns furent d'avis de dépeupler aussitôt Panama, Nombre-de-Dios et tous les autres points maritimes, pour que ceux qui viendraient de la part du roi ne trouvassent ni provisions, ni personne pour le servir; de s'emparer aussi de tous les navires que l'on trouverait sur la mer du Sud, de soulever toute la côte, jusqu'aux ports de la Nouvelle-Espagne, en faveur de Pizarro, et de détruire ensuite toutes les villes de la côte, afin que d'aucun côté on ne pût pénétrer dans le Pérou. Après une longue discussion on convint enfin qu'on écrirait à La Gasca une lettre pour l'exhorter

à retourner en Espagne, et à laisser les choses dans l'état où elles étaient, en lui disant que c'était la seule chose qui convînt pour le service du roi et pour le bien et la tranquillité de ses sujets. Ce fut l'auditeur Cepeda qui la rédigea longuement et qui la signa le premier comme lieutenant-général de Pizarro pour la guerre et la justice; plus de soixante personnes les plus distinguées du Pérou suivirent son exemple.

10. Pizarro envoya cette lettre par Lorenzo Aldana, son confident, et par Pedro Lopez, chargés d'aller trouver l'empereur de sa part, ainsi que de celle des membres de l'audience du Pérou, pour lui demander sa confirmation dans le gouvernement, et lui offrir une somme considérable, pour l'aider dans ses guerres avec les luthériens. Il écrivit aussi à Hinojosa pour le charger de donner à La Gasca 50,000 pesos d'or pour qu'il s[illegible]urnât satisfait en Espagne, ou de [illegible] de lui d'une manière quelconque.

Il fit la même recommandation à Aldana ; il craignait seulement de déplaire à Francisco Carvajal en envoyant ses fondés de pouvoirs à la cour, parce que celui-ci ne voulait pas entendre parler de l'empereur d'Espagne, ni de dépendance aucune.

11. Les deux fondés de pouvoirs arrivèrent à Panama ; mais la première chose qu'ils firent fut de dire à La Gasca, en lui remettant la lettre, d'être assuré de trois choses : 1° Que Pizarro ne le recevrait jamais au Pérou ; 2° Qu'il se tînt pour averti qu'on complotait sa mort ; 3° Que beaucoup de personnes désiraient au contraire le voir arriver, afin de se déclarer en faveur du roi. La Gasca, qui soupçonnait déjà qu'on en voulait à ses jours, en fut effrayé, et sachant que beaucoup de personnes supportaient avec peine le joug de l'usurpateur, il se décida à déclarer ouvertement la mission dont il était chargé, et à montrer ses pouvoirs. Il parla d'abord à Pedro Hinojosa, et l'ayant mis de

son parti, il assembla tous les officiers et tous les capitaines de la province; il leur déclara l'objet de sa mission et le pouvoir illimité qu'il avait pour récompenser largement ceux qui se montreraient fidèles à leur souverain et l'aideraient à exécuter ses ordres.

12. Celui qui se soumit le premier fut Hinojosa, qui remit volontairement entre ses mains le commandement de la flotte : tous les autres chefs suivirent son exemple. La Gasca prit possession de toutes les troupes au nom du roi, et les confia aux mêmes personnes qui s'étaient soumises volontairement, pour leur prouver sa satisfaction. Cet heureux début lui fit concevoir un bon espoir pour la suite de son entreprise, et sans perdre un instant, il commença à s'y préparer; il envoya l'auditeur Chanca à Nombre-de-Dios pour chercher l'artillerie, et se réservant les pièces de campagne, il arma plusieurs navires avec le reste; il prit le trésor du roi et l'argent de plusieurs

riches marchands; il fonda à Panama un hôpital très-nécessaire, et consacré spécialement aux soldats malades; il secourut généreusement les pauvres gentilshommes, les veuves et les orphelins, et fit plusieurs autres actes de bienfaisance.

13. Il plaça des gardes-côtes, afin que la nouvelle de ces préparatifs ne pût parvenir à Pizarro; il paya d'avance la solde de ses troupes, et écrivit à tous les établissements de la Nouvelle-Espagne et des îles, pour les avertir qu'il avait en son pouvoir toute l'armée navale; il destina ses quatre meilleurs navires pour le Pérou, et en donna le commandement au fondé de pouvoirs de Pizarro, c'est-à-dire à son fidèle Lorenzo Aldana; il lui remit pour tous les ports et tous les points maritimes diverses lettres, dans lesquelles il proclamait une amnistie générale et la révocation des ordonnances; il lui ordonna de ne toucher terre qu'à Lima, de crier *vive le roi!* et d'en faire autant, en remettant les lettres, à Are-

quipa, à Truxillo, et sur les autres points de la côte.

14. Cette conduite adroite contribua puissamment à désorganiser les moyens de résistance. Dès qu'on apprit au Pérou qu'Hinojosa avait livré la flotte, on vit partout un changement notable; tous les gouverneurs et lieutenants qui étaient éloignés de Lima se déclarèrent contre Pizarro et en faveur du roi. Un des premiers fut Diego de Mora, qui commandait à Truxillo, et qui, ayant réuni quelques troupes, se rendit à Caxamarca, ainsi que beaucoup d'autres. Gomez de Alvarado se déclara avec toutes ses troupes en faveur du roi dans la province de Chachapoyas; Juan de Saavedra en fit de même à Guanuco; Alphonso de Mercadilla à Loxa, et Francisco de Olmos à Guayaquil, suivirent leur exemple : ce dernier tua Manuel Estacio, lieutenant-gouverneur, qui voulait s'y opposer. Diego de Urbina en fit autant à Rio-Bamba et Rodrigo de Salazar à Quito : ce dernier poi-

guarda le lieutenant-gouverneur Pedro de Puelles.

15. Plusieurs provinces et villages de la partie méridionale se soulevèrent aussi. Diego d'Alvarès se joignit, près d'Arequipa, à Diego Centeno, qui s'était jusqu'alors tenu caché chez les Indiens des montagnes; il se rendit avec cinquante hommes seulement à la ville de Cuzco, qui était gardée par une garnison de trois cents hommes, y entra par surprise, et y rétablit l'autorité royale par l'influence de l'évêque. Centeno entraîna Mendoza et Saavedra, qui étaient à Charcas avec quatre cents hommes, et s'unissant à eux, il alla camper hardiment avec cette armée au *Desaguadero* de Titicaca, en attendant que La Gasca vînt en prendre le commandement.

16. Pizarro ignorait encore son malheur; mais ayant envoyé dans toutes les provinces pour faire des levées de troupes, ceux qui furent chargés de cette commission s'aperçurent qu'il était trop tard. S'il fut vivement affligé

en apprenant la trahison de Hinojosa, qui venait de livrer la flotte, sa douleur fut bien plus grande lorsqu'il vit arriver à Lima son confident et fondé de pouvoirs Lorenzo de Aldana avec les quatre navires. Comme la ville était en révolution, Aldana envoya à terre un capitaine chargé des dépêches de La Gasca et des copies des ordonnances royales. Pizarro fit de secrètes tentatives pour gagner Aldana; mais ce fut en vain. Il lut les lettres et les ordonnances et assembla son conseil pour qu'on décidât ce qu'il y avait à faire. Les esprits y étaient tellement changés qu'il sentit qu'il ne pouvait se fier à personne, et dès lors il commença à désespérer du succès et à se livrer à sa fureur.

17. Il ne savait quel parti prendre. Il ressentait plus vivement encore que son malheur la justesse de la prédiction que lui avait faite La Gasca, en lui écrivant de ne se fier ni à ses amis, ni à ses partisans, qui l'abandonneraient. Il voyait cette prédiction se réa-



liser; car ses meilleurs amis le quittaient les uns après les autres. Il pensait aussi à prendre la fuite, mais il ne savait où se réfugier, car Diego de Mora s'était fortifié dans la partie du nord, et c'était de ce côté que devait arriver La Gasca avec les siens. Dans le sud, la ville de Cuzco était au pouvoir de Centeno et pour le roi. Considérant cependant que ce serait plutôt de ce côté qu'il pourrait s'évader pour aller au Chili avec Carvajal, et y entreprendre de nouvelles conquêtes, il se décida à s'y rendre sur-le-champ, avant que ses partisans l'eussent entièrement abandonné et livré à La Gasca.

18. (1547.) Il partit de Lima en septembre 1547 avec cinq cents hommes seulement, et lorsqu'il arriva à Arequipa, vingt des principaux l'avaient déjà quitté. Il réunit dans cet endroit son conseil pour décider de quel côté il devait se diriger. Tous furent d'avis qu'il valait mieux aller au Chili pour découvrir et conquérir par là des pays inconnus

aux Espagnols, où ils pourraient vivre dans une entière indépendance. L'auditeur Cepeda, qui fut un des premiers qui proposèrent cette expédition, fut d'avis de suivre la route qui borde les Andes, afin de tromper par ce moyen Centeno, qui, dans la pensée qu'ils allaient à Cuzco, les y attendrait avec sa grande armée et leur laisserait libre le passage des montagnes. A cet effet il envoya trente cavaliers au défilé du *Desaguadero*, sous prétexte d'y préparer des vivres. Pizarro parvint en même temps à augmenter ses troupes en y réunissant quelques bandes éparses de fugitifs.

19. Ses projets furent découverts par la trahison de quelques-uns de ces trente cavaliers. En arrivant au *Desaguadero*, où Centeno s'était campé avec douze cent douze hommes, quelques déserteurs révélèrent tous les stratagèmes de Cepeda. Le capitaine Diego de Centeno, joyeux de cette intéressante nouvelle, se flatta d'enlever à La Gasca l'honneur de couper la tête à Pizarro. Il abandonna le *Desa-*



guadero, après avoir coupé son pont fameux, et s'avança avec son armée vers Pucara, éloigné de quinze milles de Guarina, où Pizarro était campé, le 25 octobre. Quoique très-malade à cette époque, Centeno nomma des officiers, et ayant rangé son armée en bon ordre, il se prépara, en compagnie de l'évêque de Cuzco, à regarder de loin la bataille.

20. Pizarro ne s'effraya point à la vue de cette grande armée, quoique la sienne fût moins forte de moitié. Son mestre de camp, Carvajal, l'avait rejoint; et dans son désespoir il était déterminé à risquer le combat. Il ne pouvait fuir sans déshonneur, et d'ailleurs il n'aurait su où aller. En cas de réussite il espérait s'emparer de Cuzco, soit pour s'y fortifier contre La Gasca, soit pour courir à de nouvelles conquêtes. Cepeda lui dit que dans le cas où ils obtiendraient la victoire et s'empareraient de la ville de Cuzco, il était d'avis de ne pas aller plus loin et de s'y fortifier, afin de forcer La Gasca à conclure avec lui un

traité honorable. Le capitaine Garcilaso de la Vega fut du même avis, et Pizarro, loin de s'y opposer, leur promit de suivre leurs conseils.

21. Le moment décisif arriva enfin. L'habileté de Carvajal d'une part, et le talent militaire de Cepeda de l'autre, lui firent soutenir avec patience les décharges de l'ennemi, et attendre qu'il fût épuisé de fatigue pour le charger à son tour. Le combat dura fort longtemps, et au moment où ses ennemis se croyaient sûrs de la victoire, Pizarro, par une attaque subite, les mit complétement en déroute. Il ne perdit que cent hommes, tandis que Centeno en laissa quatre cent cinquante sur le champ de bataille. Celui-ci fut de nouveau obligé de s'enfuir pour ne pas tomber entre les mains de Carvajal, et l'évêque, qui avait fait tant d'efforts pour soulever la ville et la faire déclarer en faveur du roi, imita son exemple et disparut.

22. Pizarro envoya le lendemain quelques

soldats à la poursuite des fugitifs; d'autres furent dirigés sur Charcas pour faire des levées et occuper les routes, et sur Arequipa pour détruire la ville après en avoir retiré les habitants, les trésors et les vivres, de manière à ce que La Gasca ne pût y rien trouver. Il fit exécuter quelques-uns des partisans de Centeno, et fit souffrir une mort honteuse à ceux qui étaient passés à l'ennemi pour révéler ses projets. Francisco de Carvajal mérita ce jour-là une gloire immortelle et le pardon de tous ses crimes, en faisant pendre l'infâme Bachicao, qui s'était enfui lâchement au moment du combat. Mais il fut malheureux que Bachicao ne pût ressusciter pour être à son tour le digne bourreau de Carvajal. Cet homme barbare s'acquit dans cette occasion la triste gloire de massacrer de sa propre main cent Espagnols, parmi lesquels se trouvait un prêtre (Gomara, *Idem*, c. 182). Il se rendit à Arequipa où, d'après ce qu'on lui avait dit, Centeno s'était réfugié. Mais n'ayant pu l'atteindre, il

pilla la ville et en emmena toutes les femmes des Espagnols qu'il conduisit à Cuzco.

23. Après une victoire si complète, Pizarro ne pensa plus à faire de nouvelles expéditions dans le Chili, ni à traiter de la paix avec La Gasca, quoiqu'il eût à ce sujet engagé sa parole d'honneur à Cepeda. Ce manque de foi amena entre eux, à Pucara même, une querelle qui fut la cause de sa ruine, comme nous le verrons plus tard. Il préféra suivre les conseils de son mestre de camp et l'impulsion de sa propre destinée, alléguant qu'on attribuerait à lâcheté toute espèce de traité avec La Gasca, et que ce qui lui restait de partisans l'abandonneraient. Il fit son entrée à Cuzco, dont la population fut très-étonnée de le voir paraître, car on le croyait déjà mort. Il fit exécuter plusieurs habitants, et, pour encourager ses partisans, il fit fabriquer beaucoup d'arquebuses, des armes de fer et des piques, fondre des canons, faire de la poudre et réunir des munitions de guerre; mais il négligea de

regagner le cœur des hommes, la plus grande de ses fautes et celle qu'il a toujours commise.

24. La Gasca était loin d'en agir de même; sa conduite prudente lui fit mettre le plus grand soin à s'attirer adroitement l'affection de tous ceux qu'il croyait pouvoir être utiles à son parti. Aussitôt qu'il apprit que Lorenzo de Aldana était arrivé avec ses navires à Lima, il quitta Panama à la tête de tous les soldats qu'il avait pu réunir sur la terre ferme. Mais comme il avait choisi la plus mauvaise saison pour faire ce voyage, il fut contraint, par les courants et les tempêtes, de se réfugier à l'île de la Gorgone. Le temps s'étant amélioré, il put atteindre Tumbez le 21 octobre 1547, jour même où Pizarro remportait la victoire sur Centeno. Dans cet endroit, il commença à recueillir les fruits de sa sage conduite, en y recevant la nouvelle que tous les lieutenants et gouverneurs du royaume de Quito s'étaient déclarés en faveur du roi, et que Diego de Mora l'attendait à Caxamarca

avec plusieurs autres chefs. Il fit venir aussitôt les habitants de Quito, et on vit arriver à marches forcées toutes les troupes de Mauta, Puerto-Viejo, Guayaquil, Valladolid, Loyola, Loxa, Alausi, Rio-Bamba, Chimbo, Latacunga, Quito, Pasto, Cali et Popayan, ayant à leur tête le gouverneur Sebastian de Belalcazar.

25. La Gasca, en se voyant le chef d'une armée si considérable et d'officiers si habiles, qu'il reçut avec toutes les démonstrations de bienveillance, envoya aussitôt un navire à la Nouvelle-Espagne pour avertir le vice-roi Don Francisco de Mendoza de suspendre jusqu'à nouvel ordre le départ des six cents hommes qu'il devait lui envoyer sous le commandement de son fils. Le même avis fut envoyé à Nicaragua et Guatimala pour empêcher qu'il ne lui arrivât des Espagnols du dehors, puisqu'il en avait assez. Il reçut cependant quelques renforts qui étaient partis depuis longtemps de Nicaragua. Il partagea

son armée, et, en prenant avec lui une partie, qu'il conduisit à Truxillo, il envoya l'autre à travers les montagnes et sous le commandement du général Pedro de Hinojosa, avec l'ordre de réunir tous les habitants du pays et de venir avec eux le rejoindre à Xauxa. La Gasca arriva le premier, et apprenant la déroute de Centeno, il en fut très-affligé, mais sans concevoir la moindre inquiétude des triomphes de Pizarro. Il envoya le capitaine Alfonso de Mercadillo, lieutenant-gouverneur de Loxa, faire des excursions sur le chemin de Cuzco, et le capitaine Lope Martin à Andaguaylas. Celui-ci rencontra un détachement des troupes de Pizarro qui cherchait des vivres, et quoiqu'ils fussent en plus grand nombre, il les attaqua, les défit et les fit pendre tous, à l'exception de six qu'il amena à La Gasca.

26. Il reçut d'eux des informations sur la situation et les intentions de Pizarro. Il envoya d'autres troupes pour occuper la vallée importante de Andaguaylas, qui était très-

riche en vivres. Il reçut les débris de la troupe qui s'était échappée des mains de Carvajal avec l'évêque de Cuzco lors de la déroute de Centeno. Quand Hinojosa fut arrivé, son armée se monta à plus de deux mille cinq cents hommes, dont cinq cents cavaliers et neuf cent cinquante fusiliers. Il confirma tous les capitaines, savoir : Pedro de Hinojosa dans le grade de général; le maréchal Alfonso de Alvarado dans celui de mestre de camp; Don Benito Xuares de Carvajal resta porte-étendard, et Gabriel de Roxas commandant de l'artillerie.

27. Dès que les soldats, que des retards avaient rendus mécontents, furent payés, l'armée s'avança en bon ordre de Xauxa à Guamangua, où le manque de vivres commença à se faire sentir jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Villcas. En parvenant à Andaguaylas, on en eut en abondance; mais l'excès des pluies, qui durèrent trente jours et qui pourrirent jusqu'aux étendards, rendirent malade la plus grande partie de l'armée. C'est dans cet endroit que le fugitif

Diego de Centeno et le capitaine Pedro de Valdivia, qui était aussi versé dans la science militaire que Francisco de Carvajal, et peut-être plus encore, parvinrent à rejoindre La Gasca. Celui-ci, plein de joie, le reçut comme le secours le plus opportun, et le nomma colonel de l'infanterie. Dès cet instant il inspira à ses troupes le désir le plus ardent de combattre.

§ 9.

Bataille de Xaquixahuana. — Mort de Gonzalo Pizarro. — Mesures prises par le président La Gasca.

1. (1548.) La Gasca partit d'Andaguaylas au mois de mars 1548. Il traversa le pont d'Abancay au grand contentement de son armée; le président se tenait à l'arrière-garde, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Cuzco et de Quito, et d'une troupe de prêtres et de moines. Les espions donnèrent avis que le pont de l'Apurimac avait été coupé par les rebelles à soixante milles de Cuzco. La rivière d'ailleurs était très-haute, et elle ne pouvait recevoir qu'un pont de lianes dans l'endroit le plus étroit et en même temps le

plus profond, qui avait cent trente-quatre pieds de large, et où il était impossible de faire un pont de bois.

2. L'armée parvint à traverser ce passage difficile, qui était la fortification sur laquelle Pizarro comptait le plus, sans autre perte que celle d'un petit nombre d'hommes et de chevaux. Quelques Espagnols réussirent à traverser le fleuve à la nage et à tendre des cordes de liane d'une rive à l'autre; mais il y en eut plusieurs qui se noyèrent dans cette tentative périlleuse. Les ennemis voulurent d'abord défendre le passage, et tuèrent trente de ceux qui étaient venus fixer les cordages. Si Pizarro eût placé en cet endroit un détachement tant soit peu considérable, il eût pu sans doute braver toute l'armée ennemie. Mais le petit nombre de soldats qu'il y avait postés furent obligés de se retirer. Le pont fut heureusement achevé, et l'armée de La Gasca, après l'avoir traversé, se fortifia sur une hauteur voisine, où elle établit une batterie de douze pièces de canon.

3. Pizarro partit de Cuzco avec plus de mille Espagnols, dont deux cents cavaliers et cinq cent cinquante fusiliers; mais il ne pouvait compter sur tous, car il y en avait quatre cents qui avaient fait partie de l'armée de Centeno. Il envoya deux ecclésiastiques vers La Gasca pour lui dire que s'il était porteur d'un ordre de l'empereur pour prendre possession du gouvernement, il eût à lui en exhiber l'original, et que dans ce cas il lui remettrait non-seulement l'autorité, mais encore qu'il s'engageait à quitter le Pérou; ajoutant que dans le cas contraire il repousserait la force par la force. Les deux ecclésiastiques furent mis en prison par le vice-roi, averti qu'ils venaient dans l'intention de gagner Hinojosa et les autres capitaines. Il envoya à Pizarro deux autres ecclésiastiques pour l'exhorter à se soumettre, et lui offrir son pardon. Mais tout fut inutile; sa victoire sur Centeno avec la moitié moins de troupes lui donnait l'espérance d'en faire autant dans



cette occasion. Il persista donc dans sa révolte, soit qu'il se crût invincible ou qu'il fût entraîné par les avis imprudents de ses conseillers furieux.

4. Il est vrai de dire que les chances paraissaient en faveur de Pizarro. Si son armée était moins nombreuse et d'une fidélité plus douteuse, elle était campée dans une excellente position et vivait dans l'abondance. La Gasca pouvait, à la vérité, compter sur la fidélité de la sienne, qui était presque double; mais il était posté dans un endroit incommode et manquait de vivres.

Il n'y eut ce soir-là que quelques escarmouches; mais à la faveur d'un brouillard très-épais, le vice-roi fit descendre toute son armée dans la plaine qu'on nomme de Xaquixahuana; elle fut suivie de l'artillerie, ainsi que de tous les évêques, prêtres et moines qu'elle traînait à sa suite. Il y eut quelques engagements partiels entre la cavalerie des deux armées qui s'accablaient

réciproquement d'injures. Les partisans de La Gasca appelaient les autres traîtres et rebelles, et ceux-ci les traitaient de vils esclaves.

5. La nuit se passa ainsi; au point du jour l'armée de La Gasca était rangée en bataille et prête à commencer le combat; Francisco de Carvajal alla la reconnaître et déclara « qu'il n'y avait que le diable ou Pedro de Valdivia qui eût pu l'avoir si bien disposée. » Il ignorait que celui-ci eût quitté le Chili et se trouvât avec La Gasca; il ne pouvait donc faire un plus grand éloge de Valdivia qu'en devinant que ces dispositions n'avaient pu être prises que par lui.

6. Pizarro ordonna à l'auditeur Cepeda de ranger son armée en bataille. Cepeda, qui attendait avec impatience le moment de passer du côté de La Gasca, profita de cette occasion. Il s'éloigna un peu sous le prétexte de trouver une meilleure position, et partant au galop, avec quelques Nègres, il alla re-

joindre l'ennemi. Il était près d'arriver lorsqu'il tomba dans une mare d'eau où il se serait noyé sans ses Nègres qui l'en retirèrent aussitôt. En se présentant à La Gasca, il l'embrassa sans réflexion et le couvrit de boue. Le président, loin de s'en fâcher, reçut avec plaisir le baiser de paix de ce traître, qui lui assurait la victoire en abandonnant Pizarro.

7. A l'exemple de Cepeda, le capitaine Garcilaso de la Vega et quelques autres prirent aussi la fuite. Pizarro fut affligé de cette désertion et encore plus du découragement qui commençait à s'emparer des autres. Il s'empressa de commencer le combat avant que le désordre se mît dans ses rangs. L'artillerie se mit à jouer des deux côtés; mais les boulets de celle de Pizarro, qui était placée trop haut, passaient par-dessus la tête de l'ennemi, tandis que celle de La Gasca faisait un grand ravage. Pizarro resta immobile dans sa position, espérant charger l'ennemi avec plus d'avantage

quand celui-ci aurait épuisé sa fureur, comme cela lui avait réussi lors de la victoire qu'il avait remporté sur Centeno. Carvajal essaya en effet de l'attirer par quelques attaques simulées; mais le général Hinojosa, averti de cette intention par les déserteurs, ne fit aucun mouvement, sachant bien qu'il remporterait la victoire sans effusion de sang.

8. (1548.) Cela ne manqua pas d'arriver. Un grand nombre de soldats abandonnèrent l'armée de Pizarro et vinrent grossir les rangs de ses ennemis; d'autres s'enfuirent ou jetèrent leurs armes en déclarant qu'ils ne voulaient pas combattre contre leur souverain. En un instant son armée se débanda, et La Gasca fut maître du champ de bataille. Pizarro, consterné de se trouver seul avec quelques capitaines, leur demanda : « Que ferons-nous maintenant? » — « Passer aussi du côté de La Gasca, » répondit Juan de Acosta. « Passons, dit Pizarro, car je préfère mourir chrétiennement et soumis que fuir comme un lâche,

et l'ennemi ne m'a jamais vu par derrière. Passons, » répéta-t-il, avec une héroïque résolution. Et comme il faisait un signe pour s'acheminer vers La Gasca, il vit un individu qui venait à lui et qu'il ne connaissait pas. Il lui demanda qui il était? « Je suis, lui dit l'étranger, Diego de Villavicencio, sergent de bataille du camp impérial. » — « Et moi, lui répondit-il, je suis le malheureux Gonzalo que tu cherches sans doute. » Et il lui présenta son épée.

9. Pizarro maniait avec adresse le cheval fougueux sur lequel il était monté. Il était armé d'une cotte de mailles et d'une cuirasse recouverte d'une soubreveste de velours, et un magnifique casque d'or lui couvrait la tête. Villavicencio, ravi de sa capture, l'amena devant La Gasca, qui lui demanda s'il croyait avoir bien agi en se révoltant contre son souverain légitime. « Mes frères et moi, répondit Pizarro, nous avons conquis le Pérou au prix de notre sang. Ceux qui étaient chargés

de le gouverner m'ont appelé au pouvoir; ils m'ont même offert la couronne, et je l'ai refusée. J'ai demandé à l'empereur de me confirmer dans le gouvernement, et par cette démarche même j'ai prouvé que je n'avais pas cessé de me regarder comme son vassal. »

10. Irrité du ton et de la fermeté de Pizarro, La Gasca ordonna au capitaine Diego Centeno de l'emmener et de le tenir sous bonne garde. « Je suis moi-même la meilleure garde, répondit-il à haute voix, car je pouvais fuir et je ne l'ai pas voulu. » Francisco de Carvajal et les autres officiers qui n'avaient pas voulu non plus se retirer furent également faits prisonniers. Jamais victoire n'avait été moins sanglante; car il n'avait péri que douze hommes du côté de Pizarro, et un seul de celui de La Gasca. Jamais on n'avait vu non plus une armée avec tant de prêtres et de moines. Le moine Roca accompagnait La Gasca une hallebarde à la main, et les autres prêtres et re-



ligieux avaient pris des mousquets. L'archevêque de Lima et les évêques de Cuzco et de Quito accompagnaient l'artillerie, et peu s'en fallut que l'évêque de Popayan, nommé l'année précédente, ne jouât aussi le rôle de soldat.

11. On pilla la magnifique maison de Pizarro, qui était remplie de trésors. Un de ses propres soldats, ayant trouvé une mule chargée d'or, jeta la charge par terre et monta la mule pour s'enfuir. Après avoir donné les ordres nécessaires pour poursuivre les fugitifs et pour empêcher le pillage de la ville de Cuzco, La Gasca remit la cause de Pizarro et de ses partisans entre les mains de l'auditeur Chanca et du maréchal Alfonso de Alvarado. Après un procès sommaire, les treize principaux d'entre eux furent condamnés à mort comme traîtres, et exécutés le jour suivant sur le lieu même du combat.

12. On conduisit Pizarro à la mort, monté sur une mule, les mains attachées et couvert d'un manteau. Il mourut comme un bon ca-

tholique après s'être confessé. Il s'avança, pour recevoir le coup fatal, sans dire une seule parole, avec un courage invincible, une gravité et un sang-froid inaltérables. Sa tête fut portée à Lima et placée dans la grande place sur un pilier de marbre, entourée d'une forte grille de fer, et portant cette inscription : « *Cette tête est celle du traître Gonzalo* » *Pizarro, qui livra bataille dans la vallée de* » *Xaquixahuana contre le royal étendard de* » *son maître, le lundi* 9 *avril* 1548. » Son corps fut enterré dans la ville de Cuzco, sans lui rien ôter de sa riche armure, ni de son vêtement; parce que Diego Centeno, quoique son ennemi, paya au bourreau la valeur de tout ce qu'il portait sur lui, disant que ce n'était pas l'action d'un gentilhomme d'insulter les morts.

13. Cette bataille fut la seule que perdit Gonzalo Pizarro de toutes celles qu'il avait livrées. Il était d'une valeur et d'un courage intrépide; les plus grands malheurs et les



plus cruelles fatigues ne pouvaient l'abattre. Il gouverna avec honneur, loyauté, prudence et justice, tout le temps qu'il avait été éloigné de Francisco de Carvajal, au point que La Gasca disait qu'il avait gouverné trop bien pour un usurpateur (Gomara, *Idem*, c. 173). Tout son crime fut d'avoir auprès de lui Carvajal, qu'il jugeait nécessaire à ses entreprises, et qui, abusant de sa confiance, lui fit commettre mille injustices et mille cruautés. Il fit de plus la faute de se fier à ses partisans avant d'avoir su les gagner ou s'être assuré d'eux.

14. Quant au parallèle à faire entre les quatre frères Pizarro, quelques-uns disaient que leurs forces corporelles étaient à peu près égales, et que Francisco était le plus capable, mais le moins honorable de tous. Fernando, au contraire, qui était le plus honnête homme, était aussi le plus présomptueux et le plus vain. Juan fut le plus courageux et le plus habile à manier l'épée, quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'occasions d'en faire preuve.

Enfin Gonzalo fut celui qui réunissait le plus de qualités; le meilleur avec les bons, le plus mauvais avec les méchants, le plus ambitieux et le plus enclin aux grandeurs, aux amusements et aux plaisirs. Quelques-uns, peu versés dans l'histoire, disent qu'il eut des prétentions à la couronne, et que même il l'usurpa. J'ai démontré le contraire suivant la relation exacte des meilleurs historiens anciens.

15. Quand on donna lecture à Francisco de Carvajal de la sentence qui le condamnait à être pendu, écartelé, et sa tête placée à Lima avec celle de Pizarro, il dit avec un grand sang-froid : « Ne suffit-il pas de me tuer une seule fois? » Il montra de la répugnance à se confesser; mais on dit qu'il finit par s'y déterminer. Le soir même Centeno étant allé lui rendre visite, il fit semblant de ne point le reconnaître. Quand Centeno lui eut dit son nom, il lui répondit : « Je ne reconnaissais pas ta figure, car je ne t'ai vu

jamais que par derrière. » Quoique âgé de quatre-vingt-quatre ans, Carvajal était aussi vigoureux qu'un jeune homme; il était aussi distingué par son esprit que par sa valeur et ses talents militaires, et son courage ne se démentit pas à ses derniers moments. Il avait été soldat du grand capitaine en Italie. Enseigne à la bataille de Ravenne, et le plus habile guerrier qui eût paru au Pérou, il était aussi le plus grand traître et le plus cruel tyran; il se vantait hautement d'avoir tué plus de quatre cents Espagnols hors du champ de bataille.

16. Pour se faire une idée de son caractère sanguinaire, il suffira de raconter le fait suivant. A la tête de l'avant-garde de Pizarro, il poursuivait le vice-roi Blasco Nuñez-Vela lorsqu'il arriva au tambo de Guamoti : à quelques lieues de Rio-Bamba, un soldat lui demanda la permission de monter un des chevaux qu'il conduisait, parce qu'il était tellement affaibli par la dyssenterie, qu'il ne

pouvait plus marcher. « Il n'est pas nécessaire, dit-il, de monter à cheval; je sais un remède plus efficace; il est bon que tout le monde l'apprenne, afin que personne ne soit malade dans de semblables occasions. » Il ordonna d'unir par force deux arbres qui étaient peu éloignés l'un de l'autre, et d'attacher à chacun d'eux un bras et une jambe du soldat; puis ayant fait détacher la corde qui resserrait les deux arbres, ils se séparèrent avec force et déchirèrent le soldat en deux. « Le voilà maintenant guéri de la dyssenterie, » dit alors Carvajal, en continuant tranquillement sa route.

17. Le plus coupable de tous était certainement l'auditeur Cepeda, qui, quoique membre de l'audience, se montra, en secret, le plus grand ennemi du vice-roi, et qui, dès le principe, excita Pizarro à la rébellion. Enfin, s'étant déclaré ouvertement son partisan, ce fut lui qui le porta le plus à la désobéissance et à l'usurpation. Toutefois on lui

fit grâce de la vie pour être venu se ranger du côté de La Gasca, et avoir ainsi épargné beaucoup de sang; mais il fut destitué de sa place d'auditeur et jeté dans une étroite prison.

18. Dès que les treize condamnés furent exécutés, La Gasca se rendit à Cuzco avec toute son armée; il y fit abattre les maisons de Pizarro et de ses partisans, semer du sel sur leur emplacement, et y élever des colonnes avec cette inscription : *Ici furent les maisons des traîtres*. Il entreprit, après cela, l'œuvre la plus difficile, qui était de faire cesser les désordres, de calmer les esprits, et d'introduire un gouvernement pacifique et régulier. Affaire non-seulement difficile, mais presque impossible, surtout après la mort de Pizarro. Il aurait fallu détruire entièrement le fatal système qui était enraciné depuis si longtemps. Avant de pouvoir penser au bien public, au service de Dieu et du roi, au bonheur des Indiens, il eût fallu contenter tous les Espagnols, et pour cela

donner à chacun d'eux le Pérou tout entier.

19. Après avoir envoyé divers capitaines et officiers de confiance dans toutes les provinces pour lever des quints et des tributs royaux, son premier soin fut de disperser les troupes. Il renvoya chez eux tous ceux qui avaient un gouvernement ou des *reparticiones*. Il chargea Pedro Valdivia de continuer l'importante conquête du Chili, avec tous ceux qui voudraient le suivre. Il fit partir Alfonso de Mendoza pour la province des Pocaxes, entre Cuzco et Charcas, avec l'ordre d'y fonder une ville qui y devenait nécessaire, et à laquelle on donna le nom de Notre-Dame-de-la-Paz. Il envoya le capitaine Diego Centeno à la riche mine de Potosi.

20. Il récompensa plusieurs officiers de mérite qui n'avaient aucun emploi, en leur donnant dans le royaume de Quito, avec les titres de gouverneurs, quelques provinces qui étaient très-riches en or et en troupeaux, et qui n'étaient pas encore conquises. Il leur



fournit des soldats et des armes pour les soumettre et y fonder leurs colonies, avec la promesse que, suivant la prospérité qu'ils procureraient à chacune, elles leur seraient confirmées par des cédules royales pour une ou deux vies. Il désigna ainsi le capitaine Pedro Benavente pour les provinces de Huamboya et de Macas qui, quoique déjà conquises, et ayant deux *asientos*, avaient été abandonnées à cause des guerres civiles. Le capitaine Alonso de Mercadillo eut la province de la Zarza, où il avait fondé la ville de Loxa. Il devait conquérir les peuples voisins, tout à fait barbares, et y établir des *asientos*. Il donna au capitaine Pedro de Mercadillo la province de Yaguarzongo, une des plus grandes et des plus riches qui avoisinaient celle de Zarza; au capitaine Diego de Palomino la province de Chacayunga, dernière limite du royaume de Quito du côté du Sud.

21. Il donna ordre à tous les autres, et principalement à ceux du district de Cuzco,

de s'en retourner dans leurs villages et dans leurs maisons, tandis qu'il s'occuperait de la distribution des *repartimientos* et des terres à ceux qui n'en avaient point. A cet effet, il alla dans la petite ville de Guanuco, où, avec l'avis de Loaisa, archevêque de Lima, et du secrétaire Lopez, il distribua plus d'un million de pesos d'or de rente annuelle, sans compter 150,000 pesos d'or de pension dont il chargea les plus riches commanderies. Il maria beaucoup de veuves très-riches avec des hommes pauvres qui avaient servi fidèlement le roi; et il augmenta le bien-être de ceux qui avaient déjà des *repartimientos* et commanderies. Mais il récompensa surtout le capitaine Pedro de Hinojosa, auquel il devait principalement ses succès.

22. Beaucoup d'Espagnols eurent une rente annuelle de 400 ducats, et un grand nombre d'autres n'en reçurent guère moins. Cependant presque tous étaient mécontents et se plaignaient; les uns parce qu'il ne leur revenait rien



encore; les autres parce qu'ils trouvaient leur part trop petite; enfin la plupart parce que, peu faciles à contenter, ils croyaient que tout devait leur appartenir. De sorte que, pour ne pas entendre les lamentations, les blasphèmes et les malédictions des soldats, puisqu'il lui était impossible de contenter tout le monde également, et craignant quelque nouvelle révolution, il résolut de passer en toute hâte à Lima. Il envoya l'archevêque Loaisa à Cuzco, afin de faire de nouveaux partages et d'engager sa parole vis-à-vis de ceux qui n'avaient rien ou qui avaient trop peu reçu.

23. Rien ne put calmer les mécontents. L'effervescence augmenta, et les menaces ne furent pas épargnées contre La Gasca. Un complot fut tramé en secret d'après lequel on devait emprisonner l'archevêque, l'auditeur Chanca et les capitaines Hinojosa et Alvarado pour obliger le président à refaire le partage ou à donner de nouvelles rentes, avec la menace de porter une accusation contre lui devant

le conseil des Indes s'il ne les satisfaisait pas. Le complot fut découvert à temps, et les chefs en furent sévèrement châtiés; ce qui pacifia la ville de Cuzco. Cependant le maréchal Alfonso d'Alvarado et le capitaine Melchior Verdugo, qui attendaient des récompenses plus grandes que celles qu'ils reçurent, envoyèrent de sanglantes plaintes contre La Gasca au fiscal du roi; mais ces accusations furent méprisées.

§ 10.

Autres dispositions du gouvernement.

1. Après que le président La Gasca eut terminé à Guanuco plusieurs affaires, il alla à Lima où de plus importantes l'appelaient. Il partit à la fin de la même année 1548. Les quatre points qui attirèrent le plus son attention furent l'audience royale, le gouvernement de Popayan, la situation des Indiens et la division de la juridiction des évêchés. L'audience royale, avec laquelle il avait à traiter et à résoudre plusieurs points, ne se composait plus que de l'auditeur Andrès de Chanca, les deux autres étant morts et Cepeda dé-

pouillé de son emploi. En vertu de son pouvoir illimité et de la nécessité de constituer promptement le tribunal suprême et royal du Pérou, il conféra les titres d'auditeurs aux docteurs en droit Pedro Maldonado, Hernando de Santillan et Melchior Bravo Saravia. Ce docte gentilhomme, aussi savant que juste, entreprit avec activité de savantes recherches et écrivit sur *les Antiquités du Pérou.*

2. (1549.) Le gouvernement de Popayan avait besoin d'être visité. Des plaintes et des accusations contre son conquérant et gouverneur, Sébastien de Belalcazar, étaient parvenues depuis plusieurs années à la cour, et le président avait été chargé de les examiner. Belalcazar avait amené à la conquête de Quito et de Popayan quelques officiers d'une conduite inhumaine et exécrable, tels que Juan de Ampudia, Alonzo Sanchez, Francisco Garcia de Tovar et Roque Martin. Comme il importait à Belalcazar de demeurer longtemps à Rio-Bamba, pour les motifs que nous avons

rapportés précédemment, il chargea ces officiers de faire reconstruire Quito et de soumettre les provinces voisines. Dans l'espoir de découvrir les trésors cachés d'Atahualpa, ils commirent des horreurs incroyables, massacrèrent de sang-froid des milliers d'Indiens, mirent le feu aux villages et firent subir, sinon la mort, du moins de cruelles tortures, à presque tous les caciques. Ce furent eux qui imaginèrent de changer les maisons en bûchers et d'y mettre le feu après y avoir enfermé leurs prisonniers; les premiers ils donnèrent l'exemple de boucheries publiques de chair humaine, pour nourrir une grande quantité de chiens dont ils se servaient pour faire la chasse aux Indiens fugitifs.

3. Les excès abominables de ces quatre tyrans furent attribués à Belalcazar, parce que, en ayant connaissance, il n'y porta pas remède. Ils passèrent en conséquence dans la province de Popayan, où ils commirent les mêmes horreurs, mais où ils trouvèrent une mort

affreuse, puisqu'ils assouvirent la rage des Indiens et furent dévorés par eux. Fray Marcos Niza et le capitaine Alfonso Palomino, témoins oculaires de ces excès, et tous deux irrités contre Belalcazar, informèrent de ces faits non-seulement l'évêque de Mexico, Zumarraga, mais la cour elle-même, et les mirent sur le compte de Belalcazar. Ils l'accusèrent aussi d'avoir ouvert de sa propre autorité les sceaux royaux, et d'avoir fait frapper à Popayan tout l'or qu'il avait pu se procurer, sans en rendre compte à personne. Les partisans du capitaine George Robledo, qui était du côté de la mer du Nord, et qui avait concouru à la fondation de Popayan, se plaignirent de ce que Belalcazar s'était arrogé l'autorité souveraine en faisant décapiter Robledo et deux de ses officiers.

4. Le président La Gasca ne pouvant aller personnellement faire l'enquête, y envoya un magistrat instructeur (*pesquisidor*), afin de prendre d'abord des informations judiciaires

à Quito, et de passer de là à Popayan pour les terminer. Par suite il ôta à Belalcazar son gouvernement, confisca ses biens et l'envoya prisonnier à la cour, accompagné d'un des juges qui avait instruit son procès. Belalcazar, dépouillé de ses grandes richesses et privé de tous ses honneurs et de toutes ses charges, mourut de chagrin en arrivant à Carthagène, à la fin de 1549. Il fut un des meilleurs officiers qui avaient pris part à la conquête du Pérou, vaillant, prudent, plein de sagacité et bon envers les Indiens. Il se montra toujours très-fidèle au roi, en exposant sa vie et ses biens pour suivre son parti; mais il eut le malheur d'être obligé de se servir de Juan de Ampudia, qui entacha son honneur et fut cause de sa fin malheureuse.

5. Ce qui occupa le plus La Gasca pendant presque toute l'année 1549, ce fut de régler, de concert avec l'audience royale, les points concernant les Indiens. On n'avait pas pensé jusqu'alors à leur conversion. Le tribut qu'ils

payaient appartenait aux titulaires des *repartimientos*, et l'avarice de ceux-ci leur faisait prélever des taxes énormes. Leur conduite inhumaine avait été le sujet d'une foule de plaintes et le scandale du monde entier. Plus de vingt mille Indiens étaient morts en portant les fardeaux des Espagnols pendant leurs guerres civiles, et un bien plus grand nombre encore avaient succombé dans leurs expéditions et dans leurs conquêtes, soit à cause du climat auquel ils n'étaient pas habitués, soit dans les mines où ils étaient assujettis à un travail continuel.

6. La Gasca confia la conversion et l'instruction des Indiens aux évêques, aux prêtres et aux moines, qui n'avaient eu jusqu'alors d'autres occupations que la guerre, et avaient pris part à tous les troubles. Les évêques étaient au nombre de quatre; les prêtres étaient très-nombreux, ainsi que les moines qui avaient déjà fondé un grand nombre de couvents dans presque toutes les villes et tous les

villages du Pérou; car ils avaient pleine liberté de venir s'établir en Amérique et de fonder des maisons dans les nouvelles conquêtes, sans avoir besoin de permission particulière, liberté dont ils profitaient largement. Depuis quelques années il y avait déjà, dans la ville de Quito seulement, trois couvents très-grands et très-nombreux : un de Dominicains, fondé par Fr. Alonzo de Montenegro; un autre de Franciscains, fondé par Fr. Luis Flamenco; et le troisième de l'ordre de la Merci, fondé par Fr. Martin de Victoria. Le dominicain Montenegro avait catéchisé et converti quelques Indiens de Quito. Les autres n'avaient ambitionné jusqu'alors que les emplois militaires.

7. Le vice-roi menaça des peines les plus sévères, et même de la perte de leurs *repartimientos*, ceux qui réduisaient les Indiens en esclavage ou les forçaient à porter des fardeaux sans les payer. Quant aux tributs, il envoya des délégués dans toutes les provinces interroger les Indiens et leurs commandeurs,

et leur faire déclarer, sous la foi du serment, ce qu'ils avaient payé jusqu'alors. Après s'être fait instruire de tout et s'être consulté avec l'archevêque et d'autres personnes pleines de sagesse et de prudence, il taxa les tributs royaux plus bas qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce moment; de sorte que les Indiens en furent très-contents. La taxe ne fut pas la même pour toutes les provinces; elle fut un peu plus forte pour celles qui s'étaient montrées plus rebelles, et où il y avait eu des soulèvements, et plus faible, au contraire, pour celles qui s'étaient soumises volontairement et qui avaient rendu des services.

8. Quand il fallut en venir à la désignation des limites de la juridiction des divers évêchés, il s'éleva beaucoup de disputes. Jusqu'en 1549 on avait établi cinq siéges épiscopaux, et aucun ne connaissait encore les limites précises de sa juridiction, parce que la nomination des évêques n'avait eu lieu que quelque temps après



l'érection du siége, lorsque le pays était livré aux plus grandes révolutions. La première érection fut celle de Cuzco en 1537; en 1539 on érigea celles de Lima et de Truxillo. En 1543 Don Fray Juan de Solano, de l'ordre de saint Dominique, vint prendre possession du siége de Cuzco, et Don Fray Geronimo de Loaisa de celui de Lima. Quant à l'évêché de Truxillo, il resta longtemps vacant. En 1544 on érigea celui de Quito en faveur de Don Garcia Dias de Arias, prêtre séculier. Quelques-uns mettent cette fondation à l'année suivante 1545, lorsque Lima devint archevêché; mais il est certain que ce fut en 1544, et qu'en octobre de cette même année, Arias était déjà sacré; il fut un de ceux que l'audience royale consulta pour savoir si l'on donnerait le titre de gouverneur à Gonzalo Pizarro (Gomara, *Hist. gen.*, c. 164). En 1547 on fonda l'évêché de Popayan, et Don Juan del Valle vint aussitôt l'occuper avec le titre d'évêque, non de Popayan, mais d'Antioquia, comme en font

foi les bulles des papes, même celles qui sont bien postérieures à cette époque.

9. Comme on ne savait quel territoire donner à l'évêque de Truxillo, on fit le partage du Nord au Sud entre les quatre évêchés de Popayan, Quito, Lima et Cuzco. Celui de Popayan partait du 7° 30′ de lat. nord dans la province d'Antioquia, dont la capitale reçut son écusson royal la même année de la fondation de l'évêché, c'est-à-dire en 1547, et se terminait à la rivière de Mayo, à près de 2° de lat. nord, comprenant ainsi, dans ces limites, presque toutes les provinces et tous les établissements dépendants du gouvernement de Popayan.

10. Celui de Quito, qui s'étendait depuis la rivière de Mayo, à 2° de lat. nord jusqu'à 6° de lat. sud, comprenait les provinces de Pasto et Pastos, appartenant au gouvernement de Popayan, toutes celles du royaume de Quito et la province de San-Miguel de Piura, dépendant du gouvernement de Lima. L'archevêché de Lima



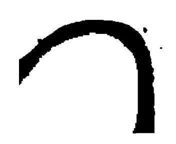
prenait depuis le 6° de lat. sud jusqu'au 12° ½ de la même latitude, et comprenait les provinces de Chachapoyas, Caxamarca, Truxillo, Lima, Xauxa et les provinces adjacentes. L'évêché de Cuzco partait des limites de l'archevêché de Lima et s'étendait, non au sud, mais à l'est, sur les provinces où l'on avait fondé Guamanga, Arequipa, La Paz, Chuquisaca et leurs dépendances. Plus tard, lorsqu'on établit de nouveaux évêchés, on fit les divisions pour chaque juridiction particulière. Lorsqu'on nomma un évêque à Truxillo, en 1612, les deux évêchés de Quito et de Lima durent lui céder chacun une partie de son territoire. Il y eut alors mille difficultés à vaincre, et c'est pour cette raison qu'on n'y nomma pas d'évèque en 1577, lorsqu'on en fit une seconde fois un évêché, et ce siége resta près d'un siècle sans être occupé.

§ 11.

Nouvelles conquêtes et nouvelles fondations dans le royaume de Quito.

1. Tandis que le président La Gasca s'occupait, pendant le cours de l'année 1549 et au commencement de la suivante, à mettre de l'ordre dans toutes les parties de son gouvernement, ceux qui avaient été envoyés à de nouvelles conquêtes accomplissaient aussi leur mission. Je passerai sous silence ce qui n'entre pas dans mon sujet, et je parlerai seulement de ce qui a rapport au royaume de Quito.

2. La province de Yaguarzongo, située vers



l'orient, au delà des Cordillières des Andes, depuis le 4° de lat. sud, était la plus riche de tout le royaume par la grande quantité de mines d'or qu'elle contenait. Les Indiens qui l'habitaient étaient d'un caractère pacifique, et se soumirent sans résistance aux Espagnols, grâce à l'habileté de Don Pedro de Mercadillo, à qui elle échut en partage, en récompense de ses services, avec le titre futur de gouverneur. Il effectua, dans le courant de 1549, trois fondations : 1° la ville de Zamora, sur la rivière du même nom, à un peu moins de 4° de lat. sud et 3′ de long. ouest; 2° l'*Asiento* et la mine de Cagara, un peu plus au sud, à la source de l'Irambiza; 3° l'*Asiento* et la mine de Jamguambi, à l'orient de Zamora. Le bruit des richesses du Pérou y attira tant de monde qu'il put fonder l'année suivante, 1550, la ville de Santiago, à l'extrémité orientale de cette province, à l'endroit où la rivière de Santiago se jette dans le Maragnon, à 4° 25′ de lat. sud, et 1° 16′ de long. est.

3. La province de Chacayunga, touchant, au sud, à celle de Yaguarzongo, dernière limite du royaume de ce côté, et qui échut au capitaine Diego Palomino, était de moindre importance et pas aussi riche. Il la conquit avec un égal bonheur, et fonda, dans la même année 1549, la ville de Jaen sur la rive sept. du Chinchipe, près de l'endroit où il se jette dans le Maragnon, à 5°25′ de lat. sud, et 0° 15′ de long. ouest.

4. La province de la Zarza, qui touchait à celle de Yaguarzongo à l'orient, et à celle de Pacamoros, au sud, fut donnée au capitaine Alfonso de Mercadillo; elle est plus étendue, mais un peu moins riche en minerai que celle de Yaguarzongo. Elle comprend plusieurs petites provinces qui ont des noms particuliers; mais toutes se nomment vulgairement de la Zarza d'après la principale. Alfonso de Mercadillo avait fondé dans celle-ci, par ordre de Gonzalo Pizarro, trois ans auparavant, la belle ville de Loxa. Dans cette même année 1549,

les autres provinces ayant fait leur soumission, il fonda au commencement de l'année suivante la ville de Zaruma, sur la rive occ. du Rio Amarillo, à 3°40' lat. S., et 1°15' long. est de Quito. Il établit des mines tout autour, lesquelles ne produisaient que de l'or commun, mais qui furent cependant exploitées avec la plus grande constance, depuis la conquête jusqu'à présent, sous l'inspection d'un alcalde mayor des mines.

5. Les provinces de Macas et de Huamboyas, qui confinaient du côté du couchant avec celle de Cañar, et vers le nord avec celle de Puruha, ne firent pas alors autant de progrès que les autres. Celles-ci abondaient en riches minerais d'or, en pierres précieuses et en une matière colorante égale au bleu d'outre-mer. Les peuplades dociles s'étaient soumises volontairement depuis le commencement de la conquête de Belalcazar, en 1535. Le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda entreprit deux fondations qui furent abandonnées faute d'habitants. Le

capitaine Pedro del Villar effectua la fondation de deux *Asientos* avec des gens de Rio-Bamba; mais ils furent aussi abandonnés en partie à cause de la guerre, et en partie parce qu'on se figurait que c'était un pays malsain.

6. Le capitaine Pedro de Benavente, à qui La Gasca avait commis le soin de visiter ces provinces, les trouva épuisées par la guerre que leur faisait la nombreuse et féroce nation des Xibaros, leurs voisins du côté du sud. Ils occupaient les vastes et riches pays situés entre les rivières de Morena et de Paute jusqu'à la province de Pacamoros. Benavente, s'étant assuré des provinces de Huamboya et de Macas, entreprit, conjointement avec les naturels eux-mêmes, la conquête des Xibaros, dont les Espagnols n'avaient pas eu encore connaissance; de sorte qu'ils ne pouvaient savoir les difficultés qui les attendaient dans cette expédition.

7. Les Xibaros, dans le royaume de Quito, furent, et ont été jusqu'à présent, par leur multitude et leur férocité, ce que les Arau-

canos ont été pour le royaume de Chili. Dans tout le cours de 1549, Benavente n'obtint d'autre résultat que de perdre presque tous les hommes qu'il avait amenés. Il eut, dans le principe, plusieurs combats qui tantôt lui étaient favorables, tantôt défavorables, avec des forces inégales et beaucoup plus de monde de son côté. On peut dire que les Xibaros étaient innombrables; mais ils ne formèrent jamais un seul corps de nation; ils étaient divisés en diverses tribus indépendantes qui étaient ennemies les unes des autres. La tribu qui touchait aux Macas comptait à peine trente mille âmes, et cependant elle soutenait la guerre avec les autres tribus, ainsi qu'avec les Macas et Huamboyas, qui étaient deux fois plus nombreux, et dont elle triomphait souvent.

8. Ces deux nations s'étant unies avec les Espagnols, qui étaient plus de cent, ils ne doutèrent pas de la victoire. L'aspect inusité des armes européennes causa un moment de l'inquiétude aux ennemis; mais

avec l'expérience ils perdirent toute crainte. Ils lançaient des dards avec beaucoup d'adresse. Ils combattaient aussi corps à corps avec de petites lances et une espèce de bouclier. Les Espagnols, confiants dans le nombre de leurs alliés, pénétrèrent imprudemment dans le pays ennemi; mais après plusieurs combats, il périt dans une seule bataille plus de dix mille hommes avec presque tous les Espagnols.

9. Benavente s'enfuit avec un très-petit nombre de ses compagnons, et alla demander du secours à La Gasca au commencement de 1550; mais il était trop tard, car celui-ci se disposait à quitter le Pérou. L'importance de cette conquête engagea Benavente à s'arrêter à San Miguel, où il chercha à réunir de nouvelles troupes et armes; mais il était aussi trop tard de son côté, car il mourut en laissant ces provinces dans le même état, jusqu'à ce que le vice-roi Don Antonio de Mendoza, successeur de La Gasca, les fit conquérir en 1552.

§ 12.

Retour du président La Gasca, et fin de la quatrième et dernière époque d'antiquité.

1. En arrêtant la rébellion, en récompensant largement les dignes officiers et soldats qui l'avaient servi fidèlement, en cherchant à faire le bonheur de tous, en leur assurant une existence raisonnable, en introduisant les maximes d'un gouvernement régulier, La Gasca réussit dans un peu plus de deux ans à calmer autant que possible cette mer tumultueuse du Pérou. Sa conduite habile, sa prudence et son noble désintéressement lui firent accomplir avec honneur la commission diffi-

cile qu'on lui avait confiée. Il donna connaissance de tout à la cour et demanda avec instance un successeur dans le gouvernement. On nomma deuxième vice-roi du Pérou Don Antonio de Mendoza, qui était alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne. La Gasca se prépara alors à retourner en Espagne, au commencement de 1550.

2. Lorsqu'il était arrivé à la terre ferme, il n'avait que quatre cents ducats, et était sans armes et sans soldats. Il fit si bien qu'il mit sur pied la plus belle armée qui ait été vue au Pérou. Il dépensa, en préparatifs contre Pizarro, 90,000 *pesos* d'or qu'on lui avait prêtés et qu'il remboursa. Il rapporta à l'empereur Charles-Quint 1,500,000 *pesos*, ce qui revient à 10,000,000 de piastres fortes. Il était chargé de plus, pour compte de divers particuliers, de 2,000,000 de *pesos* d'or, et avec tout cela il ne rapporta rien pour lui, ce qui est certainement le plus grand miracle qu'on ait vu en Amérique.

3. La Gasca s'embarqua à Lima au mois de février 1550, et c'est à ce moment que se termine la quatrième et dernière époque de l'histoire ancienne du Pérou. Il arriva à Panama avec les immenses trésors qu'il rapportait, et comme tout ne pouvait entrer dans le navire qu'on avait préparé à Nombre-de-Dios pour le transporter en Europe, il laissa en dépôt dans la ville de Panama 600,000 *pesos* d'or, appartenant à des particuliers. La nouvelle des richesses qu'il portait avec lui mit en mouvement deux célèbres bandits, qui formèrent le dessein de le dépouiller de tout, en lui donnant la mort.

4. Ces deux bandits étaient les deux frères Contreras, fils du gouverneur de Nicaragua, qui, ayant donné la mort à leur évêque et commis mille autres brigandages, armèrent trois navires avec deux cents hommes, aussi pervers que leurs chefs, pour l'exécution de l'entreprise. Lorsque les Contreras arrivèrent à Panama, La Gasca était déjà parti de Nombre-

de-Dios. Ils pillèrent la ville, s'emparèrent des 600,000 *pesos* qu'y avait déposés La Gasca, volèrent les richesses des autres particuliers et embarquèrent le tout dans deux navires, par lesquels un des deux frères s'en retourna.

5. L'autre, ayant gardé pour lui le troisième bâtiment, continua son chemin par terre, avec presque tous ses gens, à la recherche de La Gasca, ne doutant pas qu'il ne s'emparât de tous les trésors qu'il portait, après lui avoir donné la mort; mais il lui arriva tout le contraire. La Gasca, ayant appris cette nouvelle, vint à sa rencontre avec tous les gens qu'il put réunir à Nombre-de-Dios, il lui livra combat et le vainquit. Il fit exécuter plusieurs de ces bandits, mais Contreras lui-même se noya dans une rivière en s'enfuyant. Il envoya ensuite de Panama un navire bien armé contre l'autre frère, qui attendait à la cape avec ses deux navires, celui qu'il avait laissé à Panama, et qu'il espérait voir arriver chargé de beaucoup plus d'or encore. Mais on s'en saisit heureuse-

ment et ils furent conduits à Panama. La Gasca recouvra tout ce qu'on lui avait enlevé, fit exécuter presque tous les bandits, et continuant aussi son voyage, arriva en Espagne aux acclamations de tous. L'empereur le fit venir à Augsbourg pour se faire raconter, par lui, tout ce qui s'était passé, et lui donna pour récompense l'évêché de Palencia, qui valait 20,000 ducats de rente.

§ 13.

Conclusion et réflexions sur cette partie de l'histoire.

1. Je n'ai pas voulu couper le fil de mon récit en citant à chaque instant les historiens anciens. J'ai cherché au contraire à coordonner tout ce qu'ils nous ont raconté. Les quatre principaux auteurs que j'ai consultés, sont: Don Agustin de Zárate (*Historia de la conquista del Perú*, depuis le livre 3 jusqu'au 7); Francisco Lopez Gomara (*Historia general*, depuis le c. 110 jusqu'au 189); Don Antonio de Herrera (*Historia general*, depuis la décade V jusqu'à la VIII); et l'Inca Garcilaso de la Vega (Partie IIe, depuis le livre 2 jusqu'au 5).

2. J'ai raconté, d'après eux, d'une manière simple et logique, toutes les actions des Espagnols pendant l'espace de dix-huit ans, depuis 1533, première année de la conquête, jusqu'à 1550. Je n'ai cherché ni à exagérer le bien, ni à atténuer le mal; mais il est incontestable que les écrivains étrangers sont injustes et qu'ils ne cherchent qu'à obscurcir la gloire des Espagnols en exagérant leurs cruautés et leur tyrannie. La tyrannie et les cruautés qu'on raconte de certains individus, sont rejetées par des auteurs malintentionnés sur la nation entière, et ils prétendent la punir tout entière, en la représentant sous les couleurs les plus odieuses et en la caractérisant toujours comme inhumaine, barbare et sanguinaire.

3. Si plusieurs officiers déshonorèrent la nation espagnole en trempant dans le meurtre de l'Inca, il y en eut un nombre presque égal qui protestèrent. Si un Juan de Ampudia, un Alonzo Sanchez, et quelques autres qui étaient

la lie et le rebut de la nation par la bassesse de leur naissance, manquèrent à tous les devoirs de l'humanité, beaucoup d'autres réprouvèrent leurs actes, furent les premiers à les accuser et à demander un prompt remède aux maux qui en résultaient, ainsi qu'un châtiment pour les coupables. Les souverains, leurs conseillers, leurs ministres, leurs magistrats et leurs juges punirent les agresseurs et opposèrent à ces excès des lois et des peines très-sévères.

4. Ainsi, puisque tout ceci est incontestable, quelle raison a-t-on d'attribuer à toute la nation le caractère odieux de quelques misérables les plus bas et les plus vils d'entre tous? Quelle est la nation qui, se vantant d'être la plus humaine, a manqué de Cromwell et de Carvallos? Ce qu'il y a de particulier dans la nation espagnole et ce qui ne s'est point vu ailleurs, c'est d'avoir eu des individus qui ont péché par le côté opposé. Je veux parler de quelques écrivains mus par un zèle généreux, mais

imprudent; comme un Casas, un Niza et un Palomino, dont les hyperboliques exagérations ont confondu les justes avec les coupables, et ont fait croire à plus de crimes qu'il n'y en a eu réellement.

5. Il n'y a pas d'écrivain ancien et raisonnable qui ne déclare et n'avoue hautement les cruautés qui se commirent en Amérique, mais ils en indiquent toujours les auteurs, faisant observer que tous périrent misérablement. « Ceux qui prirent part (dit Cieça de Léon, » un des écrivains les plus modérés) à la sen- » tence de mort d'Atahualpa, et ceux qui » commirent d'autres cruautés contre les In- » diens, eurent presque tous une fin mal- » heureuse; et il semble que Dieu ait permis » les guerres civiles du Pérou pour leur châ- » timent, en faisant de Carvajal l'exécuteur » de la justice divine, et en le laissant mourir » lui-même pour prix de ces méfaits. » (*Cron. del Perú*, cap. 120.)

6. Les écrivains étrangers, outre le soin qu'ils

prennent de faire ressortir comme inhumain le caractère de la nation espagnole tout entière, dévoilent encore toute leur injustice, en dépréciant et en rapetissant notre gloire et les louanges que méritent les premiers conquérants. L'action héroïque de Francisco Pizarro, en restant avec treize compagnons seulement, exposés aux plus horribles calamités et en face d'un monde entier d'ennemis, pour ne pas abandonner son entreprise, n'a pas d'exemple dans l'histoire. La conquête fut entreprise par trois personnes d'une condition médiocre et à leurs frais. Ayant réuni un petit nombre de compagnons, ils attaquèrent le plus puissant empire, rempli de nations vaillantes, et parvinrent à surmonter une mer de difficultés.

7. Ils surent résister à des fatigues et à des souffrances qui font frémir rien qu'à les entendre raconter. Enfoncés au milieu des montagnes les plus arides et les plus escarpées, entourés de précipices, étant obligés de traverser des vallées profondes et des torrents



impétueux, contraints de s'enfoncer dans les bois les plus élevés et les plus épais, entourés d'ennemis de tous côtés, se nourrissant de chevaux morts de fatigue, et de racines amères, toujours les armes à la main et la mort devant les yeux; ils combattirent une infinité de nations barbares, et les soumirent toutes. Ils s'emparèrent en peu de temps d'un pays immense, et dans l'espace de dix-huit ans ils fondèrent tant de villes et de villages que le nombre s'en est accru au point de paraître incroyable.

8. Cette gloire, à la vérité grande, est si propre et si particulière à la nation espagnole qu'il n'est pas facile d'en trouver un second exemple dans le monde; parce qu'il est difficile de rencontrer une nation d'une nature aussi robuste, d'un courage aussi intrépide et d'une constance aussi infatigable à surmonter et à vaincre des difficultés. Malgré les injustices graves qu'ils commirent et les excès violents dont ils se rendirent coupables envers la na-

tion indienne, les Espagnols introduisirent chez eux la vie rationnelle, politique et civile, et les indemnisèrent, par la lumière de l'Évangile, des maux qu'ils leur causèrent.

FIN DE L'HISTOIRE DE QUITO.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE IV.

LIVRE V.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

INÉDIT



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XLI.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

INÉDIT

Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, Nº 23.

M. DCCC XLI.

RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

INÉDIT

PRÉFACE.

La Floride est un des premiers pays de l'Amérique qui attirèrent l'attention de la France, et où elle établit ses premières colonies ; nous avons donc pensé qu'il serait utile de réunir à ce volume de pièces inédites deux relations, imprimées à la vérité dans le seizième siècle, mais qui sont d'une telle rareté qu'on peut les regarder comme inconnues. Le voyage de Dominique de Gourgues, qui termine ce volume, n'a été donné qu'en extrait dans l'ouvrage de Basanier ; nous avons cru nécessaire de le publier dans son entier d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale. Celle de Pedro Menendez, entièrement inédite, n'est pas moins importante, puisqu'elle nous donne la version espagnole de la destruction de la colonie fondée par Jean Ribaut ; elle est écrite d'un style tellement diffus et souvent si peu intelligible que son importance seule pour l'histoire de nos colonies a pu nous décider à l'insérer dans cette collection



RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

SOMMATION

A FAIRE

AUX HABITANTS DES CONTRÉES ET PROVINCES

QUI S'ÉTENDENT

DEPUIS LA RIVIÈRE DES PALMES ET LE CAP DE LA FLORIDE (1).

Au nom de Sa Majesté catholique et impériale, roi des Romains et empereur toujours

(1) Les lois des Indes défendaient de faire la guerre aux indigènes avant de les avoir sommés de se soumettre. Ceux qui s'y refusaient devaient être réduits en esclavage. J'ai cru devoir insérer ici une de ces sommations, telle qu'elle fut rédigée par le conseil des Indes. C'est un monument curieux de l'esprit du temps.

auguste, au nom de Doña Juana, sa mère, rois d'Espagne, etc., défenseur de l'Église, toujours vainqueur et toujours invincible, conquérant des peuples barbares, moi, Pamphile de Narvaez, leur serviteur, ambassadeur et capitaine, je vous fais savoir, le mieux qu'il m'est possible, que Dieu notre Seigneur, unique et éternel, a créé le ciel, la terre, un homme et une femme, desquels nous et vous, ainsi que tous les hommes du monde, passés et présents, nous sommes descendus, et de qui descendront tous ceux qui viendront après nous. Mais le grand nombre des descendants de ces premiers parents a été cause qu'il y a cinq mille ans et plus, et depuis la création du monde, il a été nécessaire qu'une partie de ces hommes s'en allassent d'un côté, et une autre partie d'un autre côté, et qu'ils se divisassent dans un grand nombre de royaumes et de provinces, car ils ne pouvaient tous subsister dans une même contrée.

Dieu, notre Seigneur, a chargé un de ces

hommes, nommé saint Pierre, d'être le souverain de tous les hommes, dans quelques pays qu'ils habitassent et quelles que fussent leurs lois et leur religion; Dieu lui a donné le monde entier pour royaume, seigneurie et juridiction.

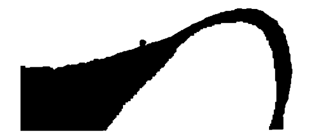
Il lui a ordonné pareillement d'établir son siége à Rome, comme étant l'endroit où il pourrait le mieux gouverner le monde. Cependant il lui a permis aussi de résider et d'établir le siége de sa puissance dans tout autre endroit du monde qu'il voudrait, pour juger et gouverner tous les peuples chrétiens, Maures, Indiens, payens, enfin de quelque religion qu'ils fussent.

On l'a nommé Pape, ce qui veut dire admirable, le père et le gardien suprême, parce qu'il est le père et le souverain de tous les hommes.

Les hommes qui vivaient à cette époque ont obéi à ce saint Pierre, et ils l'ont reconnu comme roi et souverain de l'univers, et ils

ont considéré de même tous ceux qui, par la suite, ont été promus au pontificat. Cet usage a été suivi jusqu'à présent et durera jusqu'à la fin du monde.

Un des pontifes passés, qui monta sur ce trône et qui succéda à la dignité de ce prince dont je viens de parler, en qualité de souverain du monde, a fait don des îles et de la terre ferme qui se trouvent au delà de la mer de l'occident auxdits empereur et reine, héritiers de ces royaumes, nos seigneurs, ainsi que de tout ce que ces contrées contiennent, comme cela a été arrêté dans certains actes qui ont été dressés à ce sujet, et dont vous pouvez prendre connaissance si vous le voulez; de sorte que Leurs Altesses sont souverains de ces îles et de la terre ferme, en vertu de ladite donation, et en cette qualité de roi et maître, la plupart ou presque toutes ces îles, aux habitants desquelles on a notifié cette donation, ont reconnu Leurs Majestés, leur ont obéi et leur obéissent comme



le doivent faire des sujets, de leur plein gré, sans résistance aucune; au moment même où ils furent informés de ce que l'on vient de vous faire savoir, ils se sont soumis aux dignes religieux que Leurs Altesses leur ont envoyés pour les convertir et les instruire dans notre sainte foi catholique, et cela de bon cœur et librement, sans indemnité ni condition aucune; ils se sont faits chrétiens et ils le sont encore aujourd'hui. Leurs Altesses les ont reçus comme sujets avec joie et avec bonté; elles ont ordonné de les traiter comme leurs autres sujets, et vous êtes tenus et obligés de faire de même.

En conséquence, et le mieux que je peux, je vous prie et vous enjoins de bien considérer ce que je vous ai dit, de le regarder comme chose entendue, de vous consulter là-dessus pendant tout le temps qui sera justement nécessaire, et de reconnaître l'Église comme reine et souveraine du monde entier, et en son nom le souverain pontife, nommé

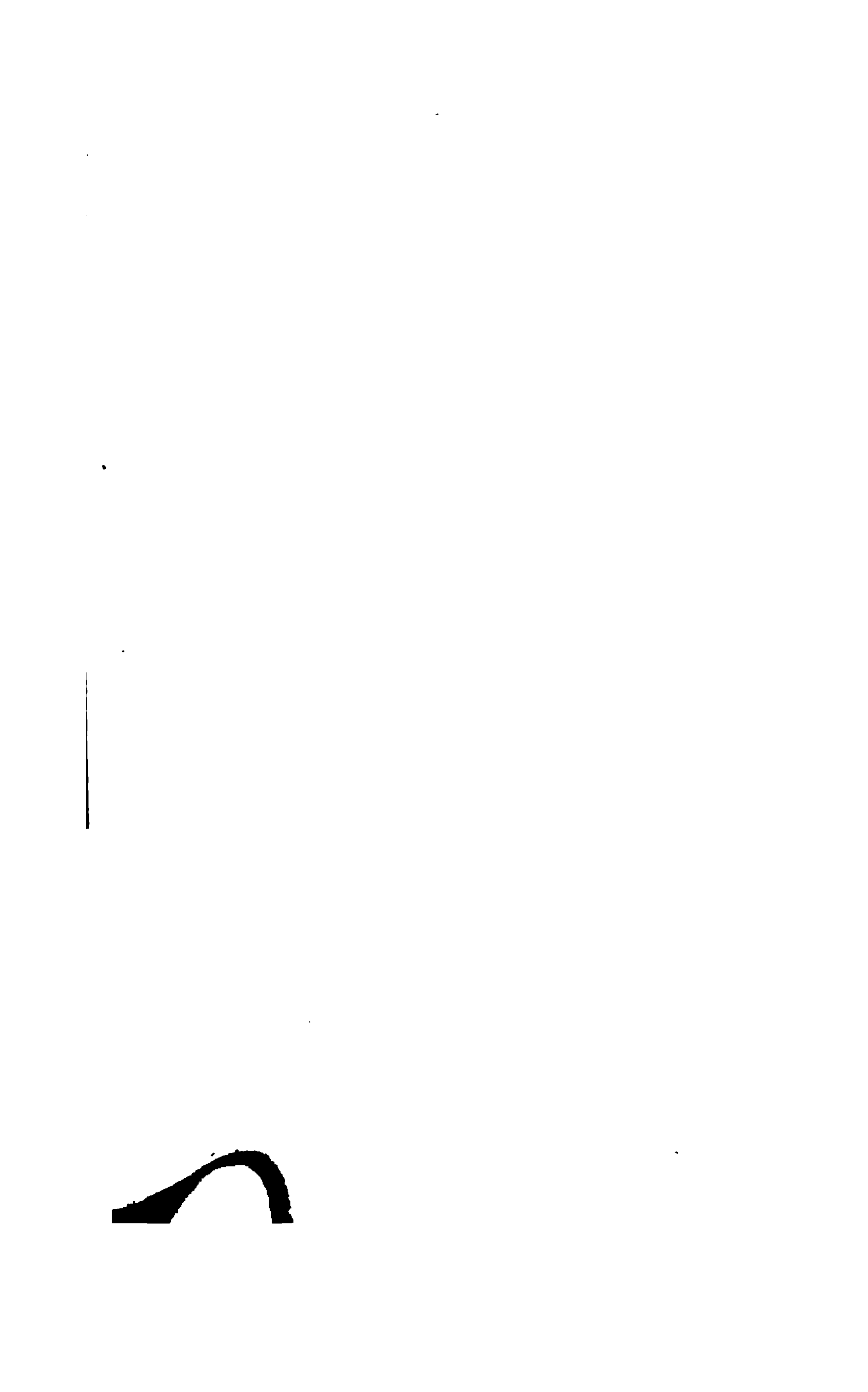
Pape, représenté par la Reine et le Roi, nos maîtres, qui sont les souverains et les rois de ces îles et de la terre ferme en vertu de ladite donation, de consentir et de faire en sorte que ces religieux vous apprennent ce que je vous ai déjà énoncé. En agissant ainsi vous vous en trouverez bien, vous remplirez votre devoir; Leurs Majestés, et moi-même en leur nom, nous vous traiterons avec affection et charité, nous vous laisserons la possession libre de vos femmes, de vos enfants et de vos biens, sans que vous soyez soumis à aucune obligation, afin que vous en fassiez ce que vous voudrez en toute liberté. On ne vous forcera pas à embrasser le christianisme, mais lorsque vous serez bien instruits de la vérité et que vous désirerez être convertis à notre sainte foi catholique, comme l'ont fait presque tous les habitants des autres îles, on vous fera chrétiens, et en outre Sa Majesté vous accordera de nombreux priviléges, beaucoup de faveurs, et vous fera instruire.



Si vous ne le faites pas et si par malice vous tardez à consentir à ce que je vous propose, je vous certifie qu'avec l'aide de Dieu je marcherai contre vous les armes à la main; je vous ferai la guerre de tous côtés et par tous les moyens possibles; je vous soumettrai au joug et à l'obéissance de l'Église et de Sa Majesté, je m'emparerai de vos personnes, de celles de vos femmes et de vos enfants; je vous réduirai en esclavage, je vous vendrai et disposerai de vous suivant les ordres de Sa Majesté; je prendrai vos biens, je les ravagerai et je vous ferai tout le mal possible comme à des sujets désobéissants. Je vous signifie que ce ne sera ni Sa Majesté, ni moi, ni les gentilshommes qui m'accompagnent qui en serons cause, mais vous seuls. J'enjoins au notaire présent et aux autres personnes qui l'accompagnent d'être témoins de ce que je vous signifie.

(Extrait du livre des copies des provinces de la Floride, Séville, chambre du commerce. — 1527.)





MÉMOIRE SUR LA FLORIDE,

SES CÔTES ET SES HABITANTS,

QU'AUCUN DE CEUX QUI L'ONT VISITÉE N'ONT SU DÉCRIRE ;

PAR

HERNANDO D'ESCALANTE FONTANEDO.

Très-puissant seigneur,

La Floride, les îles Lucayes et de Haïti forment un des côtés du canal Bahama; il n'y a point d'Indiens (1). Ce canal est entre la Havane et la Floride. Il existe plus près de la terre ferme d'autres îles qui s'étendent du couchant au levant, on les nomme *Los Mártires* (les martyrs), parce qu'un grand nombre d'hommes y ont été mis à mort, et parce qu'il y

(1) Le texte le dit positivement, *No hay Indios*, quoique l'auteur dise plus bas le contraire.

existe des rochers qui s'élèvent de terre, et qui de loin ressemblent à des hommes qui font naufrage ; elles sont habitées par des Indiens de haute taille ; leurs femmes sont bien faites et jolies. On y trouve deux villages indiens : l'un se nomme Guaragunve, qui veut dire en langue vulgaire le *village des pleurs* ; l'autre, plus petit, Cuchiyaga, ce qui signifie *endroit où l'on a souffert le martyre*. Ces Indiens n'ont ni or ni argent, et encore moins d'habillements, car ils vont entièrement nus ; ils ne portent que des espèces de tabliers tressés de feuilles de palmiers, dont les hommes couvrent leur nudité. Les femmes s'en font avec certaines herbes qui poussent sur des arbres et ressemblent un peu à de la laine. Les tortues, les escargots, les thons, les baleines, qu'ils pêchent suivant la saison, sont leur nourriture ordinaire. Quelques-uns de ces Indiens mangent des loups marins, mais cela n'est pas général, car il y a entre eux des distinctions, et la nourriture des chefs n'est



pas la même que celle de leurs sujets. On trouve chez eux un animal que l'on appelle ici *langosta*, et un autre qui ressemble à celui que l'on appelle en Espagne *chapin*. Ces îles contiennent un grand nombre d'animaux semblables à des renards, mais qui n'en sont pas, et qui en diffèrent sous plusieurs rapports, ils sont très-gras et bons à manger. Dans d'autres îles on trouve des ours très-grands. Comme ces îles s'étendent du couchant au levant, et que la terre de Floride se trouve à l'orient, il doit y avoir nécessairement des ours, puisqu'elle n'est pas éloignée et que ces animaux peuvent passer d'une île à l'autre; néanmoins il nous paraissait fort étonnant, à nous autres prisonniers qui nous trouvions dans ces contrées, de voir des cerfs dans l'ile de Cuchiyaga, près du village dont j'ai parlé, ou bien d'en entendre fréquemment parler. J'aurais bien d'autre choses à raconter, mais je les négligerai, ayant des faits plus importants à rapporter. Il y a aussi dans ces îles une espèce



de bois que nous nommons *el palo* (gayac). Il est propre à bien des emplois, comme le savent les médecins. Je crois inutile de parler d'un grand nombre de fruits que l'on y trouve aussi. A l'ouest de ces iles s'étend un grand canal qu'aucun pilote n'ose franchir avec un gros bâtiment, parce qu'ainsi qne je l'ai déjà dit, il y a des iles sans arbres, vers le couchant; elles ne sont formées que de sable amoncelé, elles étaient probablement autrefois couvertes de terre que les flots auront enlevée, ce qui fait qu'il n'y croît pas d'arbres et qu'il n'y a que des plages de sable; elles ont sept lieues de tour; on les nomme les îles des Tortues, parce que ces animaux y viennent en grand nombre pendant la nuit se reposer sur le sable. Ces tortues sont de la grandeur d'un bouclier; elles ont autant de chair qu'une vache; elles sont toute viande, et cependant ce sont des poissons.

En courant du sud au nord, entre la Havane et la Floride, droit sur les îles, on trouve



d'abord les îles des Tortues. Les Martyrs sont à quarante lieues de la Havane, à vingt lieues des Tortues par le travers, et il y a encore vingt lieues de là à la Floride, c'est-à dire pour arriver à la province indienne de Carlos, dont le nom signifie village cruel, il est ainsi nommé parce que les habitants sont barbares et très-adroits à manier les armes. Ils sont maîtres d'une partie du pays jusqu'au village de Guacata, près du lac de Mayaimi, qui se nomme ainsi parce qu'il est très-grand. Il existe à l'entour un grand nombre de petits villages, ainsi que je le dirai plus loin. En se rendant de la Havane à la partie opposée où commencent les îles des Martyrs, et qui est voisine de la Floride, on compte soixante lieues de traversée pour se rendre aux îles de l'extrémité opposée, car ces îles se prolongent du levant au couchant, sur une étendue de soixante-dix lieues. La largeur de ce canal est très-variable : il y a plusieurs chenals; le principal est très-large et la profondeur

varie beaucoup. Sa plus grande étendue est vers les iles de la Bermuda, autant que je me le rappelle d'apres le rapport des Indiens. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je vais parler du groupe des Martyrs situé vers le nord. Ces iles finissent pres d'un village indien nommé Tequesta, bàti sur le bord d'une rivière qui vient de l'intérieur; elle parcourt quinze lieues de pays et sort d'un autre lac d'eau douce qui a été visité par des Indiens, mais que je n'ai pas vu; ils prétendent qu'il fait partie du lac de Mayaimi. Ce lac est situé au milieu du pays et est environné d'un grand nombre de villages de trente à quarante habitants chacun; ils vivent de pain de racines qui est leur nourriture ordinaire, pendant presque toute l'année. Cependant lorsque les eaux du lac montent beaucoup, ils ne peuvent pas s'en procurer. Ils ont beaucoup de poissons excellents, d'autres racines qui ressemblent aux truffes de ce pays et qui sont douces. Il y en a d'autres de bien des



sortes. Lorsqu'il y a du gibier, soit des cerfs, soit des oiseaux, ils en mangent la viande; on trouve dans les rivières une grande quantité d'anguilles fort grasses, des truites énormes presque aussi grandes qu'un homme; les anguilles sont grosses comme la cuisse: il y en a aussi de plus petites. Les naturels mangent encore des lézards, des couleuvres, des rats qui vivent dans le lac, des tortues d'eau douce et beaucoup d'autres petits animaux que nous ne finirions pas d'énumérer. Ces Indiens vivent dans un pays couvert de marais et coupé de précipices; ils n'ont point de métaux ni aucun objet de l'ancien monde; ils sont nus, les femmes portent de petits tabliers faits avec des palmes entrelacées, ils sont soumis à Carlos et payent un tribut composé de tous les objets dont nous avons parlé, tels que vivres, racines, peaux de cerfs, etc.

Je crois, d'après ce que m'ont rapporté quelques Indiens des îles de Jeaga, au commencement des Lucayes, que l'auditeur Lucas

Vazquez, de S. Domingue, accompagné de six de ces colons, s'embarquèrent sur des vaisseaux pour venir visiter ce pays et la rivière de Sainte-Hélène, située à sept lieues plus au nord, sur le bord de laquelle est un village nommé Orista, et que par erreur ils ont appelé Chicora. Un autre village du nom de Quale a reçu d'eux celui de Gualdape; ils n'ont pas vu d'autres villages, parce qu'ils n'ont pas fait de reconnaissance dans l'intérieur; car, comme ils n'ont pas cotoyé sérieusement, dans la crainte d'échouer et de se perdre, ils n'ont rien trouvé de plus. La vérité est qu'il n'y a ni or ni argent, si ce n'est fort loin d'ici à soixante lieues. On dit que l'on trouve des mines d'or et de cuivre dans l'intérieur vers le nord. Au bord d'une rivière et puis de certains lacs sont les villages indiens d'Otopali, Olagatano, et beaucoup d'autres. Ils ne sont pas de la race Chichimèque, ni de celle des habitants de la rivière de Jourdain. Leur roi principal s'appelle Zertepe dans la langue des Indiens de Carlos; il est su-



périeur aux autres chefs, comme l'était Montezuma. Dans l'endroit où Lucas Vasquez et d'autres Espagnols ont été, les habitants sont très-pauvres. On y trouve cependant quelques petites perles dans des coquillages; ils mangent du poisson, de grosses huîtres rôties ou crues, des cerfs, des chevreuils et d'autres animaux. Pendant qu'ils sont à la chasse, les femmes vont chercher du bois et de l'eau pour faire cuire leurs aliments dans des pots ou les rôtir sur le gril. Si les Espagnols y ont trouvé de l'or, il devait être apporté de loin, c'est-à-dire des montagnes qui sont situées sur le territoire du roi dont je viens de parler. On avait dit que les Indiens de Cuba adoraient la rivière Jourdain, mais cela n'est pas vrai.

Juan Ponce de Léon, se fiant aux rapports des Indiens de Cuba et de Saint-Domingue, fit une expédition pour reconnaître la rivière Jourdain à la Floride, soit qu'il voulût acquérir de la gloire, ou qu'il cherchât la mort, ce qui paraît le plus probable, ou bien qu'il

espérât redevenir jeune en se lavant dans cette rivière. Mais tout cela était le résultat des mensonges des Indiens de Cuba et des autres îles; qui disaient que la rivière Jourdain était à la Floride. Pendant que j'étais prisonnier dans ce pays, je me suis baigné dans un grand nombre de rivières, mais je n'ai jamais trouvé la bonne. Il y a longtemps qu'un grand nombre d'Indiens de Cuba qui cherchaient le Jourdain abordèrent dans la province de Carlos, mais le père du roi Carlos qui se nommait Senquene, les fit prisonniers et en forma un village, et leurs descendants vivent encore. La nouvelle que ces gens étaient partis de leur pays pour se baigner dans la rivière de Jourdain se répandit chez tous les rois et les caciques de la Floride, et comme c'étaient des sauvages ils se mirent à chercher cette rivière qui avait le pouvoir de rajeunir les vieillards et les vieilles femmes; ils y mirent tant d'empressement qu'ils ne rencontraient pas une rivière, un ruisseau, un lac ou même un marais, sans s'y

baigner, et encore aujourd'hui, ils n'ont pas cessé de la chercher, mais toujours sans succès. Les habitants de Cuba s'exposaient même à mourir sur mer victimes de leur croyance; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Carlos, et que l'on en fit un village; ils étaient en si grand nombre que l'on en trouve aujourd'hui de vieux et de jeunes quoiqu'il en soit mort beaucoup. Il est ridicule que Juan Ponce de Léon ait été chercher la rivière Jourdain à la Floride.

Parlons maintenant de la contrée d'Abalachi qui n'est pas loin de Panuco, où l'on dit que l'on trouve tant de perles et où vraiment il en existe.

Entre Abalachi et Olagale est un ruisseau que les Indiens appellent Guasaca-Esgui, qui veut dire, dans notre langue, *rivière des Roseaux*. C'est à l'embouchure de cette rivière, sur le bord de la mer, que l'on pêche les perles; on les trouve dans des huîtres et dans d'autres coquillages, et on les porte de là dans toutes les

provinces et tous les villages de la Floride, surtout à Togabaja, qui est l'endroit le plus proche et celui où réside le plus grand cacique ou roi de cette contrée; le village est situé à droite en arrivant de la Havane. Ce chef s'appelle Toco-Baja-Chile; il a un grand nombre de sujets; il est souverain indépendant, et habite de l'autre côté de la rivière qui s'étend à plus de quarante lieues dans l'intérieur, où Fernando de Soto avait l'intention de coloniser; mais la mort l'en empêcha; alors ses soldats se débandèrent et s'en allèrent dans l'intérieur. Pendant la route les Espagnols pendirent le cacique d'Abalachi, parce qu'il ne voulait pas leur donner du maïs pour leur provision de route, ou, à ce que disent les Indiens du village d'Abalachi, parce que leur cacique avait au cou de grosses perles dont une entre autres était du volume d'un œuf de pigeon ramier. Il y a dans ce pays de ces oiseaux qui nichent dans les arbres dans certaines saisons : les Indiens disent qu'il n'y a pas de mines d'or



ou d'argent, ou que du moins ils ne les connaissent pas. Les naturels vivent de maïs et de poisson qui est très-abondant, ils vont à la chasse aux cerfs, aux chevreuils et à d'autres animaux; mais le poisson est leur nourriture principale; ils font du pain avec des racines qui naissent dans les marais; ils ont beaucoup de fruits de différentes espèces, je n'en finirais pas si je voulais les citer ici. Les hommes vont nus aussi bien que leurs femmes; ils n'ont d'autres vêtements que des peaux de cerfs préparées dont ils se font des tabliers. Les femmes en font avec de petites mousses qui poussent sur des arbres et qui ressemblent à de la filasse ou de la laine; ces femmes ne sont pas blanches mais jaunâtres, elles se couvrent la partie inférieure du corps avec des tabliers.

Laissons Tojobaco, Abalachi, Olagale et Mogozo, qui forment des royaumes distincts, et parlons des villages et des bourgs du cacique Carlos, que le capitaine Reynoso a fait

mettre à mort pour le châtier. Les villages les plus importants sont : Tampa, Tomo, Tuchi, Sogo, No, qui veut dire *village aimé*, Sinapa, Sinaesta, Metamapo, Sacaspada, Calaobe, Estame, Yagua, Guaya, Guevu, Muspa, Casitoa, Tatesta, Coyovea, Jutun, Tequemapo, Comachica, Quiseyove et deux autres villages des environs, dont je ne me rappelle pas le nom, car voilà dix ans que je suis de retour. Il en existe d'autres encore dans l'intérieur près du lac de Mayaimi, savoir : Cutespa, Tavaguemue, Tomsobe, Enempa et vingt autres villages dont j'ai oublié les noms : il y a dans les îles Lucayes deux villages soumis au cacique Carlos. Le premier se nomme Guarunguve et l'autre Cuchiaga. Carlos fut souverain de ces cinquante villages, comme son père l'avait été jusqu'à sa mort. Le pouvoir est aujourd'hui entre les mains d'un de ses fils nommé Sebastian ; il porte ce nom parce que Pedro Melendez l'ayant emmené à la Havane pour lui faire des présents, ordonna de le nommer

ainsi, mais ils devinrent pires que lorsqu'ils étaient partis, nonobstant les bons traitements qu'ils avaient reçus, et ils auraient été encore plus malheureux s'ils avaient été baptisés, car je leur ai entendu dire dans leur langue que le baptême était défendu chez eux; ils seraient donc devenus hérétiques; ils se sont soulevés de nouveau et plus sérieusement que la première fois. La plupart de nos ruses leur sont connues, ils se servent de flèches et d'arcs et sont très-vigoureux. Personne ne connaît aussi bien ce pays que moi qui en fais la description par écrit, j'ai été prisonnier chez eux depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de trente; je sais quatre langues, il n'y a que celle de Ais et celle de Teaga que j'ignore, n'ayant point été dans ces pays-là.

Je dirai que c'est une nation puissante, riche en perles; mais on n'y trouve pas d'or, parce qu'elle est éloignée des mines d'Onagatano, situées dans les montagnes neigeuses d'Onagatano, dernières possessions d'Abalachi,



et des nations d'Olocatano, d'Olagal, de Mogoso et de la Cañegacola, que les Indiens disent être très-nombreuses et très-guerrières, quoiqu'elles aillent entièrement nues. Quelques-uns de ces Indiens s'habillent avec des peaux; ils sont peintres et peignent tout ce qu'ils voient. On les appelle Cañogacole, qui veut dire *nation méchante, et adroite à tirer de l'arc.* Cependant les Espagnols pourraient les vaincre avec leurs bonnes armes, savoir : des arbalètes, des mousquets, des rondaches, de grandes et fortes épées, de bons chevaux et des *Escaupils* (1); il leur faudrait encore une ou deux personnes qui comprissent la langue de ces Indiens, et qui fussent des gens honnêtes, fidèles, et non pas comme le Biscayen qui voulut vendre Melendez aux Indiens; si moi et un mulâtre, nous ne l'eussions empêché, en découvrant la trahison, nous aurions tous été tués. Pedro Melendez ne serait pas

(1) Sorte d'armure de coton dont les anciens Mexicains se servaient pour se garantir des flèches.



mort à Santander, mais à la Floride, où il n'y a pas de rivière ni de baie qui me soit inconnue. S'il s'était conduit comme moi, ainsi qu'il l'aurait dû, les Indiens seraient aujourd'hui sujets de notre puissant roi Don Philippe, que Dieu protége pendant de longues années. J'ai dit que ce cacique était souverain de la rivière des Roseaux, où l'on trouve des perles et des mines de lapiz-lazuli (*Azul*); l'or se trouve plus loin dans le village d'Olagale, qui lui est soumis.

Un Biscayen nommé Don Pedro, que Sa Majesté a daigné nommer gardien des cygnes, fut prisonnier dans cette province; s'il avait montré un courage proportionné aux grâces qu'il avait reçues de Sa Majesté, les Indiens d'Ais, ceux de Guacata, ceux de Jeaga et leurs sujets, se seraient soumis et un grand nombre seraient déjà chrétiens; mais Don Pedro le Biscayen était un homme sans cœur et sans intelligence; il ne faut donc pas en parler. Il savait très-bien la langue d'Ais, toutes celles que

j'ai citées et même celle que l'on parle jusqu'à Mayaca et Mayajuaca de l'autre côté vers le Nord; mais Pedro Melendez, ayant ordonné de le pendre à cause d'une accusation calomnieuse portée contre lui et contre Domingo Ruiz, son compagnon, je pense qu'il eut peur, et étant revenu en Espagne, il y donna des nouvelles de la Floride. Il ne voulait pas après cela y retourner, mais il s'y décida pour retirer son fils des mains des Indiens. Ayant vu dans cette occasion les mauvais traitements dont on accablait les interprètes, il refusa de prendre part à cette expédition. Quant à nous, nous n'avons pas reçu de paye jusqu'à ce jour et nous sommes revenus avec une santé détruite; nous avons donc fort peu gagné en allant à la Floride où nous n'avons obtenu aucun avancement.

Le pays des rois de Ais et de Jeaga est très-pauvre; il ne renferme ni mines d'or ni mines d'argent, et, à vrai dire, c'est la mer qui l'enrichit, car beaucoup de bâtiments, chargés

d'or et d'argent, y ont fait naufrage; tels que celui de Farfan, la hourque du mulâtre, le navire biscayen, sur lequel était passager Anton Granado, qui fut fait esclave, et enfin celui du capitaine Juan Christobal. Les Indiens ont tué Don Martin de Guzman, le capitaine Hernando de Andino, député par la province de Popayan, et Juan Ortis de Zarate, facteur de Sainte-Marthe; leur navire fit naufrage en 1551, il avait à bord deux fils d'Alonso de Mesa et leur oncle; tous étaient riches, j'étais le plus pauvre et cependant j'avais vingt-cinq mille pesos d'or fin. Mon père, qui était commandeur, et ma mère servirent tous deux Sa Majesté au Pérou et ensuite à Carthagène, où ils avaient formé des établissements; j'y naquis ainsi qu'un de mes frères, et l'on nous envoya en Espagne pour faire nos études. Mais nous fîmes naufrage sur les côtes de la Floride, comme les autres navires et la flotte de la Nouvelle-Espagne que commandait le fils de Pedro Melendez; les Indiens prirent un Espagnol qui avait ga-

gné le rivage, il était mourant de faim, je l'ai vu vivant et je lui ai parlé, c'était un nommé Juan Rodriguez, natif de Nicaragua; il nous dit qu'ils venaient du Mexique, que les navires allaient en Espagne, que leur commandant était le fils de Pedro Melendez, Asturien; il ajouta qu'il était marin sur un des bâtiments de la flotte; qu'il avait ignoré ce que les autres étaient devenus jusqu'à ce que les Indiens s'étant armés pour se rendre à la côte de Ais, il les avait vus retourner avec des richesses considérables en lingots d'or, des sacs de réaux et beaucoup de marchandises. Comme il était prisonnier depuis peu de temps et qu'il ne savait pas la langue des Indiens, moi et Juan Rodriguez nous servîmes d'interprètes à cet homme et aux autres, car nous connaissions déjà le langage du pays; ce fut une consolation, bien triste à la vérité, pour ceux qui firent naufrage par la suite, de retrouver des chrétiens qui les aidaient à supporter leurs maux et à se faire comprendre

de ces brutes. Un grand nombre d'Espagnols ont échappé à la mort, ayant eu le bonheur de trouver des chrétiens; car les Indiens qui les prenaient leur ordonnaient de danser et de chanter, et les Espagnols ne les comprenaient pas. Comme les Indiens sont très-méchants, surtout ceux de la Floride, ils pensaient que si les chrétiens ne le faisaient pas, c'était par mauvaise volonté; ils les massacraient alors et disaient à leur cacique qu'ils les avaient tués parce que c'étaient des coquins et des rebelles qui ne voulaient pas leur obéir.

Un jour qu'un nègre, deux Espagnols nouvellement faits prisonniers et moi nous parlions au cacique, devant des grands seigneurs de sa cour, de ce que je viens de raconter, il me dit que j'étais le plus rusé de tous. Escalante, me dit-il, dis-nous la vérité, car tu sais que je l'aime beaucoup : pourquoi, lorsque nous ordonnons à vos camarades de danser et de chanter ou de faire autre chose, sont-ils assez obstinés et assez désobéissants



pour ne pas le faire? Est-ce parce qu'ils méprisent la mort ou bien pour ne pas obéir à des ennemis de leur religion? Réponds-moi, et si tu ne le sais pas, demande-le à ces nouveaux prisonniers qui sont esclaves par leur faute, quoique autrefois nous les ayons pris pour des dieux descendus du ciel. Je répondis à mon seigneur et maître en lui disant la vérité : Seigneur, il me semble, autant que je puis le comprendre, qu'ils ne sont pas rebelles et qu'ils n'ont pas de mauvaise intention en se conduisant ainsi, mais ils ne vous comprennent pas; ils ne manquent donc à leur devoir que faute de vous entendre. Le cacique me répondit que ce n'était pas vrai, qu'il le leur disait souvent, que quelquefois ils obéissaient et d'autres fois non, bien qu'on le leur répétât bien des fois. Malgré cela, seigneur, lui répliquai-je, je vous assure qu'ils ne le font pas par désobéissance, mais vraiment ils ne le comprennent pas. Que votre seigneurie veuille donc parler de-

vant moi et devant le nègre. Le cacique se mit à rire et leur dit : *Se-le-te-ga*, nouveau venu. Ils demandèrent ce que disait le cacique ; le nègre qui était près d'eux se prit à rire et dit au cacique : Seigneur, ce qu'Escalante vous a dit est la vérité, ils ne comprennent pas ; ils ont demandé à Escalante ce que vous avez dit et il ne veut pas le leur faire savoir jusqu'à ce que vous lui en donniez l'ordre. Alors, le cacique reconnut que c'était la vérité et il dit à Escalante : Escalante, maintenant je te crois. Je leur appris ce que signifiait *se-le-te-ga*, c'est-à-dire va voir s'il y a quelqu'un à la vigie, si quelqu'un vient, vigie se dit *tejihue*. Mais en parlant, les habitants de la Floride abrégent les mots beaucoup plus que nous.

Le cacique ayant reconnu la vérité, dit à ses sujets que lorsqu'ils prendraient des chrétiens naufragés, ils ne devaient leur donner aucun ordre avant de le lui avoir fait savoir, afin que l'un de ceux qui comprenaient leur langue

fût envoyé près d'eux. Le premier de ceux qui étaient présents, se nommait Pijiguini, ce qui, dans notre langue, veut dire Martinez; c'était le marin dont je viens de parler et qui avait fait naufrage à bord de la flotte de Mexico.

Mais je ne m'occuperai plus de ce sujet et je parlerai des richesses que les Indiens ont trouvées, elles s'élevaient à plus d'un million en lingots d'or et en bijoux fabriqués par les Mexicains et qui appartenaient aux passagers : le cacique les partagea entre ceux de Ais, de Teago, de Guacata, de Mayajuaci et de Mayaca, et il prit pour lui ce qu'il y avait de mieux. Ces navires, ceux dont nous avons déjà parlé, les caravelles qui avaient fait naufrage, les Indiens de Cuba et de Honduras qui se sont perdus en cherchant la rivière Jourdain, qui étaient riches et qui furent pris par Carlos et par les Indiens de Ais, de Caga et des iles Guarugumbe, sont cause que ces derniers sont,



comme je l'ai dit, riches par la mer et non pas par la terre. De Tocovaga jusqu'à Sainte-Hélène, il peut y avoir six cents lieues de côtes. Ce pays ne fournit ni or ni argent, on n'y trouve que les métaux qu'y apporte la mer. Je n'ai pas besoin de dire que le pays est habitable, puisqu'il y a des Indiens qui y vivent; il est très-favorable aux troupeaux et à la culture : je ne sais si la canne à sucre pourrait y venir ; on l'y a plantée et elle a poussé; mais comme je ne suis pas resté dans le pays, je n'ai pas vu ce qu'elle a produit. Les habitants de toutes les provinces que j'ai nommées, depuis Tocovagachile jusqu'à Sainte-Hélène, sont très-adonnés à la pêche, on y trouve constamment du poisson frais. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc et fort traîtres. Je suis bien persuadé que jamais ils ne se soumettront et qu'ils ne seront jamais chrétiens ; je le signerais de mon nom et comme une chose très-certaine et que je sais positivement. Voici quel est mon avis; si on



ne le suit pas on s'en trouvera mal et plus mal qu'auparavant; il faudrait les prendre tous ensemble, hommes et femmes, après leur avoir fait des propositions de paix, les embarquer et les disperser comme sujets dans les différentes îles et même sur la terre ferme, où on les vendrait, ainsi qu'en Espagne Sa Majesté vend des vassaux à quelques grands seigneurs. On parviendrait, par ce moyen adroit, à adoucir leurs mœurs. Il faudrait ensuite établir dans cet endroit des Espagnols. Ils pourraient former des habitations, élever des bestiaux et porter secours à quantité de navires qui se perdent sur les côtes de la province de Sotoriva, au port de Saint-Augustin, et à la rivière de San Matheo où les luthériens de France ont établi un fort pour piller tous les bâtiments qui arrivent de la terre ferme, soit du Mexique, du Pérou ou des autres contrées. Ils l'ont déjà fait, et se réfugient ensuite dans la rivière San Matheo où réside le perfide cacique de Sotoriva, d'Alimacani et d'autres villages.

Au bord de la rivière de San Matheo, et à soixante lieues dans l'intérieur, il existe un autre cacique indépendant, qui possède Utina, Saravay, Moloa et beaucoup d'autres villages jusqu'à Nayajuaca, dans la contrée de Ais, vers le lieu planté de roseaux où nos pilotes disent que Pero Melendez a fait la paix avec eux; ils n'ont ni or, ni argent, ni perles : ce sont des gueux, de grands coquins et des traîtres. Ils se servent de flèches, et vont nus comme les premiers dont j'ai parlé. En remontant la rivière de San Matheo, on peut aller jusqu'à Tocopaga de l'autre côté de la Floride vers le couchant; je ne prétends pas dire cependant que l'on doive toujours remonter ce fleuve; après avoir franchi la barre de la rivière de San Matheo, on pourrait le remonter jusqu'à Azavay, qui est à cinquante ou soixante lieues dans l'intérieur, ou bien jusqu'à la province de Utina où l'on débarquerait pour se diriger vers le nord en remontant de village en village, et arriver à Cañogacola dont les habitants sont

sujets de Tocovaga; de là on se rendrait à ce dernier endroit qui est sur le bord d'un autre fleuve très-grand, où est parvenu Soto qui y est mort. Je n'en dirai pas davantage; car, s'il s'agissait de faire la conquête de ce pays, je ne pourrais fournir de plus longs détails que ceux que j'ai donnés. Cette conquête serait avantageuse à Sa Majesté, pour la sûreté de ces flottes qui vont au Pérou, à la Nouvelle-Espagne et dans d'autres contrées des Indes; elles doivent absolument passer près de cette côte et du canal de Bahama, où il se perd un grand nombre de navires et beaucoup de monde, parce que les Indiens sont nos ennemis et tirent très-bien de l'arc; il serait donc convenable, comme je viens de le dire, d'y avoir un petit fort pour protéger ce canal; on doterait cet établissement d'une rente que l'on pourrait faire payer au Pérou, au Mexique, aux îles de Cuba et des autres parties des Indes, et qui serait destinée à l'entretien et à la paye des soldats qui garderaient ce fort; c'est tout

ce qu'il y a à faire, si ce n'est de s'occuper de la pêche des perles, car ce pays n'a pas d'autres richesses; c'est dans ce sens que je conclus et s'il est nécessaire je le signe de mon nom.

HERNANDO D'ESCALANTE.

FONTANEDA

A cette relation est jointe une feuille détachée, sur le recto de laquelle on lit ce qui suit : Colomb découvrit les îles Lucayes (Yucayos) et celles de Achiti, une partie de la Floride et d'autres îles près de Saint-Domingue.

Les îles Lucayes se divisent en trois groupes, savoir : 1° les îles de Bahama; 2° les îles Organos; 3° les îles de los Mártires qui touchent les bas-fonds des îles des Tortues vers le couchant. Ces bas-fonds sont composés de sable, et par conséquent on ne les voit pas de loin; c'est pour cela qu'il se perd beaucoup de bâtiments sur les côtes des îles de Bahama, des Tortues et de los Mártires.

La Havane est vers le sud; la Floride est au nord; entre la Havane ou l'île de Cuba, et la terre ferme, sont les îles de Bahama, d'Orcanos, de los Mártires et des Tortues. Il existe un canal dont la largeur, dans l'endroit le plus étroit, est de vingt lieues, il s'étend de la Havane aux Martyrs et des Martyrs à la Floride; il a quatorze lieues entre les îles du côté de l'Espagne ou pour mieux dire vers l'orient; du côté du couchant il en a quarante dans sa plus grande largeur; on y trouve beaucoup de bas-fonds; il y a quelques passages profonds, mais il est impossible aux navires et aux brigantins, même aux plus petits, de le franchir excepté du côté de l'est et du nord-est; les canots même n'y peuvent pas passer; néanmoins on trouve un passage vers l'ouest pour se rendre de la Havane à la Floride, mais il n'y en a pas pour aller en Espagne, si ce n'est le canal principal de Bahama, entre la Havane et les Martyrs, les îles Lucayes et le cap du Caña-



beral; on ne peut passer par aucun autre endroit. Si l'on voulait prendre une route plus courte, on pourrait traverser la Floride en suivant la large rivière de Tocobaga, et la rivière de San Mathco de l'ouest à l'est, non pas sur des vaisseaux, mais par terre. Les mêmes bâtiments pourraient faire constamment le trajet de la Floride au Mexique, pendant que d'autres iraient de la Floride en Espagne.

Je rapporterai, en général, quelques faits touchant la Floride et une rivière que l'on appelle la rivière de Jourdain, qui est dans la partie septentrionale, où moururent Hernando de Soto, les capitaines Salinas, Francisco Reinoso et d'autres religieux, dont les uns ont souffert le martyre, et dont d'autres ont été esclaves; j'en ai vu quelques-uns de vivants qui étaient prisonniers (1). Je dirai quels sont les traits, les aliments et la manière de se vêtir des habitants d'Apalachi, de Mogozo et d'au-

(1) Voyez son autre mémoire.



tres villages situés plus bas, qui sont : Tocobaga, Osiguevede, Carlos, Ais, Lonsobe et beaucoup d'autres dont je parlerai; mais je ne m'occuperai pas de tous. Je traiterai chaque chose à part, en commençant par les îles Lucayes et celles de los Mártires.

Les Indiens d'Apalachi vont nus; les Indiennes portent des tabliers d'une herbe qui vient sur les arbres et qui ressemble à de la laine, comme je l'ai déjà dit. Ils se nourrissent de cerfs, de renards, de vaches qui sont couvertes de laine, et de beaucoup d'autres animaux. Ces Indiens perçoivent certains tributs d'or commun qui est mêlé avec de l'or fin, et beaucoup de veaux tachetés; une rivière, qui appartient à ce village, produit les perles dont nous avons parlé. Les habitants se servent de l'arc; ils sont rusés; néanmoins avec un interprète adroit on pourrait facilement les gagner. Ce sont les meilleurs Indiens de la Floride, ils valent mieux que les habitants de Tocobaga, de Carlos, d'Ais, de Tegesta, et mieux aussi

a été déjà question et
la rivière du Jourdain.
achi sont soumis à ceux
oso et à d'autres qui ha-
montagne d'Aite, et qui
plus riches; leurs villages
rtants; j'ai résidé deux ans
beaucoup d'or de bas aloi,
n; mais dans toute la côte,
dans ce mémoire, il n'y a ni
or fin. Tout ce qu'ils en pos-
des vaisseaux de la Nouvelle-
Pérou qui sont assaillis par la
le canal de Bahama, et qui vont
age sur les côtes couvertes de ro-
des Martyrs, qui se nomme *Chi-*
cap des Martyrs. Je déclare qu'en
ce tout ce que j'ai dit plus haut est
uen que je n'aie pas nommé tous les
les villages, parce qu'ils sont très-
nts les uns des autres et que je ne m'en
us pas; je m'arrête.

Muñoz a ajouté à cette pièce la note suivante :

« Excellente relation, quoiqu'elle soit d'un » homme étranger à l'art d'écrire, ce qui est » cause que l'on y trouve beaucoup de phrases » qui n'ont pas de sens.

» En marge de l'original, on trouve des ren- » vois de la main d'Herrera, qui sans doute » a extrait de ce mémoire ce qu'il rapporte » de la rivière de Jourdain, à la recherche du- » quel, suivant lui, Ponce de Léon est allé (1). »

(1) Sans trouver, comme Muñoz, cette relation excellente, j'ai cru devoir l'insérer ici, parce qu'elle renferme des renseignements précieux sur l'ancienne géographie de la Floride. Elle est souvent inintelligible, et malgré toute la peine que je me suis donnée pour la traduire exactement, je dois réclamer l'indulgence du lecteur.

La rivière Jourdain, dont il est souvent question, était regardée par les Espagnols comme une fontaine de jouvence, qu'ils cherchèrent partout, ainsi que l'Eldorado et les Amazones.

LETTRE

ÉCRITE

PAR L'ADELANTADE SOTO,

AU CORPS MUNICIPAL DE LA VILLE DE SANTIAGO, DE L'ILE DE CUBA (1).

Très-noble Seigneur,

Depuis que je suis dans ce nouveau pays qui, quoique peu éloigné, est séparé par la mer, il me semble qu'il y a mille ans que je n'ai eu des nouvelles de vos seigneuries, et vraiment il y a fort longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous, quoique je vous aie écrit à la Havane par trois voies différentes. Il se

(1) L'expédition de Soto a été écrite par un gentilhomme de la ville d'Elvaz. L'édition originale de cette relation est de la plus grande rareté. Il en a paru une traduction.— Paris, in-8°.

présente aujourd'hui une occasion de vous faire savoir quelque chose de nouveau, ce à quoi je ne manque jamais; je crois que cela vous sera agréable d'après le caractère que je vous connais, et sachant que vous avez eu toujours d'excellentes dispositions.

Je suis parti de la Havane avec toute ma flotte le dimanche 18 mai, quoique j'eusse écrit que je ne lèverais l'ancre que le vingt-cinq, mais je suis parti plus tôt pour profiter du vent qui était favorable et qui fut suivi de calmes aussitôt que nous fûmes entrés dans le golfe. Cependant ces calmes ne furent pas si continus que nous ne pussions en huit jours parvenir à cette côte, ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Nous manquâmes le port de cinq ou six lieues, sans qu'aucun de nos pilotes pût reconnaître où nous étions. Je fus donc forcé de monter à bord des brigantins et de le chercher; nous employâmes trois jours, tant à cette recherche qu'au séjour que nous y fîmes; une autre cause

de ce retard, fut que nous ne connaissions pas le canal qui est un golfe de douze lieues et plus de profondeur. Cette perte de temps me força d'envoyer Vasco Porcallo de Figueroa, mon lieutenant-général, à bord des brigantins pour s'emparer d'un village qui était au fond du golfe ; j'ordonnai de débarquer toutes les troupes et les chevaux sur un endroit de la plage, où avec bien de la peine je fis ma jonction avec Vasco Porcallo, le dimanche de la très-sainte Trinité : les Indiens effrayés abandonnèrent entièrement le pays et pendant trente lieues nous ne trouvâmes pas un seul homme. Quand je fus arrivé ici, j'appris qu'un chrétien était au pouvoir d'un cacique; j'y envoyai Baltasar de Gallegos avec quarante cavaliers et autant de fantassins pour qu'il cherchât à se procurer cet homme. Après avoir fait une journée de marche, cet officier le rencontra avec huit ou dix Indiens qu'il m'amena, nous ne fûmes pas peu satisfaits de l'avoir trouvé; il connaissait la langue du pays

et il avait presqu'oublié la nôtre, mais il s'y remit bientôt. Il se nomme Juan Ortis; il est natif de Séville et gentilhomme. Je me rendis eusuite en personne auprès du cacique et je trouvai qu'il avait des intentions pacifiques. J'expédiai aussitôt Baltasar de Gallegos avec quatre-vingts lances et cent fantassins pour reconnaître le pays; il y trouva tant de champs de maïs, de haricots, de courges et d'autres légumes, qu'on aurait pu nourrir la plus grande armée sans que le pays en souffrît. Étant arrivé chez un cacique nommé Hurripacuxi qui était le suzerain du premier et de beaucoup d'autres, il lui envoya quelques Indiens pour traiter de la paix, car on m'avait écrit qu'il était bien disposé; mais, après avoir conclu avec lui, il ne tint pas ses promesses; c'est pourquoi Gallegos le fit arrêter avec dix-sept Indiens parmi lesquels étaient quelques chefs, ce moyen lui ayant paru le plus sûr. Parmi ceux qu'il arrêta se trouvèrent quelques vieillards qui ont autant d'autorité que l'on



peut en avoir chez de pareilles gens et qui connaissent l'intérieur du pays; ils nous dirent qu'à trois journées de marche, en voyageant à travers des villages et des contrées bien peuplées et couvertes de maïs, on trouve une grande ville nommée Aquera où nous pourrions hiverner très-agréablement, et qu'à deux journées plus loin encore, il existe une autre ville nommé Ocale; ils rapportent tant de choses sur sa grandeur et sur son importance que je n'oserais pas les répéter ici; ils prétendent que l'on y trouve en abondance des poules, des *guahacos* enfermés dans des parcs, des cerfs privés que l'on garde par troupeaux. Je ne pus rien comprendre à ce rapport, et je crois d'après cela que ce sont des vaches dont il a voulu parler. On dit qu'il y a parmi ces Indiens beaucoup de marchands, que le commerce y est très-actif, que l'on y trouve de l'or en abondance, beaucoup de perles, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi; de tout ce que me disent les Indiens je ne crois

que ce que je vois de mes propres yeux, quoique je les aie menacés de la mort s'ils me trompaient. L'Espagnol qui comprend la langue de ces Indiens nous a rendu les plus grands services, et sans lui je ne sais pas ce que nous serions devenus. Gloire soit rendue à Dieu, tout s'est passé suivant sa volonté, il semble prendre un soin tout particulier de cette expédition qui ne se fait que pour lui, et je lui en rends mille grâces. Il y a en mer quatre-vingts fantassins dans les barques, et mon général est resté à terre avec quarante cavaliers dans l'intention de rejoindre Juan d'Añasco qui a découvert environ mille Indiens. Le général les a poursuivis pendant la nuit, mais il n'a pu les rejoindre à cause du mauvais état de la route. Quand nous serons tous réunis je ferai ma jonction avec Baltasar de Gallegos pour aller en corps hiverner à Ocale où, si l'on dit la vérité, nous trouverons tout ce dont nous avons besoin. Dieu veuille qu'il en résulte quelque chose d'avantageux

pour le service de Dieu notre Seigneur et que je puisse me rendre utile à vos Seigneuries, ainsi que je le désire. Malgré toutes les occupations que j'ai ici je n'oublie pas mon attachement aux personnes qui sont dans votre pays et l'obligation dont je leur suis redevable; mais je ne peux pas les visiter en personne; je crois d'ailleurs qu'elles n'ont pas besoin de mes services. Occupé, comme je le suis, vous augmenterez encore les obligations que je vous ai, si vous vous employez à tranquilliser le pays et à le bien administrer. Je recommande toujours au licencié les affaires de la justice, afin que le service de Dieu et celui de Sa Majesté soient bien faits, et je lui en serai reconnaissant. Nous-mêmes nous serons satisfaits d'avoir fait tout notre devoir comme c'est l'habitude de vos Seigneuries. Quant à moi, je conserverai toujours la même opinion que j'ai de vous et je ne cesserai de vous être obligé. Pour ce qui regarde l'affaire du bastion dont la construction a été com-

mencée à mon départ, comme il se pourrait faire que n'en ressentant pas un besoin pressant on ne l'eût pas achevée, vos Seigneuries me rendront service en le faisant terminer; car chaque jour il peut se présenter une occasion où il soit utile : c'est d'ailleurs une chose fort nécessaire à cette ville et je vous en serais très-reconnaissant. Je prie Dieu de conserver vos très-nobles personnes et de les faire prospérer autant que je le désire et que vos Seigneuries le méritent. Dans cette ville et port du Saint-Esprit de la province de la Floride, le neuf juillet 1539; le serviteur de vos Seigneuries,

HERNANDO DE SOTO.

RELATION

DE CE QUI ARRIVA

PENDANT LE VOYAGE DU CAPITAINE SOTO,

ET DÉTAILS

SUR LA NATURE DU PAYS QU'IL PARCOURUT;

PAR LUIS HERNANDEZ DE BIEDMA.

Étant arrivé au port de Baya-Honda, nous débarquâmes six cent vingt hommes et deux cent vingt-trois chevaux. A peine cette opération fut-elle terminée, que nous apprîmes, par un des Indiens dont on s'était emparé, qu'il y avait dans le pays un chrétien qui avait fait partie de l'expédition de Panfile de Narvaez; on envoya à sa recherche. Il était chez un cacique qui demeurait à huit lieues du port; nous le rencontrâmes en chemin, car il venait déjà au-devant de nous. Aussitôt que le cacique

eut appris que nous avions débarqué, il demanda à ce chrétien s'il voulait venir nous trouver; cet homme ayant répondu que oui, le cacique envoya neuf Indiens avec lui; il était nu comme eux; il avait à la main un arc et des flèches, son corps était peint comme celui des Indiens. Aussitôt que les chrétiens les eurent aperçus, ils pensèrent que c'étaient des naturels qui venaient pour espionner nos troupes, et marchèrent à leur rencontre, mais ceux-ci s'enfuirent sur une colline du voisinage. Les cavaliers les ayant atteints, donnèrent un coup de lance à un Indien, et il s'en fallut de peu qu'ils ne tuassent aussi le chrétien, car il parlait très-mal notre langue, l'ayant presque oubliée; mais il lui vint à l'esprit d'invoquer Notre-Dame, ce qui fit reconnaître que c'était un chrétien. Nous le conduisîmes avec le plus grand plaisir auprès du gouverneur; il y avait douze ans qu'il était chez ces Indiens; il parlait leur langue, et il y était tellement habitué qu'il resta plus de quatre jours avec

nous sans pouvoir dire deux mots de suite; s'il en disait un en espagnol, il en ajoutait quatre ou cinq dans la langue des Indiens; cela dura jusqu'à ce qu'il eût repris l'usage de notre langue. Il connaissait si peu le pays qu'il ne savait pas même par ouï dire ce qu'il y avait à vingt lieues de là. La vérité est que dès le premier moment il nous dit qu'il n'y avait pas d'or dans le pays.

Nous partîmes tous du port de Baya-Honda pour pénétrer dans l'intérieur, à l'exception de vingt-six cavaliers et de soixante fantassins qui restèrent pour garder le port jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres du gouverneur qui les fit venir. Nous marchâmes d'abord dans la direction de l'ouest, et ensuite dans celle du nord-est; nous entendîmes parler d'un cacique qui, suivant le rapport des Indiens, percevait des tributs sur tous les naturels; il se nommait Hurripacuxi, il habitait à environ vingt lieues de la côte. De cet endroit nous continuâmes notre marche en traversant des

marais et des rivières pendant l'espace de quinze à vingt lieues. Nous voulions nous rendre dans une ville dont les Indiens nous disaient des choses merveilleuses; ils prétendaient entre autres que lorsque les habitants jetaient des cris, ils faisaient tomber les oiseaux qui volaient en l'air. Nous arrivâmes dans cet endroit que l'on nommait Etocale, qui n'était qu'un petit village. Nous y trouvâmes quelques vivres, savoir : du maïs, des haricots et de petits chiens, ce qui ne fut pas un faible soulagement pour la troupe qui mourait de faim. Nous nous y arrêtâmes sept ou huit jours, pendant lesquels on fit quelques battues pour prendre des Indiens qui devaient nous servir de guides dans la province d'Apalache, dont on parlait beaucoup dans la contrée. On en prit trois ou quatre, dont le plus habile ne connaissait pas le pays à plus de deux lieues autour du village. Nous partîmes en prenant la direction de la Nouvelle-Espagne, et en marchant à dix

ou douze lieues de la côte. Dans cinq ou six jours de route nous traversâmes quelques hameaux, puis nous arrivâmes dans un village de moyenne grandeur nommé Aguacaleeuen; tous les Indiens s'étaient réfugiés dans les forêts. Nous nous arrêtâmes encore cinq ou six jours, afin d'en prendre quelques-uns pour nous servir de guides; on s'empara de dix ou douze femmes, dont une nous dit qu'elle était fille du cacique, ce qui fut cause que ce chef se présenta à nous en ami; il promit de nous donner des interprètes et des guides pour pousser plus avant; mais il ne tint pas sa promesse. Nous fûmes obligés de l'emmener avec nous. Après six ou sept jours de marche, nous rencontrâmes cent cinquante Indiens, armés d'arcs et de flèches, qui nous attendaient dans l'intention d'enlever le cacique; nous en tuâmes quelques-uns et nous prîmes les autres. Il y avait parmi eux quelques naturels qui connaissaient l'intérieur; ils firent à ce sujet les plus grands menson-

ges. Nous passâmes une rivière qui traversait une province nommée Veachile, et nous trouvâmes sur l'autre rive quelques villages qui étaient abandonnés; mais ils renfermaient tout ce dont nous avions besoin, c'est-à-dire des vivres. Nous partîmes de là pour nous rendre à un village nommé Aguile; il est sur la frontière de la province d'Apalache, qui est séparé de la première par une rivière sur laquelle nous jetâmes un pont construit sur un grand nombre de barques attachées les unes aux autres; nous franchîmes le fleuve avec bien de la peine, car les Indiens, qui s'étaient rangés sur la rive, défendaient le passage; aussitôt qu'ils nous virent de l'autre côté il se rendirent dans un village voisin nommé Ivitachuco, et ils y restèrent jusqu'à ce que nous fûmes en vue de cet endroit. Dès qu'ils nous virent avancer, ils mirent le feu au village et prirent la fuite.

La province d'Apalache contient beaucoup de villages, les vivres y sont rares; celle où

nous allions se nommait Yustaga. Nous parvînmes à un village appelé Iniahico ; quand nous y fûmes arrivés, nous pensâmes qu'il était temps d'avoir des nouvelles de ceux qui étaient restés au port et de leur faire parvenir des nôtres, car notre intention était de nous avancer tellement dans l'intérieur qu'il ne nous aurait plus été possible de communiquer avec eux, nous avions déjà fait cent dix lieues depuis l'endroit où nous les avions laissés. Le gouverneur leur fit dire de nous rejoindre.

A partir de cet endroit nous allâmes à la recherche de la mer qui était à neuf lieues du village où nous nous trouvions. Nous parvînmes à l'endroit de la côte où Panfile de Narvaez avait fait construire des barques. Nous reconnûmes l'endroit où l'on avait établi la forge et nous vîmes un grand nombre d'os de cheval. Les Indiens nous racontèrent que d'autres chrétiens avaient construit des barques dans cet endroit. Juan d'Añasco fit

plusieurs marques de reconnaissance sur des arbres qui étaient sur le bord de la mer, le gouverneur lui ordonna d'aller chercher les soldats qui étaient restés au port et de les faire venir par terre au village où nous étions ; ils devaient retourner par mer dans deux brigantins et une chaloupe qu'ils devaient conduire à la province d'Apalache. Pendant ce temps nous devions attendre à l'endroit où nous nous étions arrêtés.

Juan de Añasco envoya la troupe par terre et il vint par mer comme le gouverneur le lui avait ordonné. Il éprouva de grands dangers, car il reconnut que cette côte n'était pas comme il l'avait vue de la terre. En naviguant il ne reconnut pas les endroits par lesquels il avait passé, car le rivage était bordé de petits golfes peu profonds où l'eau s'élevait beaucoup à la haute mer, mais lorsque le reflux arrivait il restait à sec. Nous construisîmes une pirogue qui chaque jour faisait deux lieues en mer pour aller voir si les

brigantins arrivaient et pour leur indiquer où ils devaient aborder. Dieu permit que ceux que l'on attendait par mer arrivassent ainsi que ceux qui devaient venir par terre.

Aussitôt que les brigantins furent arrivés, le gouverneur les fit repartir avec l'ordre de chercher un port voisin du côté du levant, de reconnaître la côte et de voir si la terre finissait. Le chevalier Francisco Maldonado, de Salamanque, s'embarqua sur les brigantins, côtoya le rivage, entra dans toutes les baies et les rivières qu'il vit jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un fleuve dont l'entrée était facile et formait un bon port. Il y avait, sur le rivage, un village indien dont quelques habitants vinrent commercer avec lui; il prit un naturel et revint où nous étions, il employa deux mois à cette expédition.

Nous trouvions le temps de notre séjour très-long à cause des rapports que l'on nous avait faits sur l'intérieur. Quand Maldonado fut arrivé, le gouverneur lui dit que nous

irions à la recherche de ce pays qui, d'après les Indiens, était sur une autre mer; il dit à Maldonado de retourner à Cuba avec les brigantins à bord desquels était Doña Isabella de Bobadilla, femme du gouverneur, et de revenir ensuite avec les brigantins, jusqu'à la rivière du Saint-Esprit, où nous devions nous rendre, si dans six mois il n'avait pas de nouvelles de nous. Les brigantins partirent pour Cuba et nous nous mîmes en marche vers le nord pour aller vérifier ce que les Indiens avaient dit; nous marchâmes pendant cinq jours au milieu d'un désert, nous parvînmes à un grand fleuve très-rapide, sur lequel nous ne pûmes pas construire de pont à cause de la force du courant; nous fîmes un canot dans lequel nous traversâmes jusqu'à l'autre bord; nous trouvâmes une province nommée Acapachiqui, il y avait en abondance des vivres dont les Indiens se nourrissent; nous remarquâmes quelques villages; mais comme le pays était couvert de marais très-étendus

nous ne pûmes pas les reconnaître tous; nous observâmes que dans ce pays les maisons des Indiens étaient d'une construction différente de celles que nous avions observées jusqu'alors, elles étaient creusées sous terre et ressemblaient à des cavernes. Jusqu'alors elles avaient été couvertes de branches de palmier et de paille, nous marchâmes plus avant et nous rencontrâmes deux rivières sur lesquelles nous fûmes obligés de faire des ponts avec des pins attachés comme nous en avions l'habitude. Nous parvînmes dans une province nommée Otoa, où nous trouvâmes un village assez grand et le plus considérable que nous eussions vu jusqu'alors; de là nous nous rendîmes à d'autres villages de la même province, qui pouvaient être éloignés de deux jours de marche; nous nous emparâmes de quelques Indiens qui ne se méfiaient de rien et n'avaient point appris notre arrivée; les autres consentirent à venir nous servir, à condition que nous leur rendrions ceux des

leurs dont nous nous étions emparés. Le gouverneur les leur rendit, car on ne les aurait pas faits prisonniers, si nous n'avions eu absolument besoin de guides et d'interprètes.

Nous employâmes cinq ou six jours à traverser cette province qui se nomme Chisi. Ces Indiens nous servirent aussi bien que leur pauvreté le leur permettait. Nous marchâmes ensuite trois jours sans trouver d'habitation et nous parvînmes dans une province qu'on appelle Altapaha. Nous y trouvâmes une rivière qui ne coulait pas vers le sud comme celles que nous avions déjà passées; elle venait de l'est, se jetait à la mer du côté où avait abordé le licencié Lucas d'Aillon, ce qui nous fit ajouter beaucoup de confiance à ce que l'Indien nous avait dit, et nous fûmes persuadés que tous les mensonges qu'ils nous avaient contés étaient des vérités. Cette province était bien peuplée, tous les habitants venaient nous servir. Le gouverneur leur ayant demandé des renseignements sur la pro-

vince de Cafitachyque où nous allions, ils nous répondirent qu'il n'était pas possible de s'y rendre, qu'il n'y avait pas de chemin qui y conduisît, qu'on ne trouvait pas de vivres en route et que nous péririons tous de faim. Nous poussâmes néanmoins plus avant et nous arrivâmes chez des caciques nommés Ocute et Cofoqui; ils nous donnèrent des vivres et nous dirent que si nous voulions aller faire la guerre à la reine de Cafitachyque, ils nous fourniraient tout ce dont nous aurions besoin pendant la route, mais qu'ils nous avertissaient qu'il n'y avait pas de chemin pour s'y rendre, qu'ils ne communiquaient point entre eux parce qu'ils étaient en guerre, qu'ils ne se voyaient que lorsqu'ils combattaient de temps en temps, ce qu'ils faisaient toujours secrètement et dans des embuscades, qu'ils employaient de vingt à vingt-deux jours pour s'y rendre, pendant lesquels ils ne vivaient que d'herbes et de maïs rôti qu'ils emportaient. Voyant que nous étions déter-

minés, ils nous donnèrent huit cents Indiens pour porter nos vivres et nos bagages, ils nous fournirent des guides qui prirent aussitôt la direction de l'est, et nous marchâmes ainsi trois jours. L'Indien qui nous trompait nous disait qu'en trois jours il nous y conduirait. Au bout de ce terme nous commençâmes à voir la fausseté de cet homme; cependant le gouverneur continua de suivre la route qu'on avait prise parce qu'il soupçonnait, ce qui arriva en effet par la suite, savoir que nous éprouverions de grands besoins. Ces trois jours étant passés nous arrivâmes à des cabanes; les Indiens avaient déjà perdu la tête et ne savaient plus quel chemin nous faire prendre. Le gouverneur partit en avant pour en chercher un et revint au désespoir de n'en pas avoir trouvé; nous fîmes une demi-lieue jusqu'à une grande rivière où nous fûmes obligés de commencer à manger les porcs que nous conduisions avec nous : chaque homme recevait une livre de viande que nous

faisions cuire dans l'eau sans sel et sans aucun assaisonnement.

Le gouverneur envoya à la recherche d'un chemin de deux côtés différents. Une personne partit en remontant le fleuve du côté du nord-nord-est et une autre en le descendant dans la direction du sud-sud-est. Il donna à chacun dix jours pour aller et revenir, avec ordre de rendre compte s'ils découvraient quelques villages ou un chemin. L'éclaireur qui avait été vers le sud-sud-est, revint quatre jours après nous apprendre qu'il avait trouvé un petit hameau et quelques vivres; il amena trois ou quatre Indiens qui parlèrent avec celui qui nous avait trompés; ils se comprirent entre eux ce qui ne fut pas un petit bonheur pour nous, attendu l'extrême rareté des interprètes dans ce pays. Ils nous confirmèrent les mensonges que nous avait dits celui-ci, et nous les crûmes parce qu'il s'entendait très-facilement avec ces Indiens. Nous partîmes aussitôt tous ensemble pour aller attendre dans ce petit village les

messagers qui avaient été de l'autre côté; nous y restâmes quatre ou cinq jours jusqu'à ce que nous fussions tous réunis; nous y trouvâmes environ cinquante fanègues de maïs, un peu de farine de maïs rôti, beaucoup de mûriers chargés de mûres et quelques fruits sauvages.

Nous partîmes pour le village de Cofitachyque qui était à deux jours de marche de ce hameau, situé sur le bord d'une rivière que nous crûmes être celle de Sainte-Hélène où est allé le licencié Ayllon. Quand nous y fûmes arrivés, la reine nous envoya une de ses nièces, qui était portée dans une litière par des Indiens, et semblait avoir beaucoup d'autorité; elle nous fit dire qu'elle était très-contente que nous fussions arrivés chez elle, qu'elle nous donnerait tout ce qui serait en son pouvoir. Elle offrit au gouverneur un collier de perles de cinq ou six rangs, nous procura des canots pour passer la rivière et nous donna pour nous loger la moitié du village.



Après être restée trois ou quatre jours avec nous, elle s'enfuit dans la forêt; le gouverneur la fit chercher; mais n'ayant pu la trouver, il fit ouvrir un temple construit dans ce village et dans lequel étaient enterrés les chefs du pays. Nous en retirâmes une grande quantité de perles pouvant s'élever à six ou sept arrobes, mais elles étaient gâtées par leur séjour sous terre. Nous trouvâmes enterrées deux haches d'Espagne pour couper le bois, un chapelet de grains d'olivier sauvage, et quelques petites perles semblables à celles que l'on apporte d'Espagne pour faire des échanges avec les Indiens; nous pensâmes qu'ils s'étaient procuré tous ces objets en trafiquant avec les gens qui avaient accompagné le licencié Ayllon. D'après ce que nous dirent ces Indiens la mer était à trente lieues de chez eux; nous apprîmes que la troupe d'Ayllon s'était avancée fort peu dans l'intérieur, qu'elle avait suivi presque toujours le bord de la mer, jusqu'à la mort de

ce dernier, et que ses compagnons s'étaient entretués, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef. Un grand nombre moururent de faim d'après ce que nous raconta un des soldats qui étaient restés dans le pays. Sur six cents hommes qu'Ayllon avait débarqués il n'en échappa que cinquante-sept, surtout à cause du naufrage d'un grand navire chargé de vivres.

Nous restâmes dix ou onze jours dans le village de cette reine, après lesquels nous convînmes d'aller explorer le pays et chercher des vivres, car nous n'en avions que fort peu; il fallait en effet nourrir les Indiens, les chrétiens et les chevaux. Nous partîmes et nous suivîmes en toute hâte la direction du nord. Nous marchâmes pendant huit jours dans un pays pauvre où l'on ne trouvait que peu de vivres et nous parvînmes dans une province nommée Xuala, elle était peu habitée parce que le sol en est stérile; cependant nous trouvâmes quelques cases d'Indiens dans les mon-

tagnes. Nous remontâmes jusqu'à la source de la grande rivière que nous avions suivie et que nous croyions être celle du Saint-Esprit; nous passâmes dans un village nommé Guasuli, où l'on nous donna beaucoup de chiens et un peu de maïs, car il n'y en avait qu'en petite quantité. Nous marchâmes ensuite pendant quatre jours et nous parvînmes à un village que l'on appelle China; il y avait beaucoup de vivres; il est bâti dans une île de la rivière du Saint-Esprit, qui en a de fort considérables tout près de sa source. Nous trouvâmes pour la première fois dans cette province des villages fortifiés; les Indiens y font beaucoup d'huile de noix; nous y séjournâmes vingt-six ou vingt-sept jours pour faire reposer les chevaux que la privation de nourriture avait extrêmement fatigués.

Nous marchâmes ensuite le long du fleuve et nous arrivâmes dans une autre province nommée Costehe, et dont les villages sont aussi bâtis dans les îles du fleuve; nous ga-

gnâmes après cela la province de Coca, qui est un des meilleurs pays que nous ayons trouvés dans la Floride. Le cacique vint au-devant de nous porté dans une litière; il était accompagné d'une suite nombreuse, dont la marche ressemblait à une fête. Un grand nombre de villages lui sont soumis. Le lendemain matin, tous les Indiens s'enfuirent; nous prîmes le cacique pour nous faire donner des Indiens pour porter notre bagage; nous séjournâmes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il nous les eût donnés. Nous trouvâmes dans ce pays des prunes semblables à celles d'Espagne, et un nombre considérable de vignes sauvages, qui produisaient beaucoup d'excellent raisin.

En quittant ce village nous prîmes la direction de l'ouest et du sud-ouest. Pendant cinq ou six jours nous trouvâmes des villages appartenant à ce cacique, et nous arrivâmes ensuite dans une autre province nommée Italisi. Les habitants ayant pris la fuite, nous allâmes à leur recherche. Quelques Indiens se présentè-

rent à nous, le gouverneur les chargea d'appeler le cacique qui vint nous apporter en présent vingt-six ou vingt-sept femmes, des cuirs de cerf et d'autres objets. A partir de cet endroit nous nous dirigeâmes vers le sud dans la direction de la Nouvelle-Espagne. Nous traversâmes quelques villages et nous arrivâmes dans une autre province nommée Faszaluza, dont le cacique était un Indien d'une si haute taille que tout le monde crut que c'était un géant; il nous attendit tranquillement dans son village. En arrivant nous lui fîmes toutes sortes de caresses; nous donnâmes un tournois, nous fîmes des courses de chevaux; mais il parut y prendre fort peu d'intérêt. Nous lui demandâmes ensuite de nous procurer des Indiens pour porter nos bagages; mais il nous répondit qu'il n'était pas dans ses habitudes de servir qui que ce fût, qu'il se faisait au contraire servir par tout le monde. Le gouverneur donna ordre d'empêcher qu'il ne retournât chez lui et de le retenir prisonnier. Cet

Indien fut très-irrité de se voir retenu parmi nous, ce qui fut cause de la perfidie qu'il commit par la suite. Il nous dit qu'il ne pouvait rien nous donner en cet endroit, et qu'il fallait nous rendre dans un autre village nommé Mavila, qui lui appartenait, où il nous fournirait ce que nous lui demandions. Étant partis pour ce village, nous trouvâmes une grande rivière que nous crûmes être celle qui se jette dans la baie de Chuse; nous apprîmes que les barques de Narvaez y étaient arrivées manquant d'eau, et qu'un chrétien nommé Teodoro et un Indien étaient restés chez ces Indiens; ils nous firent voir un poignard qui avait appartenu au chrétien. Nous employâmes deux jours à construire des radeaux pour passer le fleuve. Pendant ce temps les Indiens tuèrent un chrétien qui faisait partie de la garde du gouverneur. Celui-ci, très-mécontent, maltraita le cacique et lui dit qu'il le ferait brûler vif s'il ne lui livrait pas les meurtriers; il répondit qu'il nous les livre-

rait à Mavila. Ce cacique indien avait beaucoup de naturels sous ses ordres. Il avait toujours auprès de lui un homme pour chasser les mouches; un autre, placé derrière lui, portait un grand parasol en plumes pour le garantir des rayons du soleil.

Nous arrivâmes à Mavila à neuf heures du matin, c'était un petit village bâti dans une plaine, entouré de murs et très-fort. En dehors de l'enceinte, il y avait quelques cabanes, mais les Indiens les avaient toutes abattues, afin que la campagne ne fût point embarrassée. Quelques chefs vinrent au-devant de nous, et firent dire au gouverneur, par l'interprète, qu'il pouvait s'établir dans la plaine ou dans le village, comme il le préférerait, et que le soir il nous donnerait des porteurs. Le gouverneur pensa qu'il valait mieux entrer avec eux dans le village; il donna des ordres en conséquence et nous entrâmes avec les Indiens. Nous nous entretenions avec eux amicalement, car nous n'en

voyions que trois ou quatre cents, mais il y en avait bien cinq mille de cachés dans les maisons du village, sans qu'on les aperçût. Ils nous firent fête, commencèrent leurs danses et leurs exercices, et pour mieux nous tromper ils firent figurer devant nous quinze ou vingt femmes; après qu'elles eurent dansé pendant quelque temps, le cacique se leva et entra dans une des maisons. Le gouverneur lui fit dire de sortir; il répondit qu'il ne voulait pas. Le capitaine de la garde du gouverneur entra pour le faire obéir, mais il vit dans l'intérieur de la maison un si grand nombre de guerriers, tous sur leurs gardes, qu'il jugea prudent de se retirer et d'y laisser le cacique; il rapporta au gouverneur comment il avait vu ces maisons remplies d'Indiens armés d'arcs et de flèches et prêts à commettre quelque trahison. Le gouverneur fit appeler un autre cacique qui passait par là, mais cet homme refusa pareillement de venir. Un gentilhomme, qui était près de lui, le prit par le

bras pour l'emmener, mais cet homme fit un mouvement, et se débarrassa de lui; alors le gentilhomme tira son épée et lui en asséna un coup qui lui coupa le bras. A peine l'Indien fut-il blessé que tous les autres commencèrent à nous lancer des flèches de l'intérieur des maisons, à travers les embrasures nombreuses qu'ils y avaient pratiquées; d'autres tiraient du dehors. Comme nous n'étions nullement sur nos gardes, car nous les croyions nos amis, nous éprouvâmes des pertes si considérables que nous fûmes forcés de prendre la fuite hors du village; tous les bagages que les Indiens portaient restèrent sur la place, où ils les avaient déchargés. Aussitôt que ceux-ci nous virent dehors ils fermèrent les portes du village, commencèrent à battre du tambour, à lever des drapeaux, à jeter de grands cris; ils ouvrirent nos coffres et nos ballots, et du haut des murailles ils nous montraient nos effets dont ils s'étaient emparés. Aussitôt que nous eûmes abandonné

le village, nous montâmes à cheval et nous entourâmes les murailles, afin d'empêcher les Indiens de sortir. Le gouverneur fit mettre pied à terre à soixante ou quatre-vingts des nôtres, tous bien armés, et il nous ordonna de nous partager en quatre pelotons et d'aller attaquer le village par quatre endroits différents. Les premiers qui entreraient avaient ordre de mettre le feu aux maisons pour empêcher les assiegés de nous faire du mal. Les cavaliers et les autres soldats qui n'etaient point armés avaient ordre de garder l'extérieur de la ville pour qu'aucun Indien n'échappât. Nous y penetrâmes en effet et nous y mimes le feu. Un grand nombre d'Indiens furent brûlés, mais tout notre bagage devint la proie des flammes; il ne nous resta rien; nous combattimes toute la journée et jusqu'au soir sans qu'un seul Indien demandât quartier; ils se défendaient comme des lions furieux; tous périrent, les uns par le fer, d'autres par le feu; ceux qui voulurent s'enfuir

furent tués à coups de lances. Quand la nuit fut venue, il ne restait plus que trois Indiens qui gardaient les vingt femmes que l'on avait amenées pour danser; ils placèrent ces femmes devant eux; elles croisèrent leurs mains et firent des signes aux chrétiens comme pour leur dire de les prendre, puis elles se retirèrent, et les trois Indiens nous lancèrent des flèches; nous en tuâmes deux, et le seul qui restait ne voulant pas se rendre, monta sur un arbre qui était sur la muraille, détacha la corde de son arc, se la passa au cou et s'y pendit.

Ce jour-là les Indiens nous tuèrent plus de vingt hommes, nous eûmes plus de deux cent cinquante blessés et nous reçûmes plus de six cent soixante coups de flèches. Pendant la nuit nous pansâmes nos blessés avec la graisse des Indiens qui étaient morts. Il ne nous était resté aucun médicament; tout ce que nous possédions avait été brûlé dans le combat. Nous demeurâmes vingt-sept ou

vingt-huit jours pour nous guérir. Dieu permit que nous échappassions tous; nous prîmes les femmes et on les partagea entre ceux qui étaient le plus gravement blessés pour les servir. Nous apprîmes des naturels que nous étions à plus de quarante lieues de la mer; on désirait beaucoup que le gouverneur s'en rapprochât, afin d'avoir des nouvelles des brigantins; mais il ne l'osa pas parce qu'on était déjà au milieu de novembre, et qu'il faisait très-froid. Il était convenable de chercher un pays où l'on ne manquât pas de vivres pour pouvoir hiverner, car il y en avait peu dans le lieu où nous étions; nous nous remîmes donc en route vers le nord; nous marchâmes pendant dix ou douze jours, en souffrant extrêmement du froid et du passage des rivières que nous étions forcés de traverser à gué; enfin nous arrivâmes dans une province étendue, fertile et où nous pouvions hiverner jusqu'à ce que le froid le plus rude fût passé, car il tombe

dans ce pays plus de neige qu'en Espagne.

Les Indiens de cette province, qu'on nomme Chicaza, voulurent défendre le passage d'une rivière que nous devions traverser; nous fimes une halte de trois jours, après lesquels nous passàmes dans un canôt que nous avions construit. Tous les Indiens s'enfuirent dans la forêt. Sept ou huit jours après, des envoyés du cacique se présentèrent au gouverneur, et lui dirent que son intention était de venir lui offrir ses services, ainsi qu'à tous ses gens. Le gouverneur reçut bien ces messagers, et fit dire au cacique de se présenter, qu'il lui ferait de nombreux présents. Le cacique vint et amena avec lui beaucoup d'Indiens; il était porté sur leurs épaules; il nous donna quelques petits chiens et des cuirs de cerfs. Le cacique resta avec nous, et les autres Indiens s'en allèrent; chaque jour ils allaient et venaient, et nous apportaient beaucoup de lapins et ce qu'ils pouvaient se procurer dans le pays. La nuit on surprit quelques Indiens

qui, sous le prétexte d'être en paix, venaient voir comment nous dormions et comment nous faisions la garde. Ne soupçonnant pas leur projet, nous dîmes au cacique que le lendemain nous nous remettrions en route. Il partit, et la nuit même il marcha contre nous. Comme ces Indiens connaissaient les endroits où nous placions nos sentinelles, trois cents Indiens entrèrent deux à deux, ou quatre à quatre dans le village, en portant du feu qu'ils avaient mis dans des petits pots pour qu'on ne les aperçût pas. Pendant que ces Indiens arrivaient, on entendit une autre troupe qui jetait des cris de guerre; les premiers avaient déjà mis le feu au village. Nous éprouvâmes une grande perte, et cette nuit-là ils nous tuèrent cinquante-sept chevaux, plus de trois cents porcs et treize ou quatorze hommes; mais ce qui paraît un grand miracle de Dieu, c'est qu'ils s'enfuirent sans que nous leur offrissions pourtant la moindre résistance. S'ils avaient continué, pas un de

nous n'aurait échappé. Nous partîmes de là pour une cabane qui pouvait être éloignée d'une lieue; nous avions appris que les Indiens avaient le projet de marcher la nuit contre nous; mais Dieu permit qu'il plût un peu, ce qui fut cause qu'ils ne vinrent pas.

Nous étions en très-mauvais état; il nous était resté quelques chevaux, mais nous n'avions plus ni selles, ni lances, ni boucliers; tout avait été brûlé. Nous nous occupâmes en toute hâte à faire des rondaches, des selles et des lances le mieux que nous pûmes. Cinq jours après les Indiens vinrent nous attaquer de nouveau; ils marchaient en bataille avec beaucoup d'ordre, et nous attaquèrent de trois côtés. Comme nous avions été prévenus, nous marchâmes à leur rencontre et nous les mîmes en fuite après en avoir tué un assez grand nombre; ce qui, Dieu soit loué, les empêcha de revenir. Nous fîmes en cet endroit un séjour de deux mois, pendant lequel nous travaillâmes à faire des selles, des lances,

des boucliers, et nous partîmes en marchant vers le nord-ouest.

Nous nous rendîmes à la province d'Alibanio, où il nous arriva ce qui, dit-on, ne s'était jamais vu aux Indes. Les Indiens, sans avoir en cet endroit ni vivres, ni femmes, ni quoi que ce soit à défendre, et seulement pour lutter avec nous, construisirent au milieu du chemin une très-forte palissade, et trois cents guerriers se placèrent derrière, déterminés à mourir plutôt que de nous laisser passer. Aussitôt qu'ils nous virent paraître, quelques Indiens sortirent de la palissade, et nous firent des menaces en disant qu'il n'y aurait pas un des nôtres qui resterait en vie. Aussitôt que nous eûmes aperçus la palissade et les guerriers qui la défendaient, nous crûmes que par derrière il y avait des vivres ou quelque chose de précieux. Nous avions le plus grand besoin de provisions, car nous savions que nous allions passer par un désert de douze jours de marche, pendant

lesquels nous n'en trouverions d'aucune sorte. Nous mîmes donc pied à terre au nombre de quarante ou cinquante hommes, et nous nous divisâmes en deux troupes pour attaquer l'ennemi aussitôt qu'une trompette aurait donné le signal. Nous emportâmes la palissade, mais nous perdîmes sept ou huit hommes, et nous en eûmes vingt-cinq de blessés; nous tuâmes plusieurs Indiens, nous en prîmes quelques-uns qui nous apprirent qu'ils avaient construit cette barrière dans la seule intention de se mesurer avec nous. Nous trouvâmes des vivres dans les environs pour pouvoir passer le désert dans lequel nous marchâmes douze jours. Les blessés et les malades que nous emmenions nous donnèrent beaucoup de mal. Un jour, à midi, nous entrâmes tellement à l'improviste dans un village nommé Quizquiz, que les Indiens n'avaient reçu aucune nouvelle de notre arrivée, et avaient été travailler dans leurs champs de maïs; nous prîmes plus de trois cents femmes qui étaient dans le vil-

lage ; ces gens étaient misérables et n'avaient chez eux que quelques cuirs et des manteaux ; c'est dans cet endroit que nous prîmes pour la première fois de petites noix du pays qui sont meilleures que celles d'Espagne. Le village est bâti sur les bords de la rivière du Saint-Esprit. Nous apprîmes des habitants qu'il était tributaire, ainsi que beaucoup d'autres des environs, du souverain de Pacaha, qui est très-renommé dans tout le pays.

Aussitôt que les Indiens surent que nous leur avions pris ces femmes, ils vinrent en amis les réclamer au gouverneur qui les leur rendit et leur demanda quelques canots pour passer la grande rivière : ils nous promirent de nous en donner, mais ils ne le firent pas ; ils se réunirent même pour nous faire la guerre, et se présentèrent devant le village où nous étions ; mais ils n'osèrent pas nous attaquer et se retirèrent. Nous quittâmes le village et nous allâmes camper sur le bord du fleuve pour voir com-

ment nous le passerions. Nous aperçûmes une quantité d'Indiens qui étaient sur l'autre rive pour nous disputer le passage. Ils avaient un grand nombre de canots. Nous prîmes le parti de faire quatre grandes pirogues qui pussent contenir chacune soixante ou soixante-dix hommes et cinq ou six chevaux; nous employâmes vingt-sept ou vingt-huit jours à leur construction. Pendant ce temps, chaque jour, à trois heures après midi, les Indiens montaient dans deux cent cinquante canots, garnis de jolis drapeaux, et s'approchaient du rivage où nous étions; ils jetaient de grands cris et nous lançaient autant de flèches qu'ils pouvaient; puis ils retournaient sur l'autre bord. Aussitôt qu'ils virent que nos barques étaient prêtes pour passer le fleuve, ils s'enfuirent tous en abandonnant la place.

Le fleuve avait environ une lieue de large, on le passa avec beaucoup d'ordre; sa profondeur était de dix-neuf à vingt brasses.

Nous trouvâmes de l'autre côté quelques bons villages; nous remontâmes le courant pour nous rendre à la province de Pacaha, car il était nécessaire de prendre cette direction pour y aller. Avant d'y parvenir nous arrivâmes chez un autre souverain, qui était en guerre avec le premier; il se nommait Ycasqui; il vint nous voir en ami, et nous dit qu'il y avait longtemps qu'il avait entendu parler de nous, qu'il savait que nous étions des hommes du ciel et que ses flèches ne pouvaient pas nous faire de mal; qu'en conséquence il ne voulait pas nous faire la guerre, mais nous rendre service. Le gouverneur le reçut bien et défendit à qui que ce fût d'entrer dans son village ou de lui faire aucun dommage. Nous campâmes dans une plaine en vue du village de ce cacique, où nous fîmes une halte de deux jours.

Le jour de notre arrivée le cacique demanda au gouverneur de lui donner un signe au moyen duquel, puisqu'il s'en allait, il pût de-

mander des secours pendant ces guerres, et par lequel ses sujets pourraient obtenir de l'eau dont ils avaient bien besoin pour leur culture; car leurs enfants mouraient de faim. Le gouverneur donna l'ordre de faire une grande croix avec deux pins, et il lui dit de revenir le lendemain et qu'on lui donnerait le signe du ciel qu'il demandait, et qu'il pouvait croire qu'il ne manquerait de rien s'il y avait une confiance entière. Le cacique revint nous voir le lendemain, et il nous tint un long discours dans lequel il nous demandait pourquoi nous tardions si longtemps à lui donner le signe qu'il nous demandait, puisqu'il était si bien disposé à nous servir et à nous suivre; il se prit à pleurer abondamment de ce que nous ne la lui donnions pas tout de suite; de sorte qu'il nous fit à tous verser des larmes en voyant sa dévotion et l'empressement avec lequel il nous le demandait. Le gouverneur lui dit de revenir avec ses Indiens et que le soir même nous nous rendrions à son village et que nous

lui porterions le signe qu'il avait demandé. Il se présenta dans la soirée avec tous ses Indiens; nous marchâmes avec eux en procession jusqu'au village. Les caciques de ce pays avaient l'usage d'élever près des maisons où ils habitent des tertres très-élevés, quelques-uns même ont leurs habitations au haut de ces tertres. Ce fut sur un de ces monticules que nous plantâmes la croix. Nous allâmes tous avec beaucoup de dévotion et à genoux en baiser le pied. Après nous avoir imités, les Indiens apportèrent une grande quantité de roseaux dont ils firent une muraille tout autour.

Le soir même nous revînmes à notre camp, et le lendemain matin nous partîmes pour Pacaha, qui était située plus haut; nous marchâmes deux jours et parvînmes à un village au milieu d'une plaine et entouré de murailles et d'un fossé rempli d'eau, creusé de main d'homme. Nous en approchâmes le plus que nous pûmes, et lorsque nous fûmes tout près, nous nous arrêtâmes, n'osant pas y entrer. Pendant que

nous tournions tout autour, nous aperçûmes d'un côté un grand nombre d'habitants qui s'en allaient. Nous entrâmes dans la ville sans trouver aucun empêchement. Nous prîmes fort peu d'Indiens, car presque tous s'étaient déjà enfuis; mais ils ne purent mettre en sûreté le peu qu'ils possédaient, tout resta dans la ville. Pendant que nous étions arrêtés en dehors, sans oser y entrer, nous vîmes venir derrière nous une troupe nombreuse d'Indiens que nous prîmes pour des guerriers qui venaient au secours du village. Nous marchâmes au-devant d'eux, et nous reconnûmes bientôt que c'était le cacique que nous avions laissé en arrière, et chez lequel nous avions planté une croix; il arrivait pour nous prêter main-forte si nous en avions besoin; nous le conduisîmes dans le village. Il commença par remercier le gouverneur de la croix qu'il lui avait donnée, et lui dit que la veille il avait plu beaucoup, que tous ses sujets étaient si satisfaits que leur intention était de

ne plus nous quitter et qu'ils voulaient s'en aller avec nous. Le gouverneur le fit entrer dans le village et lui donna tout ce que nous y trouvâmes; car c'est un grand trésor pour eux que quelques colliers en escargots de mer et quelques peaux de chats et de chevreuils; nous lui donnâmes aussi un peu de maïs qu'il y avait dans le village, et il s'en alla très-satisfait. Nous séjournâmes en ce lieu pour voir si nous pourrions prendre la route du nord, afin de traverser jusqu'à la mer du sud.

Après un séjour de vingt-six à vingt-sept jours pendant lesquels on fit quelques excursions, on s'avança vers le nord-est, où l'on nous avait dit que l'on trouvait de grands villages où nous pourrions nous rendre. Nous voyageâmes pendant huit jours dans un désert couvert de très-grands marais et dans lequel nous ne vîmes pas même d'arbres; nous n'aperçûmes que des plaines où poussaient des herbes si hautes et si épaisses

que les chevaux y pouvaient à peine passer, après quoi nous rencontrâmes une troupe d'Indiens qui vivaient sous des tentes cousues qu'ils enlevaient lorsqu'ils voulaient; alors, ils n'avaient qu'à rouler la couverture de la tente dont se chargeait un Indien, tandis que la femme portait les pieux qui servaient à la soutenir; on dressait ces tentes et on les enlevait avec la plus grande facilité; ils changent souvent de séjour, car ils peuvent emporter leurs maisons avec eux.

Nous apprîmes par ces Indiens qu'il y avait plusieurs troupes semblables à la leur dans l'intérieur, qu'elles étaient nomades et plantaient leurs tentes dans les endroits où il y avait beaucoup de cerfs; qu'ils fréquentaient un marais très-poissonneux; qu'aussitôt que le gibier avait été effrayé et qu'ils ne prenaient plus autant de poisson, ils changeaient de séjour, et, emportant sur leurs dos leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient, ils se rendaient dans quelque endroit où ils trouvaient des vivres.

Cette province se nomme Calusi. Les naturels s'occupent peu de culture, ils ne vivent que de poisson et de gibier. Nous revînmes à Pacaha où le gouverneur était resté. Nous y vîmes le cacique qui était retourné en ami et qui était avec le gouverneur; pendant ce temps-là, l'autre cacique, qui était resté plus en arrière et chez lequel nous avions planté la croix arriva; ce fut une chose surprenante que de voir réunis ces deux caciques ennemis. Le gouverneur les fit asseoir tous deux à côté de lui, et l'on ne pourrait s'imaginer la peine que chacun prenait pour obtenir d'être placés à sa droite.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de gagner l'autre mer, nous revînmes vers le sud. Le cacique chez qui nous avions planté la croix nous accompagna. A partir de chez lui, nous marchâmes dans la direction de l'autre mer, c'est-à-dire vers le sud-ouest jusqu'à une province nommée Quiguata où est le plus grand village que nous avons vu à la Floride, il était sur

un des bras de la grande rivière. Nous y restâmes huit ou neuf jours afin de trouver des interprètes et des guides, toujours dans l'intention de gagner l'autre mer, car les Indiens nous disaient qu'à onze jours de marche de là il y avait une province où l'on tuait les vaches, et que nous y trouverions des interprètes qui nous conduiraient à la mer.

Nous partîmes avec les guides pour cette province qui se nomme Coligua, il n'y avait point de route tracée, chaque soir ils nous conduisaient près d'un marais où nous nous rafraîchissions, nous y trouvions beaucoup de poisson. Nous traversâmes de vastes plaines, des montagnes très-élevées et nous arrivâmes tout d'un coup à la ville de Coligua comme si nous étions arrivés par une route royale. Nous remarquâmes que tout le long du chemin il y avait des traces du passage des hommes, nous trouvâmes beaucoup de vivres dans ce pays et une quantité considérable de queues de vaches tannées et d'autres qui étaient prêtes

à l'être; nous nous informâmes en route du pays que nous cherchions et s'il y avait quelque village loin ou près, jamais on ne put nous donner de réponse ; on nous dit seulement que si nous voulions aller à des villages, il fallait prendre vers l'ouest sud-ouest, nous suivîmes la route que les Indiens nous indiquaient, et nous arrivâmes dans des villages dispersés qui portent le nom de Tatil Coya ; nous y trouvâmes une grande rivière qui se jette dans le Rio-Grande ; nous apprîmes qu'en remontant le premier cours d'eau on trouvait une province considérable, appelée Cayas; nous nous y rendîmes et nous vîmes qu'elle était composée de villages séparés les uns des autres et que la population était considérable ; on y fit quelques reconnaissances, le pays est tout couvert de montagnes.

Pendant une excursion on s'empara du cacique et d'un grand nombre de naturels; nous leur demandâmes des informations sur le pays, ils nous répondirent qu'en remon-



tant la rivière nous trouverions une grande province nommée Tula. Le gouverneur voulut s'y rendre pour voir s'il serait possible d'y faire hiverner sa troupe; il partit avec vingt chevaux et laissa le reste dans la province de Cayas. Avant d'arriver dans celle de Tula, nous traversâmes des montagnes escarpées, nous gagnâmes le village sans qu'il eût aucune nouvelle de notre arrivée, nous commençâmes à prendre quelques Indiens, mais ils se défendirent et nous blessèrent ce jour-là neuf ou dix chevaux et sept ou huit Espagnols. Ils étaient si braves, qu'ils se rassemblaient par troupes de huit ou de dix et se jetaient sur nous comme des chiens enragés; nous en tuâmes environ trente ou quarante.

Le gouverneur voyant qu'il n'avait que peu de monde pensa qu'il n'était pas convenable de passer la nuit dans cet endroit; ils revinrent par la route que nous avions suivie. Nous traversâmes une plaine unie entourée par la rivière, après avoir franchi

un passage de la montagne que nous craignions qui ne fût occupé par les Indiens.

Le lendemain le gouverneur arriva où il avait laissé sa troupe, mais les Indiens que nous avions emmenés s'étaient enfuis et il n'y en avait pas dans la province que notre interprète pût comprendre. Le gouverneur donna l'ordre que tout le monde se préparât pour se rendre dans cette province et nous y allâmes directement. Le lendemain à peine étions-nous arrivés, que nous vîmes s'avancer contre nous de trois côtés différents, trois grandes troupes d'Indiens. Nous les mîmes en déroute après leur avoir tué quelques hommes, ce qui fut cause qu'ils cessèrent les hostilités; deux ou trois jours après ils nous envoyèrent des messagers comme pour nous demander la paix, mais nous ne les comprenions pas du tout n'ayant point d'interprètes. Nous leur fîmes entendre par signes qu'ils eussent à nous envoyer des truchements pour les naturels chez lesquels nous devions nous rendre, ils nous

amenèrent cinq ou six Indiens qui comprenaient nos interprètes. Ils nous demandèrent qui nous étions et quel était l'objet de notre voyage; nous nous informâmes après quelque grande province où il y eût beaucoup de vivres, car nous commencions à sentir fortement la rigueur de l'hiver; ils nous dirent que dans la direction que nous prenions, ils ne connaissaient aucune population nombreuse.

Voyant que nous n'avions pas d'autre ressource, nous reprîmes la route du sud-est et nous nous rendîmes dans une province nommée Quipana, située au pied de montagnes très-élevées; de là nous tournâmes vers l'est, et traversant ces montagnes, nous descendîmes dans une plaine habitée qui paraissait favorable à nos desseins; il y avait près de là un village où l'on trouvait beaucoup de vivres; il était bâti sur le bord d'une grosse rivière qui se jetait dans le grand fleuve par où nous étions venus, cette province se nommait Viranque; nous y hiver-

nâmes et nous souffrîmes tellement du froid et de la neige que nous pensâmes y périr. Le chrétien que nous avions trouvé chez les Indiens que Narvaez avait visités, et qui nous servait d'interprète, mourut dans cet endroit.

Nous partîmes de ce village au commencement de mars, quand nous crûmes que les froids les plus rigoureux étaient passés. Nous descendîmes le cours de la rivière sur les bords de laquelle nous trouvâmes d'autres provinces bien habitées et riches en vivres; enfin nous arrivâmes dans une autre qui nous parut une des meilleures que nous eussions vues dans ce pays, elle s'appelait Anicoyanque. Un cacique nommé Guachoyanque vint nous voir, son village est sur le bord du grand fleuve; il faisait fréquemment la guerre à celui que nous quittions, le gouverneur partit aussitôt pour le village de Guachoyanque, le cacique l'accompagna. Son village était fort bien entouré de murailles et fortifié, mais il avait fort peu de vivres, car les

Indiens lui avaient pris toutes ses provisions.

Le gouverneur se détermina dans cet endroit à construire, dans le cas où il trouverait la mer, des brigantins pour faire savoir à Cuba que nous étions vivants, et pour demander des chevaux et les objets dont nous avions besoin ; il envoya le capitaine vers le sud avec ordre de chercher quelque chemin pour se rendre à la mer, car quelques questions que l'on fit aux Indiens on ne pouvait parvenir à savoir si elle existait ou non de ce côté ; il revint dire qu'il n'avait pas trouvé de passage pour traverser les vastes marais que le grand fleuve formait de ce côté.

Le gouverneur se voyant dans l'embarras, et les affaires ne tournant pas suivant ses désirs, tomba malade et mourut ; il nomma pour le remplacer Luis de Moscoso. Ne trouvant pas de chemin pour gagner la mer, nous décidâmes que nous reprendrions la route de l'ouest, dans l'espoir de nous rendre par terre à Mexico, dans le cas où nous ne trouve-

rions dans l'intérieur aucun endroit où nous arrêter; nous marchâmes pendant dix-sept jours et nous arrivâmes dans la province de Chavite où les Indiens faisaient beaucoup de sel; nous n'avions aucun renseignement sur le nord; de là nous passâmes dans la province d'Aguacay, et nous mîmes encore trois jours pour y arriver en marchant droit vers le nord.

Les Indiens nous dirent que nous ne rencontrerions point de pays habité, à moins de descendre vers le sud-est et le sud, où nous trouverions des villages et des vivres; mais que du côté où nous voulions aller il n'y avait que de grandes étendues de sable sans village, ni aucune espèce de nourriture; il nous fallut donc tourner du côté que les Indiens nous indiquaient; nous parvînmes dans une province nommée Nisione, puis dans celles de Nandacaho et de Lacame; le pays devenant de plus en plus stérile, la rareté des vivres augmentait; nous prenions des informations sur la province de Xuacatino, que l'on nous avait dit

être considérable; le cacique de Nandacaho nous donna pour guide un Indien qui devait nous conduire dans un pays d'où nous ne pussions plus sortir; il nous mena donc dans un pays sauvage où il n'y avait point de route, et finit par nous dire que son maître lui avait ordonné de nous mener dans un endroit où nous mourussions de faim.

Nous prîmes un autre guide qui nous conduisit dans la province de Hais, où il vient de temps en temps quelques vaches. Aussitôt que les naturels nous virent entrés chez eux, ils se réunirent pour nous empêcher de tuer les vaches; ils nous attaquèrent en tirant des flèches, et nous firent éprouver quelques pertes. Nous quittâmes cette province pour celle de Xacatin, qui est entourée de forêts épaisses; les vivres y étaient rares; de là les Indiens nous conduisirent du côté de l'est dans d'autres petits villages où il n'y avait pas de vivres; ils prétendirent nous conduire dans un pays où il y avait d'autres chrétiens; nous nous aper-

çûmes bientôt qu'ils mentaient et qu'ils ne pouvaient pas en avoir connaissance, attendu qu'ils n'avaient vu d'autres chrétiens que nous; mais comme nous faisions tant de détours, il était possible qu'ils nous eussent déjà vus passer. Nous reprîmes la direction du sud, bien décidés à mourir ou à gagner la Nouvelle-Espagne.

Nous marchâmes encore six jours dans la route du sud-sud-est après quoi nous fîmes halte. Nous envoyâmes un détachement de six cavaliers, avec ordre de s'avancer pendant huit ou neuf jours, autant qu'ils pourraient, et de voir s'ils ne découvriraient pas quelque village où nous pussions faire une provision de maïs pour la route; ils marchèrent donc autant qu'ils purent et ils arrivèrent chez des Indiens misérables qui n'avaient pas de maisons et qui vivaient dans de mauvaises cabanes; ils ne cultivaient aucune espèce de plante, ne vivant que de poisson et de gibier; ils amenèrent quatre ou cinq de ces naturels, mais nous ne trouvâmes per-

sonne qui comprit leur langue. Voyant que nous n'avions plus d'interprète, qu'on ne trouvait pas de vivres, et que le maïs que nous avions apporté allait nous manquer ; enfin, qu'il était impossible que tant de monde traversât un pays aussi misérable; nous nous décidâmes à retourner au village où le gouverneur Soto était mort, pensant que dans cet endroit nous trouverions des facilités pour construire les navires avec lesquels nous pourrions sortir du pays.

Nous prîmes la même route que nous avions suivie de puis l'endroit où était mort le gouverneur. Quand nous fûmes arrivés nous ne trouvâmes pas ce à quoi nous nous attendions; les Indiens avaient emporté les vivres qu'il y avait dans le village; nous fûmes obligés d'en chercher un autre, afin d'hiverner et de construire les navires. Dieu permit que nous trouvassions deux villages parfaitement à notre convenance; ils étaient sur le grand fleuve et il y avait beaucoup de maïs; ces villages

étaient fortifiés; nous nous y arrêtâmes et nous construisîmes nos bâtiments avec bien de la peine; nous employâmes six mois à construire sept brigantins; nous les lançâmes sur le fleuve, et ce fut un vrai miracle qu'ils ne prissent pas l'eau et qu'ils naviguassent très-bien quoiqu'ils ne fussent calfatés qu'avec des écorces de mûriers sans goudron. Nous emmenâmes avec nous quelques canots dans lesquels étaient vingt-six chevaux : nous avions l'intention, s'il se trouvait sur les côtes de la mer quelque village où nous pussions vivre, d'expédier deux brigantins porter de nos nouvelles au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, afin qu'il envoyât des bâtiments nous chercher.

Le second jour que nous descendions la rivière, quarante ou cinquante canots indiens, très-grands et très-légers, s'avancèrent vers nous; il y en avait un dans lequel étaient quatre-vingts guerriers; ils nous suivirent en nous tirant des flèches; plusieurs des nôtres



pensèrent que c'était une lâcheté que de ne pas les attaquer; ils prirent quatre ou cinq de nos petits canots et s'avancèrent contre ceux des Indiens. Aussitôt que ces derniers virent leurs manœuvres, ils les entourèrent, leur coupèrent la retraite, firent chavirer leurs canots, et tuèrent douze de nos meilleurs soldats, sans que nous pussions leur porter secours; le courant était très-rapide, nous n'avions que peu de rames à bord.

Encouragés par cette victoire, les Indiens nous suivirent toujours jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la mer, ce qui dura dix-neuf jours. Ils nous firent éprouver de grandes pertes, et blessèrent beaucoup de nos soldats. Ils s'étaient aperçus que nous n'avions point d'armes pour les atteindre de loin; il ne nous était resté ni arbalète ni arquebuse; nous n'avions que quelques épées et quelques boucliers; aussi n'avaient-ils pas la moindre crainte; ils s'approchaient très-près de nous pour nous lancer des flèches. Nous entrâmes

dans la mer par l'embouchure du fleuve qui forme une très-grande baie. Nous naviguâmes pendant trois jours et pendant trois nuits, par un assez beau temps, sans apercevoir la terre.

Nous croyions être en pleine mer; mais, après ces trois jours et ces trois nuits, nous prîmes de l'eau qui était aussi douce que celle de la rivière, et que l'on pouvait très-bien boire. Nous aperçûmes du côté de l'ouest quelques petites îles; nous nous y rendîmes, et depuis lors nous suivîmes constamment la côte en ramassant les coquillages et en cherchant tout ce que nous pouvions trouver à manger; enfin nous entrâmes dans la rivière de Panuco, où nous fûmes très-bien reçus par les chrétiens.

Signé : LUIS FERNANDEZ DE BIEDMA.

Ce Biedma présenta la relation ci-dessus au roi lui-même, en son conseil des Indes, assemblé en 1544, comme on le voit par une décision où il est dit qu'il accompagna Fernando de Soto en qualité de facteur de Sa Majesté. (*Note de Muñoz.*)



RELATION DE LA FLORIDE,

POUR L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR

VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

APPORTÉE

PAR FRÈRE GREGORIO DE BETETA.

Ayant eu plus de facilité et de temps que je n'en ai présentement, j'ai commencé à noter et à écrire ce qui chaque jour s'est passé pendant le voyage à la Floride, dans la crainte que l'oubli (*præter intentionem*) ne m'en fît écrire plus ou moins que la vérité. J'ai toujours pensé que selon sa bonne ou mauvaise réussite, cette affaire serait très-heureuse ou très-désastreuse, ce que j'ai bien prouvé en restant seul dans un pareil désert, sans autre appui que ma confiance en Dieu.

Sans parler en détail de notre départ et de ce qui arriva depuis la Vera-Cruz et la Havane jusqu'à ce que nous fussions en vue de ce pays, ce qui eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, je dirai en peu de mots ce que le temps me permettra de rapporter; car je suis dans la chaloupe qui me porte à terre, où je dois rester seul, quoique je sache que je devrais plutôt penser à mes péchés, et les pleurer comme un pauvre exilé dont Dieu seul connaît le destin. Je me réjouis cependant d'entreprendre ce travail pour pouvoir rendre compte à qui de droit d'une entreprise aussi importante que celle-ci.

Quand nous fûmes arrivés en vue de ce pays, ce qui, comme je l'ai dit, eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, nous jetâmes l'ancre sur deux brasses de fond à vingt-huit degrés environ. Le lendemain, qui était la fête, au point du jour la chaloupe vint à terre avec cinq ou six marins, et malgré le pilote qui leur avait défendu d'a-

border et qui leur avait dit de reconnaître seulement la côte et de voir s'il y avait un port pour le vaisseau; ils firent tout le contraire, car ayant vu de très-beaux arbres, ils résolurent de débarquer. Au moment où ils avaient mis pied à terre, un d'eux aperçut trois Indiens et se mit à crier : *Des Indiens ! des Indiens !* Les autres, sans regarder où ils étaient ou d'où ils venaient, s'emparèrent, les uns des rames, les autres du mât de la barque. Un d'eux, pensant que déjà les Indiens étaient tout près, dit : « Parbleu, je suis sûr qu'ils défoncent notre barque. » Enfin, ils s'en allèrent, et avant d'avoir regagné le navire, il vint un coup de vent si violent que ce bâtiment chassa sur ses ancres; et comme il était en danger le pilote donna l'ordre d'appareiller, et en vérité, plusieurs personnes de l'équipage auraient mieux aimé se trouver parmi des Indiens que d'être exposés à cette tempête. Le vent s'étant calmé et le temps étant devenu meilleur, le pilote donna l'ordre de carguer

les voiles, et les autres regagnèrent peu à peu le navire. Aussitôt qu'ils furent montés à bord ils contèrent ce qui leur était arrivé; je priai le pilote de leur faire une réprimande, afin qu'ils ne recommençassent pas une autre fois; puis, voyant qu'il n'y avait pas sur cette côte d'apparence du port que nous cherchions et qui pourtant était bien près de là, nous nous éloignâmes, pensant qu'il était plus haut vers la baie de Miruelo ou d'Apolachi. Nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés et demi ou vingt-neuf degrés; la chaloupe se rendit aussitôt à terre, nous y montâmes, le frère Juan et moi; quand nous eûmes fait trois lieues, nous vîmes la terre; nous fîmes encore trois lieues, en avançant à quatre, à trois et à deux brasses de fond, et enfin nous parvînmes dans une petite baie où nous sautâmes tous à terre; je n'y restai pas parce qu'il y avait dans le bois près duquel nous débarquâmes, six Indiens qui nous tirèrent un grand nombre de flèches; ce fut



une grande bévue que l'on commit en n'allant pas dans la prairie découverte, où nous pouvions être maîtres des ennemis, et en entrant au contraire dans le bois; nous passâmes la nuit dans une petite île assez éloignée de la terre; là nous commîmes une autre négligence, ce fut de ne pas mettre la chaloupe à sec sur le rivage, à l'instant même, ce qui nous força d'attendre à la marée du matin. Deux seuls canots d'Indiens auraient pu nous faire bien du mal. Dans la matinée, nous fîmes encore trois lieues pour chercher un port, et comme nous ne trouvâmes rien de bon, nous retournâmes à notre vaisseau qui était à neuf lieues de nous, quoiqu'il en eût fait trois pour venir nous chercher. Un fort coup de vent avait été cause que nous nous étions trouvés si loin les uns des autres; mais comme nous nous étions souvent rapprochés et puis séparés de nouveau, je priai plusieurs fois le pilote d'empêcher que cela n'arrivât encore; car fréquemment on se trouve surpris au moment

où l'on s'y attend le moins. Je n'osais pas trop parler, car il ne manquait pas de gens qui me disaient que mes craintes épouvantaient les marins. En partant de là nous rebroussâmes chemin et nous allâmes jeter l'ancre près de l'endroit où nous avions reconnu la côte; le pilote et les marins allèrent à terre dans la chaloupe pour découvrir un port ou des traces d'Indiens; je l'accompagnai avec le père Diego de Tolosa. Nous parcourions une baie sans craindre les Indiens, et au moment où nous y songions le moins, quelqu'un se mit à crier : *Les voilà! les voilà!* Au moment où nous jetions le harpon, nous aperçûmes trois ou quatre cabanes de pêcheurs. Le frère Diego et Fuentes, qui était un excellent homme, très-pieux, me prièrent de les laisser débarquer. Comme il paraissait qu'il n'y avait personne et que le pilote était de mon avis, je crus qu'il valait mieux débarquer pour s'assurer s'il se trouvait quelque habitant, que de retourner à bord sans nouvelles; d'au-

tant plus que déjà quelques religieux étaient disposés à sauter à terre et à gagner les forêts, lorsqu'ils reconnurent que le pilote ne trouvait pas la baie du Saint-Esprit (1). Voyant cela, je crus que je devais les laisser faire; je ne pus d'ailleurs y mettre d'obstacle; car il y avait au-dessus de moi quelqu'un qui les commandait.

Le religieux et ce brave homme voulaient pénétrer à deux lieues dans l'intérieur; pour les en empêcher, je leur dis : « Il faut qu'il n'y en ait qu'un qui descende à terre, et si l'un de vous ne consent pas à y aller seul, je débarquerai, moi. » Ils me prièrent beaucoup de les laisser aller tous deux : cela ne me parut pas convenable, par la raison que j'ai déjà donnée; enfin, le religieux débarqua : je lui dis que s'il ne voyait pas d'Indiens il fallait qu'il montât sur un arbre, et observât de là le pays sans pénétrer dans l'intérieur; il le fit, et pendant

(1) C'était au contraire pour ne pas aller à la baie du Saint-Esprit. (*Note de Muñoz.*)

qu'il regardait de côté et d'autre, il arriva un Indien; puis il en sortit d'autres d'entre les arbres; ils s'approchèrent du religieux; enfin il en vint quinze à vingt; nous nous réjouîmes tous de voir nos désirs accomplis. J'avais toujours eu l'intention de rester trois ou quatre heures dans la chaloupe, pour observer s'il venait d'autres naturels; mais je vis qu'il fallait y renoncer, parce que les pilotes et les marins étaient déjà fatigués. Quand nous eûmes vu les Indiens, je fis débarquer l'interprète : c'était une Indienne du pays que nous avions amenée de la Havane. Le bon Fuentès descendit à terre avec elle. Le pilote ne voulait pas me laisser partir; mais, persuadé que par le moyen de l'interprète, et en leur faisant quelques cadeaux, ils ne feraient pas de mal aux religieux, je levai les pans de ma robe sans rien dire au pilote, et je me jetai à la mer où j'eus de l'eau jusqu'à la ceinture. Dieu sait avec quelle hâte je courus pour empêcher que les Indiens ne tuassent le religieux avant de savoir le but



de notre voyage. Arrivé sur la plage, je me jetai à genoux, j'implorai la grâce et la protection divine; je courus à la plaine où je les trouvai réunis. Avant d'être arrivé auprès d'eux, je répétai ce que j'avais fait sur la plage, et m'étant levé, je tirai de ma manche différents objets de Flandre, qui, quoique presque sans valeur pour nous, eurent un grand mérite à leurs yeux.

Aussitôt ils arrivent près de moi; je leur donne une partie de ce que j'apportais, je m'approche du religieux, je l'embrasse avec un vif plaisir; nous nous mettons à genoux tous deux, avec l'Espagnol et l'Indienne, puis ayant tiré mon livre, nous récitons les litanies en nous recommandant à notre Seigneur et à ses saints; les Indiens s'agenouillent comme nous; d'autres s'accroupissent, ce qui me fait le plus grand plaisir; mais, comme ils se relèvent, je ne récite que la moitié des litanies; je m'assieds avec eux dans une baraque de feuillage, et j'apprends bientôt où sont le port et la baie que nous cherchons; ils sont si-

tués à une journée et demie en s'y rendant par terre. Nous leur faisons part de notre projet et de nos désirs.

L'Indienne, voyant que nous étions si amis, en était très-contente, et nous dit : « Père, ne » t'ai-je pas dit que lorsque je leur aurais » parlé, ils ne te tueraient pas; ces gens sont » de mon pays, ils parlent ma langue? » Dieu sait combien nous nous réjouîmes de l'amitié qu'ils nous témoignaient. Le religieux et moi nous étions rouges de leurs embrassements, et nous ne tenions pas dans nos habits de contentement. Je voulais m'assurer si nous étions en sûreté et s'ils nous laisseraient librement aller à la chaloupe. J'usai de ruse et je leur dis que j'avais autre chose à leur donner, que j'allais chercher; la vérité est que je le portais dans ma manche, et je ne voulus pas donner tout, afin de me réserver ce moyen. Je m'en allai et je revins. J'en trouvai un si grand nombre qui venaient m'embrasser, que je ne pouvais me séparer d'eux. Vraiment on

doit croire que leur affection et leur amitié étaient plutôt pour ce qu'ils désiraient que pour nous. Cependant les cadeaux servent à procurer l'amitié; on voit cela tous les jours, et l'on dit que les actions prouvent l'amitié, et que les présents dissipent les chagrins; je me réjouissais de voir qu'ils nous recevaient bien à cause de ces choses temporelles, espérant que l'attachement et l'affection détachée d'intérêt viendraient peu à peu, ainsi que la crainte respectueuse qui les suit; c'est après cela que naît la véritable affection. Je fus fort étonné de voir que tous demandaient de grands chapelets, des couteaux, des coutelas, et qu'ils ne les emportaient pas. Ils n'osaient rien prendre de ce que j'avais devant moi, et même ayant présenté ces objets au frère du cacique pour qu'il les partageât, il me dit, par l'entremise de l'interprète, d'en faire le partage moi-même.

Cependant le pilote me pressait beaucoup de m'embarquer; ce qui ne me convenait pas. Le

religieux dit qu'il désirait rester avec Fuentès, et l'interprète, qu'elle s'en irait par terre. Je ne pouvais pas l'en empêcher, car quelqu'un de plus puissant que moi commandait. Il resta si ferme dans son dessein qu'un marin alla deux fois à terre et revint sans que le religieux témoignât le désir de se rembarquer ; un Indien monta dans la chaloupe et demanda qu'on le conduisit à bord du navire. Quand il eut reçu un présent, il retourna à terre. Nous reçûmes beaucoup d'autres preuves d'amitié qui nous firent le plus grand plaisir. Je dis au religieux de m'attendre pendant que j'irais au navire ; que je lui rapporterais des vivres et des présents pour le cacique. Comme je m'embarquais, un Indien entra avec moi dans la chaloupe ; nous nous rendîmes au bâtiment fort satisfaits, et les gens qui étaient à bord se montrèrent enchantés de nous voir ; je donnai aussitôt des vivres et des habillements aux Indiens, et nous retournâmes au lieu où était le religieux. Quand nous fûmes à trois jets de



pierre du rivage, je dis au capitaine qui commandait la chaloupe : « Notre camarade ne revient pas, c'est mauvais signe. » Quand nous fûmes à deux jets de pierre, je dis : « Cela va encore plus mal. » Et quand nous fûmes à un jet, comme il ne venait pas, je recommandai au capitaine de faire attention à la chaloupe et de préparer tout pour prendre la fuite ou pour nous garantir des flèches. Sur ces entrefaites, cinq ou six Indiens, qui étaient sur le rivage, nous attendaient avec du poisson dans les mains. Quand nous fûmes proches, ils nous invitèrent plusieurs fois à descendre et à venir le prendre, en disant que le cacique était dans des cabanes avec les chrétiens. Nous restâmes longtemps ainsi, tandis que les Indiens attendaient que nous débarquassions; nous voulions voir s'ils viendraient à la chaloupe. Un marin se jeta à l'eau sans rien dire, dans l'intention d'aller chercher le poisson, pensant qu'il y avait autant de sûreté que le matin; il se dirigea vers les cabanes.

Un Indien s'approcha de lui sans être aperçu, le prit par le bras et le conduisit de côté et d'autre. Sans doute ce pauvre homme sentit aussitôt l'effet du poison, car il me pria en toute hâte de venir auprès de lui avec une croix : je lui dis d'aller chercher le religieux, mais il alla je ne sais où. Il revint avec l'Indien à son côté, et dit que le moine n'était pas loin de là avec le cacique; il m'engageait à le rejoindre avec la croix, pensant que si nous étions ensemble nous pourrions plus facilement recouvrer la liberté. En homme sans courage je l'abandonnai, afin de conserver mes jours pour une circonstance plus importante et semblable à celle où je me trouve aujourd'hui; enfin, je lui dis : « Venez ici, je me ren- » drai là bas; » il me répondit : « Les Indiens ne » veulent pas me laisser partir; » ce qui me fit conclure que le religieux et son camarade se trouvaient dans la même position. Nous restâmes jusqu'après le coucher du soleil pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de les revoir;

enfin nous partîmes fort tristes et avec des sentiments bien différents de ceux que nous éprouvions le matin. Le lendemain je retournai avec Fr. Grégorio, regardant si aucun Indien ne se montrait sur le rivage. Mais comme on ne vit personne, la chaloupe revint au navire qui mit aussitôt à la voile dans l'espoir de retrouver le religieux et l'interprète au port, ou du moins d'avoir de leurs nouvelles.

Nous employâmes huit jours pour arriver à l'entrée de la baie, et il nous fallut huit autres jours pour y entrer; elle avait six à sept lieues de large; nous y entrâmes pour y faire de l'eau, et nous eûmes bien de la peine à en trouver. Le jour de la Fête-Dieu nous allâmes à terre, Fr. Juan et moi; nous célébrâmes la messe ensemble, et ensuite on transporta l'eau que nous étions venus chercher. Le jour suivant nous craignîmes fortement de nous être trompés et d'avoir manqué le port, car le navire ne pouvait pas y

entrer : il n'y avait que deux brasses d'eau et il était encore à trois lieues des cabanes ; nous allâmes pour les voir et pour observer si quelqu'un se montrait. Fr. Gregorio m'accompagnait ; nous aperçûmes au sommet d'une petite colline une bonne cabane à la porte de laquelle était un Indien qui, malgré tous les signes que nous lui fîmes de venir prendre une chemise, ne quitta pas sa place : nous la lui laissâmes, attachée à un pieu près du port de la mer ; nous nous rendîmes à d'autres cabanes qui étaient à gauche, à une lieue de la colline ; n'ayant aperçu personne, nous jetâmes le harpon ; nous fîmes un repas et nous dormîmes tous pendant quelque temps ; personne ne se montra jusqu'à ce que nous eussions remis à la voile. Alors il vint un Indien tenant un bâton au sommet duquel était attachée une poignée de palmes blanches ; il était accompagné d'un autre Indien qui, en courant bien fort, cria : « *Amigos, bueno, bueno !* » et autres paroles espagnoles, qu'ils avaient

sans doute apprises des Espagnols qui étaient venus avant nous dans ce pays. Arrivés sur la plage ils nous firent signe de la main en disant : « *Ven aca, ven aca* (*Viens ici, viens ici*) ; *espada no, espada no* (*épée point*) », comme s'ils avaient voulu nous dire qu'ils étaient en paix, et qu'ils n'avaient point d'armes. Je leur dis dans leur propre langue: « *He osa ulbata* », ce qui veut dire, nous sommes des hommes bons : tous répondirent ensemble à haute voix la même chose. Nous fîmes tous nos efforts pour les engager à approcher de la chaloupe; nous leur montrâmes des chemises ; et comme ils ne s'approchaient pas, nous prîmes le parti d'aller au-devant d'eux; nous entrâmes dans l'eau jusqu'à la ceinture, le Fr. Grégorio et moi, tenant chacun une chemise; ils avancèrent peu à peu paraissant très-timides. Enfin, quand celui qui portait le signal de paix fut près de nous, il le donna au Frère qui lui remit la chemise, l'autre prit celle que je lui donnai. Nous commençâmes

par leur faire entendre par signes que nous désirions qu'ils nous rendissent le religieux, les chrétiens et l'interprète; ils nous le promirent, après quoi ils se rendirent à leurs cabanes et nous retournâmes au bâtiment fort joyeux. J'oublie de dire qu'après que les deux premiers se furent présentés, trente hommes, fort bien disposés, sortirent de derrière des pins; ils n'avaient pas de flèches, et nous faisaient des signaux de paix, en disant : « *Espada no, daca machette* (*Pas d'épée, donnez-moi une hache*). » Nous retournâmes au vaisseau espérant apporter d'excellentes nouvelles, mais on nous en donna de meilleures encore : on nous dit qu'un soldat de l'expédition de Soto, qui avait abandonné son chef, était venu à bord dans un canot. Je ressentis la plus grande joie de cette nouvelle, car je pensai qu'elle devait être très-favorable à l'exécution de nos projets; mais cette circonstance les détruisit au contraire entièrement. Cet homme ayant dit que les Indiens qui avaient reçu le religieux et ses

compagnons les avaient tués à l'instant même où je les avais quittés, mais qu'ils gardaient en vie le marin, je lui demandai comment il en avait eu connaissance; il me répondit : Je l'ai souvent entendu répéter aux Indiens qui les ont tués, et même un Indien m'a montré la peau de la tonsure du religieux, qu'il portait en évidence; et il ajouta qu'en les tuant ils avaient fait toutes sortes de cérémonies, et tenu de longs discours. Tout cela était à la vérité terrible et bien affligeant pour nous tous, mais n'avait rien d'étonnant, et ce sont de ces choses qui ne peuvent manquer d'arriver dans les entreprises pour la propagation de la foi. Je ne m'attendais pas à moins que cela; combien de fois j'ai réfléchi à l'exécution de cette entreprise, et pensé qu'on ne pouvait y réussir sans perdre beaucoup de sang; c'est ainsi qu'ont fait les apôtres, et ce n'est qu'à ce prix que l'on peut introduire la foi et la religion; c'est par de semblables sacrifices qu'elle est parvenue jusqu'à nous. Puis-

qu'il en est ainsi, lorsqu'on se destine à la propagation d'une si sainte loi, il ne faut pas se laisser abattre par la considération de ce qu'il en coûte, mais s'attendre à ce qu'il arrive des malheurs semblables, et en être témoin comme je l'ai été dans ce pays; autrement il faudrait abandonner une si noble entreprise; car, certes, le navire n'aurait pas fait de progrès s'il était retourné à Mexico avec de si tristes nouvelles; c'était pour moi une occasion de voir les plus terribles choses dont on puisse être témoin dans ce monde, et néanmoins ce n'aurait pas été le plus grand mal que j'eusse éprouvé si notre Seigneur l'avait ordonné. La mission n'aurait pas eu lieu; si nous étions retournés sur nos pas pour rapporter ces nouvelles, tout le monde en aurait conclu que ces peuples étaient des infidèles qui méritaient la mort, qu'il fallait venir leur faire la guerre, et conquérir leur pays, quoique je sois fermement persuadé que notre roi et ses conseillers, en hommes sages et craignant d'of-

fenser Dieu, n'auraient pas donné de pareils ordres en considération de ce seul fait.

J'ai oublié de raconter plus haut ce qui arriva lorsque nous descendîmes à terre. Avant que nous eussions reçu des nouvelles par le chrétien qui vint à bord comme la veille (1), les Indiens nous avaient promis de ramener l'interprète et le religieux; nous nous rendîmes à terre très-joyeux; mais les traîtres étaient passés de l'autre côté dans l'endroit où nous les avions vus la première fois, c'est-à-dire du côté de l'est. Avant de se montrer, ils nous firent attendre fort longtemps, pensant que nous débarquerions tout d'un coup; ils jetèrent des cris, et pour nous faire venir vers eux, ils firent semblant de s'approcher de nous. Nous ne voulûmes pas nous rendre tout droit du côté des pins où ils étaient, parce que nous craignions une embuscade; mais nous nous rendîmes plus avant dans un

(1) Dimanche 23 juin. (*Note de Muñoz.*)

endroit découvert. En les voyant sortir comme malgré eux de l'endroit où ils étaient, nous crûmes nous apercevoir qu'ils avaient des coiffures de guerre, ou du moins que leurs flèches et leurs arcs étaient cachés à leurs pieds. Quand nous fûmes arrivés à la plage et sans que nous leur fissions signe d'approcher, un d'eux se jeta hardiment à la mer comme s'il s'y fût précipité pour sauver ses jours, s'approcha de moi et me donna un poisson qu'il avait dans la main. J'allai aussitôt lui offrir une chemise; mais comme il ne put pas la prendre aussi vite qu'il aurait voulu, un de mes camarades, ennuyé de cela, lui donna une tunique ou casaque, ce qui prouve qu'il est bon d'avoir quelque chose à leur donner, et me fit beaucoup gronder de ce que cet homme avait fait un présent si considérable; quand l'Indien eut reçu la chemise, il arriva un autre Indien avec beaucoup de poisson, je ne voulus pas le prendre et je lui donnai je ne sais quel objet; quand il l'eut



pris il me demanda une croix de bois haute de plus de deux palmes, que j'avais à la main; pensant qu'il voulait l'avoir pour la jeter à la mer ou pour en faire quelque chose de semblable, je ne la lui donnai pas. Il réitéra plusieurs fois sa demande; enfin je dis à mes compagnons de la lui donner, ce qu'ils firent. Aussitôt qu'il l'eut reçue, il la baisa avec passion, s'enfuit précipitamment à terre et la fit baiser à une Indienne; c'était notre interprète, que nous ne reconnûmes pas parce qu'elle était nue; il la fit baiser à chaque Indien l'un après l'autre, puis il se rendit auprès d'autres naturels plus éloignés, en emportant sa croix avec le plus grand plaisir du monde. Je fus ravi de cet événement, qui me donna de bonnes espérances pour l'avenir. L'Indienne nous engageait à débarquer en disant : « Venez ici; ils n'ont pas d'arcs. » Un des gens de la chaloupe cria : « C'est Madeleine l'interprète. » Personne ne pouvait le croire, et malgré tout ce que nous lui dîmes pour l'en-

gager à s'approcher, afin que nous pussions la reconnaître, elle ne le fit pas, parce que les Indiens l'en empêchaient. Enfin, voulant savoir positivement si c'était bien elle, je me jetai à la mer ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et je m'avançai jusqu'à moitié chemin. Elle s'approcha de la plage, et c'est ainsi que je pus la voir, lui parler; et je vis que c'était l'interprète, ce qui me fit grand plaisir. Je le dis à ceux qui étaient dans la chaloupe. Le Fr. Juan se mit à l'eau et arriva près de moi. L'interprète nous dit différentes choses, entre autres que le religieux et les deux chrétiens étaient tous deux chez son cacique. Elle nous trompait, parce que les caciques lui avaient fait des menaces, si elle disait la vérité. Elle nous fit savoir que tout le pays s'était soulevé, pensant que c'était une armée qui arrivait; qu'elle avait dit aux Indiens que nous n'étions pas plus de quatre religieux, et que nous venions pour leur prêcher des choses surprenantes; et elle ajouta que cinquante ou soixante

hommes s'étaient réunis dans cet endroit. Sur ces entrefaites, Fr. Gregorio, qui désirait avoir une occasion d'aller à terre, sauta de la barque et vint près de moi, je causai avec Fr. Juan et l'interprète; elle me dit: « Adieu, je m'en vais demain matin; envoie-moi telle et telle chose. » Fr. Juan Garcia l'accompagna à terre dans l'intention d'y rester; je retournai à la chaloupe sans avoir été à terre, car je me suis toujours méfié des perfidies des Indiens. Peu d'instants après je priai Fr. Juan de revenir à la chaloupe pour voir si on le laisserait aller; il m'assura que certainement les Indiens ne le permettraient pas; il arriva pourtant enfin à la chaloupe. Fr. Gregorio resta et je retournai pour lui parler et nous entendre ensemble, afin de nous voir le lendemain; je voulais lui dire aussi les moyens qu'il devait prendre afin que l'on fit débarquer les chrétiens en cet endroit. Je fis ensuite déballer beaucoup de présents de différentes sortes pour le cacique et les autres Indiens, à qui

ou les distribua. Fr. Juan était resté dans la chaloupe, je le vis entouré d'Indiens, je fus étonné de voir qu'ils s'avançaient si loin en mer, et que les marins les avaient laissés approcher de l'embarcation. J'appris depuis que les religieux dépouillaient les marins; à l'un ils ôtaient la chemise, à un autre la casaque ou le bonnet pour les donner aux Indiens; je fus ensuite fort embarrassé pour dédommager ces hommes, et je leur donnai en échange des objets que nous avions apportés. Dans cette occasion les religieux comprirent aussi combien il était avantageux d'avoir quelque chose à donner aux naturels; c'était moi qui m'étais procuré ces objets, qui les avais apportés; jamais je ne m'en suis repenti et moins encore en ce moment. Ce que je vis alors de mes yeux, je l'avais déjà compris en esprit, et j'avais lu dans les Docteurs, saint Thomas, Vitoria, Gaëtano, et cette doctrine est approuvée par les saints décrets, qu'il est convenable d'apporter aux infidèles de bons exem-



ples, et des présents. Pour en revenir à notre sujet, les Indiens me laissèrent retourner à la chaloupe; mais il n'en fut pas de même du Fr. Gregorio qui voulait rester avec eux. Ils le forcèrent de s'en aller, le tenant presque par la main et en employant un peu de violence: ils lui firent signe d'aller à la chaloupe. Ainsi tous les Indiens retournèrent à leurs cabanes feignant de vouloir nous ramener les chrétiens, et nous revînmes au navire, avec le projet de les revoir le lendemain et de leur apporter les haches qu'ils demandaient. Mais quand nous fûmes de retour au bâtiment nous apprîmes la triste nouvelle de la mort de notre compagnon; c'est pourquoi les religieux et le pilote voulurent à l'instant même retourner à Mexico, mais je dis que je voulais rester par les raisons que j'ai déjà données.

Avant d'arriver à ce port, voyant combien il était peu favorable à nos projets, soupçonnant déjà que nos camarades étaient morts, ce qui se vérifia, nous étions convenus entre

nous de nous rendre à un autre endroit. Le navire n'était pas propre à la navigation de cette côte; il ne pouvait s'approcher à plus de cinq ou six lieues de la terre, et nous ne savions pas où en prendre un autre pour recommencer un nouveau voyage; on avait été forcé de jeter à la mer toute la viande et tout le poisson qui étaient pourris; chaque jour les marins se révoltaient; personne n'osait aller à terre. La plupart avaient la fièvre; à peine y avait-il quelqu'un qui pût rester à la pompe. On ne retournait pas quatre fois le sablier sans que le navire ne fût plein d'eau. Nous nous décidâmes à retourner à la Havane ou à la Nouvelle-Espagne, à y prendre un bâtiment et à nous faire transporter dans un autre endroit. Frère Louis n'était pas très-content de ce projet; il résolut de s'exposer plutôt aux plus grands dangers. Le dimanche, veille de saint Jean, nous retournâmes au vaisseau très-mécontents de n'avoir pas trouvé nos compagnons, quoique nous eussions

causé avec l'Indienne; Fr. Gregorio avait surtout des soupçons parce que les Indiens l'avaient chassé de force. Quand nous fûmes arrivés au vaisseau, nous y trouvâmes un Espagnol nommé Juan Muñoz, qui était resté dans ce pays depuis l'expédition de Soto; il avait gagné le vaisseau dans un canot, et savait à peine parler notre langue. Aussitôt qu'il fut à bord, il raconta de son mieux comment les chrétiens avaient été tués, à l'exception d'un seul, et qu'il avait tenu dans sa main la peau de la tête du religieux; il répéta la même chose quand nous arrivâmes. La mort de nos compagnons étant certaine, frère Juan Garcia et Gregorio de Beteta dirent à frère Louis que puisque l'affaire s'était passée ainsi, il fallait retourner le lendemain, comme nous étions convenus, pour nous en assurer davantage; que si nos compagnons ne paraissaient pas, on se préparerait à retourner ou à se rendre dans un autre endroit. Frère Louis répondit qu'il était persuadé que ce projet ne

s'exécuterait pas sans qu'il y eût du sang de versé; que, puisque l'on avait tué ses camarades, il voulait rester; il croyait retirer plus de fruit de son apostolat dans cet endroit et adoucir les naturels au moyen des présents qu'il avait apportés pour eux. Déterminé à suivre ce parti, il ne voulut pas aller à terre le jour de saint Jean pour pouvoir écrire des lettres et préparer les objets qu'il devait emporter. Pendant la journée entière nous employâmes tous les moyens que nous pûmes imaginer pour le dissuader de débarquer; mais nos raisonnements eurent peu d'effet et moins encore nos prières dont il se méfia toujours, surtout dans cette occasion. Mardi matin, 25 juin, nous entrâmes dans la chaloupe pour aller à terre; quand nous eûmes fait deux lieues, nous fûmes assaillis par un si grand coup de vent que nous pensâmes tous périr; un grand nombre des objets que nous avions avec nous furent abîmés par les vagues. Nous ne pûmes gagner le rivage et nous retournâmes au mouil-

lage. Juan Muñoz, qui venait du pays et qui nous accompagnait, disaitque Dieu nevoulait pas que nous débarquassions, parce que les Indiens nous tueraient aussitôt, sachant qu'il avait pris la fuite et que la mort des autres chrétiens était découverte; qu'ils n'auraient aucune pitié de nous; et autres choses semblables que tout le monde répétait. Étant arrivés au navire le soir, frère Louis commença à préparer d'autres objets pour emporter. Le mercredi 26 juin nous retournâmes à terre à bord de la chaloupe. Nous ne souffrîmes pas moins du gros temps que la veille; nous ne pensions pas pouvoir aborder; cependant, comme il était toujours dans la même intention, ne voulant pas remettre à un autre jour, nous attendîmes que le vent se calmât un peu; et enfin, grâce aux efforts des rameurs, nous touchâmes le rivage. Quelques Indiens étaient postés sur des arbres, ce qui ne nous parut pas de bon augure. Aussitôt qu'ils nous virent, ils descendirent et

coururent à une petite hauteur où étaient les autres. Quand nous fûmes arrivés près d'eux, nous les appelâmes; ils nous répondirent, mais personne ne descendit dans la plaine. Nous étant informés de l'interprète, ils nous dirent qu'elle était dans une maison éloignée; quelques-uns avaient leurs massues et leurs dards sans les cacher. Frère Louis se préparait à débarquer, tandis que le frère Gregorio tâchait de le persuader et le suppliait de rester. Les Indiens nous disaient : « Le *yague* est-il là? » (*yague* signifie esclave.) Juan Muñoz se leva et leur dit : « Que lui voulez-vous? c'est moi; pensez-vous le tuer comme vous avez tué les autres? vous ne nous tuerez pas, car on sait ce que vous avez fait. » A ces mots ils parurent se troubler; frère Louis lui dit : « Taisez-vous, mon frère, ne les fâchez pas. » Frère Gregorio répondit : « Il ne peut pas y avoir au monde de gens plus irrités que ceux-ci; c'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, attendez un peu, ne débarquez pas. »

Il ne voulut pas l'écouter et se jeta à l'eau, puis gagna le rivage; nous étions à une portée d'arbalète de la colline. Arrivé à terre, il demanda une petite croix qu'il avait oubliée, et quoiqu'il n'y eût pas de danger à la lui porter, je lui dis : « Mon frère, par charité, je prie votre révérence de venir la chercher, car il n'y a personne ici qui puisse vous la porter; » les matelots étaient en effet de bien mauvaises gens. Il gagna la plage et nous nous rendîmes avec la chaloupe du côté de la colline où étaient les Indiens. Aussitôt qu'ils s'aperçurent que nous allions vers eux, ils commencèrent à battre en retraite. Frère Louis nous cria de nous arrêter, de ne pas les effrayer. Quand il fut arrivé près de là, il commença sans doute à voir le danger qu'il courait, car il s'agenouilla pendant quelques instants et se rendit ensuite à la colline; un Indien vint à lui, l'embrassa, lui prit un bras et l'emmena très-vite; il en vint un second et puis d'autres qui l'emportèrent avec violence au pied de la colline; l'un d'eux

mit la main sur son chapeau et le lui arracha; un autre lui asséna un coup de casse-tête sur le crâne et l'étendit à terre; nous n'étions pas très-éloignés; nous voyions et nous entendions bien ce qu'ils disaient; il jeta un cri : « Ah! mon Dieu! » Ils ne le laissèrent pas finir, car il arriva une multitude de naturels qui l'achevèrent en poussant de grands cris, et commencèrent à nous lancer des flèches. Je commandai de nous éloigner un peu du rivage et de nous arrêter à une portée de trait; ils jetèrent aussitôt leurs habits, lancèrent une nuée de flèches et s'en allèrent. Nous retournâmes au bâtiment, non sans crainte de nous voir poursuivis par des canots indiens.

Aussitôt que nous fûmes à bord, nous convînmes de partir de cet endroit, mais nous n'avions pas d'eau. Pendant toute la journée nous en cherchâmes sur la plage et nous en prîmes un peu. J'enjoignis au pilote de nous conduire dans un autre endroit de la Floride. Comme il y était obligé, il répondit qu'il était tout prêt

à le faire, mais qu'il n'avait pas d'eau et que le bâtiment n'était pas en état de recommencer un nouveau voyage; que si nous retournions à la Havane, qui n'était pas éloignée, on prendrait de l'eau et des provisions, et qu'il se remettrait en route. Nous quittâmes donc le port du Vendredi-Saint pour nous rendre à la Havane, le 28 juin 1549.

Après avoir quitté ce port, nous naviguâmes par un vent fort de sud-est, jusqu'au mardi 2 juillet, où la lune entra dans un nouveau quartier, ce qui amena un changement de vent. Le pilote dit qu'il croyait qu'il fallait toucher à la Nouvelle-Espagne, parce que le temps ne nous permettrait pas d'aller à la Havane, que nous manquions d'eau et que le temps était favorable pour aller à la Nouvelle-Espagne; je n'étais pas d'abord de cet avis, mais Fr. Gregorio me fit observer qu'en allant à la Havane, il serait trop tard pour recommencer un nouveau voyage, tandis qu'à la Nouvelle-Espagne on verrait mieux ce qu'il y aurait à

[illegible] Nous nous dirigeâmes vers le pays de [illegible], le pilote nous ayant juré mille fois qu'il y serait arrivé avant huit jours. Le dimanche, 14 juillet, nous nous trouvâmes au Yucatan, sur la côte de l'est-sud-est, à 31 degrés. Nous pensions être devant les plaines d'Almeria, au nord de la Vera-Cruz, et le vendredi 19 juillet 1549, nous arrivâmes à San Juan de-Lua.

COMPTE-RENDU,

PAR GUIDO DE LAS BAZARES,

Du voyage qu'il fit pour découvrir les ports et les baies qui sont sur la côte de la Floride, pour la sûreté des troupes que l'on doit envoyer, au nom de Sa Majesté, coloniser cette contrée et la pointe de Sainte-Hélène. — Entreprise faite en vertu des ordres de Don Luis de Velasco, vice-roi à Mexico, le 1er février 1559.

Il peut y avoir quatre ou cinq mois, que M. le vice-roi, au nom de S. M., ordonna à Guido de Las Bazares d'aller avec des marins et d'autres personnes reconnaître les côtes de la Floride, et les ports qui s'y trouvent, pour la sûreté des personnes qui, au nom de S. M., doivent aller coloniser cette contrée et le cap de Sainte-Hélène. A cet effet, il reçut une commission et des instructions, et, pour se conformer à ces ordres, il

partit du port de Saint-Jean-de-Lua, de la Nouvelle-Espagne, le 3 du mois de septembre de l'année dernière 1558, pour reconnaître la côte de la Floride, et chercher un port bon et sûr, où l'on pût débarquer. Il avait une grande barque, une fuste et une chaloupe montés par soixante soldats et marins; il arriva le 5 septembre à la rivière de Panuco, en partit le 14, et alla prendre terre sur cette côte à la hauteur de 27 degrés et demi. En longeant la côte, il découvrit une baie qui est à 28 degrés et demi de latitude; il lui donna le nom de San Francisco, en prit possession au nom de S. M. et du vice-roi. Partant de cet endroit, il alla reconnaître les Alacranes, pour se diriger de là vers la Floride dont la côte s'étend du nord-ouest au sud-est. Les vents contraires l'ayant empêché d'aborder où il voulait, il prit terre à 29 degrés et demi sur la côte de l'est-sud-est, où il trouva une île qui peut être à quatre lieues de la terre ferme; il passa entre cette



île, la terre ferme et d'autres iles du continent. Après avoir exploré toute la côte, il reconnut qu'elle était bordée de bas-fonds; que le pays n'était nullement favorable à la colonisation, étant submergé dans beaucoup d'endroits; il en prit néanmoins possession au nom de S. M. et du seigneur vice-roi, et donna à cet endroit le nom de baie des Bas-Fonds. De là il fit dix lieues à l'est; il reconnut une baie qu'il nomma Felipina; c'est la plus grande et la plus commode de toutes celles de ces parages; il la trouva convenable au dessein de S. M. L'entrée est à 29 degrés et demi de latitude sud; on y pénètre en passant par la pointe d'une île de sept lieues de long; on doit gouverner à l'est-sud-est. De l'autre côté de la baie, git la pointe de la terre ferme: il peut y avoir une demi-lieue de distance d'un cap à l'autre. Dans toutes les découvertes que l'on fit, soit à l'est, soit à l'ouest, on ne trouva aucun port aussi propice, aussi bon et aussi commode que la baie de Felipina. Voici ce qu'elle offre

de remarquable. Depuis l'entrée jusqu'à l'endroit où l'on est parvenu, il y a douze lieues; il peut y avoir encore trois ou quatre lieues de profondeur; en tout quinze lieues sur quatre de large. Le fond est bon, il est de vase et a quatre à cinq brasses environ à la basse mer; le fond est de trois brasses et demie à la passe, et à la haute mer il a presque une brasse de plus. Cette baie est très-saine; le climat est semblable à celui de l'Espagne aussi bien pour les pluies que pour le froid; le sol est plus élevé à l'est qu'à l'ouest. Cette baie et les environs sont très-poissonneux et abondent en coquillages. Les bois de pins y sont nombreux : ces arbres sont de la nature de ceux qui servent à la construction, et dont on fait des mâts et des vergues; il y a des yeuses, des rouvres, des noisetiers, des cèdres, des sapins, des lauriers, et un petit arbre qui donne des fruits semblables à des châtaignes. Tous ces bois commencent au bord du rivage et s'étendent dans l'intérieur;



ils sont propres à la construction des vaisseaux; il y croît une grande quantité de palmistes et des vignes. Quelques petits ruisseaux d'eau douce se jettent dans la baie, et au fond il y a une grande embouchure qui paraît être celle d'une grosse rivière. Pendant que l'on était dans cette baie, on alla faire de l'eau du côté du nord; les bois sont plutôt clairs qu'épais ou fourrés. Les cavaliers peuvent y combattre. Il pousse sous les arbres des herbes pour les chevaux et le bétail. Derrière cette baie et dans la direction de l'est sont des collines élevées d'une argile rougeâtre : on peut en faire des briques. Près de là on trouve de la pierre à bâtir ; à l'ouest est de l'argile rouge et jaune propre à faire de la vaisselle et d'autres objets ; on y voit aussi un grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, des aigles, des canards, des oies, des perdrix, des tourterelles et une quantité considérable de gibier. On remarqua de grands canots indiens qui servent aux habitants pour aller à la pêche; il y

avait aussi des enceintes servant de pêcheries. On trouva dans leurs cabanes, du maïs, des haricots et des courges. Le commandant de l'expédition prit possession de cette baie au nom de S. M. et du vice-roi, et l'appela Felipina. Du port de Saint-Juan-de-Lua jusqu'à cette baie, il y a environ deux cent soixante-dix lieues. Après l'avoir quittée, il essaya deux fois de reconnaitre la côte qui s'étend plus à l'est; il la suivit pendant plus de vingt lieues, et il reconnut qu'elle courait d'abord à l'est, et qu'ensuite elle tournait vers le sud-est; les vents contraires l'ayant empêché de s'avancer plus loin, il retourna deux fois à ladite baie de Felipina; il prit également possession de cette côte au nom de S. M. et du vice-roi, et il l'appela le golfe de Velasco.

Comme l'hiver était très-rude, que l'on courait un danger imminent, que les pilotes et les marins étaient d'avis que le temps n'était pas favorable à la navigation de la côte plus éloignée, le commandant crut convenable de

retourner à la Nouvelle-Espagne, afin de donner des nouvelles de ce qu'il avait découvert, pour que la flotte que l'on préparait dans l'intention de faire l'expédition de la Floride et de Santa-Elena hâtât son départ et partît du port en temps convenable pour la navigation. On quitta donc la côte de la Floride le 3 décembre, et on entra au port de San-Juan-de-Lua le 14, là il certifia et jura que ce qui précède est la vérité, que c'est là tout ce qu'il sait; cette déclaration lui ayant été lue, il l'approuva et la signa de son nom de Guido de Las Bazares, par-devant moi Antonio de Furcios, premier notaire du gouvernement et de l'audience de la Nouvelle-Espagne.

Ont juré et confirmé dans toute son étendue la déclaration précédente :

HERNAND PEREZ, natif de Cartaya, patron d'une barque.

CONSTANTINO OREJA de SAN-REMON, pilote d'une fuste.

BERNOLDO PELOSO, bourgeois de Panuco, pilote de la barque capitane.

JUAN MUNOS ARRAEZ, patron d'une chaloupe;

Lesquels ont fait ce voyage avec ces bâtiments.

Cette déposition a été reçue en présence de quelques-uns des religieux qui doivent se rendre dans ladite province, savoir : le père Pedro de Feria, nommé vicaire-général de l'ordre dans ladite province, et Fr. Domingo de Salazar, son ami.

Cette pièce est accompagnée d'un témoignage de Francesco de Aguilar, notaire, qui fit partie de l'expédition à la Floride, ainsi qu'Angel de Villafañe, gouverneur et capitaine-général des provinces de la Floride, de la pointe et de la côte de Sainte-Hélène pour Sa Majesté; il en résulte ce qui suit :

Le 27 de mai 1561, ledit gouverneur entra avec une frégate dans la rivière de Sainte-

Hélène et pénétra jusqu'à 33 degrés. Il fit quatre ou cinq lieues et débarqua; il en prit possession pour Sa Majesté; il n'y trouva point de port commode, ni d'habitants, ni de terrains convenables pour coloniser. Ayant regagné la mer, il suivit la côte pour chercher un port; après avoir doublé le cap San-Roman à 34 degrés, il descendit à terre le 2 juin; il ordonna au navire de s'approcher, car on pouvait sonder, et le fond était bon; il fit environ une lieue par terre, il vit une grande rivière dont il prit possession. Le 8 juin, il remonta le rio Jordan à bord des frégates; ce fleuve coule près du cap San-Roman, il y entra et en prit possession. Ne trouvant pas de port il se remit en mer: comme il naviguait, il s'éleva une grosse tourmente; il remarqua que le navire San-Juan, qui voyageait de conserve avec lui, avait chassé sur ses ancres, que ses câbles étaient rompus et que les ancres étaient restées dans les bas-fonds de San-Roman; il rejoignit alors la ca-

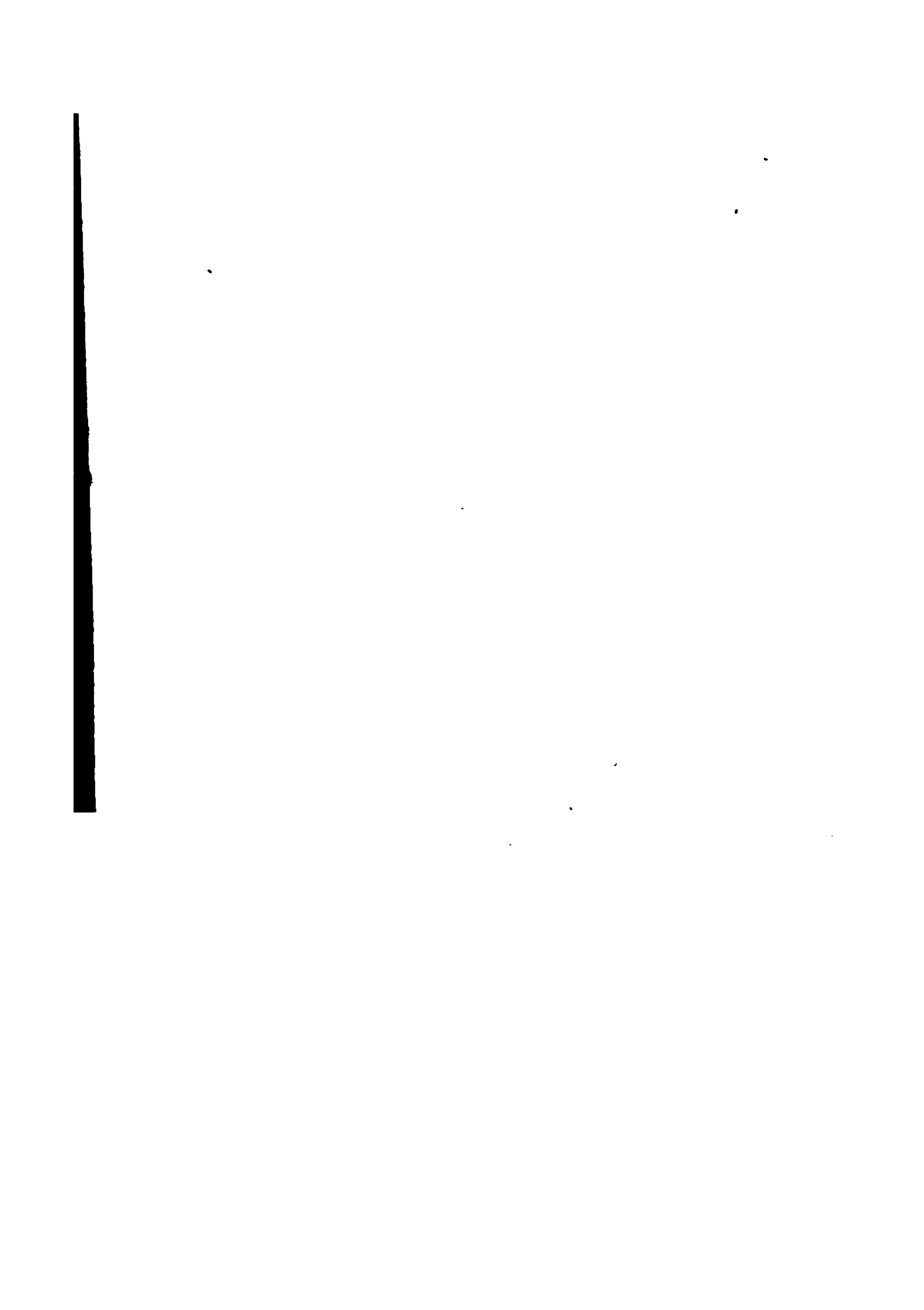
ravelle capitane, courut la côte avec deux frégates qui faisaient partie de sa flotte, et envoya le trésorier Alonzo Velasquez au *rio de las Canoas* (la rivière des canots), situé par 34 degrés et demi. Cet officier était à bord d'une de ces deux frégates; il trouva que la rivière avait une brasse de profondeur, à une lieue et demie de son embouchure, et il n'y vit pas de port. Il rejoignit le gouverneur qui ordonna de continuer la reconnaissance de la côte jusqu'au 14 juin, que l'on trouva le cap de Trafalgar par 35 degrés. A dix heures du soir il s'éleva une tempête; la caravelle capitane fut sur le point de se perdre; les deux frégates, dont l'une montée par neuf ou dix personnes et l'autre commandée par le pilote Hernand Perez avec un pareil nombre d'hommes, étaient considérées comme perdues. Le gouverneur se voyant seul et en grand danger, environné de bas-fonds, sans aucun port, et près d'une côte submergée, Gonzalo Payon, pilote en chef, Gaspar Jorje et d'autres

personnes pensèrent qu'il fallait regagner la terre, ce qui eut lieu dans le port de Monte-Christo de l'ile d'Hispaniola le 9 juillet. Moi notaire susdit, j'ai été témoin de tous les faits ci-dessus rapportés, et à la requête dudit gouverneur Villafañe, j'ai fourni la présente attestation dans ledit port de Monte-Christo, le 10 juillet 1561.

Les deux pièces précédentes sont accompagnées d'un avis, en original, du conseil des Indes au roi, en date du 5 mai 1565.

Signé : TELLO de SANDOVAL ; le licencié Don GOMEZ de ZAPATA ; le licencié ALONSO MUNOS ; DON LUIS de MOLINA.

On dit que le secrétaire Gonzalo Perez présenta au président du conseil quelques lignes du roi, disant qu'il pourrait se faire que pendant ce voyage on remit en question les droits du roi sur la Floride, où les Français viennent d'entrer et ont bâti un fort. Le conseil est d'avis que le droit de Sa Majesté



LETTRE

DU VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

DON LUIS DE VELASCO,

A SA SACRÉE MAJESTÉ, CATHOLIQUE ET ROYALE,

SUR LES AFFAIRES DE LA FLORIDE.

Sire,

Dans une lettre précédente j'ai écrit à V. M. que, le 11 juin de cette année, la flotte que V. M. avait donné l'ordre d'expédier pour coloniser la côte et l'intérieur de la Floride, avait mis à la voile, et que j'attendais à chaque instant des navires qui m'apportassent des nouvelles du résultat du voyage et m'apprissent le port où elle avait jeté l'ancre. Le 9 de ce

mois il est arrivé un galion expédié par le gouverneur Don Tristan d'Arellano, qui a fait en quatorze jours la traversée du fort d'Ychuse, où le débarquement s'est effectué, et qui a reçu le nom de la baie de Filipina de Santa-Maria, attendu qu'on y est entré le jour de la Notre-Dame d'août. Le port et la contrée sont tels que V. M. peut le voir par la relation jointe à cette lettre, relation extraite de celle que le gouverneur m'a envoyée, et qui a été fournie par deux pilotes arrivés à bord du galion. Comme au moment où ils ont jeté l'ancre deux navires étaient prêts à partir pour l'Espagne, j'ai cru devoir vous faire passer ce rapport succinct en attendant que j'en envoie un plus circonstancié, afin que V. M. soit instruite du bon résultat de cette expédition. Je pense que le gouverneur la fera parvenir à V. M. par les navires qu'il a amenés d'Espagne et qui sont sur leur départ. Juan Rodriguez, qui était pilote en chef, qui prenait la hauteur des terres et des ports, passera à

bord de l'un d'eux : les pilotes arrivés ici me disent que le port est à un peu plus de 30 degrés. Les Espagnols et les Indiens y sont entrés sans danger. Le gouverneur m'écrit qu'il n'a point éprouvé de résistance, qu'il voyait peu d'Indiens sur le rivage, qu'il avait appris qu'à dix ou vingt lieues du port il y avait dans l'intérieur des terrains fertiles et bien peuplés; il me demande de lui envoyer des chevaux et quelques vivres, jusqu'à ce qu'il ait colonisé et fortifié le port, ne voulant pas en prendre de force aux Indiens, et ajoute que pour ne pas les effrayer, il ne pénétrera pas dans l'intérieur. Sur deux cent quarante chevaux qu'il a emmenés, il en a jeté cent à la mer; les cent quarante autres sont débarqués bien portants et capables de rendre des services qui lui suffiront pour se mettre à l'abri du danger, et pour assurer la tranquillité du port à douze ou quinze lieues à la ronde. En février ou en mars, je lui enverrai cent cinquante chevaux, et en novembre de cette année, quelques

bâtiments de moyenne grandeur iront lui porter des vivres.

La flotte qui est partie pour la colonisation de la Floride et de la pointe de Sainte-Hélène a appareillé du port de San-Juan-de-Ulua, le 11 juin. Elle a eu un assez beau temps pendant dix-sept jours, terme au bout duquel les bâtiments se trouvèrent dans les parages de la rivière du Saint-Esprit, à environ vingt lieues de cette rivière, et à 27 degrés un quart de latitude. Depuis cet endroit ils firent six lieues au sud-est, au sud-sud-ouest et au sud jusqu'à ce qu'ils fussent à la hauteur des *Alacranes*, à 27 degrés au sud-ouest de ces derniers. Depuis ce point ils ont couru une autre bordée au nord-est pour reconnaître les côtes de la Floride; huit jours après, c'est-à-dire la veille de la Visitation de sainte Élisabeth, ils ont aperçu la côte de la Floride, à huit lieues de la baie de Meruelo, dans la direction de l'ouest, par 29 degrés et demi. La flotte jeta l'ancre, on fit provision d'eau,



de bois et d'herbe; le mauvais temps les fit assez souffrir; la flotte mit à la voile, le 17 juillet, pour le port de Ychuse. Une frégate qui marchait en avant reconnaissait la côte; le pilote qui était à bord, n'ayant pas reconnu le port d'Ychuse, passa outre et alla jeter l'ancre dans la baie Felipina, découverte par Guido de Las Bazares. Le gouverneur envoya Don Tristan d'Arellano à la recherche du port d'Ychuse; car il savait que c'était le meilleur et le plus sûr de toute cette côte. Une frégate qui naviguait le long de la côte dans la direction de l'est, que l'armée avait suivie, trouva le port d'Ychuse qui est à vingt lieues de la baie Felipina; et à trente-cinq lieues environ de la baie de Meruelo, de sorte qu'il se trouve entre ces deux baies, par 30 degrés 20 minutes. La frégate ayant apporté cette nouvelle, on convint aussitôt d'y conduire la flotte. Comme on pensa qu'il valait mieux, pour les chevaux, voyager par terre, on les débarqua dans la baie Felipina, et quelques compagnies d'in-

fanterie se rendirent à Ychuse par la voie de terre avec environ cent quarante chevaux, reste de deux cent quarante qu'on avait amenés, les autres étant morts en mer. Guido est parvenu dans cette baie Felipina. La flotte courut quelques dangers en y entrant, à cause du peu de profondeur de la barre qui contrarie l'entrée des gros bâtiments, du fort courant qui s'y fait sentir et du mauvais temps qu'il faisait. L'armée quitta la baie de Felipina pour le port de Ychuse, le jour de Notre-Dame-d'Août, ce qui lui fit donner le nom de Sainte-Marie-Felipina; c'est un des meilleurs ports que l'on ait découverts dans les Indes; le fond le plus bas n'a pas moins de onze coudées, il a de sept à huit brasses dans l'intérieur; la largeur est de trois lieues; les Espagnols y sont encore; la barre a une demi-lieue de large; il y a d'excellents signes de reconnaissance à l'entrée où l'on a un ravin rouge du côté de l'est. Les navires peuvent jeter l'ancre par quatre ou cinq brasses, à une

portée d'arbalète du rivage ; le port est si sûr qu'aucun vent ne peut y occasionner de malheur; on y vit quelques cabanes qui paraissaient appartenir à des pêcheurs indiens ; le sol semble très-fertile ; il y vient beaucoup de noyers, de vignes et d'autres arbres fruitiers, il y a des bois nombreux, beaucoup de gibier, d'oiseaux, du poisson excellent et de toutes les espèces; on y a trouvé aussi un champ de maïs.

Le 25 du mois d'août, le gouverneur expédia Don Tristan d'Arellano à bord d'un galion qu'il avait amené pour porter la nouvelle de tout ce qui lui était arrivé. Ce bâtiment est entré dans le port de San Juan-de-Ulua, le 9 septembre ; on va envoyer promptement par ce navire les vivres dont le gouverneur a besoin, outre ceux qu'il a emportés à bord de la flotte. On attend sous peu d'autres navires qui doivent retourner à la Nouvelle-Espagne et qui resteront ici jusqu'à ce que l'on ait exploré le pays, choisi l'endroit

où l'on colonisera et où l'on bâtira la première forteresse, et jusqu'à ce que l'on ait appris d'autres détails sur les qualités du pays, afin de les faire connaître toutes. Aussitôt que ces navires seront arrivés, j'enverrai un rapport à Votre Majesté, suivant que le gouverneur, les religieux et les officiers royaux m'écriront. J'aurai soin de les protéger au nom de Votre Majesté, de leur fournir les choses dont ils auront besoin, afin qu'ils ne vexent point les naturels et qu'ils subsistent jusqu'à ce qu'ils aient colonisé et fait des récoltes; après quoi l'on pénétrera dans l'intérieur, qui est très-fertile, et l'on mettra à exécution le projet de propager notre sainte religion, afin de plaire à Dieu notre Seigneur, et à Votre Majesté.

Que Dieu notre Seigneur conserve la personne sacrée, catholique et royale de Votre Majesté, et qu'il lui accorde des royaumes et des domaines encore plus grands que ceux qu'il possède.

De Mexico, le 24 septembre 1559.

MÉMOIRE

De l'heureux résultat et du bon voyage que Dieu notre Seigneur a bien voulu accorder à la flotte qui partit de la ville de Cadiz pour se rendre à la côte et dans la province de la Floride, et dont était général l'illustre seigneur Pero Menendez de Abiles, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Cette flotte partit de la baie de Cadiz le jeudi matin 28 du mois de juin 1565; elle arriva sur les côtes des provinces de la Floride, le 28 août de la même année;

PAR FRANCISCO LOPEZ DE MENDOZA,
Chapelain de l'expédition (1).

Ayant navigué par un temps favorable que le Seigneur nous a envoyé depuis le jour in-

(1) La relation que nous donnons ici et les suivantes sont très-importantes. On sait que l'amiral de Coligny avait envoyé à la Floride une colonie de protestants français, commandée par le capitaine Jean Ribaut. Le capitaine Pedro Menendez fut envoyé pour la détruire. Sa relation était restée inédite; celle de Jean Ribaut, quoique imprimée deux fois, est d'une rareté excessive. Le gouvernement français, trop occupé des guerres civiles, laissait ce massacre impuni; mais un gentilhomme français, nommé Dominique de Gourgues, entreprit

dique, nous parvinmes à reconnaitre les iles de Lanzarote et de Fuerte Ventura, cinq jours après notre départ; le mercredi suivant, 5 juillet, nous atteignimes les iles Canaries, qui sont à deux cent cinquante lieues de Cadiz; nous y restâmes trois jours pour nous approvisionner d'eau et de bois.

Le dimanche suivant 8 juillet nous quittâmes ces iles; notre flotte était composée de huit navires et commandée par notre général; nous nous rendions à l'ile de la Dominique que l'on devait conquérir sur les Indiens Caraïbes. Le malheur voulut que le soir même de notre départ, notre capitane et une patache se séparèrent de nous, et nous courûmes des bordées pendant deux jours pour les rallier; mais nous ne pûmes y réussir. Notre amiral, voyant que nous n'y parviendrions pas, ordonna de nous diriger directement

de le venger et y réussit, comme on le verra par sa relation que nous publions pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque royale.



sur la Dominique, où nous les attendrions dans le cas où ils n'y seraient pas arrivés avant nous. Pendant le voyage une chaloupe montée par le capitaine Francisco Sanchez fit une voie d'eau dans la calle, et comme l'équipage ne put s'en rendre maître, il nous demanda du secours; mais il fut impossible de lui en porter. Le pilote voulant continuer la navigation avec les autres navires jusqu'à ce que l'on fût arrivé au port et que l'on pût réparer la voie d'eau, le capitaine et le soldat mirent l'épée à la main pour forcer le pilote à retourner au port craignant d'être noyés: le pilote ne le pouvait pas à cause du gros temps; ils se décidèrent à porter le cap au sud-ouest pour gagner la terre; c'est ainsi que nous nous séparâmes d'eux avec bien de la peine et bien de l'inquiétude de savoir ce qu'ils deviendraient; les cinq navires qui restaient ont fait un excellent voyage, grâce à notre Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Jusqu'au vendredi, 20 dudit mois, nous

avons eu très-beau temps. Mais à dix heures du matin ledit jour, il commença à s'élever un vent très-violent qui à deux heures du soir devint un ouragan le plus terrible et le plus épouvantable que l'on ait jamais vu. La mer, qui s'élevait jusqu'au ciel, semblait vouloir nous engloutir tout vivants; le trouble et la crainte du pilote et des autres marins étaient si grands, que je m'excitais à prêcher mes frères et mes compagnons; je leur représentais la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, sa justice, sa miséricorde, et je réussis si bien, que pendant toute la nuit je ne fis que confesser mes frères.

Très-souvent la mer entrait par un côté du navire et sortait par l'autre, nous étions cent vingt hommes sur le pont, car il n'y avait pas d'autre endroit où se tenir; il n'y avait qu'un entre-pont qui était rempli de biscuit, d'eau, de vin et d'autres vivres. Nous nous vîmes en un si grand danger qu'il fallut alléger le vaisseau : nous jetâmes beau-

coup de barils d'eau à la mer, ainsi que la cuisine et sept pierres que nous emportions pour faire des moulins; on jeta la plupart des agrès de réserve, le gros câble du vaisseau; et malgré tout cela, il ne s'élevait pas au-dessus de l'eau et nous ne faisions qu'enfoncer. L'amiral s'était décidé à faire jeter tous les coffres à la mer, mais le désespoir des soldats fut si grand que je fus presque contraint de me jeter à ses genoux pour le prier de ne pas le faire, je lui dis que nous devions espérer dans la grande miséricorde du Seigneur : en bon chrétien il eut confiance en Dieu et il épargna les bagages. Quand Jésus-Christ permit au jour de reparaître, nous nous regardâmes comme ressuscités; et quoique la tourmente du samedi ne fût pas moindre que celle de la nuit, le jour nous consolait; néanmoins, lorsque la nuit arriva et que nous nous vîmes dans une position aussi difficile, nous crûmes que nous allions périr; j'exhortai l'équipage pendant toute la nuit;

je l'engageai à se confier en Dieu. Le dimanche matin arriva : Votre Seigneurie peut s'imaginer combien nous nous réjouimes de revoir le jour ; la tempête dura toute la journée du dimanche jusqu'au lundi suivant à midi; alors notre Seigneur daigna user de miséricorde et de clémence envers nous ; il ordonna aux vents et à la mer irritée de calmer leur colère.

Lorsque la tempête éclata, nous voyagions cinq navires de conserve; mais pendant la nuit, la fureur de l'ouragan nous dispersa de côté et d'autre, et nous fûmes trois jours sans nous voir; enfin, un matin nous vîmes venir un bâtiment et nous reconnûmes qu'il était des nôtres; cependant nous craignîmes d'abord qu'il ne fût français.

Nous étions tous si fatigués et notre raison était si troublée par ce que nous avions éprouvé, que les pilotes ne savaient plus retrouver leur route; enfin, guidés par le Saint-Esprit, ils ordonnèrent de gouver-

ner à l'ouest quart sud-ouest, et nous parvînmes à reconnaître l'île de la Désirade.

Le dimanche, jour de Notre-Dame des Neiges, 5 août, au moment où nous arrivions sur elle, nous fûmes assaillis par une houle et par un coup de vent d'aval qui nous jeta en dérive sur l'île de la Dominique, habitée des Indiens Caraïbes; nous entrâmes dans le port le lundi soir vers les neuf heures. Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre, le capitaine ordonna d'armer sa chaloupe; ses marins y descendirent, prirent des jarres et allèrent à terre chercher de l'eau dont nous avions le plus grand besoin. Un domestique italien que j'avais alla avec eux; le matin, en cherchant de l'eau par un très-beau clair de lune, il découvrit au pied d'un arbre une tortue, la plus grande et la plus épouvantable que l'on ait jamais vue; au premier mouvement qu'elle fit ils pensèrent que c'était un serpent ou un autre animal qui pouvait les tuer, et ils se crièrent l'un à l'autre

de fuir vers le rivage où était la chaloupe; mais ensuite, comme ils étaient six, ils eurent honte de leur crainte; chacun prit soit une rame, soit un bâton, et ils retournèrent à l'endroit où ils avaient entendu du bruit, et, comme je l'ai dit, ils virent que c'était une tortue. Ils s'en approchèrent avec leurs rames et avec le plus de soin possible, et ils essayèrent de la retourner sur le dos; l'animal prit la fuite en se dirigeant vers la mer, mais ils vinrent à bout de l'attacher par une jambe et ils l'apportèrent à bord; le lendemain il fallut six hommes pour la dépecer; elle avait plus de cinq cents œufs dans le ventre, de la même grandeur et semblables à ceux des poules avec le jaune et le blanc, mais ronds comme des balles et de la même grosseur; la chair ressemble par son apparence et son goût à de la viande de veau, surtout quand on la mange rôtie; ces animaux vivent dans la mer; la nuit ils vont dormir sur le rivage; lorsqu'ils sont remplis d'œufs comme l'était celui-ci,

ils les déposent sur le sol, les couvrent de terre, et au bout d'un certain temps les petits éclosent et gagnent la mer où ils vivent.

Mardi matin l'amiral fit équiper la chaloupe dans laquelle les marins allèrent chercher de l'eau et du bois; il me dit que si je voulais les accompagner je le pouvais, mais que je devais me tenir sur mes gardes. Désirant aller à terre, je ne tins pas compte des malheurs qui pouvaient arriver; j'appelai mon domestique italien et je lui ordonnai de prendre une demi-douzaine de chemises sales et d'autre linge; je lui donnai un morceau de savon et je lui dis d'aller les laver à terre, ce qu'il fit très-bien; je fis remplir dans la forêt cinquante jarres d'excellente eau et je renvoyai la chaloupe. Pendant que mon domestique et quatre autres hommes restaient pour laver leur linge, je gagnai quelques rochers qui étaient sur le bord de la mer; je m'amusais à ramasser quelques coquillages dont il y avait un grand nombre, lorsqu'en levant les

yeux, je vis descendre du penchant d'une colline trois hommes tout nus. Comme nous étions en pays ennemi je crus que c'étaient des Caraïbes ; je pris donc la fuite aussi vite que je pus, j'allai rejoindre mes compagnons, et nous allâmes à la rencontre de ces hommes chargés, chacun de nous, d'une demi-douzaine de cailloux. Quand nous fûmes près les uns des autres et à portée de la voix, ils nous dirent qu'ils étaient des nôtres, ce qui me fit le plus grand plaisir, considérant le danger où je me trouvais moi et les autres. Voici l'explication de cette aventure. Nous étions les seuls que l'amiral eût laissés aller à terre, mais les pauvres diables qui restaient ayant le plus grand désir de débarquer aussi, cinq soldats convinrent de se jeter à la nage et de venir me rejoindre ; quoique la distance ne parût pas grande, elle était considérable, et le courant était si rapide que de ces cinq il y en eut deux qui se noyèrent ; les trois autres vinrent par la montagne jusqu'où j'étais, et comme ils n'a-

vaient pas de vêtements, en les voyant je crus que c'était une embuscade de Caraïbes; je leur fis remplir d'eau plus de cent jarres du Pérou; je leur fis ramasser beaucoup de bois, et nous revînmes à bord vers les quatre heures. Au même moment il s'éleva un vent si frais, que le mercredi, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes sur l'île de Monserrat, à trente-cinq lieues de là. On dit que des Canaries à la Dominique, qui est l'île dont je viens de parler, on compte huit cents lieues de mer; plus avant on trouve beaucoup d'autres îles qui portent le nom des Saints, de la Guadeloupe et des Vierges; cette dernière semble avoir deux cents lieues de tour; le sol en est très-pierreux et inhabitable.

Le jeudi 9 du mois d'août, vers midi, nous reconnûmes l'île de San-Juan de Puerto-Rico; à la chute de la nuit le pilote fit carguer toutes les voiles, de crainte d'échouer sur les bas-fonds dont l'île et le port sont entourés; le matin étant venu, le temps fraîchit un peu;

nous entràmes dans le port le vendredi, jour de la fète de saint Laurent, vers trois heures du soir. En y entrant nous trouvàmes notre capitaine qui avait jeté l'ancre avec une patache qui s'était séparée en mème temps que ce bàtiment; des cris de joie se firent entendre des deux côtés; nous remerciàmes le Seigneur de ce que nous nous étions retrouvés, mais il me serait impossible de dire comment cela est arrivé. Les capitaines et les enseignes vinrent aussitôt nous voir; je les régalai de confitures et d'autres objets que j'emportais avec moi; le même jour je descendis à terre avec l'amiral, et nous allàmes visiter le général qui nous reçut très-bien, et nous fit toutes sortes de caresses. Le soir, ayant vu que je ne m'étais pas présenté à souper, parce qu'il ne m'avait pas engagé, il me fit appeler. Le lendemain il me donna un logement dans une belle maison, et me pria de ne pas manquer de diner chez lui : je le remerciai comme de raison. Nous restàmes quatre jours dans ce

port; pendant trois jours, il ne cessa de pleuvoir; le cinquième, qui était un mercredi, vers les dix heures, plus de trente hommes désertèrent et se cachèrent dans ce port; parmi eux étaient trois prêtres sur sept que nous étions; on ne put les découvrir ni morts ni vifs; le général en fut très-affligé et moi aussi, car cela me donnait encore plus de travail. Dans ce port on m'a offert une chapellenie où j'aurais reçu un *peso* par chaque messe que j'aurais dite, et je n'en aurais pas manqué de toute l'année; mais je n'ai pas accepté dans la crainte qu'on ne dît de moi ce que j'entends dire des autres; et puis ce n'est pas une ville où l'on puisse avoir beaucoup d'avancement, et j'ai voulu voir si, en refusant un bénéfice pour l'amour du Seigneur, il m'accorderait un autre bonheur dans mon voyage, car mon projet est de servir Dieu notre Seigneur et sa bienheureuse Mère. Les gens riches de ce pays-ci ont fait leur fortune par les bêtes à cornes. Il y a des propriétaires qui ont vingt et trente

mille vaches; d'autres ont autant de juments; elles ne valent la pièce que 40 *pesos* d'une mauvaise monnaie, qui équivalent à cent vingt réaux d'Espagne. Ces animaux n'ont pas plus de valeur, parce que l'on ne sait à quoi les utiliser, si ce n'est, de temps en temps, comme bêtes de somme et pour fournir des poulains. Quant aux bêtes à cornes, on ne tire parti que de leurs cuirs; un cuir coûte onze ou douze réaux du pays. J'en parle ainsi parce qu'on a voulu m'engager à rester dans cette ville. Le seigneur Valverde et moi nous avons payé une *azumbre* de vin huit réaux, et encore n'était-il pas très-bon. Nous refîmes nos petites provisions pour la traversée; nous achetâmes d'excellente viande salée, des oranges, des citrons, des patates, des cannes à sucre, une douzaine de langues de bœuf et des côtes salées : nous prîmes ces précautions parce qu'en arrivant dans ce pays nous savions déjà ce que l'on souffre en mer.

Il paraît que la tempête que nous avions éprouvée, ainsi que je l'ai dit, avait assailli aussi la capitane qui, se trouvant plus près de terre au moment où l'ouragan commença, souffrit considérablement ; tout l'équipage s'était confessé, s'attendant à chaque instant à mourir; elle éprouva un si fort coup de vent que le mât de misaine fut brisé et renversé avec la voile et les agrès; tout tomba à la mer, et une grande partie des cordages étant fixés aux écoutes, faisaient tellement pencher le navire que deux fois on vit la hune du mât sous l'eau; en même temps certaines parties des œuvres-mortes furent rompues, ainsi que le grand mât; l'équipage se vit au moment de périr, et ne pouvant plus se servir des voiles, il se laissa aller au gré des ondes, jusqu'à ce que Dieu, par sa miséricorde, lui permît d'arriver au port où il répara ces désastres le mieux qu'il put.

Le général acheta dans le port de San-Juan de Porto-Rico un navire pour transporter

cinquante hommes que le roi avait ordonné de prendre dans cette île, et il acheta vingt-quatre chevaux. Le même jour que nous quittâmes le navire, il fit une voie d'eau; le danger était si éminent que pour sauver les hommes il fallut alléger le navire d'un grand nombre des marchandises qu'il portait. Voyant que cela ne produisait que peu d'effet, il fut convenu que l'on jetterait les chevaux à la mer. Vingt-trois furent ainsi perdus ou moururent pendant la traversée; il n'en arriva qu'un à la Floride. Le même jour le général expédia une grande chaloupe à Saint-Domingue pour faire embarquer quatre cents hommes que l'on avait réunis, d'après les ordres de Sa Majesté, pour se rendre en toute hâte au port où nous étions.

Avant que la flotte partît d'Espagne, on avait envoyé, d'après l'ordre de Sa Majesté, trois caravelles en avisos, chacune à des époques différentes, pour transmettre à Saint-Domingue et à la Havane les ordres de Sa

Majesté sur la conduite que l'on devait tenir à notre arrivée. La seconde caravelle portait beaucoup de dépêches cachetées et de lettres contenant des dispositions à prendre; il y avait à bord un grand nombre d'objets précieux. Lorsqu'elle fut arrivée à la hauteur de l'île de la Mona (du Singe), qui dépend déjà de Saint-Domingue, un bâtiment français, faisant partie de ceux qui étaient dans notre voisinage, l'attaqua et la força de se rendre; les ennemis montèrent à bord, s'emparèrent de tous les papiers, et lurent les avis et les ordres qui avaient été donnés pour la conquête de la Floride; ils prirent tout ce qui était à leur convenance, et ils dirent à l'équipage de faire bonne route pour Saint-Domingue, afin de transmettre les ordres dont ils étaient porteurs; que quant à eux, ils allaient à la Floride pour avertir leurs compatriotes, et qu'ils espéraient être à Saint-Domingue aussitôt que la caravelle; c'est ainsi qu'ils la quittèrent.

Vendredi, 17 du mois d'août, vers les quatre heures du soir, nous arrivâmes en vue de Saint-Domingue. Notre général, se confiant à la miséricorde de Dieu et à sa bonne fortune, ordonna qu'à l'instant même le vaisseau amiral se dirigeât vers le nord, et qu'il passât par un canal très-dangereux où personne n'avait encore navigué. L'amiral, quoique affligé comme nous tous, ne put faire autrement que d'obéir au général qui nous commandait. Au moment où nous entrions dans le détroit, la mer était si mauvaise et les houles si fortes que nous croyions que nous allions périr; le danger provenait de ce qu'il fallait lutter contre la houle et la braver. Aussitôt l'amiral m'ordonna d'encourager les soldats par quelques bonnes prières et des discours; ils se consolèrent, et toute la nuit nous fûmes exposés à ce danger.

Le samedi matin, 18 du mois, le jour ayant paru, nous reprîmes courage; pendant que nous naviguions et que nous étions au

milieu de la mer, nous vîmes les vagues se briser sur des bas-fonds; tous les pilotes vinrent jeter leurs sondes pour voir si le fond permettait de continuer la manœuvre; dans certains endroits nous trouvâmes quatre brasses et dans d'autres moins. Deux heures avant la nuit nous reconnûmes une île déserte, très-basse, nommée Aguana. Dieu permit que nous nous trouvassions de jour près de ces bas-fonds et de cette île, afin que nous pussions les voir et en éviter les dangers, car si nous y étions venus la nuit, nous n'aurions pu manquer de nous perdre; considérant le danger, et songeant qu'aucun des pilotes de la flotte ne connaissait ce pays, nous résolûmes de carguer les voiles près de cette île, n'osant pas naviguer de nuit dans la crainte de faire naufrage. Le dimanche matin, 19 du mois, à la pointe du jour, le premier navire qui appareilla fut l'Amiral, à bord duquel j'étais, car le capitaine pilote qui commandait ce vaisseau savait parfaitement ce qu'il avait à

faire. La capitane le rejoignit, on parla au général, et on lui dit qu'on ne suivait pas une bonne route; il ordonna toutefois d'exécuter ses ordres, recommanda à tous les capitaines et aux pilotes de poursuivre le voyage dont j'ai parlé. Tous obéirent, quoique fort tristes de voir l'affreux danger auquel les exposaient les bas-fonds nombreux que l'on trouvait à chaque moment. Le même jour nous aperçûmes une autre île basse et inhabitée comme la première; elle était entourée de beaucoup de bas-fonds et d'écueils; elle porte le nom de Capuana. Dieu nous permit de la passer de jour et d'échapper à tous les dangers. Le soir du même jour, à l'approche de la nuit, le vaisseau amiral et la capitane s'approchèrent l'un de l'autre. Le général s'entretint longtemps avec l'amiral et son pilote qui lui exposèrent qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir continuer le voyage par cette route; mais toujours obstiné, le général ordonna au capitaine et au pilote de naviguer en avant de

la capitane pour éviter les dangers des bas-fonds.

Pendant la nuit suivante tous les navires, dont les équipages étaient fort mécontents de naviguer dans des parages inconnus, profitèrent de l'obscurité pour carguer les voiles et tomber en arrière de la capitane, afin de se mettre ainsi à l'abri du danger en suivant sa trace.

Lundi, 20 du mois, aussitôt que le jour parut, nous étions tous à l'ancre, car la capitane, craignant les bas-fonds comme les autres, avait jeté l'ancre à minuit; aussitôt qu'il fit tout à fait jour, nous reconnûmes une autre île basse qui se trouvait à l'avant. A partir de cet endroit la navigation devint plus facile, quant aux bas-fonds, car nous en trouvâmes beaucoup moins, ce qui nous tranquillisa un peu. Le dimanche matin, une chaloupe de la capitane arriva à notre bord pour voir quelques-uns de mes amis; on apprit que le général avait nommé huit autres

capitaines et leurs enseignes, sergents, etc., outre les quatre qui étaient partis d'Espagne. Chaque compagnie devait être composée de cinquante hommes et d'un certain nombre de cavaliers pour courir le pays. Tout le monde fut extrêmement content d'apprendre cette nouvelle.

Le même jour, vers neuf heures du matin, l'amiral s'approcha de la capitane pour la saluer, comme c'est l'usage; le général ordonna à notre capitaine de distribuer des armes à tous les soldats pour les préparer et les tenir en état. Réfléchissant à la détermination du général, au sujet de la navigation que j'ai racontée, je vis en moi-même que le général comprenait parfaitement ce qu'il faisait, mais qu'il ne voulait communiquer ses idées à personne. Votre seigneurie doit se souvenir que lorsque j'étais en Espagne et que l'on préparait la flotte, j'allai voir le général au port Sainte-Marie, et j'ai dit qu'il m'avait montré une lettre de monseigneur le

roi Don Philippe, signée de son nom, dans laquelle S. M. lui disait que le 20 mai de la même année, il était parti de France sept navires, portant sept cents hommes et deux cents femmes; nous apprîmes à San-Juan-de-Puerto-Rico qu'ils avaient pris la caravelle expédiée en aviso, comme je l'ai raconté : cette nouvelle, jointe à la réflexion que notre flotte était abîmée par la tempête, et que sur dix vaisseaux que nous étions en partant de Cadix, il n'en restait plus que quatre, plus un qu'il avait acheté dans ce port pour transporter les chevaux et les troupes, et tous très-mal armés, tout cela, dis-je, lui avait fait comprendre, en homme de guerre, que les Français devaient l'attendre près des ports qui se trouvent plus haut, c'est-à-dire à Monte-Christi, à la Havane et au cap de las Cañas, qui sont sur la même côte et précisément sur le chemin de la Floride; d'autant plus que les ordres dont les Français s'étaient emparés, portaient que nous devions nous réunir à la Havane. Ne voulant donc pas les rencontrer,

attendu nos faibles moyens de défense, puisque nous avions perdu nos navires, il se décida à prendre la route du nord qui est presque à peu près celle de l'Espagne, à suivre une navigation nouvelle et passer par le canal de Bahama, comme il le fit, prévoyant qu'il laisserait l'ennemi au vent s'il l'attendait. Quand je communiquai cette réflexion à l'amiral et au pilote, ils me dirent que c'était une grande vérité et que c'était certainement là le motif qui avait fait abandonner la route ordinaire que l'on devait suivre, c'est-à-dire par la Havane; je l'avais compris, ainsi que je l'ai dit, en pensant à la lettre que le général m'avait fait voir au port. Continuant donc toujours cette navigation, si dangereuse à cause des bas-fonds, le Seigneur permit que nous arrivassions à bon port, le dimanche 26 août. Nous reconnûmes deux îles, en face l'une de l'autre, que l'on nomme les îles de Bahama. Les bas-fonds qui sont entre elles sont si considérables que même en pleine

mer la houle se faisait sentir. Le général ordonna de sonder pour reconnaître le fond. Le navire acheté au port de Puerto-Rico ayant échoué ce jour-là sur deux brasses et demie d'eau, on pensa qu'il y resterait. Mais il ne tarda pas à échapper aux bas-fonds et à venir de notre côté. Notre capitane, un des meilleurs bâtiments qui soient en mer aujourd'hui, se trouva, pendant la journée, dans la même position que durant la première nuit, quand la quille heurta trois fois violemment contre le fond; les marins se crurent déja noyés, pensant que le bâtiment s'ouvrait dans la cale; mais comme notre entreprise s'exécutait pour Jésus-Christ et pour sa bienheureuse Mère, deux coups de mer qui le frappèrent en poupe le remirent à flot. Bientôt après il se retrouva à six brasses, puis à dix, puis à douze; c'est ainsi que nous entrâmes à minuit dans le canal de Bahama. Quoique dans la journée nous eussions souffert des calmes et d'une forte houle, Dieu permit qu'à

peine dans le canal le temps nous devint favorable pendant neuf jours, à partir du lundi où nous eûmes du calme. Le général, voyant que nous n'avancions pas, nous envoya une chaloupe à la capitane avec une demi-douzaine de jarres de vin et d'autres présents. Les capitaines Patiño et Diego d'Amaya, qui est le pilote en chef, voyant partir la chaloupe, demandèrent au général la permission de venir se divertir avec moi; il la leur accorda, et nous passâmes ensemble, le plus agréablement possible, le reste de la journée.

Le samedi 25, à trois heures, et avant ce que je viens de raconter, le général vint visiter le navire et chercher l'artillerie pour le débarquement à la Floride. Cette artillerie était composée de deux pièces de rempart, de deux espèces de coulevrines d'un très-petit calibre, de la poudre, des balles; et il emmena deux soldats chargés du soin des pièces (*bombarderos*). Après avoir armé son vaisseau, il s'arrêta et nous fit une allocution

dans laquelle il nous instruisit de ce que nous avions à faire en arrivant au port où étaient les Français. Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet, sur lequel il y avait beaucoup à dire pour et contre; mais la résolution du général prévalut, car il y avait deux mille Français dans le port où nous devions entrer en forçant la passe. Je lui fis des objections à ce sujet, et je le sommai de consulter sa conscience, et de réfléchir qu'il était chargé de mille âmes dont il devait rendre un bon compte; on fit ensuite un beau discours que je ne répéterai pas, parce que cela allongerait trop mon récit; je le rapporterai à notre retour, s'il plait au Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Le même jour, après avoir fini son discours, le général m'appela et me dit ces propres paroles : « On m'a dit que vous » aviez ici un de vos parents; dites-lui, mon- » sieur, que si je l'avais su lorsque j'ai nommé » les capitaines, je lui aurais donné un grade; » mais je n'en ai été informé que lorsque

» Diego de Amaya m'en a instruit; il reste à
» donner la hallebarde de sergent de la com-
» pagnie du capitaine Mexia, qui est un gen-
» tilhomme distingué : dites-lui de l'accepter
» jusqu'à ce qu'il se présente un meilleur em-
» ploi. » Je lui demandai ses mains à baiser, et je fis appeler Valverde pour qu'il vît le général et le remerciât. Le général fut très-satisfait de mon parent; de sorte que Valverde fut fait sergent et officier du roi, et lorsqu'il aura à remplir sa charge, le service sera certainement bien fait; dans ce cas il ne manquera pas de passer capitaine, et moi j'espère que je ne manquerai pas de le voir, si Dieu me prête vie.

Lundi 27 août, pendant que nous naviguions et que nous étions encore presque à l'entrée du canal de Bahama, le Seigneur nous fit voir un miracle dans le ciel. Vers neuf heures du soir il apparut une comète qui se montra presque directement au-dessus de nous vers l'orient; elle jeta tant de lumière qu'on aurait

pu la prendre pour le soleil; elle se dirigea vers le couchant, c'est-à-dire du côté de la Floride; sa clarté dura le temps de réciter deux *Credo*. D'après ce que dirent les marins, c'était un bon présage.

Mardi, 28 du mois, à la pointe du jour, le calme était si plat que nous n'en avions pas encore eu de pareil depuis que nous étions en mer. Notre bâtiment se trouvait à une lieue et demie de la capitane et des autres navires; nous étions très-fatigués, et moi particulièrement, à force de prier Dieu et de lui demander, ainsi qu'à sa Mère, que le temps vînt mettre un terme à nos maux. Vers deux heures après midi Dieu exerça sa miséricorde, et nous envoya un si bon vent que nous vînmes à pleine voile rejoindre la capitane. Il se passa ici un fait que je regardai comme miraculeux : tandis que nous étions au milieu du calme et même après que nous eûmes rejoint les autres bâtiments, aucun des pilotes ne savait où nous étions; les uns prétendaient que nous nous trouvions à

plus de cent lieues de la Floride. Cependant, grâce à Dieu et aux prières de sa bienheureuse Mère, nous eûmes le bonheur de reconnaître la terre. On manœuvra de ce côté, on jeta l'ancre près d'une pointe de terre, et nous nous trouvâmes dans la Floride même, et non loin de l'ennemi ; ce qui fut pour nous tous un très-grand sujet de joie. Le soir même notre général donna l'ordre aux pilotes de se réunir à bord de la capitane pour se consulter sur ce qu'il y aurait à faire. Le lendemain 29, à la pointe du jour, la capitane et tous les autres navires levèrent l'ancre et suivirent la côte en cherchant l'ennemi ou un port favorable pour le débarquement.

Lundi 30, nous fûmes assaillis par un mauvais temps qui nous força de jeter l'ancre. Les vents contraires continuèrent pendant quatre jours sans que nous pussions avancer, ou bien si le calme arrivait, il était si plat qu'il devenait impossible de changer de place ; durant tout ce temps-là nous restâmes à l'ancre, à environ



une lieue et demie du rivage. La capitane était à une lieue de nous, et nous ne pouvions pas la rejoindre à cause d'un courant très-fort. Le général, voyant que ni les pilotes ni les deux Français que nous avions faits prisonniers, et qui faisaient partie de ceux qui s'étaient établis dans cet endroit, ne pouvaient donner de renseignements sur le port, attendu que la côte ne présente que très-peu de signes de reconnaissance, parce qu'elle est très-basse, le général, dis-je, résolut de débarquer cinquante arquebusiers avec quelques capitaines; ils firent beaucoup de feux pour que les Indiens s'en aperçussent et pour qu'ils vinssent voir ce que c'était; mais ces gens sont si grossiers qu'ils n'y firent point attention, et personne ne vint. Alors les nôtres résolurent de pénétrer dans l'intérieur. Après avoir fait quatre lieues, ils arrivèrent dans un village d'Indiens qui les reçurent bien, leur fournirent des vivres en abondance, les embrassèrent et leur demandèrent quelques-uns des

objets qu'ils avaient. Les soldats eurent la générosité de leur faire de nombreux présents. Les naturels leur donnèrent deux morceaux d'or, de bas aloi à la vérité, mais cela suffisait pour prouver qu'il y en avait et que ces gens-là en donnaient en échange. Les Français que nous emmenions nous dirent qu'ils avaient communiqué longtemps avec eux. Les Indiens voulaient que les soldats passassent la nuit chez eux, afin de leur faire fête, mais ceux-ci n'acceptèrent pas leurs offres, voulant rapporter ces bonnes nouvelles à notre général.

Dès que celui-ci les eut apprises, il résolut de débarquer le samedi matin, 1er de septembre, et de se rendre chez ces Indiens; il emporta beaucoup de toiles, de couteaux, de miroirs, et d'autres bagatelles de ce genre, pour se concilier leur bonne volonté, et en obtenir un éclaircissement sur le point où se trouvaient les Français. L'un des Français dont j'ai parlé entendait leur langue : ils nous dirent que nous les avions laissés à environ cinq

lieues de là, c'est-à-dire précisément au même lieu où Dieu nous avait conduits quand nous étions arrivés en vue de la terre, mais nous ne les trouvâmes pas, n'ayant pas fait débarquer de monde; sans quoi nous les aurions trouvés et pris au dépourvu.

Mardi, 4 septembre, la flotte quitta l'endroit dont je viens de parler, et nous prîmes la direction du nord, toujours en suivant la côte.

Mercredi soir, deux heures avant le coucher du soleil, nous vîmes quatre navires français qui étaient à l'embouchure d'une rivière. Quand nous fûmes à deux lieues les uns des autres, la capitane rejoignit le reste de la flotte, qui était composée de quatre navires outre la capitane. Le général se concerta avec les capitaines et les pilotes, et ordonna au vaisseau amiral et à une chaloupe d'attaquer l'amiral français, tandis que la capitane et une autre chaloupe attaqueraient la capitane française : ces deux bâtiments étaient

tirer une petite coulevrine; le boulet toucha au centre du bâtiment, et je crus qu'il allait sombrer; nous lui donnâmes la chasse, et quelque temps après nous le sommâmes de nouveau d'amener : « Plutôt mourir que de me rendre ! » répondit le commandant. On lui tira un second coup qui emporta cinq ou six hommes; mais comme ces diables enragés sont très-habiles sur mer, ils manœuvrèrent si bien que nous n'en prîmes aucun; et malgré toutes les décharges que notre capitaine et nous fîmes contre eux, il nous fut impossible de couler un de leurs bâtiments à fond; nous ne pûmes nous emparer que d'une de leurs grandes chaloupes, qui nous a été fort utile par la suite. Pendant toute la nuit la capitane et l'amiral donnèrent la chasse à l'amiral et à la capitane française.

Mercredi matin, 5 du mois, au lever du soleil, il s'éleva une si grande tourmente que nous pensâmes faire naufrage; comme nos bâtiments étaient petits, nous n'osâmes pas

rester en pleine mer et nous regagnâmes le rivage. Quand nous en fûmes à une lieue et demie de distance, trois de nos navires jetèrent l'ancre. Nous étions sur deux amarres; le vent était si fort qu'il y en eut une de brisée; nous priâmes le Seigneur de faire en sorte que l'autre ne fût pas rompue, autrement nous n'aurions pu empêcher les bâtiments de faire côte et de se perdre. Comme la capitane était un gros bâtiment et qu'elle était occupée à donner la chasse aux ennemis, elle ne put pas venir nous porter secours; nous avions donc sujet de craindre l'ennemi. Le même soir, vers le coucher du soleil, nous aperçûmes une voile en pleine mer, et nous crûmes que c'était notre capitane, ce qui fut pour nous un grand sujet de joie; mais aussitôt qu'elle fut près de nous, nous reconnûmes que c'était l'amiral français que nous avions maltraité la nuit d'avant; nous crûmes qu'il allait nous attaquer, mais il ne l'osa pas et il alla jeter l'ancre à une lieue de nous du côté de la terre.

Cette nuit-là les pilotes des deux autres navires étaient à notre bord; ils étaient venus se consulter avec notre amiral pour savoir ce qu'il fallait faire. Le lendemain matin, persuadés que la tempête avait fait faire naufrage à notre capitane, ou que du moins elle avait été chassée à cent lieues en mer, nous convînmes qu'aussitôt qu'il ferait jour on lèverait l'ancre et que l'on se retirerait en bon ordre près d'une rivière qui était au-dessous des Français, que nous y débarquerions, et que nous y construirions un fort pour nous défendre jusqu'à ce qu'il nous arrivât des secours.

Jeudi, 6 du mois, aussitôt que le jour eut paru, nous nous dirigeâmes sur le vaisseau qui était à l'ancre; nous passâmes tout auprès, et certainement nous aurions pu le prendre; nous vîmes paraître en pleine mer un navire, nous crûmes que c'était le nôtre. Au moment où nous reconnaissions l'amiral français, nous nous aperçûmes que le bâtiment qui était en pleine mer était la capitane

française à laquelle la nôtre avait donné la chasse. Nous voyant entre ces deux navires, nous convinmes de courir sur la capitane, plutôt par ruse, et pour empêcher qu'ils ne nous attaquassent, et pour ne pas leur laisser le temps d'attendre. Cette manœuvre hardie ayant été faite, nous allâmes à la recherche de la rivière et du port dont j'ai parlé; nous eûmes le bonheur d'y trouver notre capitane et un autre vaisseau qui s'était entendu pour faire la même manœuvre que nous. Deux compagnies débarquèrent, savoir : celle du capitaine Andres Soyez Patiño, celle du capitaine Juan de San Vicente, qui est un gentilhomme très-distingué; ils furent bien reçus par les Indiens, qui leur donnèrent une grande maison appartenant à un cacique et près du rivage du fleuve. Aussitôt le capitaine Patiño et le capitaine San Vicente, tous deux gens de talents et d'activité, ordonnèrent de faire un retranchement et un fossé tout autour de cette maison, avec un talus en terre et en

fascines; ce sont là les seuls moyens de défense que présente ce pays, car on ne trouve pas une pierre dans toute son étendue. Jusqu'aujourd'hui nous y avons débarqué vingt-quatre pièces de bronze, dont la moindre pèse vingt-cinq quintaux. Notre fort est éloigné d'environ de quinze lieues de celui des ennemis ; les efforts de ces deux braves capitaines, joints à leurs talents et aux efforts de leurs soldats qui n'avaient pas d'outils pour travailler la terre, sont parvenus à élever cette forteresse pour se défendre, et lorsque le général débarqua il fut tout surpris de ce que l'on avait fait.

Samedi, 8 du mois, jour de la Nativité de Notre-Dame, le général débarqua avec de nombreuses bannières déployées, au son des trompettes et des autres instruments de guerre, et des salves d'artillerie. Comme j'étais à terre depuis la veille, je pris une croix et j'allai au-devant en chantant l'hymne *Te Deum laudamus*. Le général marcha droit

vers la croix, suivi de tous ceux qui l'accompagnaient; ils s'agenouillèrent, baisèrent la croix; un grand nombre d'Indiens regardaient ces cérémonies et imitaient tout ce qu'ils voyaient faire. Le même jour le général prit possession du pays au nom de Sa Majesté. Tous les capitaines lui prêtèrent serment comme à leur général et comme adelantade de tout le pays. Quand cette formalité fut terminée, il offrit aux capitaines de faire pour eux tout ce qui serait en son pouvoir, particulièrement pour le capitaine Patiño qui, pendant tout ce voyage, avait bien servi la cause de Dieu et de son roi, et je pense qu'il sera bien récompensé, car c'est à son talent et à son admirable activité qu'on est redevable d'un fort où nous nous défendrons jusqu'à l'arrivée des secours que nous attendons de Saint-Domingue et de la Havane, et sur lesquels nous comptons à chaque moment. Jusqu'à présent nous sommes dans ce fort au nombre de six cents combattants. Les Français

sont en nombre égal et peut-être même plus considérable. J'ai dit au général que mon avis était que de tout l'hiver il ne devait pas attaquer l'ennemi, mais faire reposer ses troupes et attendre le secours sur lequel nous comptons tous les jours; qu'alors il pourra les vaincre. Il est si ferme dans son opinion que je ne sais pas s'il adoptera la mienne.

Dieu et sa sainte Mère ont fait en notre faveur un autre grand miracle. Le lendemain du débarquement du général dans le fort, il nous dit qu'il était très-contrarié que sa galéace et un autre bâtiment fussent à l'ancre et isolés, à une lieue en mer, parce qu'ils ne pouvaient pas entrer dans le port à cause des basfonds; qu'ils craignaient que les Français ne vinssent les prendre ou ne les maltraitassent. Aussitôt que cette idée lui fut venue il partit avec cinquante hommes pour se rendre à bord de son galion. Il donna l'ordre à trois chaloupes, qui étaient mouillées dans la rivière, d'aller chercher des vivres et les troupes

qui étaient à bord de la galéace. Le lendemain une chaloupe s'y étant rendue, on embarqua le plus de vivres que l'on put et plus de cent hommes qui la montaient, et la chaloupe revint au bord; mais une demi-lieue avant d'arriver à la barre ils furent pris par un calme si plat qu'ils ne purent pas s'avancer; ils jetèrent l'ancre et passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain, comme il allait faire jour, on leva l'ancre, d'après les ordres du pilote de notre chaloupe, car la marée montante se faisait sentir. Comme le jour paraissait, ils virent derrière eux, à la poupe de notre bâtiment, deux navires français qui, pendant la nuit, avaient été à leur recherche. L'ennemi arrivait dans l'intention de nous attaquer; il mettait la plus grande hâte dans ses manœuvres, car nous n'avions pas d'armes et notre embarcation ne portait que des vivres. Quand le jour eut paru et que les nôtres eurent reconnu les Français, ils adressèrent la prière à Notre-Dame de Bon-Secours d'U-

trera, et la supplièrent de leur accorder un peu de vent, car les Français étaient déjà tout près d'eux. On eut dit aussitôt que Notre-Dame descendait elle-même sur le bâtiment, car le vent fraîchit en soufflant vers la passe; de sorte que la chaloupe put entrer. Les Français la suivirent; mais comme la barre a peu de fond et que leurs vaisseaux étaient gros, ils ne purent passer; de manière que nos gens et les vivres entrèrent à bon port. Quand il fit plus clair encore, on reconnut, outre ces deux vaisseaux ennemis, quatre autres beaucoup plus éloignés; c'étaient les mêmes que nous avions vus dans le port le soir de notre arrivée. Ils étaient bien garnis de troupes et d'artillerie, et se dirigeaient sur notre galion et sur l'autre navire qui était seul en mer. Dans cette circonstance Dieu nous accorda deux faveurs: la première fut que le soir même, après que l'on eut chargé les vivres et les troupes dont j'ai parlé, à minuit, le galion et l'autre bâtiment mirent à

la voile sans être aperçus par l'ennemi, partirent, l'un pour l'Espagne, et l'autre pour la Havane, afin de chercher la flotte qui y était; et de cette manière il n'y en eut aucun de pris; la seconde faveur, par laquelle Dieu nous rendit un plus grand service encore, ce fut que le lendemain, après ce que je viens de raconter, il s'éleva un ouragan et une si grande tempête que certainement la plupart des bâtiments français durent se perdre en mer, car ils en furent assaillis sur la côte la plus dangereuse que j'aie jamais vue et fort près de terre; et si les nôtres, c'est-à-dire le galion et sa conserve, ne firent point naufrage, c'est qu'ils étaient déjà à plus de douze lieues au large, ce qui leur donna la facilité de courir des bordées et de manœuvrer le mieux qu'ils purent en attendant que Dieu les aidât.

Notre bon général était très-hardi dans les expéditions militaires et fort ennemi des Français, surtout de ceux-ci, comme on peut le

voir par ce que j'ai dit ; il convoqua ses capitaines et convint avec eux d'aller attaquer les Français à la tête de cinq cents hommes, puis, malgré l'opinion contraire de la plupart des capitaines, malgré la mienne et celle d'un autre prêtre, qui étions nommés pour faire partie des conseils, il dit qu'il ferait ce qu'il avait résolu.

Lundi, 17 septembre, il partit donc avec cinq cents hommes bien pourvus d'armes à feu et de piques ; chaque soldat était chargé d'un sac de pain d'une douzaine de livres et d'un baril de vin qui devait servir pour la route ; on emmena deux caciques qui étaient ennemis acharnés des Français, pour servir de guides. D'après les signes des Indiens et ce qu'ils essayaient de nous faire comprendre, nous apprimes que nous étions à cinq lieues de l'ennemi ; mais une fois en route on vit qu'il y en avait quinze, par le plus mauvais chemin que le soleil éclaire.

Dans une lettre que nous recevons aujour-

d'hui, 19 du mois, le général nous dit que les cours d'eau les moins profonds qu'il ait franchis pendant la route s'élevaient jusqu'aux genoux; qu'il a traversé des forêts très-épaisses, et que demain jeudi, 20 du mois, au lever du soleil, il espérait attaquer le fort des ennemis; son courage, son grand zèle me font espérer qu'il réussira; mais il aurait dû être un peu moins ardent à exécuter ses projets : cela aurait été plus avantageux au service de Sa Majesté, ce qu'on doit considérer par-dessus tout. Depuis le départ des nôtres nous avons souffert les plus mauvais temps et nous avons été exposés aux plus horribles tempêtes que j'aie vues. Que la Majesté Divine daigne être avec nous et nous protéger! car elle sait que nous en avons besoin. Hier au soir mercredi, 19 du mois, nous avons expédié de ce fort vingt hommes chargés de vivres, de pain, de vin et de fromage; mais la pluie a tombé avec tant d'abondance que je ne sais comment ils auront pu rejoindre notre général et son ar-

mée ; j'espère que Dieu fera ce qu'il faut pour que nous puissions propager sa sainte religion catholique et détruire les hérétiques.

Aujourd'hui samedi matin, 22 du mois, comme je venais de terminer la messe de Notre-Dame, l'amiral, à notre prière, a envoyé à la pêche quelques marins, afin que nous autres prêtres nous pussions manger du poisson, car c'était un jour maigre. Au moment où ils arrivaient à l'endroit de la pêche où ils voulaient jeter leurs filets, ils aperçurent un homme. Ils débarquèrent et s'avancèrent vers lui; cet homme déploya un drapeau, ce qui est un signe de paix ; quand ils l'eurent rejoint ils s'emparèrent de sa personne; c'était un Français et un de nos ennemis; ils l'amenèrent prisonnier à notre amiral. Cet homme était tout troublé, croyant que nous allions le pendre; il versait des larmes et paraissait très-affligé ; je lui demandai s'il était chrétien; il me répondit que oui et récita des prières. Voyant cela, je le consolai et lui dis de ne

rien craindre; de ne point s'affliger, mais de répondre avec franchise à toutes les questions qu'on lui ferait; il le promit. Je lui demandai d'où il venait et ce qu'il cherchait; il répondit qu'il faisait partie des Français qui étaient dans le fort, que son général avait ordonné, il y a aujourd'hui huit jours, à lui et à quinze autres, de monter sur une frégate, pour aller nous reconnaître et observer ce que nous faisions; qu'en conséquence ils avaient suivi la côte et étaient entrés dans ce port. Dieu Notre-Seigneur envoya tout à coup une si grande tempête que ne pouvant y échapper ni se réfugier dans le port, ils avaient essayé de tenir la mer, mais que l'ouragan les avait jetés à l'embouchure d'une autre rivière qui est à quatre lieues plus au sud, où la frégate avait fait naufrage; cinq hommes avaient péri; le lendemain les Indiens les avaient attaqués et en avaient tué trois à coups de massue, mais lui et un autre s'étaient enfuis dans les bois, où ils s'étaient mis en sûreté. Le len-

demain, ils étaient convenus de suivre le rivage et étaient entrés dans la mer en tenant seulement la tête en dehors de l'eau; de cette manière ils étaient parvenus, hier vendredi, jour de saint Mathieu, à l'entrée de la rivière. Son camarade avait pris le parti de se mettre à la nage et de passer de l'autre côté pour regagner le port, ce qu'il regardait comme une entreprise très-facile. Cependant, comme la rivière est très-large et très-rapide, je pense qu'il se sera noyé. Il dit aussi qu'il n'avait pas vu ses autres camarades et qu'il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Nous expédiâmes aussitôt dix soldats et marins pour battre le pays, chercher ses compagnons et amener la frégate qui nous sera peu utile. Il dit qu'il peut y avoir en tout sept cents hommes dans le fort, dont un tiers sont luthériens; qu'ils ont deux prêtres qui leur prêchent la secte luthérienne; qu'il y a dans leur camp huit ou dix Espagnols, dont trois avaient été trouvés tout nus chez les In-

diens, et avaient le corps peint comme celui des naturels; ils appartenaient à un vaisseau qui avait fait naufrage sur cette côte; et comme il y avait fort longtemps qu'aucun vaisseau n'avait abordé dans ce pays, ils étaient restés chez les Indiens, quelques-uns desquels sont venus trouver les Français. Il prétend que ces derniers ont un certain nombre de vaches, de moutons et de porcs pour propager; que leur flotte est arrivée moins de vingt jours avant nous; que de toute l'artillerie et provisions qu'elle avait apportées, elle n'avait débarqué que deux cents quintaux de biscuit, deux cents fanègues de blé, de la viande et d'autres objets; ce qui nous fit beaucoup de plaisir; car si Dieu Notre-Seigneur accorde un heureux résultat à notre général, tout cela tournera à notre profit. Ce qu'il nous fut surtout agréable d'apprendre, ce fut que les Français avaient embarqué, dit-on, plus de deux cents hommes à bord de quatre bâtiments, pour aller à notre recherche, et que jamais on ne les a revus :

ils doivent sans doute s'être perdus; car depuis leur départ il s'est élevé les deux tempêtes les plus fortes que j'aie jamais vues. Le même jour, samedi, à midi, ayant reçu ce rapport du Français, et considérant que la frégate était échouée, l'amiral ordonna à dix soldats et marins de se pourvoir de tout ce qui était nécessaire, de se rendre où était la frégate, de la remettre à flot et de l'amener. On suivit ses ordres. Quand ces dix hommes furent arrivés à l'endroit où était la frégate, il se présenta une multitude d'Indiens; craignant qu'ils ne leur tirassent des flèches, ils jugèrent convenable de revenir. Ils virent dans l'endroit où ils avaient débarqué quinze cadavres de Français que les Indiens avaient tués et qui appartenaient à la frégate.

Lundi, 23 du mois, l'amiral mécontent de ce que les dix hommes étaient revenus sans la frégate, fit armer une chaloupe, et remonta avec une douzaine d'hommes environ pour reconnaître le pays et voir s'il

rencontrerait des villages indiens. Il découvrit par hasard une embouchure près de l'endroit de la rivière où la frégate était échouée, ils continuèrent de s'avancer jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvée. Aussitôt que les Indiens eurent reconnu que c'étaient des Espagnols, ils les reçurent très-bien, et les aidèrent à mettre la frégate à flot.

Le mardi, à neuf heures du matin environ, ils entrèrent dans le port avec ce bâtiment; aussitôt que je les eus reconnus, j'ordonnai de sonner les cloches et de faire des réjouissances dans le camp. Cette frégate est un bâtiment qui nous sera très-utile, elle est de la grandeur d'une galiote de quinze *anncos* (*sic*), et peut servir à toutes sortes d'usages.

Le même jour, lundi, une heure après que l'amiral fut arrivé avec la frégate qu'il avait prise, nous vîmes venir un homme qui jetait de grands cris. C'est moi qui le premier courus à lui pour avoir des nouvelles; il m'embrassa avec transport, en disant: « Vic-

toire ! victoire ! le fort des Français est à nous ! » Je lui promis le présent que mérite celui qui apporte une bonne nouvelle, et je lui donnai le meilleur que je pus. J'ai conté plus haut comment notre brave général s'était déterminé, malgré l'opinion d'un grand nombre, à attaquer les Français par terre avec cinq cents hommes, et comme l'entreprise que nous mettons à exécution est pour le service de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, l'Esprit-Saint éclaira la raison de notre chef, afin que tout tournât à notre profit et que nous obtinssions une si grande victoire. Notre général a toujours été très-habile et très-actif à la guerre, il a toujours rendu bon compte de toutes les entreprises dont S. M. l'a chargé ; il en sera de même de celle-ci qui est si importante pour la couronne d'Espagne. Il s'est conduit avec une habileté et une activité qu'aucun prince du monde n'a jamais déployées ; il a payé de sa personne et a été soutenu par ses capitaines et

ses soldats, qu'il a encouragés par sa valeur et par ses paroles, plutôt que par des distributions de vivres ou autres douceurs; de sorte que chaque soldat a combattu comme un Romain. Mais afin que l'on puisse mieux apprécier sa victoire, je vais raconter quelques faits qui ont eu lieu pendant cette expédition, et l'on verra que l'on est redevable à Dieu et sa Mère de la victoire que l'on a remportée contre les adversaires de la sainte religion catholique, plutôt qu'à la force des hommes.

J'ai dit plus haut que notre brave général était parti le 16 du mois de septembre, à la tête de cinq cents arquebusiers ou piquiers, sous la conduite de deux caciques indiens qui leur montraient la route du fort des ennemis; ils employèrent trois jours pour s'y rendre. Le lecteur sait que depuis le jour où le général et les soldats partirent de notre port, ils eurent de l'eau jusqu'à la poitrine et passèrent trois rivières à la nage; voici comme ils s'y prenaient : ceux qui savaient nager

traversaient les premiers; ils attachaient les piques et faisaient passer les autres; c'est ainsi qu'ils firent toute la route jusqu'au mercredi soir, 18, époque à laquelle ils arrivèrent à un quart de lieue du fort des ennemis; ils restèrent toute la nuit enfoncés dans un marais jusqu'à la ceinture. Lorsque le jour arriva, les capitaines Andres Lopez Patiño et Martin Ochoa, avaient déjà été à la découverte du fort; mais quand il fut question d'attaquer, la plupart des soldats troublés par les pluies abondantes qu'ils avaient reçues sur le corps et par le passage des fleuves qu'ils avaient traversés, ne voyaient pas ce qu'ils faisaient.

Le jeudi matin, notre bon général, accompagné de son gendre Pedro de Valdes et du capitaine Patiño, alla observer le fort; il y mit tant d'ardeur qu'il semblait n'avoir souffert aucun des maux qu'il avait endurés; en le voyant marcher ainsi, tous les autres prirent courage et firent de même sans exception.

On saura que les ennemis ne les aperçurent qu'au moment où ils furent attaqués; comme c'était de grand matin, et qu'il pleuvait par torrents, la plupart étaient au lit; les uns se levèrent en chemise, d'autres tout nus, et demandèrent quartier; malgré cela on en tua cent quarante-deux. Les autres, qui étaient au nombre d'environ trois cents, escaladèrent les murailles; quelques-uns gagnèrent la forêt; d'autres se réfugièrent sur des navires qui étaient mouillés dans la rivière, chargés de richesses; de sorte qu'en une heure de temps le fort était en notre pouvoir sans que nous eussions perdu un seul homme, et sans même avoir eu un seul blessé. Il y avait six navires en rivière; on prit un brigantin, et une galiote qui n'était pas encore achevée, ainsi qu'un autre navire qui avait déchargé de riches marchandises, étaient échoués. Ces deux bâtiments étaient placés à l'entrée de la barre pour nous en défendre le passage, pensant que nous arriverions par mer; un autre,

chargé de vins et de marchandises, était près du port; il ne voulut pas se rendre et mit à la voile; on lui tira une des pièces du fort et il fut coulé à fond, mais dans un endroit où ni le bâtiment ni la cargaison ne seront perdus. La prise de ce fort procura un grand nombre d'objets de valeur, savoir: cent vingt cuirasses excellentes, trois cents piques, beaucoup d'arquebuses, de casques, d'habillements très-bons et très-bien faits, une quantité de toile, de draps fins, deux cents tonneaux de farine, beaucoup de biscuits, de graisse de mouton; des porcs, mais en petit nombre; trois chevaux, quatre ânes et deux ânesses; deux cents fanègues de blé, un four, un moulin à farine, et beaucoup d'autres objets dont je ne parle point ici dans la crainte d'être trop long, et dont je donnerai le détail plus tard s'il plaît à Dieu. Mais le plus grand avantage de cette victoire c'est certainement le triomphe que Notre-Seigneur nous a accordé et qui fera que son Saint-Évangile sera introduit

dans cette contrée, chose si nécessaire pour empêcher tant d'âmes d'être perdues.

On trouva une grande quantité de livres luthériens, beaucoup de jeux de cartes représentant la figure de l'hostie avec un calice sur le dos, beaucoup de saints qui portaient des croix ; sur d'autres cartes il y avait des figures qui tournaient en dérision les choses saintes. Un grand cosmographe luthérien et magicien, qui était avec les Français, fut trouvé au nombre des morts; il était porteur de beaucoup d'objets très-condamnables, et avait été moine autrefois.

Aujourd'hui lundi 24, à l'heure de vêpres, notre bon général arriva avec cinquante fantassins, très-fatigué ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Aussitôt que j'appris qu'il venait, je courus chez moi, je pris une soutane neuve, la meilleure que je possédasse, et un surplis, et sortant un crucifix à la main, j'allai le recevoir à une certaine distance, avant qu'il n'arrivât au port; et lui, en gentilhomme

et en bon chrétien, avant d'y entrer, se mit à genoux ainsi que tous ceux qui le suivaient, et rendit mille grâces au Seigneur pour les grandes faveurs qu'il en avait reçues. Mes compagnons et moi, nous marchâmes en avant, rangés en procession et en chantant; de sorte que nous nous revîmes tous avec la plus grande joie. Le zèle du christianisme est si grand chez lui que toutes ses peines sont du repos pour son esprit. Je suis certain qu'aucune force humaine n'aurait pu supporter tout ce que le général a souffert; mais l'ardent désir qu'il a de servir Notre-Seigneur, en détruisant cette secte luthérienne, ennemie de notre sainte religion catholique, fait qu'il est moins sensible aux maux. Si nous voulions parler d'un de ses frères qu'il a emmené avec lui et qui se nomme le capitaine Bartolome Mendez, gentilhomme non moins zélé pour la propagation de notre sainte foi catholique, et qui était dévoué aux ordres de son brave frère le général, ce serait à n'en plus finir. Quand Pero Mendez

partit de ce port pour aller attaquer l'ennemi, il confia à son frère les troupes et les forces qui restaient ici, et le chargea de représenter sa personne; celui-ci déploya tant de zèle pendant tout le temps que son frère fut absent, que jamais je ne le vis déshabillé ni au lit. Jour et nuit il plaçait des sentinelles du côté de la terre et de la mer. Lui et ses soldats ne s'occupaient sans cesse qu'à construire des retranchements et un fort; et la nuit, lorsque nous avions des alertes, ce qui était fréquent, il était toujours le premier qui paraissait armé et prêt à servir Dieu et son roi. Les discours qu'il tenait à tout le monde pendant l'absence de son frère auraient suffi pour faire combattre les soldats comme des Romains, quand même ils n'auraient point eu de vivres. Pendant les orages et les tempêtes épouvantables que nous avons eus sur mer, ce brave capitaine se montra si plein de courage, qu'il ranimait les pilotes et les marins et les encourageait à faire leur devoir pendant les dangers immenses que

nous courions. S'il fallait faire des excursions pour le bien des soldats qui étaient dans le camp, il était toujours le premier à marcher; mais pour éviter les longueurs, je ne raconterai pas les belles actions de cet homme valeureux, dont j'ai été témoin, et qui certainement seraient dignes de mémoire. Si j'avais à répondre sur le mestre de camp, gentilhomme de la première noblesse, gendre du général et parent très-proche de l'archevêque de Séville, jeune homme de vingt-cinq ans, d'un très-bel extérieur et d'un courage distingué, je dirais qu'il n'est pas moins habile et zélé dans toutes sortes d'affaires, et particulièrement dans celles qui concernent la guerre : c'est pour cela que le général l'a toujours tenu près de sa personne à la prise du fort des ennemis. Ce brave gentilhomme fut un des premiers qui attaquèrent du côté de son beau-père; c'est un de ceux qui se sont le plus distingués dans la mêlée. Le général ayant vu avec quel zèle il s'était con-

duit, et se trouvant au moment de revenir à notre fort, le laissa en qualité de gouverneur de celui que nous avions pris aux ennemis. Il a usé de tant de diligence, qu'en peu de temps, aidé de ses gens, il a réparé le fort et a fait un fossé tout autour avec un cavalier qui s'étendent jusqu'à la mer; de sorte que quand la moitié de la France viendrait l'attaquer, elle ne pourrait pas l'inquiéter. Après que ces événements se furent passés, vendredi dernier, 28 septembre de l'année courante, pendant que le général faisait la sieste pour se reposer un peu des fatigues qu'il avait souffertes, des Indiens vinrent au camp et nous firent entendre par signes que, sur la côte, vers le sud, ils avaient vu un vaisseau français qui avait fait naufrage. Aussitôt notre général ordonna à l'amiral d'armer une chaloupe, de prendre cinquante hommes, de descendre la rivière et d'aller à la mer découvrir ce qu'il y avait. Vers deux heures le général me fit appeler, et comme il est très-

zélé, surtout pour cette expédition, il me dit : « Mendoza, il me semble que je n'ai pas réussi en partant avec ces troupes. » Je lui répondis : « Votre seigneurie a parfaitement réussi ; et si votre seigneurie voulait entreprendre une nouvelle opération, moi et ses autres serviteurs nous l'en empêcherions pour écarter de sa personne les dangers qui pourraient la menacer. » Tandis que je cherchais à gagner son esprit par ces paroles, il n'abandonnait pas son projet; il me dit d'un ton décidé qu'il voulait partir et qu'il m'ordonnait à moi et à des capitaines qui étaient restés au port de l'accompagner; que nous serions en tout douze hommes dans une chaloupe, accompagnés par deux Indiens qui nous serviraient de guides, et nous décidâmes aussitôt à descendre la rivière pour gagner la mer et chercher les ennemis. Nous fîmes plus de deux lieues dans des plaines couvertes de buissons, ayant souvent de l'eau jusqu'aux genoux ; notre brave général marchait toujours en

avant. Quand nous eûmes gagné la mer, nous fîmes environ trois lieues sur le rivage en cherchant nos camarades. Il pouvait être dix heures du soir quand nous les rencontrâmes; nous nous réjouîmes les uns et les autres de nous être trouvés. Près de là nous vîmes les feux que faisaient les ennemis. Notre général ordonna à deux de nos soldats d'aller les reconnaître en se cachant dans des buissons, et d'observer le terrain où ils étaient afin de savoir ce qu'on ferait; ces hommes partirent. Ils retournèrent à peu près à deux heures et dirent que l'ennemi était de l'autre côté de la rivière, et que nous ne pourrions pas l'atteindre. Aussitôt le général commanda à deux soldats et à quatre marins de retourner où nous avions laissé les barques, de les ramener en descendant le fleuve, afin de pouvoir passer où était l'ennemi; puis il fit avancer sa troupe du côté de la rivière, et nous arrivâmes avant qu'il ne fît jour. Nous nous cachâmes dans un creux avec les Indiens

qui étaient avec nous, et lorsque le jour fut venu, nous vîmes beaucoup d'ennemis qui allaient du côté du fleuve pêcher des coquillages pour vivre. Peu après nous vîmes déployer un drapeau en signal de guerre. Notre général qui observait tout cela, éclairé par l'esprit saint, nous dit : « J'ai l'intention de quitter ces habits, d'en mettre un de marin et de prendre avec moi ce Français (c'était un de ceux que nous avions amenés d'Espagne) ; nous irons parler à ces Français, peut-être sont-ils sans ressource et voudront-ils se rendre sans combattre ». A peine avait-il fini de parler qu'il commença à mettre son projet à exécution. Aussitôt qu'il les eut appelés, un des ennemis se jeta à la nage et vint lui parler, il lui conta leur naufrage, l'extrémité où ils se trouvaient, qu'il y avait huit ou dix jours qu'ils n'avaient mangé de pain, et de plus il avoua que tous ou du moins la plupart étaient luthériens. Aussitôt le général le renvoya vers ses compatriotes



pour leur dire de se rendre, d'apporter leurs armes, qu'autrement il les passerait tous au fil de l'épée. Un gentilhomme français, qui était sergent, vint porter la réponse des ennemis; il dit qu'ils se rendaient à condition qu'on leur laisserait la vie. Après avoir longtemps parlementé, notre brave général répondit qu'il ne voulait pas donner sa parole; qu'ils devaient se rendre à discrétion et déposer les armes, parce que s'il leur accordait la vie, il voulait qu'ils en fussent reconnaissants, et que si, au contraire, il les faisait mettre à mort, ils n'eussent point à se plaindre. Voyant qu'il ne leur restait pas d'autres ressources, le sergent retourna à son camp, et peu de temps après tous apportèrent leurs armes et leurs drapeaux : ils les donnèrent au général et se livrèrent à sa discrétion. Voyant que tous étaient luthériens, sa seigneurie prit le parti de les condamner tous à mort; mais comme j'étais prêtre et que j'avais des entrailles d'homme, je le priai de m'accorder une

grâce, celle de ne pas mettre à mort ceux que nous trouverions être chrétiens. Il me l'accorda; je fis des recherches; j'en trouvai dix ou douze que nous emmenâmes; tous les autres furent exécutés, parce qu'ils étaient luthériens, ennemis de notre sainte foi catholique. Tout cela eut lieu le samedi jour de Saint-Michel, 22 septembre 1565. Il y eut cent onze luthériens mis à mort sans compter quatorze ou quinze prisonniers.

Moi, Francisco Lopez de Mendoza Grajales, chapelain de sa seigneurie, je certifie que tout ce qui est écrit ci-dessus est véritablement arrivé.

FRANCISCO LOPEZ DE MENDOZA GRAJALES.

COPPIE

D'VNE

LETTRE VENANT DE LA FLORIDE,

ENUOYEE A ROUEN,

ET DEPUIS AU SEIGNEUR D'EUERON;

ENSEMBLE

LE PLAN ET PORTRAICT DU FORT

QUE LES FRANÇOIS Y ONT FAICT.

A PARIS,

POUR VINCENT NORMENT ET IEANNE BRUNEAU,
En la rue Neufue Nostre-Dame, à l'Image Sainct-Iean l'Euangeliste.
1565.

Mon tres honoré pere estăt arrivé en ceste terre de la Nouuelle France, en bonne prospérité et santé (Dieu mercy) lequel ie prie

que ainsi soit-il de vous. Ie n'ay voulu faillir à prendre la plume en la main, et la faire courir sur le papier, pour vous faire vn petit discours de l'isle de la Floride dicte la Nouuelle France, et de la sorte et maniere des sauuages. Lequel vo' plaira prẽdre en gré, vous suppliãt tres humblement m'auoir pour excusé si ne vous escriptz plus amplement comme desirerois. Mais la cause a esté que trauaillons iournellement à nostre fort, lequel est de present en deffence.

Nous partismes du Haure le XXII de avril, soubz la conduicte du seigneur René de Laudonniere, gentil-homme Poicteuin, ayant charge de trois nauires de guerre, dont celle sur laquelle il nauigeoit se nomme *l'Ysabeau*, ds Hõmfleur, dõt est maistre Iean Lucas, dudict lieu admiral : l'autre lequel estoit vis-admiral navigeoit le cappitaine Vasseur, de Dieppe, lequel se nommoit *le Petit Bretõ*, auquel estois embarqué, et ay fait mõ voyage : l'autre se nomme *le Faulcon*, auquel naui-

geoit le capitaine Pierre Marchant, lesquelz tous ensemble (auec l'ayde de nostre bon Dieu qu'auons eüe) auõs tousiours nauigé ensemble auec beau tẽps, sans s'eslõgner l'un de l'autre pl' de trois lieues, tellement que pouuons dire (rendant grace à Dieu) auoir esté des plus heureux nauigeãs qui furẽt iamais en mer, voyãt la grand faueur que ce bon Dieu a vsé enuers nous qui sommes pauures pecheurs, nous ayãt conduictz en bonne prospérité sans trouuer nul empeschement sinon que cõme passions par la coste d'Angleterre trouuasmes enuiron dix huict ou vingt hurques, que nous estimõs estre Anglois, qui nous guettoient pour nous prendre, et les ayãs descouuerts nous nous mismes en bataille pour les recepuoir : car l'õ nous auoit dict auãt de partir qu'il y auoit des Anglois qui nous guettoient pour nous prẽdre, et lesquelles hurques nous ayans descouuers, et nous voyãs toutes noz ẽseignes desployées et nos husnes bastillonnées tous prets à com-

batre, nous apperceusmes l'admiral et le vis-admiral desdictes hurques qui faisoient rẽger les autres hurques et puis s'en vindrent droict à nous, et nous à eulx, et à ceste heure nous apperceusmes q' c'estoiẽt hurques de Flã-dres ausquelles no' parlasmes, lesquelles nous dirent qu'ils alloient en brouage pour charger du sel parquoy nous les laissasmes aller, et prinsmes nostre routte iusques au vingt deuxieme iour de iuin, que nous sommes arriuez à la veue de la Nouvelle France, autres fois appelée la Floride, où nous sentismes vne douceur odoriferante de plusieurs bonnes choses à cause du vent qui venoit de la terre, et voyans la terre fort platte sans vne seulle montaigne, fort droicte au lõg de la mer, et toute plaine de beaux arbres, et tous bois tout le long de la riue de la mer. Ie vous laisse à penser en quelle ioye nous pouuions estre tous, mesmes que sur le midy nous eusmes cognoissance d'vne fort belle riuiere, où il print enuie audit seigneur de Laudõniere y

descendre pour la recognoistre, et de faict y alla accompagné de douze soldats seullement, et si tost que ilz mirent pied à terre, trois roys auec plus de quatre cens sauuages, vindrent tous saluer à leur mode ledict seigneur de Laudõniere, en le flattãt tous ainsi comme si on adoroit vne image. En après cela faict, lesdicts roys le menerẽt vn peu plus loing, enuiron vn traict d'arc, auquel lieu auoit vne fort belle feuillee de laurier, et là s'assirent tous ensemble, en monstrant signe d'auoir grãd ioye de nostre arriuée, et aussi faisant signe (en mõstrant ledict seigneur de Laudõniere et le Soleil) disant que ledict seigneur estoit frere du Soleil, et qu'il yroit faire la guerre auec eulx cõtre leurs ennemys, lesquels ils appellẽt Tymangoua, en nous faisant signes par trois inclinations de nuict, qu'il n'y auoit que trois iournées, ce que ledict seigneur de Laudõniere leur promist qu'il yroit avec eulx, dõt l'un après l'autre, selon leur qualité, se leuerẽt et le remercierent. Peu après

ledict seigneur voulut aller vne autre fois plus amont ladicte rivière, et en regardant sur vne petite dune de sable, eut cognoissance de la borne de pierre blanche, la ou les armoyries du roy sont en gravées, laquelle auoit esté plantée par le capitaine Ieã Bibault, de Dieppe, au premier voyage qu'il fict, dont ledict seigneur de Laudõniere fut fort ayse, et si recogneut estre en la riuière (selon le nom que ledict Ieã Bibault luy avoit donné à sõ arriuée qui fut au premier iour de may), l'appellant pour cette cause la riuière de May : et nous demeurasmes près ladicte borne l'espace de demie heure, q' lesdicts sauuages apporterent du mil de laurier, et de leur breuuage excellent, et embrassant ladicte borne, crians tous *tymangoua*, cõme voulant dire en faisant cela, qu'ils auroient victoire contre leurs ennemys, qu'ils appellent *tymangoua*, et q' le Soleil auoit enuoyé ledict seigneur de Laudõniere, son frere, pour les reuenger, dont apres leur

avoir faict quelques presents, ledict seigneur de Laudõniere commãda se retirer à bord, laissant ces pauves gens crier et pleurer de notre départie : tellement qu'il y en eut vn leqvel se mist dans la barque par force, et vint coucher à bord, et le vendredy fut renvoyé à terre.

Puis ayãt leué l'ãcre et rẽgeãt la coste iusques au dimanche que no' descouvrismes vne belle riuière, en laquelle ledict seigneur de Laudõniere enuoya le cappitaine Vasseur, accõpagné de dis soldats, dont i'en estois l'un ; et sitost que feusmes en terre trouuasmes un autre roy auec trois de ses filz et plus de deux cẽs sauuages, leurs femmes et leurs petits enfans, lequel roy estoit fort aagé, et nous faisoit signe auoir veu cinq lignees, assauoir les enfãs de ses enfans iusques à la cinquième lignee. Lequel après nous auoir faict asseoir sus du laurier, qui estoit au pres de luy, nous faict signe de *tymangoua*, aussi bien que les autres : mais au reste les

plus grands larrons du monde, car ils prenent aussi biẽ du pied que de la main, nonobstant qu'ils n'ayent que des peaulx deuant leurs parties hõteuses, et toutes painctes de noir, en fort beau compartiment : et les femmes ont à l'entour d'elles une certaine mousse blanche fort lõgue, couurant leurs mamelles et leurs parties honteuses, fort obeissantes à leurs marys, non larronnesses comme les hõmes, mais fort enuieuses des bagues et carcans pour pendre à leur col : et vn iour ayãt sondé ladicte riuière, fut trouué assez bonne cõmodité d'entree pour les nauires, mais non pas comme celle de May, tellemẽt qu'estant ledict seigneur de Laudõniere retourné à bord, delibera auec le cappitaine Vasseur, retourner à la dicte riuiere de May, et le mardy en suyuant nous leuasmes l'ancre pour y retourner, auquel lieu le vendredy en suyuant arriuasmes et descendismes incontinent en terre, ou feusmes receuz honorablement des sauuages comme la premiere

fois, et nous menerẽt au lieu mesme ou de present auõs faict nostre fort lequel se nõme le fort de la Carreline, et la on nommé ainsi parce que le roy a nom Charles, duquel en pouuez veoir le pourtraict cy apres.

Lequel fort est sur la dicte riuiere de May, enuiron six lieues dãs la riuiere loing de la mer, lequel en peu de tẽps auõs si biẽ fortifié que l'auõs mis en defence, ayãs les cõmoditez fort bonnes, leau iusque dans nostre fossé du fort : mesmes auons trouué vn certain bois d'Esquine, qui sert grãdemẽt à faire la diette, qui est la moindre vertu qui est en luy : car l'eau qui en procede a telle vertu en elle que si vn homme ou femme maigre en buuoit continuement quelque tẽps, il deuiẽdroit fort gras et replet, ayãt autres bons remedes. Nous auõs entendu par les chirurgiẽs qu'elle se vend fort bien en France, et y est biẽ recueillie : le dit seigneur de Laudõniere a defẽdu à nous autres soldats d'en enuoyer par les presens nauires, et n'y a q' luy qui

en enuoye pour faire presēt au roy, et aux autres princes de Frãce, et à monsieur l'admiral : auec de l'or d'vne mine qu'auõs trouué par deça : mais a donné cõgé s'en fournir pour les premiers nauires qui reuiendrõt : tellemēt qu'auec l'ayde de Dieu s'en feray bõne prouision, m'asseurant qu'elle sera fort requise par de la, ou en autre lieu. Voulant ledict seigneur de Laudõniere s'il y a proffit que ses soldats en ayent leur part. Auons trouué aussi vne certaine sorte de cãnelle, mais non de la bonne, quelque peu de scarlatte, et aussi de la rubarbe, mais fort peu : toutes fois auõs esperance qu'auec le temps on pourra s'asseurer des cõmoditez qui y pourrõt estre. A vingt-cinq lieues de nostre fort y a vne riuiere laquelle se nomme le Iourdain, en laquelle se trouue de fort belles peaux de martres sublines, auquel lieu esperons aller auec l'aide de Dieu, auant qu'il soit six sepmaines. Au surpl' il y a fort beau cedre rouge cõme sang, et ces bois en sont cy plains q'

ce n'est quasi autre chose : et aussi force pins, et d'vne autre sorte de bois qui est fort iaulne : et mesmes les bois sont si plains de vignes, que vous ne scauriez marcher deux pas que ne trouuez force raisins, et cõmencēt à présent à meurir, tellement que nous esperons faire bientost du vin, qui sera quelque peu bon. Aussi le seigneur de Laudõniere delibera quinze iours apres la fortification du fort, enuoyer deux barques à Tymangoua, et de faict le samedy quinziesme iour de ce presēt mois y allerēt, dont estoit conducteur monsieur d'Antigny et le cappitaine Vasseur, et y demeurarēt iusque au xviii en suspeant, et estãt de retour apporterent fort bõnes nouuelles, disans auoir descouuert la mine d'or et d'argēt, auquel lieu y peut auoir enuiron de nostre fort soixante lieues, et si lon y va par nostre riviere de May : ou estãs arriuez traffiquerēt auec les sauuages, lesquels eurent grand crainte, se tenãs tousiours sur leur gardes, à cause de leurs voisins qui leur

fôt tousiours la guerre, cõme ils mõstrerèt depuis audict seigneur d'Antigny, et audict cappitaine Vasseur. L'arriuée fut telle qu'ils laisserêt leurs almadis sur le bort de leau, la ou fut mis par le dict seigneur d'Antigny quelque marchãdise et feit retirer les barques, les quelles estant retirées lesdicts sauuages approchant de leurs almadis ou trouuerent ladicte marchandise, et cõmencẽt à s'asseurer, faisant signe q' lõ s'approchast, criãt *Amy Thypola Panassoon !* qui est autãt à dire frere et amy cõme les doigtz de la main. Ce que voyant le dict seigneur d'Antigny et le cappitaine Vasseur s'approcharent et ayãnt receus grãdes cerimonies, les menerẽt à leur village, et les traicterẽt à leur mode, qui est de dõner du mil et de leau boullie auec vne certain herbe de laquelle ils vsent, qui est fort bõne, en sorte que s'il plaict à Dieu no' dõner la grace de viure encor deux ans, nous esperõs auec l'ayde qu'il plaira au roy nous enuoyer, luy garder la dicte mine. Entre cy

et ledict tẽps i'espere cõprẽdre la maniere de faire desdits sauuages, lesquels sont fort bõnes gens, estãt la trafficque auuec eulx fort aisée, mõstrant par signe qu'ils baillerõt autant d'or et d'argent q' la grãdeur de ce qu'on leur baillera, soit hasches, serpes, cousteux, ou carcans de petite valleur.

Ie n'ay voulu oublier à vous escrire que hier vendredy fut prins vn grand cocodrille, de la mesme sorte d'vn lezard, mais a les bras cõme une personne auec les ioinctures, et cinq doigtz aux pattes de deuant, et quatre à celles de derriere : duquel la peau est enuoyé en Frãce par les presẽs nauires qui s'en retournẽt : en la dicte riuiere on ne voit autres choses que cocodrilles, et en iettãt la seine dans leau pour pescher, lõ prẽd des plus terribles poissons que iamais lon ayt encores veu.

Adieu.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

HISTOIRE MÉMORABLE

DU

DERNIER VOYAGE AUX INDES,

LIEU APPELÉ

LA FLORIDE,

FAIT PAR LE CAPITAINE IEAN RIBAUT,
ET ENTREPRIS PAR LE COMMANDEMENT DU ROY,
EN L'AN M. D. LXV.

A LYON,

PAR IEAN SAVGRAIN.

M. D. LXVI.

Auec priuilége.

Extraict du priuilége.

Il est permis à Iean Saugrain, libraire, faire imprimer, vendre et distribuer, vn petit liure intitulé : *Histoire mémorable du dernier voyage aux Indes, lieu*

appelé la Floride, fait par le capitaine Iean Ribaut, et entreprins par le commandement du roy en l'an 1565. Et est defendu à tous autres imprimeurs et libraires de Lyon, d'imprimer ou faire imprimer, ni mettre en vente la susditte *Histoire du dernier voyage aux Indes*; nonobstant que l'intitulation soit changée, ou autrement desguisée par quelque maniere que ce soit, auãt trois ans escheus et reuoluz, à conter du iour et datte que ladite Histoire aura esté acheuee d'imprimer, sur peine de confiscation des liures qui se trouueront auoir esté imprimez par autres que par ledit Saugrain, et d'amende arbitraire, comme il est plus amplement contenu audit priuilege.

Fait à Lyon, ce premier iour d'aoust 1566.

Signé : De Biragde. De l'Anges.

LA FLORIDE,

Ou Histoire merueilleuse de ce qui est aduenu au dernier Voyage du capitaine Iean Ribaut, entrepris par le commandement du roy, à l'isle des Indes, que vulgairement on appelle la Floride.

Le roy et plusieurs princes et seigneurs en son conseil; auparauãt que les troubles et tumultes de la guerre civile s'esleuassent en ce royaume, auoit arresté d'enuoyer vn bon nõbre d'hommes auec plusieurs nauires en l'vne des contrées des Indes, nommée la Floride, nouuellement cognue et descouuerte par les Frãçois, parquoy l'édit de pacification publié de l'autorité de sa maiesté, le propos se continua et pour executer l'entreprise, Iean Ribaut, hõme de cœur et de conseil, et grandemẽt exercé en la marine, fut mandé à la

tēdue de l'aquilon au septētrion, quasi en pareille longitude que nostre Europe, et la latitude de 23 degrez, souuent qu'elle est frappée des rayons de son haut soleil, reçoit en elle force chaleur, laquelle toutes fois est temperée, non seulement de la fraischeur de la nuit ou de la rosée du ciel, mais aussi de gracieuses pluyes en abondance, dont le gazon en deuient fertile, voires de sorte que l'herbe forte y croist en hauteur admirable, qu'elle est riche d'or et de toutes sortes d'animaux: qu'ayant les champs pleins et spacieux; ce neantmoins aussi ses montagnes sont assez hautes, les fleuves plaisans à merueilles, arbres diuers, rendant la gomme odoriferante. Que tout cela consideré, ne pouuoit autrement aduenir que l'hōme ne trouuast là grand plaisir et singuliere delectation. Plusieurs donc allechez de telles promesses, aucuns aussi d'vn auare desir de se faire riches en ce voyage, à cause de l'or, se rendoyent par troupes en ceste ville, où la monstre se

deuoit faire, pour en choisir ceux qui, au iugement du lieutenant du roy en ceste part, se troueroyent les plus idoines à continuer l'entreprise. Or, elle ne fut pas si tost mise en effect, cõme aucuns le desiroyent, et ceux principalement qui auoyent receu les soldats en leur hostel; car ils estoyent ennuyez d'auoir hommes qui fissẽt telle chere sans payer leur escot, combien qu'on leur promit auec asseurance, qu'en bref temps ils seroyent contentez et satisfaits, et furent quatre mois et plus en ceste ville à faire la piaffe; et finalemẽt ils furent obligez, par serment solennel, de se porter fidelement au seruice du roy, receuant la paye pour six mois, ce qui ne vint pas au contentement du coronal, car enuiron le mois de may, que de rechef le denombrement des hommes se deuoit faire pour embarquer, aucuns de ceux mesmes qui auoyent touché la paye se formãs vne conscience d'vn si long voyage, estonnez aussi de la face barbare de la mer, changerent incontinent leur

propos, et se retirerẽt secretement sans passer plus outre. Or, pour aller au deuãt de ceste dissolution et desbauchement d'hommes qui se promettoiẽt, ils furent de rechef instamment appelez, et leur fut commandé que tout incontinẽt et à la même heure s'embarquassent, qui fut le 10e iour de may, et demeurasmes en ceste rade iusques au 22e iour du mesme mois, attendans quelques bestiails et farines. Le nombre des hõmes qui monterẽt pour le voyage estoit de trois cẽs, comprins aucuns artisans auec leurs familles; et cõme nous attendions le commandement et cõmodité de nostre lieutenant du roy, et vent fauorable, le mardi, 22 dudit mois, no' fusmes assaillis de vents impetueux, soufflants d'vne part et d'autre; de sorte que les vagues s'entrerẽcontroyẽt d'vne façon indicible, et donnerent telle frayeur à nos mariniers, qu'ils ne trouuerent autre remede ni moyẽ propre, sinon couper les cables, quitter les ancres et nous abandonner au gré

du vent, le plus violent qui fust, vn vent de nord-est, lequel nous chassa de telle vitesse, qu'incontinent nous volasmes au Haure-de-Grace, et là demeurasmes trois iours, attendãs nouuelles de Dieppe, par vn brigandin que nous y enuoyasmes expres; et puis nous appareillasmes de ceste rade le 26 du mesme mois; et comme nous tendions à singler droit à nostre route, nous trouuasmes incontinent vent contraire, et nous commanda d'aller terrir et poser les ancres en l'isle d'Wich, l'vne des contrees d'Angleterre, où les Anglois voulurent cognoistre de nostre entreprise; et nous ayans cogneus s'offrirent à nous faire plaisir. Or du iour que nous arriuasmes là, qui fut le 28 de ce mois, nous y demeurasmes ancrez iusques au 14 de iuin; et le iour mesme nous eusmes le vent nord-est à souhait et leuasmes les voiles pour chasser droit à la Floride, laquelle nous appetions comme une nouuelle France, et demeurasmes singlans la grand'mer Oceane deux mois entiers, premier que puis-

sions auoir aucune cognoissance des terres de la Floride, reserué l'vne des isles des Entilles, appellee des paysans Vocaiouques, et en françois la Grand-Lucoise; aucuns des nostres la voulurent appeler du nom de Catherine-la-Roine, mere du roy; et disent qu'elle est de 27 degrez de latitude; nous trouvasmes aussi quelque nauire à deux cents lieües de là vers l'eau, mais nous ne l'approchasmes de plus pres que de trois ou quatre lieües. Lorsque no' fusmes arrivez en la terre de la Floride, qui fut le 14 d'aoust, nous apperceusmes le feu q' les Indes nous faisoyent; nous enuoyasmes le brigandin qui descouurit vne petite riuiere; et au-dessus de l'embracheure s'y trouuerent quelques sauuages qui troquerent quelque argent à de la marchãdise que nous auions portee de ce pays, et disoyẽt que l'argent leur estoit demeuré d'vn nauire là eschoüé, reuenant des Entilles; no' y trouuasmes aussi un seul Espagnol eschappé d'vn naufrage il y auoit vingt ans passez, lequel

nous recueillismes auec nous, et nous enquismes s'il auroit entendu quelque chose des François, et où ils pourroyent estre campez; lequel nous respondit ne rien sauoir autre chose que ce qu'il auoit entẽdu des sauuages, c'est qu'ils estoyẽt placez à cinquãte lieües plus nord que le lieu où nous auions terri. Or de là nous resinglasmes loin au long de la coste, qui nous sembla basse et la terre sablonneuse, plantée d'arbres fort petis, et y sont aussi les marees qui viennent du susuest, assez petites, et à mi-chemin, de là nous descouvrismes vne riuiere que nos gens auparavant auoyent appellee la Riuiere de May, où mesmes les marees ne sont grandes, qui viennẽt du nord nord-est, et peut-on voir, à cause de la basse eau, la bouche des ancres, et auons esprouué qu'à trois ou quatre lieües de la terre il n'y a que six ou sept brasses d'eau ou enuiron; il me souuiẽt aussi qu'entre la riuiere de May et vne autre qu'on appelle d'Ay, nous en cogneusmes vne autre

qui demeure nord de celle de May enuiron deux lieües, et là mouillans l'ancre chasque nuict à huit ou neuf brasses d'eau, trouuiõs fonds de sable, aucunes fois de grauiers, et aucunes fois de vase; nous sondasmes aussi la riuiere des Dauphins, et la trouuasmes haute sur la barre de deux brasses; mais la mer y croist de trois quartiers de brasse; et apres que nous eusmes, le long de la coste, regardé à descendre, le 27 d'aoust no' vinsmes mouiller à la rade de la riuiere de May, à sept brasses d'eau, demeurans de l'eau à la terre enuiron deux lieües. Le mercredi, 29 du mesme mois, nous entrasmes trois des petits nauires et chassasmes à mõt la riuiere, droit au fort de la Carreline, que noz gens auoyent auparauant basti pour leur estre lieu d'asseurance et de retraite, place assez cõmode, tant pour la riuiere qu'elle a d'vn costé et le bois de l'autre, qui n'est distant que d'vn bien petit quart de lieüe, et le champ entre le fort et le bois, et un costau fort plaisant tout couuert

d'herbes fort grandes et espesses, et n'y a chemin au bois, sinon que la largeur d'vn pas d'homme que noz gens auoyẽt fait pour aller à la fontaine dans le bois.

Quand donc nous fusmes arriuez pres d'icelle place, nostre lieutenant fist descharger et porter les viures au fort, et autres munitions pour recreer la place, et commanda que nous artisans, femmes et petits enfans, y allissions, et nous y fait conduire par le sieur d'Vlly, de Beauchaire et autres, ausquels aussi il laissa la garde de son plus precieux bagage. Ceux qui nous attendoyẽt au fort furent grandemẽt resiouys de nostre venue, car ils estoyent angoissez et troublez d'estre si long temps sans rien ouïr de la France : et qui plus augmentoit leur douleur, ils estoyent sans viures, sinon qu'ils se vousissent renger à la façon de viure des païsans sauuages, desquels encor ne pouuoyent-ils rien auoir, si non par covrses, auec force et violẽce, comme plus amplemẽt nous dirons en son

lieu. Or quand nous fusmes de seiour, ie consideray la forme des habitans de la terre, qui me sembla bonne et assez humaine, car les hõmes sont droits et quarrez, et d'vn taint tirant au rouge. I'ay entendu dire qu'ils ont rois en chasque village, et pour ornement ils ont le cuir marqueté d'vne estrange façon; ils n'ont aucun accoustrement, non plus les hommes que les femmes; mais la femme ceint vn petit voile de pellisse de ciof ou d'autre animal, le nœud batãt le costé gauche sur la cuisse, pour couurir la partie de sa nature la plus honteuse; ils ne sont ne camus ne lippus, ains ont le visage rond et plain, les yeux aspres et vigoureux; ils nourrissent leurs cheueux fort longs, et les troussent proprement à l'entour de leurs testes, et ceste trousse de cheueux leur sert, comme de carquois, à porter leurs fleches quand ils sont en guerre; c'est merveilles que soudainement ils les ont en main pour en tirer loin et droit au possible. Quãt aux mœurs, ils sont dissolus, ils

n'enseignent point leurs enfans et ne les corrigent aucunement; ils prennent sans cõscience et s'attribuent tout ce qu'ils peuuent secretement emporter. Chacun a sa femme propre, et gardent le mariage, voire avec toute rigueur. Ils sont en guerre contre les païs frõtiers, qui sont de diuers langages. Les armes les plus insignes sont arcs et flèches; leurs demeures sont de figure ronde et quasi à la façon des colombiers de ce païs, fondées et establies de gros arbres, couuertes au dessus de feuilles de palmiers, et ne craignẽt point les vents et tempestes; ils sont souuent faschez de petites mousches, lesquelles ils appellent en leur langage *maringons*, et faut qu'ordinairemẽt aux maisons ils facẽt feu, et expressemẽt sous leurs lits, afin d'estre deliurez de ceste vermine; ils disent qu'elles piquẽt fort aspremẽt, et la partie de la chair touchée de leur morsure deuiẽt cõme celle d'vn ladre. Ils n'estiment rien plus riche ou plus beau que plumes d'oiseaux de diuerses cou-

leurs; ils ont en grand prix, petis calcules qu'ils font d'os de poissons, et autres pierres verdes et rouges; leurs viures sont racines, fruits, herbes et poissons de diuerses sortes, et le poisson leur est fort gras qu'ils sorissent, et l'appellent en leur langue *bouquané*; ils en tirent la graisse et s'en seruent au lieu de beurre ou d'autre sausse; ils n'ont pas de blé, mais ils ont le mil en abondance, et croist à la hauteur de sept pieds; il a son tuyau gros cõme celuy d'vne canne, et son grain est gros cõme vn pois, l'espy long cõme d'vn pied; sa couleur est ainsi que celle de la cire recente; le moyen d'en vser est premièrement de le froisser et resoudre en farine; puis après le deffont par meslinge, et en font leur migan, qui ressemble le ris que l'on sert en ce pays; il le faut mãger aussitost qu'il est fait, pource qu'il se change incontinent, et n'est point de garde; ils ont force vignes bastardes, rampãtes à l'entour des arbres, ainsi que nous voyons en quelques contrees de ce royaume; mais ils

n'ont point l'vsage d'en tirer le vin; leur boisson, qu'ils appellêt *cassinnet*, se fait d'herbes composees, et m'a semblé de telle couleur que la ceruoyse de ce pays; i'en ay gousté et ne l'ay point trouué fort estrange. Qvãt au pays il me semble montueux, et y a beaucoup de forests, qui peut bien estre cause de tant de bestes sauuages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se donnent garde. Ie laisseray à dire beaucoup de choses des animaux estranges, desquels seulemẽt i'ai ouy parler; ce m'est assez de raconter ici ce que i'ay veu et qui me semble digne de memoire, pour la postérité; et singulièrement des crocodilles que l'on voit assez souuẽt sortir du sable pour aller à leur proye. Nous en auons veu plusieurs, mesmes vn mort, et auons mangé de sa chair, qui nous sembla tendre et blãche comme celle d'vn veau, et quasi de mesme goust; il auoit esté tué d'vn coup de harquebouzade, porté entre deux escailles; que s'il n'eust esté là frappé, ses es-

cailles autrement sont assez fortes pour le garentir de tous coups; il auoit la gueulle fort grande, et les maschoüeres renuersees d'vne horrible façon, desquelles les dents s'entretenoyēt ainsi qu'vn peigne, et pouuoit ouurir la gueulle assez grande pour deuorer vne genisse; il estoit long de corps de douze à treze pieds; il auoit les iābes fort courtes à la proportion du corps; ses ongles estrāges et cruels, sa queue forte et longue, en quoy gist et cōsiste sa vie et sa principale défense. Aussi ie n'ay veu en sa gueulle aucune apparēce de langue, si elle n'estoit cachee en son palais, car il auoit (comme i'ay dit) la maschoüere de dessous dessus, chose monstrueuse, et qui seulement à regarder pouuoit donner frayeur aux hōmes; i'ay veu aussi vn serpent mort, assez pres du bois, qui auoit esté tué par l'vn de noz gens, duquel les sauuages vindrent coupper la teste, et l'ēporterēt auec vn grand soin et diligēce; ie n'ay seu savoir la raison pourquoy il auoit ailes par les-

quelles il pouuoit aucunemẽt voltiger sur la terre. Aucuns des nostres estimoyent que les sauuages faisoyẽt cela par quelque superstition, et à ce que i'en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de divinité, mesmes aussi ay-ie prins coniecture de quelques circõstances que facilement on les pourroit dresser, non seulement à ciuilité et honnesteté, mais aussi à saincteté et religion, si le decret du Seigneur le permettoit; car aussitost que la cloche du fort auoit sonné pour faire les prières, ils se tournoyent en la place, et là cõme nous dressoyent les mains au ciel, voire auec reuerence et attention. Ce temps, apres nostre coronal, estoit apres pour s'acquitter fidelement de sa charge, et dõnoit ordre que la place fust tellement remparee et munie, qu'elle servist apres de sauuegarde, si d'auenture les sauuages nous eussent voulu courir sus, lorsque le lundi, troisième de septembre, arriuerẽt, pres de nostre equippage, cinq nauires espagnols. L'admiral se monstrant à la grandeur

de quatre cens tonneaux, la barque de cent cinquante, suiuis de trois patenas qui vindrẽt mouiller l'ancre à l'enfonseure de nos quatre nauires, environ les neuf heures du soir. La nuict ils parlementerent ensemble, et sur ce que les nostres demanderent pourquoy et à quelle fin ils les cerchoyent, respondirent qu'ils estoyent ennemis et que la guerre estoit suffisamment déclaree. Lors les nostres regardant à la force des Espagnols, à leur enuie et mauuais vouloir, deshabillerent et mirent les voiles haut, et les Espagnols firẽt chasse apres eux; mais ils ne les peurent auoir à la voile. Par quoy ils se retirerẽt en la riuiere des Dauphins; car là ils auoyẽt deliberé de faire descẽte, apres avoir cõmuniqué de nostre ruine auec les sauuages, comme l'issue de leur entreprise l'a fait finalement cognoistre; et de ceste riuiere enuoyerent de leurs hõmes par embuscades, autant que ils penserent estre de necessité pour executer leur entreprise. Et auons depuis entendu des

sauuages, qu'ils estoyent en armes enuiron six cens hommes; tost apres trois de noz nauires reuenus à la rade, car la *Trinité*, nostre admiralle, auoit esté emportee vers l'eau; le capitaine Iean Ribaut se delibera auec ces trois d'aller trouuer les Espagnols. Apres auoir resolu en son conseil qu'il estoit necessaire de se mõstrer contre eux sur les eaux, sinon que nous vousissions encourir la perte de noz vaisseaux. Car noz hõmes estans à terre, riẽ ne les eust empesché d'aborder noz nauires, de les crocher, qui nous sembloit vne perte intolerable, pour ce regard principalement; c'est à sauoir que n'auriõs pour l'auenir cõmodité d'enuoyer en France, pour faire entendre à la maiesté du roy, de l'estat de nostre entreprise. Parquoy le lundi, dixième iour de septembre, trois heures après midi, le capitaine et lieutenant de roy voulut receuoir ses hõmes, et apres les auoir exhortez de bien faire pour le seruice du roy, s'embarqua ensemble auec eux; prenant pour sa

défense, non seulement les soldats qu'ils auoyent nouuellement amenez, mais aussi les plus signalez de ceux qui tenoyent la place auparauant, nõmement l'enseigne, caporal et sergent du capitaine Lauduniere. Ce capitaine, ennuyé de n'avoir entendu nouuelles de France, et fasché d'estre privé de viures, vn peu auparavãt que nous fussions là arrivez, pensoit à retourner, et cependant ne se soucioit beaucop si ceux de sa compagnie faisoyẽt choses aux sauuages; de quoy leur bõne affection se destournast des François; ains il les permettoit forcer et amener prisonniers dans le fort, prendre et rauir leur mil et autres choses que la necessité, laquelle ne peut estre so'aucune loy, leur commandoit. Et d'autant que le desir de se venger est naturellement planté au cœur de l'homme, mesmes aussi l'appetit commun à tous animaux de se defendre, son corps et sa vie, et de destourner les choses qui semblent apporter quelque nuisance; il ne faut douter que ce

sauuage ne cõplota et prattiqua auec l'Espagnol, comme il se pourroit deliurer de ceste gent, de laquelle il estoit et en son corps et en ses biens trauaillé. Le mardy, onzième de septembre, à huict heures du matin ou enuiron, lorsque noz gens estoyẽt assez pres des Espagnols, se leua un tourbillõ de vent qui continua long temps, auec de grosses pluyes, esclairs et tonnerres; de sorte qu'à la fois l'air estoit comme en feu, et les parties effrayees des menaces du ciel s'escarterent; les nostres trois nauires furent contraints de ponger; et les autres, admiral et barque espagnole, de faire le vẽt bon; et dura la malice de ce temps iusques au vingt troisieme iour de septembre.

Or les Espagnols descẽdus à terre eurent assez de loisir de nous espionner et mesmes de s'informer des moyẽs qu'ils tiendroyẽt pour nous surprendre, estans bien aduertis que noz forces estoyent sur les eaux, et que le reste qui estoit demeuré au fort, estoit com-

posé partie de malades, encor alterez de l'air de la mer : partie aussi d'artisans, de femmes et petits enfans, le tout montant au nombre de deux cens quarãte ames, recõmandees à la garde et diligence du capitaine Lauduniere qui ne se doutoit aucunemẽt qu'aucune force peust venir par terre pour les endommager. Parquoy la garde leua pour s'en aller rafraischir, à cause des mauvais temps qui auoient cõtinué toute la nuict, vn peu deuãt soleil levant, la pluspart des nostres au fort dormans et en leurs licts : le guichet ouuert, l'Espagnol ayant tracassé bois, estãgs et riuieres, cõduit par le sauuage, et arrivé le ieudy vingtieme iour de septembre au matin, temps fort pluuieux, et entrent sans nulle resistence dans le fort, et font vne horrible execution de la rage et furie qu'ils auoyẽt conceue cõtre nostre nation ; c'estoit lors à qui mieux mieux esgorgeroit hõmes, sains et malades, femmes et petits enfans, de sorte qu'il n'est possible de sõger vn massacre qui puisse

estre esgalé à ceslui-ci, en cruauté et barbarie. Aucuns des nostres les plus habiles sortans de leurs licts s'escoulerẽt, et se sauuerent de vistesse dans les nauires qui estoyent en la riuiere, laissez du coronal à la garde de Iaques Ribaut, capitaine d'vn navire nommé *la Perle*, et de Loys Ballard, son lieutenant : les autres surpris sauterent pardessus la pallissade, singulierement le capitaine Laudu-niere se sauua par la, auec celle qui le seruoit à la chambre. Ie fus aussi surprins allant à ma besongne, le fermoir à la main; car sortant de la cabane, je rencontray les ennemis, et ne trouuay autre moyen deschapper, sinon tourner le dos, et me haster au possible de sauter aussi pardessus la pallissade; car i'estoye aussi poursuivi de pas à pas d'vne picque et pertizane, et ne say cõment autremẽt, sinon de la grace de Dieu, mes forces se redoublerẽt, de moy, dis-ie, poure viellard que ie suis, et tout gris : toutes fois ie sautay le rãpart, ce qu'a loisir ie n'eusse peu faire en

rampant, car il estoit eslevé de huict à neuf pieds, et lors ie me hastay de me sauuer au bois : et comme i'estoye assez près de la rive du bois, à la distance d'vn bon trait d'arc, ie me retournay vers le fort et m'arrestay vn peu de temps sur la coste, et d'autant plus hardiment, parce que personne ne me poursuiuoit. Et comme de cest endroit, tout le fort, mesmes la basse court me fut descouuerte, aussi vi-ie là vne horrible tuerie, qui se faisoit de noz gens, et trois enseignes de noz aduersaires plãtees sur les rampars. Ayant donques perdu tout espérance de voir noz gens ralliez, ie resignay tous mes sens au Seigneur, et me recommandãt à sa misericorde, grace et faueur, ie me lançay dãs le bois, car il me semblait que ie ne pourroye trouuer cruauté plus grãde entre les bestes sauuages, que celle des ennemis : laquelle i'auoye veu se desborder sur les nostres. Or la misere et angoisse en laquelle ie me trouuay lors pressé et enserré, ne voyant plus en terre moyen

de salut, sinõ que le Seigneur de grace speciale et pardessus toute opinion d'homme me deliurast : me faisoit ietter souspirs et sanglots, et d'vne parole rompuë de destresse, crier ainsi au Seigneur. O Dieu de noz peres, et seigneur de misericorde, qui nous as commandé de t'inuoquer, mesmes du profond des enfers et des abysmes de mort, promettant incõtinent ton aide et ton secours, monstre moy pour l'esperance que i'ay en toy, quel chemin ie doy tenir, pour venir à fin de ceste miserable vieillesse, plongee au gouffre de douleur et d'amertume : au moins fay que sentant l'effect de ta mercy, l'asseurãce que i'ay de tes promesses conceuë en mon cœur, ne me soit arrachée, pour l'apprehension de la cruauté de ces bestes sauuages et furieuses d'vn costé, et de tes ennemis et les nostres d'autre : qui nous en veulent plus, pour la memoire de ton nom qui est inuoqué sur nous, q' pour autre chose : Aide-moy, mõ Dieu, assiste-moy, car ie suis tant affligé que

plus n'en puis. Et cependant que ie faisois ce discours, trauersant le bois fort espès et comme tissu de ronces et espines, au dessous des hauts arbres, ou il n'y auoit chemin ne sentier aucun, à peine auoy-ie tracassé le chemin de demie heure, quand ie vins à entendre vn bruit, cõme de pleurs et gemissemens d'hommes qui estoyent à l'entour de moy. Et m'auançãt au nom de Dieu et en la confiance de son secours, ie descouuri l'vn des nostres, nommé le sieur de la Blonderie, et un peu arriere de luy, un autre, nommé maistre Robert, assez cognu de no' tous, d'autãt qu'il auoit charge de faire les prieres en nostre fort. Tost apres aussi nous trouuasmes le laquais du sieur d'Vlly, le neueu de M. Lebeau, maistre Iaques Tousé, et plusieurs autres : et nous assemblez conferions de nos miseres, en cõmun, et deliberiõs de ce que nous auriõs à faire pour sauuer noz vies : l'vn des nostres, assez estimé d'estre fort exercé en la leçon des Escritures sainctes,

proposa quasi en ceste maniere : Frères, nous voyons en quelle extremité nous sõmes, quelque part que nous tourniõs les yeux, nous ne voyons que barbarie. Le ciel, la terre, la mer, le bois, les hommes : bref, rien ne no' fauorise : que savons-nous si nous rendãs à la misericorde de l'Espagnol, il nous fera grace ? Bien encor qu'il nous tue, ce sera pour souffrir vn peu de temps : ils sont hõmes, et ce peut faire que leur fureur appaisee, ils nous receuront à quelque composition ; autrement que pourrions-nous faire ? Ne vaut-il pas mieux tomber en la main des hommes, qu'en la gueulle des bestes sauuages, ou bien se laisser mourir de faim en ceste terre estrange ? Apres qu'il eut ainsi parlé, la plus part de notre compagnie fut de son aduis, et loua son cõseil. Nõobstant que ie remõstrasse la cruauté encor toute sanglãte des aduersaires, et que ce n'estoit point seulement pour vne cause ou debat humain qu'ils auoyent executé d'vne telle fureur leur entreprise ,

mais principalement pour l'aduertissement qu'on leur auroit donné, que nous seriõs de ceux qui se seroyent reformez à la prédication de l'Éuãgile; que nous serions lasches de regarder plustost aux hommes qu'à Dieu qui fait viure les siens au milieu de la mort, et donne ordinairement son assistance, lorsque l'espérance des hommes est en défaut. Aussi alleguoy-ie quelques exemples de l'Escriture à propos de Ioseph, de Daniel, d'Elie et des autres prophetes, mesmes des apostres, cõme de S. Pierre et de S. Paul, qui tous ont esté tirez hors d'affliction, voier par moyẽs extraordinaires et estrãges au sens et à la raison de l'hõme : son bras, disoy-ie, n'est amoindri ne affoibli aucunemẽt, sa main est touiours vne. Ne uous souuiẽt-il poït, disoy-je, de la fuite des Israëlites deuant Pharaõ ? Quelle esperãce auoit le peuple d'eschapper des maïs de ce tyran puissant et cruel? il leur marchoit quasi sur les talons. Deuant eux ils auoyẽt la mer,



aux deux costez les montagnes inaccessibles.

Quoy donc? celuy qui a ouuert la mer pour faire la voye à son peuple, et pour puis apres engloutir ses ennemis, ne pourroit-il nous conduire par les lieux champestres de ce pays estrãge? Quoy que ie tinse tels propos, six de la compagnie suiuirent la premiere proposition; et nous abãdonnerent pour se retirer à la part de noz ennemis, esperant trouuer grâce deuant eux; mais ils cogneurent incontinent, et par experience, quelle folie c'est de se fier plus aux hommes qu'aux promesses du Seigneur. Car estans sortis hors le bois, cõme ils descendoyent au fort, ils furent incontinent saisis des Espagnols, et traittez à la façon des autres. Ils furent donc esgorgez et massacrez, et puis trainez au bord de la riuiere, où les autres tuez au fort estoyent par monceaux. Ie ne veux pas ici me taire d'vn exemple d'extreme cruauté. Iaques Ribaut, capitaine de *la Perle*, tenoit les nauires à l'ancre, à cent pas pres de ceste boucherie, où il re-

ceut beaucoup de ceux qui eschapperēt de ceste tuerie. Or les Espagnols ayant le cœur gros à cause de leur victoire, et acharnez à partuer le reste des François, braquerent les canons du fort contre les nauires et batteaux; mais à cause du temps pluuieux, et que les canons aussi estoyent mal apprestez, ils ne feirent aucun dommage à noz gens; mais ils firent marcher vne trompette jusqu'à eux pour les sommer de se rendre. Et quād ils veirent que cela ne les intimidoit aucunement, ils enuoyèrēt un de leurs hommes iusques aux nauires, mettant en auant l'authorité de Don Pedre de Malucudo, coronal de leur compagnie, pour composer auec noz gens, à telle condition qu'ils quittassent les nauires et qu'ils se retirassent auec les batteaux, leurs bagues sauues, aux autres nauires qui estoyent bas à l'embouchure de la riuiere, distant du fort enuiron deux lieuës; à quoy noz gens respondirent qu'il y eust aucune guerre entre eux, que depuis six mois ils avoyent receus com-



mandement du roi pour faire ce voyage, que tant s'en faut qu'il fust entrepris pour faire tort ou exaction à aucun, quand il leur estoit expressémẽt defendu de sa maiesté, et mesmes de son admiral, de ne faire descente en aucune terre d'Espagne, ni mesmes en approcher de peur de les offenser. Nous auõs gardé et obserué inuiolablemẽt le commandement du roy, et ne pouuez dire contre nous que nous ayons esté cause du massacre que vous auez fait de noz hommes cõtre tout vsage de guerre, ce qui nous fait seigner le cœur et de quoy pourrez bien vous ressentir en tẽps et lieu. Quant au nauire que vous demandez, vous auriez plustost noz vies; et oĩs vous n' voudrez parforcer, nous employerons le moyen que Dieu et nature nous a donné pour nous defendre. L'Espagnol retourné rapporta que noz gens ne se mouuoyent pour rien, ains qu'ils estoyẽt deliberez de se bien defendre. Lors ceste furieuse troupe reictta sa colere et sanglant despit sur les

morts, et les exposerent en monstre aux François qui restoyent sur les eaux, et taschoyent à naurer le cœur de ceux desquels ils ne pouuoyent, comme ils eussent bien voulu, desmembrer les corps; car, arrachant les yeux des morts, les fichoyent au bout des dagues, et puis auec cris, heurlemens et toute gaudisserie, les iettoyent contre noz François vers l'eau. Quant à nous qui demeurasmes au bois, nous continuasmes à trauerser, tirans à nostre iugement au plus pres de la mer. Et comme il pleut à Dieu de conduire noz pas et dresser noz voyes, bientost nous paruinsmes à la croupe d'vne montagne, et de là cõmençasmes à voir la mer. Mais il y auoit encor grande distance; et qui pis estoit, le chemin que nous auions à tenir se monstroit merueilleusement estrange et difficile; premieremẽt, la montagne de laquelle descẽdre il nous estoit necessaire, estoit de telle hauteur et si roide qu'il n'estoit possible à homme, en descendant, se tenir debout, et iamais n'eus-

sions osé nous mettre à descendre sans l'esperãce que nous auions de nous cõtretenir par les brãches des buissons qui estoyẽt fréquens sur le costau de la montagne, et pour sauuer la vie, n'espargnant point les mains, lesquelles nous avions toutes gastees et sanglantes, mesmes les iambes et quasi tout le corps deschiré. Or, descendus que nous fusmes de la montagne, no' perdismes la veuë de la mer, à cause d'vn petit bois qui estoit cõtre nous planté sur vne petite colline, et pour aller au bois il nous falloit trauerser vne grande pree toute de vase et de fondrière, couuerte de roseaux et autres sortes d'herbes fort estrãges; car le tuyau estoit dur comme bois, et les fueilles nous decoupoyent pieds et iambes iusques au sang, estans tousiours en l'eau iusques au fourc, et qui redoubloit nostre misere et calamité; la pluye tomboit tellemẽt du ciel sur nous que, cõme en vn deluge, nous estions tout ce temps-là entre deux eaux; et plus nous marchions auant,

aussi nous trouuiõs l'eau profonde. Et lors, pensant bien estre au dernier periode de nostre vie, nous embrassasmes l'vn l'autre, et d'affection commune nous commençasmes à souspirer et crier au Seigneur, accusant noz pechez, et recognoissans sur nous la rigueur de ses iugemens. Helas! Seigneur, disiõs-nous, que sommes-nous plus q' poures vermisseaux de terre? noz ames, toutes alterees de douleur, se rendent entre tes bras; ô Pere de misericorde et Dieu de charité! deliure-nous de ce pas de la mort; ou si tu veux qu'en ce desert nous tirions le dernier soupir de la vie, assiste-nous à ce que la mort, de toutes choses la plus terrible, nous venant saisir, ne nous estonne d'auantage, mais que nous demeurions fermes et stables au sens de ta faueur et bien vueillance que nous auons tant et tant esprouvee à cause de ton Christ, pour dõner lieu à l'esprit de Satan, esprit de desespoir et de deffiance; car, soit que nous mourions, nous protestõs maintenãt deuant ta

maiesté, que nous voulons mourir à toy; soit que nous viuions, ce sera pour raconter tes merueilles au milieu de l'assemblee de tes seruiteurs. Nos prières faites, nous marchasmes à grand'peine droit au bois, tãt que nous arrivasmes pres d'vne grosse riuiere q' couroit au milieu de ceste pree; le canal estoit assez estroit, mais fort profond, et l'eau y coulloit de grande vistesse, d'autant que tout le champ pendoit vers la mer. Ce fut vne autre augmentation de noz angoisses, car il n'y auoit homme des nostres qui osast entreprendre à passer la riuiere à nage; mais en ceste cõfusion de noz pensees, quãt à trouuer moyen de passer outre, il me souuint du bois que nous auiõs laissé derriere nous; apres auoir exhorté mes freres à patiẽce et à continuer à bien esperer du Seigneur, ie retournay au bois, et y coupay vne lõgue perche, auec vn fust d'vn fermoir assez grãd qui me demeura en main, de l'heure que le fort fut pris, et retournay aux autres qui m'attendoyent

en grãde perplexité. Or ça, dis-ie, freres, essayõs si Dieu, par le moyen de ce baston, nous voudra donner quelque auantage à parfaire nostre chemin. Lors nous couchasmes la perche dessus l'eau; l'un des nostres, et chacun à son tour, la tenãt par le bout et entrãt en l'eau, portoit la perche quant à soy; et au milieu du canal, cõme nous en perdions la veuë, le poussasmes de force assez pres de l'autre riue, où il print terre à l'aide des cannes et autres herbes qui estoyẽt de l'autre bord; et, à son exemple, passames ainsi vn à la fois; mais ce ne fut pas sans grãd peril et sans boire beaucoup de ceste eau salee, voire et tellement que nous, venans à l'autre bord, nous auions le cœur tout espoussetë, et estions ainsi affadis comme si nous eussions esté à demi noyés. Apres que nous fusmes reuenus et que nous eusmes repris courage, tẽdans touiours à ce bois que nous auions remarqué proche de la mer, la perche mesme no' fut necessaire à passer vn autre bras d'eau, qui

ne nous donna pas moins de fascherie que le premier; mais, grâces à Dieu, nous le passames et entrames le soir mesme dedãs le bois, où demeurames la nuict en grande crainte et tremblement, estans debout contre les arbres. Et combien que nous fussions trauaillez tant et plus, si n'aviõs-nous pas volonté de dormir. Car quel pourroit estre le repos des esprits en telle frayeur. Mesmes no' vismes aussi enuiron le poinct du iour vne beste grande comme vn cerf, à cinquante passes pres de nous, qui auoit la teste fort grosse, les yeux flamboyans et sans siller, les oreilles pendantes, ayant les parties de derrière eminẽtes. Elle nous sembla monstrueuse à cause de ses yeux fort estincellans et grans à merueilles; laquelle toutes fois ne s'approcha de nous pour nous faire aucune nuisance. Le iour venu nous sortismes du bois et reuismes la mer, à laquelle nous aspirions apres Dieu, comme au seul moyẽ de sauuer noz vies; mais nous fusmes de rechef faschez et troublez, car nous apper-

ceusmes vu pays de mareses et lieux fangeux, plein d'eau et couuert de roseaux, cõme celui que nous auions passé le iour precedẽt. Nous marchames donc au trauers de ceste pree, et assez pres de la route que nous auiõs à faire. Nous apperceusmes parmi les roseaux vne troupe de gẽs que nous estimions estre de prime face noz ennemis, qui fussent là venus pour nous coupper chemin; mais quãd nous eusmes veu de pres que ils estoyent desolez comme nous, nuds et effrayez, nous entendismes incontinent qu'ils estoyent de nos gẽs; aussi estoit-ce le capitaine Lauduniere, sa fille de chambre, Iacques Morgues de Dieppe, Frãçois Duval de Roüen, le fils de la couronne de fer de Roüen, Nigaise de la Crotte, Nicolas le menuzier, la trompette du sieur de Lauduniere et autres, qui tous ensemble faisoyẽt le nombre de vingt-six hommes. Sur la deliberation de ce que nous auions à faire, deux de nos gens monterent au couppeau de l'vn des arbres le plus haut, et des-

couvrirent l'un de noz petis nauires, qui estoit celuy du capitaine Maillard, auquel ils donnerent le signal, pour lequel il fut aduerti que nous auions besoin de son secours. Lors il nous fait arriver sa petite barque; mais pour approcher du riuage il nous estoit necessaire de trauerser des roseaux et autres deux riuieres semblables à celles que nous auions passees le iour precedẽt. A quoi nous furẽt grandement vtiles et necessaires la perche que i'avoye couppee l'autre matin, et deux autres desquelles ceux du sieur de Laudunierc auoyent fait prouision, et vinsmes assez pres de la barque, mais le cœur nous faillit et de faim et de travail, et fussions demeurez là, sinon que les matelots nous eussent presté la main, qui se monstrerẽt fort secourables, et nous porterent les vns apres les autres iusques dedãs la barque, et nous rendirent tous au nauire où nous fusmes bien et cherement receus; ils nous donnerent pain et eau, et apres avoir mangé nous commençasmes petit

à petit à reprēdre force et vigueur qui nous fut argument tres-certain de recognoistre le salut du Seigneur, lequel nous auait sauuez cōtre l'esperance d'vne īnfinité de dãgers de mort, desquels nous auions esté enuironnez et assiegez de toutes parts, pour luy en rendre graces et louanges à iamais. Nous passasmes ainsi toute la nuict, racontans les merueilles du Seigneur, et nous consolasmes les vns les autres en la souuenance de nostre salut. Et le iour estant venu, Iaques Ribaut, capitaine de *la Perle*, nous aborda pour conferer auecques nous de ce que nous pourriōs faire, et du moyen que nous pourrions tenir pour sauuer le reste de noz hōmes et les vaisseaux. Et alors il fut remōstré le peu de viures que nous auions, noz forces rompues, noz munitions et apparats de defense saisis, l'incertitude de l'estat de nostre coronal, ne sachant s'il estoit eschoüé en quelque costé, au loin arriere de nous, emporté de la tourmente. Nous conclumes donc que nous ne



pourrions mieux faire que d'essayer de retourner en Frãce, et furent d'aduis les plus grans de nostre cõpagnie de separer en deux parties ceux qui estoyẽt eschappez de la iournée du fort, et que l'une demeurast en la *Perle*, et l'autre se retirast sous la charge du capitaine Maillard. Or le ieudi, vingt-cinquieme iour du mois de septẽbre, nous partismes de ceste coste à la faueur d'vn gros vent du nord, estans deliberez de nous retirer en France; et, dès le premier iour, noz deux nauires ont esté tellement escartez, que plus ne nous sommes entre-trouuez sur les eaux.

Nous singlasmes cinq cẽs lieües assez heureusement; et alors, un matin, enuiron soleil leuant, fusmes assaillis d'vn nauire espagnol, lequel nous soutinsmes au possible, et les canonnasmes d'vne telle sorte que nous les rendismes subiets à nostre deuotion, et les batismes tellement qu'õ voyoit le sang regorger par les naugeres; nous les teniõs

ainsi comme rendus et descendus tout bas; mais il n'y auoit aucun moyen de les cramponner, à cause du temps qui estoit fort impétueux; car il y auoit danger en les cramponnãt s'entrefroisser, qui eust esté pour nous enfondrer et faire couler bas, eux aussi se cõtentans de ceste charge nous donnerẽt congé, et les laissames ioyeux, et remercians Dieu, de ce qu'aucun de nous ne fut blessé en ceste escarmouche ne tué, sinon nostre cuisinier. Le reste de nostre nauigation a esté sans aucune rencontre d'ennemis; mais nous auons esté fort tourmẽtez des vents, qui nous ont maintes fois menassez de nous jetter à la coste d'Espagne, qui eust esté le comble de noz malheurs, et la chose que nous auions en plus grãde horreur. Nous auons aussi enduré sur les eaux beaucoup d'autres choses, cõme froit et faim, car, il faut bien entendre que nous autres qui estions eschappez de la terre de la Floride, n'auions pour tout vestement ou accoustrement, tant pour le iour comme pour la

nuiet, fors que la simple chemise, ou quelque autre petit haillon, qui estoit bien peu de chose pour nous défendre à l'encontre de l'iniure du tẽps : et qui pis est, le pain que nous mangions, nous le mangions fort escharsemẽt, et estoit tout corrompu et gasté, mesmement aussi l'eau que nous auions estoit toute empuãtie, de laquelle néantmoins nõ' n'auiõs pour tout le long de la iournée que plein une petite tasse.

Ceste mauuaise nourriture a esté cause que nous estans descendus à terre, sommes tõbez en beaucoup de diverses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoyent en nostre compagnie, et fusmes pour la fin de ceste nauigation périlleuse et lamentable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous auons esté receus et traittez fort humainement et gracieusemẽt des habitans du pays et de ceux de la ville, nous donnãt de leurs biens autant que nostre nécessité le requéroit : et assistez que auons esté de leur

Noz gens, comme i'ay dit ci devãt, estoyent du costé de la riuiere au dela du fort, et le iour mesme veirent de l'autre costé vers le fort vne trouppe d'hõmes en armes, l'enseigne desployée. Après qu'ils eurent cognu par cõiectures, autant qu'ils en peurẽt prendre, en telle distance de lieu, que c'estoyent Espagnols. Noz François en telle abysme d'angoisse, pour extrême recours envoyèrẽt à nage quelques vns de la compagnie, pour leur faire offre de se rendre leurs vies sauves. Les déléguez furent reçus de prime face assez humainement. Le capitaine de ceste compagnie Espagnole, lequel se faisoit nõmer Vallemande, protesta en foy de gentilhomme, cheualier et chrestien, de sa bienvueillance enuers les François, mesmement aussi que c'estoit la façõ qui auoit esté de tout temps pratiquée en la guerre que l'Espagnol victorieux se cõtentast, à l'endroit du François principalement, sans passer plus outre : exhortant en truchemẽt, ãfin q' tous fussent persuadez de ceste



belle promesse, que iamais il ne voudroit faire faire en cest endroit, dequoy les nations se puissent en après ressentir, et prestement fist accoustrer vne barque, en laquelle il cõmãda qu'il y eust cinq hõmes Espagnols qui entrassent dedans, et qu'ils passassent outre à nos gens, ce qu'ils firent. Or estans passez, et la harangue faite de la part du capitaine Vallemande, le capitaine Iean Ribaut entra des premiers en la barque avec les autres, iusques au nombre de trente, qui fut reçeu de Vallemande assez humainemẽt, mais les autres lesquels estoyent de sa compagnie furent menez assez loin arrière de luy et liez tous, deux à deux, les mains derrière le dos.

Alors le reste des nostres passoit, trente à la fois, cependant que Vallemande faisoit entretenir de paroles feintes et simulées ce bon capitaine Iean Ribaud, lequel s'attendoit simplement à la foy de ce Vallemande, à laquelle il s'estoit rendu. Or les nostres estans tous passez furẽt ainsi liez ensemble deux à deux,

boucherie, lors à son de phiffres, tabourins et trompes, la hardiesse de ces furieux Espagnols se besbẽdessur ces poures François, lesquels estoyent liez et garottez : la c'estoit à qui donneroit le plus beau cousp de picque, de hallebarde et d'espée, de sorte que en demye heure ils gagnèrẽt le champ et emportèrent ceste glorieuse victoire, tuans ceux-la vaillamment qui s'estoyent rẽdus, et lesquels ils avoyẽt receu à leur foy et sauuegarde.

Or durant ceste cruauté le capitaine Iean Ribaud fait quelques remontrances à Vallemande, pour sauuer sa vie : mesmes le sieur d'Ottigny se iettant à ses pieds, l'appelloit de sa promesse : mais tout cela ne leur servit de rien : car leur tournant le dos marcha quelques pas arrière d'eux, et l'vn de ses bourreaux frappa par derrière d'vn coup de dague le capitaine Iean Ribaud, tellement qu'il le fist tomber par terre, et puis bien tost après redoubla deux ou trois coups, tant qu'il luy eust osté la vie.

Voilà quel a esté le traitemēt que les nostres (lesquels s'estoyent rendus sous ombre de bonne foy) ont reçu de l'Espagnol. Et pour combler leur cruauté et barbarie : ils ont rasé la barbe du lieutenant du roy, pour faire monstre de leur expédition, et l'ont bien tost après enuoyée à Ciuile, ainsi cōme aucuns de noz matelots, réseruez et employez pour ce mesme voyage, nous ont ces iours passez fidèlement raconté, nommément Christophe le Breton du Haure de Grâce, lequel s'est secrettement retiré de Ciuile à la ville de Bourdeaux, et s'est fait porter par les nauires de Bourdeaux à Dieppe, et pour le trophée de leur renommée et victoire, démembrèrent le corps de ce bon et fidèle seruiteur du roy, et firent de sa teste quatre quartiers lesquels ils fichèrent en quatre picques, et puis les planterēt aux quatre coings du fort.

FIN DE LA FLORIDE,
acheuée d'imprimer le 25 d'aoust 1566.

LA

REPRINSE DE LA FLORIDE

PAR

LE CAPPITAINE GOURGUE.

Entre plusieurs singularitez incongneues aux siecles passez que Dieu a reservées pour les hommes de ce temps, la plus admirable à mon advis est une quatreiesme partie de la terre descouverte depuis quatre-vingts ans aussi grande ou plus que les trois ja congneus et descrites par les anciens, et une infinité de belles isles qui sont autour de ceste nouvelle terre, dont nous sont advenuz infinies commoditez : et entre autres ceste-cy, que les hommes studieux n'estimeront la moindre.

Que la géografie auparavant manque de moitié, par ce moien h'a maintenant receu son acomplissement et perfection : et l'histoire naturele des animaux, des plantes, de la pierrerie, et des métaulx en a esté de beaucoup augmentée. Plusieurs belles choses que les anciens avoient plustost conclues par ratiotination, que congneues par expérience, en ont esté confermées, comme qu'il y a des antipodes; et ce qu'à peine eust-on osé esperer qu'on peult y aller et venir, négotier, traffiquer et contracter avec eulx. Beaucoup d'erreurs invétérées en ont aussi esté convaincues, comme que la terre entre les deux tropiques fust inhabitable, stérile et bruslée: où elle s'est trouvée très peuplée et plus fertile et temperée qu'elle n'est ès régions mesmes que jusques icy ont eu la réputation et le nom de tempérées.

C'este descouverte aiant esté faicte par Christofle Colomb genevois en l'an mil quatre cens quatre-vingts et douze, les princes qui pour

lors en furent les premiers advertiz et qui en estoient les plus près, envoierent tout aussi tost chacun en son endroict pour s'emparer de ce pays le plus qu'ils pourroient, et jouir seulz ou les premiers des grandes richesses dont on leur avoit faict rapport, lesquelles ont depuis surmonté leur expectation et celle de tous les hommes. Mais ce pays estant si grand comme nous avons dit tout ce qu'ils ont peu faire c'a esté d'en avoir une grande partie, et descouvrir les meilleurs endroictz pour s'y arrester, et y peupler. Et après en avoir occupé aultant qu'ils ont peu, il est resté du pais encores plus que tous les princes de l'Europe n'en pourroient tenir. En ce pais vuide et non occupé par eulx estoit la Floride. Au commencement du regne du roi Charles IX à présent régnant que les François y allèrent et en prinrent possession pour le Roy y érigeant deux collonnes de pierre avec la devise de sa majesté. Et y aians basti ung fort sur la rivière de May près de la mer, et

s'y estans accomodez de maisons pour le nombre qu'ils estoient, y commanderent au gré mesmes des Indiens jusques en l'an mil cinq cens soixante-quatre, que les Espaignols jaloux de ce que les François voulloient part en ce nouveau monde, se deliberèrent d'executer sur eulx en trahison ce qu'ils n'espéroient pouvoir faire en gens de bien. Et sous coulleur de la paix et alliance qui estoit entre les rois tres chrestien et catholique, estans descenduz à la coste de la Floride avec grand nombre de navires au mois de septembre dudit an 1564, demandent à parler au cappitaine Jehan Ribault, lieutenant du roy, et nouvellement arrivé en ce pais de la Floride avec puissance et commission de sa majesté, lequel estant venu à eulx à la bonne foy est massacré par eulx traitreusement et cruellement avec toute sa compaignie, puis ces traistres et meurtriers vont vistement trouver les autres François qui estoient au tour du fort en peu de nombre, ne se doubtans

d'aucune trahison, et les tuent, entrent dans le fort et s'en emparent, et quand ils ne trouvent plus d'hommes se jectent sur les pauvres femmes, et après avoir par force et violence abusé de la pluspart, les assoment toutes et couppent la gorge aux petits enfans indifféramment. Or, il faut noter que quant ils se veirent au dessus des François, ils en prinrent en vie le plus qu'ils peurent, et les aiant gardez trois jours sans leur rien donner à manger et les aiant faict endurer tous les tourmens et toutes les mocqueries dont ils se peurent adviser, ils les pendirent à des arbres qui estoient aupres du fort. Mesmes ils escorchèrent le lieutenant du roy, et en envoierent la peau au roy d'Espaigne, arrachèrent les yeulx qu'ils avoient meurtris, et les aiant fichez à la poincte de leurs dagues faisoient entre eulx à qui plus loing les jetteroit.

Les nouvelles de ce cruel massacre estans apportees en France, les François furent

merveilleusement oultrez d'une si lasche trahison et d'une si détestable cruaulté : et principalement quant ils entendirent que les traistres et meurtriers en lieu d'estre blasmez et punis en Espaigne, y estoient louez et honnorez des plus grands estats et honneurs. Tous les François s'attendoient qu'une telle injure faicte au roy et à toute la nation françoise seroit bien-tost vengée par authorité publique : mais ceste attente les aiant frustrez l'espace de trois ans, ils souhaictoient qu'il se trouvast quelque particulier qui entreprist un acte si nécessaire pour l'honneur et réputation de la France. Il n'y avoit celuy qui n'eust bien voulu avoir la louange d'avoir parachevé une telle entreprise ; mais il y avoit tant de difficultez et si grandes que l'amertume d'icelles degoustoit un chacun de la doulceur de ceste louange ; la chose ne se pouvoit faire sans une grande despence, tant pour la construction et équipage des navires, que pour les armes, vivres et paiement des

hommes de guerre et mariniers qu'il y falloit; peu de gens peuvent, moins encores veullent faire de si grands fraiz; davantage l'événement pour infinies considerations en estoit fort incertain, hazardeux et périlleux, et qui pis est, on ne voioit poinct que ceste entreprise estant mesmes conduicte et executée sagement et heureusement peust estre exempte de quelque calomnie. Ainsi il estoit fort difficile de trouver qui voulust racheter ceste calomnie avec la perte de ses biens, et avec une infinité d'aultres incommoditez et périls. Touttefois le cappitaine Gourgue gentilhomme gascon, incité du zèle qu'il a tousjours eu au service de son roy, où il s'est continuelement employé dès son jeune aage tant en France qu'en Ecosse, Piémont et Italie, selon que les affaires se sont présentez soit par mer ou par terre, fermant les yeulx à toutes ces difficultez qu'il prévoioit bien, entreprit d'executer ceste si juste vengeance, ou de mourir à la poursuicte.

Le cappitaine Gourgue doncq au commencement de l'année mil cinq cens soixante sept voiant que son service n'estoit requis de par deça le royaulme estant paisible dedans et dehors, et n'y aiant encores aucune apparence des guerres civiles qui se renouvellerent neuf mois après, resolut d'aller à la Floride, tenter s'il pourroit venger l'injure faicte au roy et à toute la France. Et encores qu'il commençast à faire ses préparatifz dès le commencement de l'année, toutesfois il ne fut prest à partir jusques au mois d'aoust. C'estoit une execution qui ne consistoit pas seulement en vertu et experience, mais (comme nous avons dit) elle requeroit aussi une grande despence, à laquelle le revenu d'un simple gentilhomme ne pouvoit suffire, et de luy moins que de tout autre, qui toute sa vie s'est estudié plus à acquérir honneur et réputation qu'à amasser des biens de fortune. Par quoy se trouvant court de ce costé-là il vent son bien et empruncte de ses amis tant pour

faire bastir, armer et équipper deux petites navires en forme de roberge et une patache en façon de frégatte de Levant, qui à faulte de vent peussent voguer à rame, et feussent propres pour entrer en la bouche des grandes rivières, qu'aussi pour achapter la provision d'une année de vivres et autres choses nécessaires pour les hommes de guerre et mariniers qu'il entendoit mener. Et aiant faict toutes ces choses et bien pourveu à tout, il s'embarqua à Bourdeaux le second jour d'aoust, avec permission de monsieur de Montluc lieutenant pour le roy en Guyenne (touteffois son congé ne faisoit mention d'aller à la Floride, mais d'aller à la coste du Benin en Afrique faire la guerre aux negres), et descend le long de la rivière à Royan à vingt lieues de Bourdeaux, où il fait sa monstre, tant de soldats que de mariniers. Il y avoit cent harquebouziers aians tous harquebouze de calibre et morrion en teste, dont plusieurs estoient gentishommes, et quatre vingtz ma-

riniers qui au besoing sçavoient bien faire l'office de soldats, aussi avoit-il des armes propres pour eulx comme arbalestre, picques et toutes sortes de long bois. Après la monstre faicte, le cappitaine Gourgue donne le rendez-vous accoustumé en telles expeditions. Mais ainsi qu'il estoit prest à partir, se leve ung vent contraire qui le contrainct de sejourner huict jours à Rojan, ce vent estant ung peu remis il se meit sur mer pour faire voille; mais bien-tost après il fut repoussé vers la Rochelle, et ne pouvant mesmes estre à la radde de la Rochelle pour la violance du temps, il fut contrainct de se retirer à la bouche de la Charente et sejourner la huict jours à quoy il avoit grand regret pour les vivres qui se consomment, et pour la craincte qu'il avoit que ses gens ne prinsent ce retardement pour ung mauvais presaige, et n'en perdissent l'allégresse qu'il y avoit trouvée du commencement.

Le vingt-deuxiesme jour d'aoust, le vent

estant cessé, et le ciel donnant apparence d'un plus doulx temps pour l'advenir, il se remect sur mer et faict voille, le temps ne luy est guères propice, et avec grande difficulté il parvient au cap de Finibus-Terræ, où de rechef il fut assailly du vent ouest, qui souffla par l'espace de huict jours pendant lesquels il fut en grand danger de naufraige, et en toutes les peines du monde pour ses gens qui le prierent instamment de s'en retourner. La navire où estoit son lieutenant s'esgara et ne peust-on sçavoir de quinze jours si elle estoit sauve ou périe. A la parfin elle se rendit au lieu du rendez-vous, qui estoit en la rivière de Lor en Barbarie, où le cappitaine Gourgue l'attendoit : lequel faict icy reposer et rafraischir ses gens si travaillez et recreuz qu'ils n'en pouvoient plus, il les console et conforte par tous les moiens dont il se pouvoit adviser; et quant il les a bien remis et r'asseurez, il faict lever les ancres, et costoiant une partie de l'Afri-

que recongnoit le pais en passant, pour y pouvoir mieux faire service à sa majesté, si la commodité se presentoit quelquefois. Et comme il séjournoit au cap Blanc pour faire peu à peu accoustumer l'air à ses gens, et par ce moien les entretenir en santé, trois roys de nègres les viennent assaillir suscitez par les Portugois qui ont ung chasteau à dix lieuës de là, n'osans y venir eulx-mesmes. Ces nègres sont si bien receuz par deux fois qu'ils n'y veullent retourner pour la troisième, et abandonnent le port au cappitaine Gourgue : lequel toutefois bien-tost après partit de là et costoiant encore l'Affrique vint surgir au cap Vert; de là prenant la routte des Indes il singla en hautte mer; et aiant traversé la mer de Nort, la première terre où il aborda fut une isle appellée la Dominicque habitée de sauvaiges seulement, où il demeura huict jours pour les bonnes eaues qui s'y trouvoient. Après lequel temps poursuivant ses erres il vint à une autre isle qu'on

appelle Sainct-Germain de Portericque, que les Espaignols tiennent où ils trouvèrent d'une sorte de figues fort grosses et longues qui naissent ès buissons, elles sont vertes et espineuses par dehors et rouges au dedans comme escarlatte. Ils en mangèrent sous l'asseurance d'un qui avoit esté à la Floride du temps que les François y commandoient que le cappitaine Gourgue menoit avec soy pour luy servir de trompette et de truchement, elles sont ung peu aigrettes, au reste de fort bon goust, et desaltèrent fort. Mais quant on en a mangé une demie douzaine elles font uriner à force et rendent l'eaue rouge comme leur dedans est rouge. Nos gens pensoient faire du sang et estre morts, et crioient contre le trompette qui se rioit d'eulx, et comme on se vouloit ruer sur luy, il les asseura qu'il n'y avoit aucun danger, et que c'estoit le naturel de ce fruict de colorer ainsi l'urine sans faire aucun mal n'y apporter aucun dommage. Partans de là, ils vinrent à la Monne, isle

non habitée que de sauvaiges, fort fertile et plantureuse, où entre autres fruicts on trouva des plus beaulx et meilleurs oranges, citrons et melons qu'on eust jamais mangé, et d'une sorte de figues longues de demy-pied en forme de cocombres aians la peau verte et le dedans jaulne fort bonnes à manger qu'on appelle platanes à la mode du pais. On y use aussi d'une espèce de racine semblable à des naveaux, laquelle cuitte à l'eaue ou sur la bréze h'a le goust de chastaignes cuittes, les gens du pais l'appellent patattes. Les habitans y sont bonnes gens et fort simples, leur roy vint veoir les navires du cappitaine Gourgue et y passa deux nuicts : puis le mena en terre veoir ses jardins, et sa maison faicte en forme de caverne et sa fontaine qu'il appelloit paradis, dans ung creux de rocher fort profond, où l'on descendoit par degrez, et disoit que l'eaue de ceste fontaine guérissoit des fiebvres. Au partir de ceste ysle, le roy donna une grande quantité de fruictz au



cappitaine Gourgue, en recompence de quelque toile pour faire des chemises que le cappitaine Gourgue luy avoit donnée, dont ils n'ont l'usaige par delà.

Au partir de là, il alla costoier la terre ferme vers le cap de la Belle, pour tousjours descouvrir pais, dont le vent contraire les repoulsa, et les jetta à l'isle Espaignolle autrement appelée S^{t}.-Dominique, qui est pour le jourd'huy habitée des Espaignols seulement, après qu'ils ont faict mourir tous les Indiens naturels qu'ils y avoient trouvez, qui estoient plus d'un million; car, ou ils les ont tuez avec le cousteau, ou, pour le continuel travail qu'ils leur faisoient prandre, ès mines d'or et d'argent sans leur donner aucun relasche, et pour infiniz autres mauvais traictemens, ils les ont contraincts de se deffaire eulx-mesmes de leurs mains propres, ou de s'empoisonner, ou de se laisser mourir de faim, sans vouloir rien menger; et mesmes les pauvres femmes indiennes ont esté redui-

tes jusques à poulcer leur fruict hors de leur ventre avant le temps, pour r'acheter par ce moien leurs enfans de la servitude des Espaignols-mesmes; et ne les laisser venir en une vie pire que la mort.

Chose incroiable si les Espaignols-mesmes n'avoient escrit tout cecy de point en point en leurs histoires. Voilà comment ils ont converti les Indiens à la foy chrestienne dont ils se vantent : et touteffois ces pauvres Indiens estoient si docilles avant qu'avoir expérimenté la cruaulté des Espaignols, lorsque Christophle Colomb y alla la première fois, que seullement à veoir faire les chrestiens, ils se mettoient à genoulx d'eulx-mêmes, adoroient la croix, se frappoient la poictrine et faisoient tous actes de dévotion qu'ils voioient faire aux chrestiens, ausquels oultre tout cela ils servoient avec une promptitude incroyable, de quoy aussy rendent tesmoignage les Espaignols-mesmes en leurs histoires. En ceste isle donc ainsi tenue par les Espaignols, il n'estoit

pas permis au cappitaine Gourgue prandre seulement de l'eau s'il ne l'avoit par force, lequel se trouva là en très grand dangier estant la mer agittée de tourmente horriblement et la terre luy estant encores plus ennemie, car les Espaignols enragent tout aussitost qu'ils veoient un François aux Indes, et encores que cent Espaignes ne pourroient fournir assez d'hommes pour tenir la centiesme partie d'une terre si large et espacieuse; néantmoings il est advis aux Espaignols que ce nouveau monde ne fut jamais créé que pour eulx, et qu'il n'appartient à homme vivant d'y marcher ou d'y respirer sinon à eulx seuls : toutteffois le cappitaine Gourgue contrainct, s'arresta là attendant que la mer fust appaisée, s'asseurant qu'il se deffendroit plus aisément des Espaignols que des vents et de la tempeste. Autour de ceste isle et d'autres prochaines ils trouvoient des tortues si grandes que la chair d'une suffisoit à plus de soixante personnes pour ung repas, et la coquille pour-

l'isle de Coube où ils vindrent surgir bien-tost après que la tempeste fut passée, loing de la Floride environ deux cents lieuës de mer. Icy le cappitaine Gourgue aiant assemblé tous ses gens, leur déclare ce qu'il leur avoit teu jusques-là, comment il avoit entrepris ce voiage pour aller à la Floride vanger sur les Espaignols l'injure qu'ils avoient faicte au roy et à toute la France, s'excuse de ce qu'il ne leur a communiqué son entreprise plustost : leur ouvre les moiens par lesquels il espéroit venir au bout de son desseing; les enhorte et prie de les suivre d'aussi bon cueur comme il h'a espéré d'eulx lors qu'il les a choisiz d'entre plusieurs, comme les plus propres à une telle execution. Il leur met au devant la trahison et la cruaulté de ceulx qui avoient massacré les François, et la honte que c'estoit d'avoir si longtemps laissé impuny ung acte si meschant et malheureux. Il leur propose l'honneur et l'aise qui leur reviendra d'un si bel acte; bref il les anime si bien qu'encores

que du commencement ils trouvassent la chose presque impossible pour le peu de gens qu'ils estoient, et pour estre ceste coste des plus dangereuses qui soient en toutes les Indes; neantmoings ils promisrent ne l'abandonner poinct, et de mourir avec luy, mesme les gens de guerre devindrent si ardens qu'à peine pouvoient-ils attendre la pleine lune pour passer le canal de Bahame qui est fort dangereux : et les pillotes et mariniers qui estoient froids du commencement furent bien tost eschauffez par ceste ardeur des soldats. La lune donc estant pleine, ils entrent au canal de Bahame, et bien-tost après ils descouvrent la Floride.

Quand les Espaignols qui estoient au fort veoient les navires du cappitaine Gourgue, ils les saluent de deux coups de canon pensant que ce feussent des Espaignols. Le cappitaine Gourgue, pour les entretenir en ceste erreur leur respond de mesmes, et faisant semblant d'aller ailleurs passa oultre jusques à ce que la nuict fust venue, et qu'il eust perdu

la Floride de veüe. Quant la nuict est venue il tourne voille, et vient descendre à quinze lieuës du fort où les Espaignols ne pouvoient rien descouvrir, devant une rivière que les sauvaiges appellent *Tacatacourou*, qui est aussi le nom du roy de ce pais, les François luy avoient donné le nom de Seine pour ce qu'elle ressemble à nostre Seine.

Aussy-tost que le jour est venu, le cappitaine Gourgue estant à la radde, veoit que la rive de la mer est toute bordée de sauvaiges armez de leurs arcs et flesches pour l'empescher de prandre terre pensant qu'il fust Espaignol. Le cappitaine Gourgue qui avoit bien préveu ceci en son esprit, avoit aussi advisé de faire en sorte qu'il ne fust point empesché ains aidé par eulx, et pourtant il faict tous signes d'amitié, et envoie vers eulx son trompette qui leur estoit bien congneu, et scavoit bien parler leur langage pour avoir conversé avec eulx lorsque les François y estoient et qu'ils y bastirent le fort. Tout aussi-tost

qu'ils eurent recongneu le trompette, ils commencèrent à danser qui est ung signe ordinaire de joye entre eulx, et luy demandèrent pourquoy il avoit tant tardé à retourner vers eulx. Il respond qu'il n'avoit tenu à luy qu'il ne fust retourné plus-tost; mais je n'eusse peu venir en seureté (dist-il) jusques à présent que voicy des François qui sont venuz ici pour renouveller leur amitié avecques vous, et vous apportent des choses de la France qui vous sont les plus nécessaires, et que vous aymez le mieulx. Ils commencèrent à danser plus que devant: et leur plus grand roi nommé Satiroua envoia avec le trompette ung de ses gens vers le cappitaine Gourgue, pour luy offrir ung chevreuil, et s'enquester plus avant de l'occasion de sa venue. Le cappitaine Gourgue respond à celuy qui luy avoit esté envoié, qu'il remerciast le roy Satiroua et l'asseurast que ce que le trompette luy avoit dit estoit vray, qu'il n'estoit là venu que pour s'associer avec luy et avec les autres roys, et leur

donner des belles choses qui se faisoient en France dont ils avoient faulte par delà. Il ne vouloit rien dire de son entreprise plus avant, jusques à ce qu'il eust veu qu'il n'y eust aucun Espaignol parmy eulx, et sondé le cueur des sauvaiges, et advisé comme le tout alloit. Les sauvaiges après avoir ouy ceste responce se prennent à danser plus que par avant. Et quelque temps après renvoièrent au cappitaine Gourgue, pour luy dire qu'ils s'en alloient advertir tous les rois, parens et alliez du roy Satiroua, qu'ils eussent à eulx trouver le lendemain en ce lieu pour s'associer avecques les François; à quoy ils ne feroient faulte, et ainsi s'en allèrent pour ce jour là. Or pendant toutes ces allées et venues, le cappitaine Gourgue avoit envoié son pilote pour sonder l'entrée de la rivière: et avoit entendu de luy, qu'elle estoit aisée; par quoy il entre en la rivière pour y estre plus à couvert, et pour pouvoir plus facilement traicter avec les sauvaiges.

Le lendemain vindrent au mesme lieu le

grand roy Satiroua, les roys Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpaha, Helmacapé, Helicopile, Monloua et autres; tous parens et alliez du roy Satiroua. Quand ils furent venuz ils envoierent prier le cappitaine Gourgue de descendre, ce qu'il feit accompaigné de ses soldats portans leurs harquebouzes. Quand les roys veirent venir les François armez ils eulrent quelque frayeur, et feirent dire au cappitaine Gourgue pour quoy venoit-il à eulx armé, attendu qu'ils vouloient s'associer avec luy? Il leur respondit qu'il les voioit avec leurs armes, et qu'il portoit les siennes. Tout aussi-tost ils commandèrent à leurs subjects de poser leurs arcs et flèches, et les feirent enlever à gros faisseaulx et les porter chez eux : et le cappitaine Gourgue faict poser les harquebouzes à ses gens et retenir les espées, et ainsi s'en va trouver le roy Satiroua, qui luy vient au devant, et le faict seoir à son costé droict en ung siège de bois de lantisque couvert de mousse qu'il luy feit faire

semblable au sien. Quand eux deux furent assis, deux des plus anciens d'entr'eulx vindrent arracher les ronces et toute l'herbe qui estoit devant eulx, et après avoir bien nettoyé la place tous s'assirent à terre en rond. Et comme le cappitaine Gourgue vouloit parler, le roy Satiroua, (qui n'est point façonné à la civilité de par deça) le devança, luy disant que depuis que les Espaignols avoient prins le fort basti par les François, la Floride n'avoit jamais eu ung bon jour, et que les Espaignolz leur avoient faict la guerre continuelement, les avoient chassez de leurs maisons, avoient couppé leurs mils, avoient violé leurs femmes, ravy leurs filles, tué leurs petits enfans, et encores que luy et les autres rois eussent souffert tous ces maulx, à cause de l'amitié qu'ils avoient contractée avec les François, par qui la terre avoit esté habitée premièrement; touteffois ils n'avoient jamais cessé d'aymer les François, pour le bon traictement qu'ils en avoient reçeu lors qu'ilz y commandoient.

Que après le massacre que les Espaignols avoient faict des François, il avoit trouvé ung enfant qui s'en estoit fuy dans les bois, lequel il avoit tousjours depuis nourry comme son enfant propre; que les Espaignols avoient faict tout ce qui estoit possible pour l'avoir affin de le tuer, mais il l'avoit tousjours gardé pour le rendre quelque jour aux François, quand ils viendroient à la Floride, et puis que vous estes icy, (dist-il au cappitaine Gourgue) tenez, je vous le rends. Le cappitaine Gourgue très aise de ce qu'il trouvoit les Indiens si bien disposez pour l'exécution de son desseing, et mesmes de ce que le roy Satiroua estoit de luy mesmes entré le premier au propos des Espaignols, le remercia bien affectueusement de la bonne amitié qu'il portoit aux François, et particulierement de ce qu'il avoit conservé ce jeune homme, les prie tous de persévérer tousjours en ceste bonne affection; leur proposant la grandeur et la bonté du roy de France. Quand aux Espaignolz que le temps

s'approchoit qu'ilz seroient punis des maulx qu'ils avoient commis tant contre les Indiens que contre les François, et si les rois et leurs sujects avoient esté maltraictez en haine des François que aussi seroient-ils vengez par les François-mesmes. Comment? dist Satiroua, tressaillant d'aise, vouldriez-vous bien faire la guerre aux Espaignols? Et que vous en semble-t-il? (dist le cappitaine Gourgue dissimulant son affection et son entreprise pour les mettre en jeu quant et soy). Il est temps meshuy de venger l'injure qu'ils ont faicte à nostre nation : mais pour ceste heure je ne m'estois proposé que de ronouveller nostre amitié avecques vous et veoir comme les choses se passoient par deça pour revenir incontinent après contre eulx, avec telles forces que je verrois estre besoing : toutceffois quand j'entends les grands maulx qu'ilz vous ont faicts, et font tous les jours, j'ay compassion de vous, et me prend envie de leur courir sus, sans plus attendre, pour vous délivrer de leur



oppression plustost huy que demain. Hélas, (dist Satiroua) le grand bien que vous nous feriez! hé que nous serions heureux! Tous les autres s'escrièrent de mesmes. Je pense (dist le cappitaine Gourgue) que vous seriez voulontiers de la partie, et ne vouldriez que les François eussent tout l'honneur de vous avoir délivrez de la tirannie des Espaignols. Ouy, dist Satiroua, nous, et nos subjets irons avecques vous, et mourrons quant et vous si besoing est. Les autres roys firent aussi pareille responce. Le cappitaine Gourgue qui avoit trouvé ce qu'il chercheoit, les louē et remercie grandement, et pour battre le fer pendant qu'il estoit chault leur dist : Voire-mais si nous voullons leur faire la guerre, il fauldroit que ce fust incontinant. Dans combien de temps pourriez-vous bien avoir assemblé voz gens prets à marcher? Dans trois jours dist Satiroua, nous et nos subjects pourrons nous rendre icy, pour partir avec vous. Et ce pendant, (dist le cappitaine Gourgue) vous

donnerez bon ordre que le tout soit tenu secrect : affin que les Espaignols n'en puissent sentir le vent. Ne vous soulciez, dirent les rois, nous leur voullons plus de mal que vous. Et voiant le cappitaine Gourgue que les fondemens de son entreprise estoient jectez assez bien et heureusement, pensa qu'il ne falloit différer plus long-temps à ces bonnes gens ce qu'il leur vouloit donner ; et commence à leur deppartir de ce qu'il avoit faict porter à ceste fin expressément, choses dont nous ne faisons poinct de cas par deça pour l'habondance tant de la matière que des maistres qui en scavent faire ; et pour y estre accoustumez de tout temps. Mais eulx à qui ces choses sont nouvelles, et qui n'ont n'y matière, ny artisans pour en faire, les estiment infiniment comme cousteaux, dagues, haches, cizeaux, poinsons, esguillettes, bources, miroirs, sonnettes, patenostres, de voire et autres telles choses. Et après leur en avoir desparti à tous selon ce qu'il pouvoit juger de la qualité et

mérites d'un chacun : il dist au roy Satiroua, et aux autres rois : Advisez s'il y a quelqu'aultre chose que vous veuilliez avoir ; ne l'espargnez poinct. Eulx, encore qu'ils fussent plus que contens de ce qu'ils avoient des-ja ; touteffois voians la bonne volonté du cappitaine Gourgue, respondent qu'ils vouldroient bien avoir chacun une de ses chemises, lesquelles ils demandoient non pour les vestir si ce n'est quelquefois par grande singularité, mais pour après leur trespas les faire enterrer avec eulx, comme aussi ils font de toutes les plus belles choses qu'ils ont peu amasser en leur vie. Le cappitaine Gourgue, tout aussi-tost en donna une à chacun des rois, y adjoustant encores tout ce qui luy vint à la main qu'il pensa leur pouvoir estre agréable. Le roy Satiroua qui avoit deux cordes de grain d'argent au col, en donna l'une au cappitaine Gourgue, les autres roys luy donnèrent des peaulx de cerf accoustrées à la mode du pais.

Pendant que les sauvaiges s'amusoient à

leurs présens, le cappitaine Gourgue qui ne pensoit à aultre chose qu'à exécuter son entreprise et ne voulloit perdre une minute de temps, interroge le jeune homme François que le roy Satiroua luy avoit donné, et entendit de luy comme les Espaignols pouvoient estre environ quatre cens de nombre : et comment ils avoient basti deux petits forts à l'entrée de la rivière de May oultre le grand fort que les François avoient basty sur la mesme rivière une lieue au dessus. Ce jeune homme estoit natif du Havre-de-Grâce, de l'aage de seize ans, nommé Pierre Debré, lequel pour l'intelligence et usaige qu'il avoit des deux langues a esté fort utile au cappitaine Gourgue en ce voiage : au retour duquel il a esté rendu à ses parens. Le cappitaine Gourgue, délibérant d'envoier recongnoistre les forts, dist au roy Satiroua : Dans trois jours comme vous m'avez dit, vous serez de retour icy avec vos subjects. Dans pareil temps pourront aussi estre revenuz ceulx que renvoie-

ray pour recongnoistre les ennemis; mais pour les guider il est besoin de quelqu'un de vos gens homme fidelle et seur. Le roy Satiroua tout aussytost baille un sien nepveu nommé Olotoraca homme fort vaillant et loyal, en la conduicte duquel ung gentilhome Commingeoys nommé Estampes avec deux autres, s'en vont recongnoistre les forts. Après que le cappitaine Gourgue eust pris des ostages du roy Satiroua pour ceulx qu'il envoioit sous sa parole, qui luy furent baillez tout aussitost que demandez. Je vous bailleray mon fils unique, dist Satiroua, et celle de mes femmes que j'ayme le mieulx, affin que vous congnoissiez que nous ne sommes point menteurs n'y traistres, comme sont ces Espaignols, qui nous trompent tousjours, et ne font rien de ce qu'ils nous promettent. Le cappitaine Gourgue est bien aise de ce que ses affaires s'acheminent si bien, et pour envoier les sauvaiges, à ce que plustost ils feussent de retour, il leur dist : Ils vous ont bien faict du

mal les meschans, mais nous en aurons la raison à ceste fois et affin que nous les puissions mieux attraper, je vous prie ne tarder plus que des trois jours que m'avez dit, et tenir le cas bien secrect, ce que le roy Satiroua, et tous les autres promisrent de faire et sur cela ils s'en allèrent chez eulx dansans et saultans d'aise, et le cappitaine Gourgue se retira en ses navires avec ses ostages; le fils du roy estoit tout nud comme aussi sont tous les autres hommes; la femme du roy estoit vestue de mousse d'arbre aagée d'environ dix-huict ans. Ils furent trois jours es navires du cappitaine Gourgue, attendant que l'on feust retourné de recongnoistre les forts, et à trois jours de la presqu'à mesme heure, voicy d'un costé le gentilhomme Commingeois qui faict son rapport de ce qu'il avoit veu, et d'aultre costé les rois avec bon nombre de leurs subjects, bien armez d'arcs et de flesches, tous prêts à marcher.

Avant que partir de là, les sauvaiges feirent

ung certain bruvage nommé par eulx cassivé qu'ils ont accoustumé de prendre touteffois et quantes qu'ils vont pour combattre en lieu où il y a du danger. Ce breuvage faict de certaine herbe et beu tout chault les garde d'avoir faim ni soif par l'espace de vingt-quatre heures; ils en présentèrent premièrement au cappitaine Gourgue, qui feit semblant d'en boire, et n'en avalla point, puis le roy Satiroua en print et après luy tous les autres chacun selon son degré. Cela faict avec plusieurs ceremonies, ils levent tous la main, jurent et promettent qu'ils feront leur debvoir de bien combattre, et qu'ils n'abandonneront le cappitaine Gourgues.

Avant que tout ceci fust faict, la plus part du jour s'estoit passee. Néantmoings on n'arresta de partir ce jour mesmes, et dirent les sauvages qu'ils chemineroient bien toute nuict, priant le cappitaine Gourgues de les faire mettre de là la rivière de Tacatacourou avec ses vaisseaulx, car le lieu où estoient les Espaignols estoit de là la rivière.

Le cappitaine Gourgue, les voiant ainsi déliberez, leur assigne un lieu selon qu'il pouvoit juger par le rapport qu'on luy avoit faict pour s'y rendre tous ensemble; qui fut à la bouche d'une rivière nommée par eulx *Halimacani*, et par les François qui avoient habité le païs estoit appelée la Somme, puis il les feit tous mettre de là la rivière, excepté Olotoraca le nepveu du roy qu'il retint avec soy pour guide, qui oncques depuis ne l'habandonna. Et pour ce que son arc ne luy avoit esté r'apporté depuis qu'il fut porté au village avec les autres, il demanda des armes, et lors luy fut baillée une picque de laquelle il se sceut bien ayder contre les Espagnols. Quand les sauvaiges eulrent passé la rivière, le cappitaine Gourgue commença à enhorter ses gens, leur remonstrer la bonne disposition des sauvages, et l'ardeur dont ils marchoient contre les Espagnols, s'asseurant qu'ils feroient d'autant mieux que leur nourriture et aducation, leur police et religion est

meilleure que celle de ces pauvres Sauvaiges, et comme il vouloit continuer, ils se prindrent à crier, Allons, allons : Comme ceulx qui y eussent voullu estre desjà, et qui estoient tous résoluts d'y mourrir. A donc le cappitaine Gourgue, avec tous ses soldats et soixante mariniers s'en va par mer en deux barques qu'il avoit oultre les trois navires, la garde desquelles avec le reste des navires il laissa à François Lague Bourdelois, patron et maistre de sa Navire, homme aussi expérimenté au faict de la Marine qu'il en soit de ce temps, lui recommandant de les bien faire recalfeutrer et de tenir le tout prest pour eulx en retourner au plustost si Dieu leur donnoit bon succez; que si Dieu veult (dit-il) que je meure à une poursuicte si juste, je vous laisse tout ce que j'ay icy et vous prie de reconduire et remener mes soldats en France, comme je me fie de vous, et en disant cela luy bailla les clefs de ses bahutz et de tout ce qu'il avoit là. Cecy attendrist fort le cueur de

tous, et mesmement des mariniers qui demeuroient pour la garde des navires, lesquels ne peurent contenir leurs larmes, et fut ceste départie plaine de compassion d'ouïr tant d'adieux d'une part et d'aultre, et tant de charges et recommandations de la part de ceulx qui s'en alloient à leurs parents et amis, et à leurs femmes et alliez au cas qu'ils ne retournassent. Car, au partir de leur païs, ils ne pensoient aller à la Floride comme dit a esté, et cependant parmy tout cela vous eussiez admiré l'allégresse de ces gens; lesquels encor' qu'ils pensassent aller à une mort presque certaine: touteffois ils ne craignoient sinon de n'y arriver assez à temps pour l'honneur qu'ils espéroient d'avoir seulement prétendu à ung si bel acte.

Quand ils furent à la bouche de la rivière de Halimacani où les sauvages les attendoient, qui estoit environ la poincte du jour, le vent de nord-est commença à souffler si fort qu'il s'en fallut bien peu qu'ils ne périssent, et cela



apporta tel retardement que les sauvaiges ne peuvent de ce jour là passer la rivière; toutesfois le cappitaine Gourgue la passa à grand' difficulté environ les huict heures du matin, et laissant là ung de ses vaisseaux pour les aider à passer, print son chemin par terre pour les aller attendre à la rivière de Sarabay qui estoit à quatre lieues de là. Mais le chemin se trouva si mauvais, il y eut tant d'eauës et marescages à passer, tant de bois à traverser; qu'à faire ces quatre lieuës ilz furent depuis les huict heures de matin jusques à cinq heures du soir : le cappitaine Gourgue, aiant toujours son corps de cuirasse sur le doz, et ne trouvèrent rien à manger tout le jour, sinon quelques racines de palmiers sauvaiges, au moien de quoy ils estoient si las et si affamez qu'ils n'en pouvoient plus.

Quand ils furent à la rivière de Sarabay, ils y trouvèrent trois rois sauvaiges qui les attendoient, conduisans chacun cent hommes. Or depuis ceste rivière de Sarabay jusques au

lieu où estoient les deux premiers forts, il y pouvoit avoir deux lieuës. Le cappitaine Gourgue qui voioit que l'issue de son desseing concistoit en diligence et célérité, encores qu'il n'eust rien mangé de tout le jour, pour ce que les mariniers n'avoient encor conduit la barque, où il avoit faict mettre de ses provisions partant de la rivière de Tacatacourou; toutteffois il partit avec dix de ses harquebouziers et sa guide pour aller recongnoistre le premier fort, affin de l'assaillir le lendemain au matin. Ce chemin se trouva aussi fascheux et difficile que l'aultre, la nuict estoit obscure et sombre, une petite rivière qui est joignant le fort, enflée (pour ce que la mer commençoit à monter) ne peut estre passée, de sorte que le cappitaine Gourgue est contraint de s'en retourner à la rivière de Sarabay trouver ses gens, las du chemin et plus fasché de n'avoir rien faict. Ung des Roys nommé Hilicopile le voiant retourné tout pensif demande au truchement en son langage : Qu'a ton Roy?

Le truchement luy respond, qu'il estoit marri de ce qu'il n'avoit pu recongnoistre le fort. Dis-luy dist Hilicopile, que je le meneray le long de la mer sans trouver boue ny marest; mais le chemin en est plus long. Le cappitaine Gourgue entendant cela, voulut que l'on y allast incontinant, et accompaigné de ce roy Hilicopilé, part avec tous ses gens, et envoye les deux autres Roys par le bois pour se trouver au matin au passaige de la petite rivière qu'il n'avoit peu passer tout joignant le premier fort, il faict haster ses gens et marche en grande diligence pour estre là à la poincte du jour avant qu'il puisse estre apperçu. Et ainsi que le jour commençoit à poindre, il arriva à ceste rivière qui estoit grosse et enflée pour la mer qui estoit montée: néantmoings il faict sonder le gué par quelques-ungs de ses mariniers, qui trouvent qu'elle ne se peult passer, dont il est bien fasché; car il estoit arrivé bien à poinct pour surprandre les Espaignols qui dormoient en-

cores, et pourtant il se délibere de se retirer dans le bois tout joignant la rivière, attendant que la mer fust descendue, et tout aussitost les aller assaillir. A peine estoit-il encores dans le bois qu'il commença à plouvoir si fort qu'ils dégouttoient de toutes parts, et les soldats eurent bien fort à faire à garder leur feu. Le jour s'estant esclarci le cappitaine Gourgue voioit le fort à son aise du lieu où il estoit, et aiant bien regardé de costé et d'aultre et recongneu le tout, il s'advisa qu'il n'y avoit que quelque commencement de fossez, et pourtant fut confermé en la résolution qu'il avoit faicte entrant dedans le bois, de l'assaillir aussi-tost qu'il pourroit passer la rivière. Cependant il voioit les Espaignols qui travailloient dans le fort, qui le mettoit en quelque doubte que sa venue ne fust descouverte; mais l'événement monstra qu'ils ne se doubtoient de rien; car après la prinse du fort on veit que c'estoit une fontaine à quoy ils travailloient.

Sur les dix heures la mer estant basse, il alla passer la rivière ung peu plus hault où il avoit veu ung petit bois entre la rivière et le fort, qui luy serviroit pour n'estre point apperçeu tant à passer la rivière qu'à mettre ses gens en ordre, et pour ce que l'eaue de la rivière passoit la ceinture, il commanda aux soldats d'attacher leurs fournimentz aux morrions, et prendre en l'une main leur harquebouze avec leur mesche, et l'espée en l'aultre.

Et au passage de la rivière il y avoit si grande quantité d'huistres que les souliers des soldats en furent couppez et la pluspart d'eulx blessés aux pieds pour ce que les huistres sont là plus grandes et leurs escailles plus trenchantes que de celles que nous voions ordinairement par deça. Touteffois on ne fut pas plustost de là la rivière qu'ils remettent leurs armes et d'eulx-mesmes s'apprestent au combat. Le cappitaine Gourgue bailla vingt soldats à son lieutenant et dix mariniers portans pots et lances à feu pour mettre le feu à la

porte, et derrière le petit bois où ilz ne pouvoient estre veuz, il rengea ses gens en bataille et les voiant bien disposez et asseurez il congneut qu'il n'estoit besoing de grande exhortation : aussi le poinct, où il estoit, requéroit plustost une prompte execution qu'une longue harangue; et partout il le feit court. Je veoy bien mes amis (dist-il) que le cueur vous croist au besoing, aussi vous ay-je choisiz pour telz, vostre contenance asseurée me prédit que nous vengerons aujourd'huy l'injure faicte au Roy et à nostre pais; et leur monstrant le fort qu'ils pouvoient entreveoir à travers les arbres, voilà (dist-il) les volleurs qui ont vollé ceste terre à nostre Roy, voilà les meurtriers qui ont massacré nos françois. Allons, allons, revenchons nostre Roy, revenchons la France, monstrons-nous François; et aussy-tost il commande à son lieutenant de donner à la porte avec sa trouppe, et luy avec la sienne va contre une terrasse en forme de platteforme, fort basse qui estoit à

costé du fort, où il n'y avoit qu'ung petit commencement de fossez. Les Espaignolz ne faisoient que venir de disner et curoient encores leurs dentz quand nos gens marchans à grandz pas, la teste baissée furent apperceuz, à deux cens pas du fort, par le canonnier qui venoit de monter sur ceste terrasse, lequel se meit incontinent à crier en espaignol, arme, arme, voicy des François, voici des François; et quant et quant deslache sur eulx une grosse coullevrine, qui estoit sur la terrasse et en tira par deux fois, et comme il vouloit charger pour la troisieme Olotoraca plus viste a la course que nul autre, et qui n'estoit instruict à garder son reng, s'avança et monta sur la terrasse qui n'estoit gueres haulte et le transpercea de sa picque de part en part. Les Espaignols s'estans mis en armes au cri du canonnier, sortent hors le fort ou pour combattre, ou pour se retirer vers leurs compaignons selon ce qu'ils verroient quand ils seroient dehors. Le cappitaine Gourgue à leur

sortie estoit arrivé tout à poinct au pied de la platteforme, et son lieutenant près de la porte, et comme il montoit à la platteforme son lieutenant s'escrie que les Espaignols se sauvoient, et lors le cappitaine Gourgue retournant vistement vers la porte les enferme entre son lieutenant et luy, si bien que de soixante qu'ils estoient, il n'en eschappa pas ung qui ne fust mort ou pris, on en print en vie le plus qu'on peust par commandement du cappitaine Gourgue, pour leur faire comme ils avoient faict aux François.

Le premier fort ne fut pas plustost pris que l'on s'en va assaillir le second, lequel estoit de l'aultre costé de la rivière de May vis à vis du premier pour s'entre secourir; aussi ne cessa-t-il de tirer à grands coups de canon pendant qu'on prenoit le premier et incommodoit noz gens grandement: lesquels braquerent contre trois pièces d'artillerie qu'ils avoient trouvés dans le premier fort, et la coullevrine qui avoit esté trouvée sur la plat-

forme, qui estoit marquée tout au long des armoiries du feu Roy Henry, à quoy l'on congneut qu'elle avoit esté prise sur les François au temps du massacre, ce qui irrita encores plus nos françois, et de ces quatre pièces on ne cessa de tirer contre-eulx, pendant que le cappitaine Gourgue avec quatre-vingts harquebouziers passoient vistement la rivière en sa barque qu'on venoit de conduire là tout à poinct. Lequel va descendre entre le fort et ung bois qu'il y avoit tout auprès, se doubtant de ce qui advint que les Espaignols s'enfuiroient dans les bois pour puis après se retirer au grand fort qui estoit à une lieuë de là.

A peine le cappitaine Gourgue estoit de là la rivière quand les sauvaiges ne pouvant attendre qu'on leur r'amenast la barque pour passer saultent dans l'eauë et nageans d'un bras et tenans leurs arcs de l'aultre couvrent toute la rivière de bord à autre. Les Espaignols qui estoient en nombre de soixante voians une

si grande multitude et si déliberée, et pour l'estonnement dont ils estoient saisiz ne discernants entre françois et sauvaiges, se cuidans sauver ès bois se vont précipiter entre les François qui deschargent sur eulx si dru que la pluspart en sont estenduz sur la place, les autres voulans tourner le dos se trouvent enfermez par les sauvaiges. Ainsi ne pouvans ne combattre, ny fuir ruent, les armes bas, et supplient pour la vie, qui leur est ostée plustost qu'ils n'ont achevé de la demander.

A grand'peine le cappitaine Gourgue en peult faire garder quinze en vie pour leur estre faict selon ce qu'ilz avoient faict aux François. Après ceste depesche le cappitaine Gourgue entra au second fort, d'où il feit incontinent transporter tout ce qu'il y avoit trouvé, et repassant la rivière avec ses prisonniers retourna au premier fort pour s'y fortiffier ne sachant quel cueur auroient les autres, ny en combien de temps il pourroit venir à bout du grant fort qui estoit à une

lieuë de là sur la mesme rivière du costé où estoit le second fort. Parmy les prisonniers qu'il tenoit il y avoit ung sergent de bande vieux soldat duquel il sceut la haulteur des remparts du grand fort, et le lieu par où il luy seroit plus aisé de le prandre.

Ces deux premiers forts furent pris la veille de Quasimodo 1568. Le cappitaine Gourgue séjourna le dimenche et le lundy : et cependant faict faire huict eschelles de la haulteur qui luy avoit esté monstrée, et ung pourtraict de tout le fort en quoy ce vieux soldat s'entendoit bien. Au reste il avoit si bien pourveu à son cas que tout le pais estoit levé en armes contre les Espaignolz, de sorte que ceulx du grand fort n'avoyent moien de sortir pour rien descouvrir, touteffois ils desguisèrent un Espaignol en sauvage, et l'envoièrent le lundy pour recongnoistre quelles gens c'estoient et combien. Le cappitaine Gourgue estant à l'entour dudict fort avec Olotoraca qui tousjours le suivoit, c'est Espai-

gnol est recongneu par Olotoraca, et quant et quant empoigné, il voulut faire le fin du commencement, disant que il estoit ung de ces soldats qui gardoient le premier fort qui ne s'estant peu retirer au grand fort pour la multitude des sauvaiges, s'estoit ainsi déguisé de peur d'estre tué par eulx, et avoit mieux aymé se venir rendre à la mercy des François, que se mettre en danger d'estre massacré par les sauvaiges, mais quand le sergent de bande qu'on feit venir tout incontinant luy eut maintenu qu'il estoit de la garde du grand fort, et espion, il confessa qu'il estoit envoié par le Gouverneur du grand fort, pour sçavoir qui estoit ce nouveau venu et quelles gens il avoit. Le cappitaine Gourgue luy demanda ce qu'on estimoit de luy au grand fort; il respond que l'on avoit donné a entendre au Gouverneur qu'il avoit deux mil françois dont le Gouverneur et ses gens en nombre de deux cens soixante estoient si estonnez qu'ilz ne scavoient ce qu'ils faisoient.

Le cappitaine Gourgue est bien aise de ces nouvelles et se délibere de les aller assaillir le lendemain en cest effroy; et de faict ce jour là-mesme il faict tous ses préparatifz, ordonne de ceulx qu'il devoit laisser pour la garde de la bouche de la rivière et du fort, de quoy il donne la charge au cappitaine Mesmes son enseigne avec quinze harquebouziers. Et la nuict ensuivant il faict partir les sauvaiges pour s'aller embuscher dans le bois partie de çà partie de là la rivière. Et le lendemain au matin il part avec ses gens menant avec soy le sergent de bande et l'espion attachez ensemble pour luy monstrer à l'œil ce qu'ils luy avoient dit de parole et faict veoir en paincture. En allant, Olotoraca, nepveu du roy Satiroua celuy qui avoit tué le canonnier au premier fort homme courageux et vaillant à merveilles dist au cappitaine Gourgue duquel il ne s'esloignoit jamais, qu'il l'avoit bien servi jusques là, et qu'il avoit faict tout ce qu'il luy avoit promis,

qu'il scavoit bien qu'il mourroit à la prinse du grand fort, mais pour la vie il ne vouldroict faillir à s'y trouver, et vous prie, dist-il, de donner à ma femme ce que vous me donneriez à moy si je vivois; affin qu'elle l'enterre avec moy et que j'en sois mieux venu quand j'arriveray au village des Esprits. Le cappitaine Gourgue dist qu'il aymoit mieux le récompenser et honorer vif que mort, et espéroit le ramener vivant et victorieux.

Cependant ils descouvrent le fort, et tout aussi-tost que les Espaignols les voient, ilz commencent à tirer sur eulx de deux doubles coullevrines qui estoient sur ung boulevert, qui commandoit le long de la rivière. Le cappitaine Gourgues gaigne vistement une montaigne couverte de bois et forests; au pied de laquelle estoit le fort, et qui s'estendoit depuis le lieu où il avoit esté apperçeu, jusques de là le fort bien loing. Et au moien des arbres qui le couvroient il s'approcha du fort aussi près qu'il voulut sans pouvoir estre

offensé, n'y veu. Il s'arresta en ung lieu d'où il pouvoit veoir à son aise dans le fort, et n'avoit intention de l'assaillir de ce jour là : Mais de leur donner l'escalade le lendemain au matin du costé-mesmes de la montaigne, où le fossé n'estoit flancqué, et dont partie de ses gens pourroient battre ceulx qui vouldroient deffendre le rempart pendant que les autres monteroient. Mais il advint que les Espaignolz feirent une saillie de soixante harquebouziers pour recongnoistre ses forces, il les veoit ainsi qu'ils sortoient, et alloient courbez le long du fossé, et tout aussi-tost commanda à son lieutenant d'aller (avecq vingt harquebouziers) de l'aultre costé se mettre entre le fort et eulx, et quand il veit son lieutenant en lieu d'où il pourroit les empescher de rentrer, il va droit à eulx, et commanda à ses gens de ne tirer qu'ils ne fussent fort près pour incontinent après avoir tiré mettre la main à l'espée. Quand les Espaignols furent hors du fossé prestz à entrer en la montaigne, le cappitaine Gourgue avec

ses harquebouziers se trouvent au pied, qui les choisirent de si près qu'il n'y eut pas ung coup de perdu, dont plusieurs furent portez par terre, et quant et quant mettans la main à l'espée commencèrent à chamailler ceulx qui restoient debout ; et comme ilz tournoient le dos pour se retirer au fort, voicy le lieutenant qui charge sur eux de l'autre costé, de sorte qu'il n'y eut pas ung d'entr'eulx qui eust moien de r'entrer dans le fort, et furent tous là tuez : Ceulx de dedans voians qu'ils avoient en ung moment perdu le plus beau et le meilleur de leurs gens, et pensans que ceulx qui avoient faict ceste desfaicte ne feussent qu'une petite partie d'un plus grand nombre, désespèrent de pouvoir résister : et d'ailleurs ne pouvans espérer aucune composition de ceulx qu'ils avoient injuriez si oultrageusement, abandonnent le fort, et sortent pour s'aller sauver dans les bois, qui estoient de l'autre costé du fort, où le cappitaine Gourgue avoit faict mettre une grande multitude de sauvaiges, qui tout aussi-

tost descochèrent leurs flesches sur eulx, et entre autres il y en eut ung qui d'un coup traversa la rondelle d'un cappitaine Espaignol et luy entra la flesche bien avant dans le corps par le têtin gauche, et l'abattit mort par terre. Le cappitaine Gourgue qui les avoit veuz sortir et estoit accouru après eulx, les arresta entre les bois et le fort ainsi qu'ilz fuyoient les traicts des sauvaiges, et là ils furent tous tuez et taillez en pièces, sinon ceulx qu'à grand difficulté il peust réserver pour les faire mourir en volleurs.

Dans ce grand fort furent trouvées cinq doubles coullevrines, quatre moyennes et d'aultres petites pièces de fer et de fonte, avec dix-huict grosses cacques de pouldre, on y trouva aussy force armes comme harquebouzes, corcelets, rondelles, picques et autres. Le lendemain le cappitaine Gourgue aiant faict charger l'artillerie en deux vaisseaulx, ung sauvaige faisant cuire du poisson meit le feu à une trainée de pouldre que les Espaignols avoient faicte dont personne ne



s'estoit encores apperçeu. Le feu se print aux pouldres qui renversa les magazins de fons en comble, et brusla entièrement les maisons qui estoient de bois de sappin, les hommes n'eurent poinct de mal pour ce qu'ilz estoient tous dehors çà et là : mais tout ce qui estoit dedans fut bruslé et perdu, en sorte que le cappitaine Gourgue n'en raporta rien sinon l'artillerie qu'il avoit ja faicte charger.

Les Espaignols qui avoient esté prins en vie en ce dernier fort, furent menez au lieu où ils avoient penduz les François, après que le cappitaine Gourgue leur eust remonstré l'injure qu'ils avoient faicte au roy, luy massacrans ses subjects, et luy vollans la terre que sa majesté avoit conquise, et le fort qu'il y avoit faict bastir : et qu'ilz devoient avoir pensé qu'une si lasche trahison, et une si détestable cruaulté exercée contre ung si puissant roy et contre une nation si généreuse, ne demeureroit impunie, que luy, qui estoit ung des moindres gentilshommes que le roy eust en son royaume en avoit entrepris la ven-

geance à ses propres cousts et despens. Quand les rois très chrestien et catholique eussent esté ennemis et en guerre mortelle, encores ne se pourroient-ils excuser de trahison et cruauté extrême : Maintenant que leurs Majestez estoient amis et alliez si estroictement, leur faict ne pouvoit trouver nom assez abominable, et moins-encores peine qui luy fust correspondante; Mais encores que vous ne puissiez (dist-il) endurer la peine que vous avez méritée, il est besoin que vous enduriez celle que l'ennemy vous peult donner honnestement : affin que par vostre exemple les autres appreignent à garder la paix et alliance que si meschamment et malheureusement vous avez violée. Cela dit, ils sont branchez aux mesmes arbres où ils avoient penduz les François, et au lieu d'un escriteau que Pierre Malendes y avoit faict mettre, contenant ces mots en langage Espaignol : *Je ne faicts cecy comme à Françoys mais comme à Luthériens*, le cappitaine Gourgue faict graver en une table de sapin avec ung fer chault : Je ne

faícts cecy comme à Espaignolz, n'y comme à Marannes; mais comme à traistres, volleurs et meurtriers.

Ceste exécution estant ainsi faicte, le cappitaine Gourgue qui avoit faict ce pourquoy il avoit entrepris le voiage délibéra de s'en retourner, et n'aiant assez d'hommes pour laisser à la Floride qui peuissent tenir les forts, il délibéra de les ruiner de peur que les Espaignols qui tiennent d'autre terre assez près de là, survenans ne s'en emparassent de rechef, et mesme que ce ne fust une occasion pour les y attirer, ou que les sauvages mesme ne s'y fortiffiassent, et que par ce moien l'accèz et l'entrée en fust plus mal-aisée au roy quand il plairoit à sa Majesté y envoier de ses subjects pour y peupler, ausquels seroit plus aisé de bastir de nouveau que de prandre les forteresses qui se trouveroient basties, bien emparées et bien munies contre eulx; mais affin que les sauvaiges ne trouvassent mauvais que les fortz fussent ruynez, ains qu'en estans bien aises ils les ruynassent eulx-mesmes, il

assemble les Rois et leur aiant remonstré du commencement comment il leur avoit tenu promesse, et les avoit vangez de ceulx qui les avoient tirannisez si cruellement, il vint tomber puis après sur le propos de ruiner les forts, emploiant tout ce qui pouvoit servir à leur persuader que tout ce qu'il en vouloit faire estoit pour leur proffit et en haine de tant de meschancetez et cruaultez que les Espaignols y avoient commises. A quoy ilz prestèrent si voulontiers l'oreille, que le cappitaine Gourgue n'eust pas plustost achevé de parler, qu'ils s'en coururent droict au fort, crians et appellans leurs subjects après eulx, où ilz feirent telle diligence qu'en moings d'ung jour ils ne laissèrent pierre sur pierre.

Après cela, on part pour retourner aux deux premiers forts, lesquels furent abbatuz de pareille ardeur que le premier, et y pendit-on trente Espaignols prisonniers qu'on y avoit laissez; l'ung desquels confessa avoir pendu cinq François de sa main, et s'accusoit grandement, disant en son langage que Dieu

estoit véritable et juste, qui l'avoit à la parfin conduict au supplice dont il menace les inhumains et cruelz.

Ainsi, ne restant plus rien à faire, le cappitaine Gourgue, voulant retourner à ses navires, qu'il avoit laissez à la bouche de la rivière de Tacatacourou, aultrement appelée la Seine, à quinze lieues de là, il envoie par mer avec l'artillerie son lieutenant le cappitaine Casenauve, et luy avec quatre-vingts harquebouziers et quarante mariniers portans picques, s'en va par terre, menant tousjours ses gens en bataille à toutes adventures pour les sauvaiges, desquelz il ne se vouloit fier trop. Par tout où ils passoient, ils trouvoient les chemins couverts de bonnes gens du pays qui luy venoient au devant de toutes parts comme à leur libérateur, portans du poisson cuyt et autres vivres pour les soldatz, et entre autres une vieille femme qui leur dist qu'elle ne se soulcioit poinct de mourir maintenant, puisqu'elle avoit veu une aultrefois les François à la Floride.

Quand le cappitaine Gourgue est arrivé à la rivière de Tacatacourou où estoient ses navires, il trouve que le maistre pilote avoit recalfeutré ses navires, changé les eauës, et apresté toutes choses, si bien qu'il ne falloit que s'embarquer. Icy donc il print congé des Roys, les admoneste de persister en la dévotion qu'ilz ont tousjours euë au roy de France, qui les deffendra contre les Espaignolz et contre tous autres. Et attendant que sa Majesté y envoie ung bon nombre d'hommes pour leur protection et deffense; qu'ilz se tiennent bien sur leurs gardes, et advisent de n'estre poinct surprins. Ces bonnes gens sont les plus marriz du Monde, et se mettent à pleurer quand ils veoient que le cappitaine Gourgue les veult laisser, et mesmes Olotoraca qui avoit mieulx combattu que pronostiqué de soy. Mais furent remis tout aussi tost quand il leur eust dit qu'il reviendroit à douze lunes de là (car c'est ainsi qu'ilz content) et leur porteroit force miroirs, haches et cousteaulx, qui sont les choses qu'ils ayment le



mieux, et dirent qu'ilz s'en alloient faire danser leurs femmes, qui est le plus grand signe de réjouissance dont ilz usent entre eulx.

Après que le cappitaine Gourgue eust prins congé des Roys, il feit appeler ses gens pour rendre grâces à Dieu tous ensemble de la victoire qu'il leur avoit donnée, et pour le prier de leur estre guide et conducteur à leur retour en France. Quand ils furent assemblez : Mes amys (dit-il), rendons grâces à Dieu du bon succez qu'il a donné à nostre entreprise; c'est luy qui nous a préservez du danger de la tempeste au cap de Finibus-Terræ, à l'isle Espaignolle, à l'isle de Coube et à la rivière de Halmacani; c'est luy qui a ployé le cueur des sauvaiges à s'associer avec nous; c'est luy qui a aveuglé l'entendement des Espaignolz, en sorte qu'ils n'ont jamais peu descouvrir noz forces, ny cognoistre et emploier les leurs. Ils estoient quatre pour ung en places fortes bien remparées et bien pourveues d'artillerie, de munitions, d'armes et de vivres.

Nous, pour toutes choses, n'avions que le bon droict; et touteffois nous les avons vaincuz en moins d'un rien.

Par ainsi ce n'est à nos forces, mais à Dieu seul que nous devons la victoire. Remercions-le donc, mes amys, et recognoissons toute nostre vie le grand bien qu'il nous a faict et le prions de continuer tousjours sa faveur envers-nous, nous guidant à nostre retour, et nous préservant de tous dangers. Prions-le aussy qu'il lui plaise disposer le cueur des hommes, en sorte que tant de dangers où nous nous sommes mis, et tant de travaulx que nous avons endurez trouvent grâce et faveur devant nostre Roy et devant toute la France. Comme aussi nous ne nous sommes proposez autre chose que le service du Roy et l'honneur de nostre pays.

Après avoir remercié et prié Dieu, ung lundi, troisième jour de may, le rendez-vous fut donné comme l'on a accoustumé de faire sur mer, et les ancres levées firent voille et eurent le vent si propre qu'en dix-sept jours

ils feirent unze cens lieues de mer, et depuis continuantz leur navigation arrivèrent à La Rochelle le lundy sixième jour de juing, qui estoit le propre jour de Penthecouste. Ainsi ils ne meirent au revenir que trente-quatre jours; touteffois une si grande navigation ne fut sans quelques traverses; car la patache avec huict hommes dedans fut perdue; comme aussi à la prinse des ports, et à la deffaicte des Espaignols en la Floride, estoient demeurez quelques gentilshommes de bon lieu et de bonne part, hardiz et vaillans au possible; comme Lautome de Limosin, Bière, Carrau, Gachie, gascons; Pons de Xaintonge, et quelques soldats; tous lesquels moururent combattans vaillamment, après avoir faict des plus beaux exploitz et actes de prouësse que l'on eust peu attendre d'ung cueur noble et généreux dédié au service de son prince et à l'honneur de sa patrie.

Au retour, oultre la patache qui se perdit, la roberge où estoit ung cappitaine nommé Deux s'esgara à la haulteur d'une isle qu'on

appelle la Vermude, et ne vint d'ung mois après que le cappitaine Gourgue fust arrivé. Peu s'en fallut que ceulx qui estoient en ceste navire ne périssent de la tempeste premièrement et puis de la faim. Car lors mesmes que le cappitaine Gourgue partit, ils n'avoient tous ensemble à manger que pour vingt jours à raison d'un biscuit le jour de quatre en quatre. Mais Dieu voulut que le cappitaine Gourgue estant à cinq cens lieuẽs de France rencontra ung navire d'un Basque sien amy, qui luy donna dix quintaulx de biscuits, qui leur fut ung bien et plaisir incroiable; et ce d'autant plus qu'ils ne demeurèrent guères-moins à faire ces cinq centz lieuẽs qu'ils avoient faict en tout le reste. Or après que le cappitaine Gourgue eut séjourné quelques jours à La Rochelle, où il reçeut tout honneur, toute courtoisie, et tout bon traictement des citoyens, il feit voille vers Bordeaux, où il print la poste pour aller vers M. de Montluc luy rendre compte de son voiage. Il ha sceu depuis, que les Espaignolz advertiz par quel-



qu'ung, de ceulx qui l'avoient veu arriver à la Rochelle de ce qui avoit esté faict à la Floride, avoient envoyé dix-huict pataches avec une roberge de deux cens thonneaulx pour le surprendre, et estoient arrivez à la radde de La Rochelle le jour-mesmes qu'il en estoit parti. Et entendans qu'il avoit faict voille l'avoient suivy jusques à Blaye. S'il en eust été adverti à temps, il n'eust pour rien du monde refusé de parler à eulx : et selon leur demande il leur eust faict la responce telle, qu'ilz eussent eu grand occasion de s'en contenter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.



